

SPIRITUALITÉS VIVANTES
COLLECTIONS PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE
P. MASSON-OURSEL et JEAN HERBERT

Série Hindouisme

SWAMI VIVEKANANDA

**ENTRETIENS
ET
CAUSERIES**

Préface et Traduction de
JEAN HERBERT



ÉDITIONS ALBIN MICHEL



SPIRITUALITÉS VIVANTES
COLLECTIONS PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE
P. MASSON-OURSEL et JEAN HERBERT

Série Hindouisme

SWÂMI VIVEKÂNANDA

ENTRETIENS
ET
CAUSERIES

PRÉFACE ET TRADUCTION DE
JEAN HERBERT

ÉDITIONS ALBIN MICHEL
22, rue Huyghens
PARIS

PREFACE

J'ai groupé dans ce volume des textes de nature assez différente de ceux que nous avons publiés dans les deux premiers volumes de Swâmi Vivekânanda déjà parus dans la même série.

La Première Partie contient des notes prises pendant des cours faits à un petit nombre de disciples, et avec lesquels le Swâmi pouvait par conséquent approfondir les problèmes beaucoup plus que dans ses grandes conférences publiques.

A Thousand Island Park, son auditoire comprend une douzaine de disciples occidentaux choisis, que Vivekânanda connaît déjà individuellement et qui ont déjà étudié le sujet. Les « Entretiens » occupent de longues heures chaque jour et chaque soir. C'est ce qui fait le grand intérêt de ces pages, mais c'est aussi ce qui en rend la présentation un peu difficile. La pensée de Vivekânanda est droite, claire, logique et admirablement conséquente, mais il savait en adapter la présentation et l'explication aux auditeurs auxquels il s'adressait. Ce qu'il a dit à un groupe composé en grande majorité d'Américains dans l'été de 1895, il ne l'aurait pas exposé dans les mêmes termes s'il avait écrit

un livre destiné en 1950 à des Français nouveaux venus à l'étude de ce sujet.

D'autre part, Miss Waldo¹, qui prit les notes traduites ici, ne les destinait certainement pas, à cette époque, à la publication. Ce qu'elle a noté hâtivement (elle ne sténographait pas), c'est ce qui lui a paru important ou intéressant et qu'elle craignait sans doute de ne pas se rappeler avec assez d'exactitude. Elle n'a écrit ni ce qu'elle savait déjà, ni surtout les enchaînements d'idées². D'où un texte fragmentaire et haché, dans lequel certains passages souffrent du manque de contexte, et risquent même d'être mal interprétés.

Pour ces différentes raisons, nous avons cru devoir prendre quelques libertés avec le texte original. Nous avons supprimé certains fragments qui nous ont paru ne pas devoir intéresser le lecteur non-américain. Nous avons ajouté des notes explicatives dont quelques-unes ont été empruntées aux diverses éditions en langue anglaise et dont d'autres ont été spécialement préparées pour l'édition française. Nous avons également corrigé en plusieurs endroits ce qui nous a paru être des erreurs matérielles de la disciple qui avait pris les notes. Ces différentes modifications ont été soumises à l'une des disciples de Thousand Island Park et au Swâmi Yatiswarananda, l'un des membres les plus éminents de l'Ordre monastique de Râmakrishna, qui les ont approuvées. Nous avons d'ailleurs trouvé une confirmation précieuse dans le fait que la traduction en bengali publiée par Swâmi Suddhânanda — et

1. Miss S. E. Waldo fut l'une des premières disciples occidentales du Swâmi. Celui-ci avait en elle une entière confiance et s'en remettait souvent à elle de relire et de corriger le compte rendu des conférences qu'il avait faites.

2. Il y a des journées entières pour lesquelles nous n'avons que quelques lignes ; il y en a d'autres pour lesquelles nous n'avons rien.

pour laquelle ces mêmes difficultés se rencontraient naturellement aussi — comporte un certain nombre de ces mêmes corrections.

Nous avons ajouté au texte des « Entretiens Inspirés », comme cela fut fait aussi d'ailleurs dans diverses éditions en langue anglaise, deux poèmes de Vivekânanda, écrits l'un à Thousand Island Park, et l'autre à la même époque pour sa disciple préférée, Sœur Nivedita. Par contre nous n'avons pas reproduit ici les deux longues introductions qui figurent dans la plupart des éditions anglaises et dans nos premières éditions françaises, car elles ne nous ont pas paru présenter un intérêt suffisant.

Les Classes de Madras au cours desquelles ont été prises les notes qui figurent dans le chapitre suivant s'adressaient au contraire exclusivement à des disciples hindous. Elles ont une importance capitale, car Vivekânanda s'y exprimait avec la plus grande liberté, parlant à des hommes de sa race, déjà fort avancés dans l'étude de la spiritualité et plus encore sans doute dans sa pratique. C'est là plus qu'ailleurs qu'il faut chercher ce que le grand Swâmi pensait de l'Occident et du christianisme.

★★

La Deuxième Partie comprend une série de conférences faites par Vivekânanda, tantôt dans l'Inde et tantôt en Occident, dans lesquelles il décrit avec une netteté frappante les grandes lignes essentielles de l'hindouisme et la manière dont il est enseigné par les sages.

Dans la conférence de Lahore, prononcée au pays des Sikhs, où toutes les sectes hindoues se coudoient entre elles et avec les musulmans, Vivekânanda, pour adresser un vibrant appel à l'union, dégage les bases communes de

l'hindouisme telles que les Hindous peuvent les comprendre et les vivre, et précise encore ce qu'il disait à Madras sur l'attitude à adopter en face de l'occidentalisation et du matérialisme qu'elle apporte avec elle. Dans la conférence de Calcutta, prononcée devant un auditoire composé presque exclusivement de brahmanes orthodoxes de très hautes castes, il développe encore les mêmes idées, mais d'un point de vue très différent, soulignant la nécessité de revenir à la pureté des enseignements des Samhitâs védiques et des Upanishads. L'essence de ces enseignements védiques est enfin dégagée par lui dans la conférence suivante.

Ces trois causeries ont une importance toute particulière au moment où le sous-continent de l'Inde s'est scindé en deux Etats souverains, qui risquent d'être mis en opposition l'un avec l'autre par des intérêts matériels et des influences extérieures, et qui doivent assumer toutes les responsabilités pratiques du pouvoir sans plus se cantonner dans une attitude de critique d'un gouvernement étranger — critique qui pouvait plus facilement se situer sur le terrain d'un très haut idéal.

Les trois conférences suivantes nous montrent ce que doit être et ce qu'est en réalité un grand sage tel que le conçoivent les Ecritures sacrées hindoues, un de ces sages qui viennent apporter la confirmation des Ecritures et non pas comme en Occident être jugés à la lumière des textes. Dans la première Vivekânanda nous parle surtout de Krishna, le plus grand de tous les Avatars divins aux yeux de l'Inde. Dans la seconde il nous parle de son Maître, Râmakrishna Paramahansa, autant qu'il pouvait en parler sans sacrilège à un auditoire américain (la conférence eut lieu à New York le 24 janvier 1896, au moment même où l'Inde célébrait

l'anniversaire de Râmakrishna). Dans la troisième il décrit un autre sage, Pauhârû Bâba, par qui il fut vivement attiré après la mort de son Maître — au point que (il le raconte lui-même) Râmakrishna dut lui apparaître en rêve pour le ramener à lui.

★★

Dans la Troisième Partie, j'ai fait figurer deux groupes de notes trouvées dans les papiers du Swâmi après sa mort et qui constituaient à peu près certainement le plan de livres qu'il se proposait d'écrire. Cela m'a paru jeter un jour fort intéressant sur la vision d'ensemble qu'avait Vivekânanda de l'instruction spirituelle que l'Inde peut donner au monde. Sans doute aurait-il rempli la plupart des pages de ces deux ouvrages des idées qu'il avait si souvent soutenues et qui sont rapportées pour la plupart dans les volumes de causeries, etc., publiés par ailleurs, mais nous avons là un plan qui en constitue en quelque sorte le cadre.

JEAN HERBERT.

ENTRETIENS DE THOUSAND ISLAND PARK

Mercredi 19 juin 1895.

C'est ce jour-là que commença l'enseignement quotidien régulier de Swâmi Vivekânanda à ses disciples réunis à Thousand Island Park. Nous n'y étions pas encore tous arrivés mais le Maître avait toujours tout son cœur dans son travail et il se mit sans tarder à instruire les trois ou quatre disciples présents. Le premier matin, il apporta une Bible et l'ouvrit à l'Évangile selon saint Jean. Il nous déclara que puisque nous étions tous chrétiens, il convenait de commencer avec les Écritures chrétiennes.

« Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. » C'est ce que l'hindou appelle *Mâyâ*, ou la manifestation de Dieu, parce que c'est la puissance de Dieu. L'Absolu reflété dans l'univers donne ce que nous appelons la Nature. La Parole a deux manifestations : une générale qui est la Nature et une particulière qui est les grandes Incarnations de Dieu : Krishna,

Bouddha, Jésus, Râmakrishna. Le Christ, en tant que manifestation particulière de l'Absolu, est connu et connaissable. L'Absolu ne peut pas être connu ; nous ne pouvons pas connaître le Père, mais seulement le Fils. Nous ne pouvons voir l'Absolu que « teinté d'humanité », à travers le Christ.

Les cinq premiers versets de l'Évangile selon saint Jean renferment toute l'essence du christianisme ; chaque verset est plein de la philosophie la plus profonde.

Le Parfait ne devient pas imparfait. Il est dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'affectent pas. La miséricorde divine va vers chacun, et notre perversité ne l'affecte pas. Le soleil n'est pas affecté par un défaut de notre vue qui nous en déforme l'image. Dans le vingt-neuvième verset, les mots : « qui ôte le péché du monde » signifient que Christ est là pour nous montrer la voie qui mène à la perfection. Nos formes humaines recouvrent et cachent le Divin, mais en tant qu'homme divin, le Christ ne fait qu'un avec nous.

Le Christ des trinitaires est élevé au-dessus de nous ; le Christ des unitaires est simplement un homme moral ; ni l'un ni l'autre ne peut nous venir en aide. Le Christ qui est l'Incarnation de Dieu, qui n'a pas oublié Sa divinité, ce Christ-là peut nous secourir ; en Lui n'est aucune imperfection. Ces Incarnations ont toujours conscience de leur propre divinité ; elles en sont averties dès leur naissance. Elles sont comme des acteurs qui ont fini de jouer leur rôle et qui, une fois leur travail achevé, reviennent pour faire plaisir aux autres. Ces grands Maîtres ne sont pollués par rien de terrestre ; ils adoptent pendant un temps notre forme et nos limitations afin de nous enseigner, mais en réalité, ils ne sont jamais limités, ils sont toujours libres.

★★

Le bien est proche de la Vérité, mais n'est pas encore la Vérité. Après avoir appris à ne pas nous laisser troubler par le mal, il nous faut apprendre à ne pas laisser le bien nous rendre heureux. Nous devons découvrir que nous sommes au delà du bien et du mal ; nous devons chercher comment ils s'ajustent et comprendre que tous deux sont nécessaires.

L'idée de dualisme nous vient des anciens Perses¹. En réalité le bien et le mal ne font qu'un² et sont dans notre propre esprit. Lorsque l'esprit a trouvé son équilibre, ni le bien ni le mal ne peuvent l'affecter. Soyons parfaitement libres et alors ni l'un ni l'autre ne pourront affecter l'esprit, nous jouirons de la liberté et de la béatitude. Le mal est une chaîne de fer, le bien est une chaîne d'or, mais tous deux sont des chaînes. Soyons libres et sachons une fois pour toutes que pour nous il n'est pas de chaînes. Utilisons la chaîne d'or pour nous débarrasser de la chaîne de fer, puis rejetons-les toutes deux. Si l'épine du mal s'est enfoncée dans notre chair, prenons dans le même huisson une autre épine pour arracher la première, puis jetons-les toutes deux et soyons libres³.

★★

Dans le monde, prenons toujours le rôle de celui qui donne. Donnons tout et n'attendons rien en retour. Donnons de l'amour, donnons de l'aide, rendons des services,

1. Les Perses, disciples de Zoroastro. Celui-ci enseignait que toute la création est sortie de deux principes primordiaux : Ormuzd (le principe du bien) et Ahriman (le principe du mal).

2. Parce que tous deux sont corrélatifs et sont pour l'homme des chaînes.

3. Voir *L'Enseignement de Râmakrishna*, § 1364.

donnons tout ce que nous pouvons, n'importe quoi, mais gardons-nous de tout échange, de tout troc. Ne mettons aucune condition et il ne nous en sera pas imposé. Donnons par générosité pure, comme Dieu Lui-même nous donne.

Le Seigneur est le seul qui donne ; les hommes ne font que vendre, acheter, marchander. Prenons le chèque divin ; nous pourrons l'encaisser quand nous voudrons.

« Dieu est l'essence inexplicable et ineffable de l'amour. » On peut Le connaître, on ne peut jamais Le définir.

★
★★

Dans nos luttes et nos chagrins, le monde nous semble un séjour abominable. Mais de même qu'en regardant deux jeunes chiens jouer et se mordiller nous n'avons à leur sujet aucune inquiétude, car nous savons qu'ils ne font que s'amuser et que même un bon coup de dent ne causera pas grand dégât, de même aux yeux de Dieu toutes nos luttes ne sont que des jeux¹. Ce monde-ci n'est qu'un jeu et ne fait qu'amuser Dieu ; rien dans ce monde ne peut Le mettre en colère.

★
★★

« Mère !

Sur les flots de la vie nous courons au naufrage.

Devant nous sans arrêt le mirage défile,

Toujours plus violemment, l'attachement fait rage.

Mes cinq rameurs² sont fous, mon timonier³ débile,

La boussole est perdue, nous courons au naufrage.

O Mère ! Sauve-moi ! »

1. C'est-à-dire que nos efforts ici-bas nous fortifient et nous développent, mais que notre véritable « Moi » n'est pas en danger, ni même en jeu. C'est la conception du gymnase moral. Voir aussi *Les Yogas pratiques*, pages 291 et 292.

2. Les sens.

3. L'esprit.

« Mère, Ta lumière ne s'éteint ni pour le saint ni pour le pécheur ; elle anime celui qui aime et celui qui tue. » La Mère Se manifeste toujours en tous. La lumière n'est pas souillée par ce qu'elle éclaire, et elle n'en tire non plus aucun profit. La lumière est toujours pure, toujours immuable. Derrière toute créature est la « Mère », pure, adorable, qui ne change jamais. « Mère, qui Te manifestes comme lumière chez tous les êtres, nous nous prosternons devant Toi ! » Elle se trouve indifféremment dans la souffrance, la faim, le plaisir, le sublime. « Lorsque l'abeille butine, le Seigneur mange. » Sachant que le Seigneur est partout, les sages renoncent à distribuer blâmes et louanges. *Sachons* que rien ne peut nous faire de mal. Comment cela ? Ne sommes-nous pas libres ? Ne sommes-nous pas l'Atman ? Il est la Vie de notre vie, la vue de nos yeux, l'ouïe de nos oreilles.

Nous traversons le monde comme un homme que poursuivrait un gendarme et nous n'avons de la beauté du monde que de rares aperçus. Toute cette crainte qui nous poursuit vient de ce que nous croyons en la matière. Or la matière n'a d'existence qu'autant que l'esprit est présent derrière elle. Ce que nous voyons, c'est Dieu qui filtre à travers la nature¹.

★
★★

Dimanche 23 juin.

Soyons courageux et soyons sincères, puis suivons avec consécration n'importe lequel des sentiers. Nous arriverons forcément au Tout. Une fois que nous aurons saisi l'un des maillons de la chaîne, toute la chaîne suivra peu à peu.

1. Par « nature » il faut entendre la matière et l'esprit.

Arrosons les racines de l'arbre (c'est-à-dire atteignons le Seigneur) et tout l'arbre est abreuvé ; si nous obtenons le Seigneur, nous obtenons tout.

Le déséquilibre intérieur est pour nous la plus grande des fléaux. Plus de côtés différents de soi-même on peut développer harmonieusement, plus on a d'âmes et plus on peut voir l'univers à travers toutes les âmes, à travers le *bhakti*, l'adorateur, et à travers le *jnânin*, le philosophe. Trouvons quelle est notre nature et tenons-nous-y. *Nishthâ* (la dévotion à un seul idéal) est la seule méthode possible pour un commençant ; avec de la consécration et de la sincérité, elle conduit à tout. Les églises, les credo, les formes sont autant de grillages qui protègent la jeune plante, mais il faut un jour les enlever pour que la plante puisse devenir un grand arbre. Ainsi toutes les religions, les Bibles, les Védas, les dogmes, ne sont que des serres pour la jeune plante ; il faudra ensuite la mettre en pleine terre. En un sens, *nishthâ* consiste à mettre la plante dans une pépinière, à protéger l'âme qui lutte sur le sentier qu'elle a choisi.

★★

Voyons l'« océan » et non pas la « vague » ; ne faisons aucune différence entre l'ange et la fourmi. Tout vermisseau est frère du Nazaréen. Comment peut-on dire que l'un est grand et l'autre petit ? Chacun est grand à la place où il est¹. Nous sommes dans le soleil et dans les étoiles tout autant qu'ici. L'esprit est au delà de l'espace et du temps ; il est partout. Toute bouche qui glorifie le Seigneur est ma bouche, tout œil qui regarde est mon œil. Nous ne sommes enfermés nulle part, nous ne sommes pas un

1. Voir *Les Yogas pratiques*, pages 24 à 22.

corps, c'est l'univers qui est notre corps. Nous sommes des magiciens qui agitions nos baguettes magiques et faisons jaillir des scènes devant nous à notre gré. Nous sommes l'araignée dans son immense toile, nous pouvons y suivre tel fil que nous choisissons. Pour le moment l'araignée n'a conscience que du point où elle se trouve, mais avec le temps elle prendra conscience de toute la toile. Nous ne sommes actuellement conscients qu'à l'endroit où se trouve notre corps et nous ne pouvons utiliser qu'un seul cerveau, mais lorsque nous parviendrons à la supraconscience, nous saurons tout, nous pourrons utiliser tous les cerveaux. Dès maintenant nous pouvons « activer » notre conscience, la faire passer au delà et agir dans le supraconscient.

Nous devons nous efforcer d'« être », et rien de plus. Même pas de « moi » ; tout simplement un pur cristal, qui réfléchit tout, mais qui reste toujours inchangé. Quand on est parvenu à cet état, il n'y a plus d'action, le corps devient une simple machine, il reste pur sans qu'on ait à s'en occuper, il ne peut pas devenir impur.

Sachons que nous sommes l'Infini, et alors toute crainte disparaîtra inévitablement. Répétons toujours : « Mon Père et moi ne faisons qu'un. »

★★

Dans les temps à venir, les Christ seront aussi nombreux que les raisins dans une vigne ; alors la pièce sera jouée et tout sera terminé. Lorsque dans une casserole l'eau commence à bouillir, on voit se former d'abord une bulle, puis une autre, puis davantage jusqu'à ce que tout soit en ébullition et s'en aille en vapeur. Bouddha et le Christ sont les deux plus grosses bulles que le monde ait produites jusqu'à présent. Moïse était une toute petite bulle ; puis il

en est veu d'autres, de plus en plus grosses. Un jour il n'y aura plus que des bulles et tout s'évaporerà ; mais la création, toujours nouvelle, amènera de l'eau fraîche, qui recommencera de passer par tout ce même processus.

Lundi 24 juin.

Bhakti Sâtras de Nârada.

« L'amour extrême pour Dieu est *bhakti*, et cet amour est la véritable immortalité ; lorsqu'un homme l'obtient, il est parfaitement satisfait, il ne s'afflige plus d'aucune perte et il n'est jamais envieux ; lorsqu'un homme connaît cet amour, il devient fou. »

Mon Maître avait coutume de dire : « Ce monde est un immense asile d'aliénés, où tous les hommes sont fous. Les uns sont fous de richesses, d'autres fous de femmes, d'autres de gloire ou de célébrité et quelques-uns fous de Dieu. Je préfère être fou de Dieu. Dieu est la pierre philosophale qui nous transmue en or instantanément ; la forme reste mais la nature change — la forme humaine subsiste, mais nous ne pouvons plus ni faire de mal ni pécher. »

« En pensant à Dieu, certains pleurent, certains chantent, d'autres rient, d'autres dansent, d'autres encore disent des choses merveilleuses, mais tous ne parlent de rien d'autre que Dieu. »¹

Les prophètes prêchent, mais les Incarnations de Dieu comme Jésus, Bouddha, Râmakrishna peuvent donner la religion. Il leur suffit d'un léger contact, d'un regard. C'est le pouvoir du Saint-Esprit, l'imposition des mains ; la puis-

1. Voir *L'Enseignement de Râmakrishna*, § 900.

sance en a été transmise en fait par le Maître à ses disciples, c'est la « chaîne du pouvoir du gourou ». C'est là le véritable baptême, et il se transmet depuis des temps immémoriaux.

« La *bhakti* ne peut être utilisée pour la satisfaction d'aucun désir, car elle est elle-même la répression de tout désir. »

Nârada nous indique les signes suivants de l'amour : « Lorsque toutes les pensées, toutes les paroles et toutes les actions sont offertes au Seigneur, lorsque le plus petit oubli de Dieu nous rend profondément malheureux, alors l'amour a commencé. »

« C'est la forme la plus hante de l'amour, parce qu'il n'est en elle aucun désir de réciprocité, désir qu'on trouve dans tout amour humain. »

« L'homme parvenu au delà de ce que prescrivent la société et les Ecritures est un *sannyâsin*. Lorsque l'âme tout entière va vers Dieu, lorsque nous cherchons refuge seulement en Dieu, alors nous savons que nous sommes sur le point d'éprouver cet amour. »

Obéissons aux Ecritures jusqu'à ce que nous soyons assez forts pour nous en passer, puis allons au delà. Les livres ne sont pas le dernier mot de tout. La vérification est la seule preuve de la vérité religieuse. Chacun doit procéder soi-même à ses propres vérifications. Il ne faut jamais avoir confiance en un instructeur qui nous dit : « J'ai vu, mais vous, vous ne pouvez pas voir. » Croyons seulement celui qui nous dira : « Vous aussi, vous pouvez voir. » Toutes les Ecritures, toutes les vérités sont des Védas, dans tous les temps et dans tous les pays, parce qu'on peut voir ces vérités¹ ; n'importe qui peut les découvrir.

1. Le mot « Vêda » a pour racine *vid*, que l'on retrouve dans le latin *videre*, voir.

« Lorsque le soleil de l'Amour commence à poindre à l'horizon, nous désirons offrir toutes nos actions à Dieu, et si nous L'oublions pendant un instant, nous en sommes douloureusement affligés. »

Ne laissons rien s'interposer entre Dieu et notre amour pour Lui. Aimons-Le, aimons-Le, aimons-Le, et laissons le monde dire tout ce qu'il voudra. Il existe trois espèces d'amour : celui qui exige et ne donne rien, celui qui est un échange et enfin l'amour qui n'attend rien en retour, comme l'amour des phalènes pour la flamme.

« L'amour est supérieur au travail, au yoga, à la connaissance. »

Le travail n'est pas autre chose qu'un entraînement pour celui qui l'accomplit ; il ne peut pas profiter à autrui¹. Nous avons à résoudre nous-même nos propres problèmes, et les prophètes ne font que nous indiquer la méthode à suivre. « *Ce que vous pensez, vous le deviendrez.* » Si nous donnons à Jésus notre fardeau à porter, nous penserons à Lui, et ainsi nous deviendrons comme Lui, nous L'aimerons.

« L'amour suprême et la connaissance la plus haute ne font qu'un. » Mais faire sur Dieu de grandes théories ne suffit pas. Il nous faut aimer et travailler. Renonçons au monde et à toutes les choses de ce monde, surtout pendant que la « plante » est jeune et fragile. Pensons à Dieu jour et nuit, et autant que possible ne pensons à rien d'autre. Les pensées nécessaires dans la vie quotidienne peuvent toutes être pensées en Dieu. Mangeons pour Lui, buvons pour Lui, donnons pour Lui, voyons-Le en tout. Parlons de Dieu aux autres, cela fait beaucoup de bien.

Obtenons la miséricorde de Dieu et de Ses enfants les

1. Voir *Les Yogas pratiques*, pages 67 à 78.

plus nobles ; ce sont les deux grandes voies pour parvenir à Dieu. Il est très difficile d'être admis auprès de ces enfants de lumière ; cinq minutes passées auprès d'eux transformeront toute une vie, mais si notre désir en est suffisamment intense, l'un d'eux viendra vers nous. La présence de ceux qui aiment Dieu sanctifie un lieu, « tolle est la gloire des enfants du Seigneur ». Ils sont Lui, et lorsqu'ils parlent, les choses qu'ils disent sont des Ecritures. Le lieu où ils ont passé reste plein de leurs vibrations, et ceux qui s'y rendent sentent ces vibrations et ont tendance à devenir saints.

« Pour ceux qui aiment ainsi, il n'est plus de distinction de caste, d'érudition, de beauté, de naissance, de fortune ou de métier ; parce que tous Lui appartiennent. »

Renonçons à toute mauvaise compagnie, surtout au début. Evitons la compagnie des hommes, qui viendrait distraire notre esprit. *Renonçons à tout ce qui est « moi » et « mien »*. Le Seigneur vient à celui qui ne possède rien au monde. Tranchons les chaînes de toutes les affections terrestres ; dégageons-nous de l'apathie, comme aussi de toute inquiétude de ce qu'il peut advenir de nous. Ne regardons jamais derrière nous pour voir le résultat de ce que nous avons fait. Abandonnons tout au Seigneur, puis poursuivons et n'y pensons plus. L'âme tout entière se déverse vers Dieu en un courant incessant ; on n'a plus le temps de rechercher la richesse, ou la célébrité, ou la gloire, on n'a plus le temps de penser à autre chose qu'à Dieu ; alors arrivera dans notre cœur la merveilleuse béatitude infinie de l'Amour. Tous les désirs ne sont que du clinquant. L'amour de Dieu augmente sans cesse, il est toujours nouveau, et on ne peut le connaître que lorsqu'on l'éprouve. L'amour est la chose la plus facile de toutes, il n'a besoin d'aucune logique, il est naturel. Il ne nous en faut ni

démonstration, ni preuve. Quand nous raisonnons, nous créons des limites avec notre esprit. Nous jetons un filet, nous attrapons quelque chose, et nous disons que nous l'avons démontré. Mais jamais, jamais nous ne pourrions prendre Dieu dans un filet.

L'amour doit être impersonnel. Même lorsque nous aimons mal, c'est encore du véritable amour, de la véritable béatitude ; la puissance est la même, quelle que soit la manière dont nous l'utilisons. Sa nature même est paix et béatitude. Lorsque le meurtrier embrasse son enfant, il oublie un instant tout ce qui n'est pas amour. Abandonnons tout « moi », tout égoïsme, dégageons-nous de la colère, de la luxure, donnons tout à Dieu. « Je ne suis pas, mais Tu es. Le vieil homme a disparu, il ne reste que Toi. » — « Je suis Toi. » Ne blâmons personne ; si le mal arrive, sachons que le Seigneur joue avec nous¹, et soyons intensément heureux.

L'amour est au delà du temps et de l'espace : il est absolu.

★★

Mardi 25 juin.

Après chaque joie vient un chagrin, parfois aussitôt et parfois longtemps après. Plus l'âme a progressé et plus vite le chagrin suit la joie. *Ce qu'il nous faut, ce n'est ni le bonheur ni le malheur.* L'un et l'autre nous font oublier notre nature véritable ; tous deux sont des chaînes, l'une en fer et l'autre en or ; derrière elles est l'Atman, qui ne connaît ni joie ni tristesse. Celles-ci sont des « états », et les états changent forcément, mais la nature de l'âme est béatitude, paix, immuabilité. Nous n'avons pas à acquérir

1. Comme une mère avec ses enfants.

cette nature, nous l'avons ; il suffit de la débarrasser de sa gangue et nous la verrons.

Que notre base soit le « Moi », ce n'est qu'alors que nous pourrions véritablement aimer le monde. Prenons une base très, très élevée ; connaissant notre nature véritable, nous regarderons avec un calme parfait tout le panorama de ce monde. Il n'est qu'un jeu d'enfants, et si nous le savons, nous ne pouvons pas nous laisser troubler par lui. Si l'esprit prend plaisir à la louange, il souffrira de la critique. Tous les plaisirs des sens et même ceux de l'esprit sont évanescents, mais au dedans de nous est le seul plaisir sans objet, le seul qui ne dépend de rien. Il est parfaitement libre, il est béatitude. *Plus notre joie est intérieure et plus nous sommes spirituels.* Le plaisir du Moi est ce que le monde appelle religion. L'univers intérieur, *réel*, est infiniment plus grand que l'univers extérieur, qui n'est qu'une ombre projetée par le réel. Ce monde n'est ni vrai ni faux ; il est l'ombre de la vérité. « L'imagination, dit le poète, est l'ombre dorée de la vérité. »

Nous entrons dans la création, et pour nous elle devient vivante. Les choses, par elles-mêmes, sont mortes ; nous seuls leur donnons la vie, après quoi, comme des sots, nous en avons peur ou nous y prenons plaisir. Ne soyons pas comme ces marchandes de poisson qui, surprises un jour par un orage alors qu'elles revenaient du marché, se réfugièrent chez un fleuriste. On les installa pour la nuit dans une pièce voisine du jardin tout embaumé de fleurs. Le parfum les empêcha de trouver le sommeil ; finalement l'une d'elles eut l'idée de mouiller leurs paniers à poisson pour qu'ils dégagent leur odeur et de les mettre tout près d'elles ; alors elles s'endormirent paisiblement¹.

1. Voir *L'Enseignement de Rāmakrishna*, § 546.

Le monde est pour nous comme ces paniers à poisson, il ne faut pas que nous allions chercher en lui notre plaisir. Ceux qui le font sont les *tamasiques*, ceux qui sont enchaînés. Il y a aussi les *rajasiques*, les égoïstes, qui parlent toujours d'eux-mêmes. Ils font parfois de bon travail et peuvent devenir spirituels. Mais ceux qui sont au niveau le plus élevé sont les *sattviques*, les introspectifs, ceux qui vivent uniquement dans le Moi. Ces trois qualités, *tamas*, *rajas* et *sattva*, existent en chacun de nous, et c'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui prédomine.

La création n'est pas la « fabrication » de quelque chose, c'est la lutte pour retrouver l'équilibre, comme lorsque des fragments de liège sont poussés au fond d'un seau d'eau et se précipitent à nouveau vers la surface, isolément ou par groupes. *La vie s'accompagne de mal et il ne saurait en être autrement.* Un petit mal est la source de la vie ; le peu de méchanceté qui se trouve dans le monde est excellent, car une fois l'équilibre recouvré, le monde prendra fin, puisque identité et destruction ne font qu'un. Quand notre monde disparaîtra, le bien et le mal disparaîtront avec lui, mais lorsque nous pourrions arriver au delà de ce monde, nous nous débarrasserons à la fois du bien et du mal et nous trouverons la béatitude.

Il est absolument impossible d'avoir toujours du plaisir sans jamais avoir de douleur, ou du bien sans mal, car le fait même de la vie est une rupture d'équilibre. Ce qu'il nous faut, ce n'est ni la vie, ni le plaisir, ni le bien, c'est la liberté. La création est infinie, sans commencement ni fin, c'est une ride qui glisse éternellement à la surface d'un lac infini. Il y a des profondeurs qui n'ont pas encore été atteintes, en d'autres endroits l'équilibre a été rétabli, mais la ride continue toujours d'avancer ; la lutte pour recouvrer l'équilibre est éternelle. Vie et mort ne sont que des appel-

lations différentes d'un seul fait, ce sont les deux faces d'une même médaille. Les deux sont *Mâyâ*, cet état inexplicable dans lequel on s'efforce tantôt de vivre et tantôt de mourir. Au delà est la nature véritable, l'Atman. Lorsque nous reconnaissons un Dieu, ce n'est en réalité que le Moi, dont nous nous sommes séparés, et que nous adorons comme s'il était en dehors de nous ; mais ce ne cesse jamais d'être notre vrai Moi, le seul et unique Dieu.

Pour retrouver l'équilibre, il nous faut d'abord opposer *rajas* à *tamas*, puis conquérir *rajas* par *sattva*, ce bel état de calme qui se développera de plus en plus jusqu'à ce que tout le reste ait disparu. Renonçons à la servitude. Devenons l'un des fils de la famille, soyons libres et alors nous pourrions « voir le Père », comme Le voyait Jésus. Une force infinie est religion et Dieu. Evitons la faiblesse et l'esclavage. Nous ne sommes une âme que si nous sommes libres ; pour nous il y a immortalité si nous sommes libres ; il y a un Dieu si Il est libre.

Le monde est pour moi, ce n'est pas moi qui suis pour le monde. Le bien et le mal sont nos esclaves, nous ne sommes pas les leurs. Il est de la nature de la brute de rester où elle en est, de ne pas progresser ; il est de la nature de l'homme de chercher le bien et d'éviter le mal, il est de la nature de Dieu de ne chercher ni l'un ni l'autre, mais d'être simplement dans une éternelle béatitude. Soyons des dieux ! Que notre cœur soit comme un océan ; passons au delà des petites choses de ce monde ; que même le mal nous rende fous de joie ; voyons le monde comme un tableau et jouissons de sa beauté, sachant que rien ne peut nous affecter. Des perles de verroterie que des enfants

trouvent dans une flaque de boue, voilà ce qu'est le bien dans le monde. Regardons-le avec calme et complaisance ; voyons le bien et le mal comme une même chose, tous deux sont simplement « le jeu de Dieu » ; jouissons du tout.

*
**

Mon Maître avait coutume de dire : « Tout est Dieu mais il faut éviter le tigre-Dieu¹. Toute eau est de l'eau, mais nous évitons de boire de l'eau sale. » Le ciel tout entier est un encensoir pour glorifier Dieu ; le soleil et la lune sont les lampes de Son autel. De quel temple aurait-on besoin ? Tous les yeux sont à Toi, et pourtant Tu n'as pas d'œil ; toutes les mains sont à Toi, et pourtant Tu n'as pas de main.

Ne cherchons rien, n'évitons rien, prenons ce qui vient. N'être affecté par rien est la liberté ; ne nous contentons pas de subir, soyons sans attachement. Rappelons-nous l'histoire du taureau sur la corne duquel un moustique était resté posé longtemps ; finalement le moustique fut pris de scrupules et dit : « Monsieur le taureau, voici longtemps que je suis posé ici, peut-être cela vous déplaît-il. Je m'en excuse et je m'en vais. — Pas du tout, répondit le taureau ! Amenez toute votre famille et vivez sur ma corne, qu'est-ce que cela peut bien me faire ? »

Mercredi 26 juin.

C'est lorsque nous ne pensons pas du tout à notre moi que nous faisons le meilleur travail, que nous exerçons la

1. C'est-à-dire évitons le tigre, bien que celui-ci, comme toute chose, soit un aspect de Dieu. Voir *L'Enseignement de Rāmakrishna*, § 51.

meilleure influence. Tous les grands génies savent cela. Ouvrons-nous donc à l'Acteur Divin unique, laissons-Le agir et ne faisons rien de nous-même. « Dans le monde entier, ô Arjuna, aucun devoir ne m'incombe », dit Krishna¹. Soyons parfaitement résignés ; ne nous laissons troubler par rien ; c'est alors seulement que nous pourrions faire du véritable travail. Les yeux ne peuvent jamais voir les forces réelles ; nous n'en pouvons voir que les résultats. Expulsons le moi, perdons-le, oublions-le ; laissons tout simplement Dieu faire Son travail ; cela Le regarde. Nous n'avons rien d'autre à faire que nous tenir à l'écart et laisser Dieu travailler. Plus nous nous retirons et plus Dieu pénètre en nous. Débarrassons-nous du petit moi et ne laissons plus subsister que le grand Moi.

Nous sommes ce que nos pensées nous ont fait, aussi devons-nous surveiller nos pensées. Les paroles sont secondaires ; les pensées vivent et parcourent de grandes distances. Chaque pensée que nous pensons est colorée par notre caractère, si bien que chez l'homme saint et pur, même la plaisanterie ou l'insulte sera marquée de son amour et de sa pureté et fera du bien.

Ne désirons rien ; pensons à Dieu et n'attendons rien en retour ; c'est celui qui est sans désir qui obtient des résultats. Les moines mendiants portent la religion chez tous les hommes, mais ils croient ne rien accomplir, ils ne demandent rien, leur travail se fait inconsciemment. S'ils goûtaient aux fruits de l'arbre de la connaissance, ils deviendraient égoïstes et tout le bien qu'ils font s'envolerait. Dès que nous disons « je », nous faisons tout le temps des sottises, et nous appelons cela « connaissance », mais en réalité nous ne faisons que tourner en rond comme

1. *Bhagavad-Gītā*, III, 22.

une chèvre attachée à un piquet. C'est le Seigneur qui Se montre le moins, et c'est Son travail qui est le meilleur ; aussi est-ce celui qui se cache le mieux qui accomplit le plus. Conquérons-nous nous-même et l'univers tout entier nous appartiendra.

Dans l'état de *sattva*, nous voyons la nature même des choses, nous parvenons au delà des sens et au delà de la raison. Le mur adamantin qui nous enferme est le mur de l'égoïsme ; nous rapportons tout à nous-même ; nous disons : moi, je fais ceci, cela et autre chose encore. Débarassons-nous de ce « je » impudent, tuons ce diabolisme que nous avons en nous ; « ce n'est pas moi, mais Toi », disons-le, sentons-le, vivons-le. Jusqu'à ce que nous renoncions au monde fabriqué par l'ego, nous ne pourrions jamais entrer dans le royaume des cieux. Personne ne l'a jamais fait, personne ne le fera jamais. Abandonner le monde, c'est oublier l'ego, ne plus le connaître, c'est vivre dans le corps, mais non par le corps. Ce misérable ego doit être anéanti. Bénissons les hommes lorsqu'ils nous injurient. Pensons à tout le bien qu'ils nous font ; ils ne peuvent faire de mal qu'à eux-mêmes. Allons là où les gens nous haïssent, laissons-les chasser l'« ego » de nous à coups de fouet, et ainsi nous nous rapprocherons du Seigneur. Comme la maman-singe, nous serrons dans nos bras notre bébé, le monde, aussi longtemps que nous pouvons, mais lorsque finalement nous sommes poussés à marcher dessus, à le fouler aux pieds¹, alors nous sommes prêts à veuir à Dieu. Bienheureux celui qui est persécuté pour la cause de la justice. Bienheureux nous sommes si nous ne

savons pas lire, car moins de choses nous attirent loin de Dieu.

Le plaisir est le serpent aux cent mille têtes qu'il nous faut écraser du talon. Nous renonçons et nous progressons, mais nous ne trouvons rien et nous désespérons ; tenons bon néanmoins, *tenons bon*. Le monde est un démon. C'est un royaume où règne le mesquin « ego ». Ecartons-le et soyons fermes sur nos pieds. Renonçons à la luxure, à l'or et à la gloire, et attachons-nous fermement au Seigneur ; et nous arriverons enfin à un état d'indifférence parfaite¹. L'idée qu'on trouvera la joie en assouvissant des désirs sensuels est purement matérialiste. On ne trouve pas ainsi la moindre étincelle de véritable joie : toute la joie qui peut exister n'est qu'un simple reflet de la véritable béatitude.

Ceux qui se consacrent au Seigneur font plus pour le monde que tous les soi-disant travailleurs. Un homme qui s'est complètement prifié a plus d'influence qu'un bataillon de prédicateurs. *C'est de la pureté et du silence que sort la parole de puissance.*

« Soyez comme le lis, restez où vous êtes, ouvrez votre corolle et les abeilles y viendront d'elles-mêmes. » Il y avait un grand contraste entre Keshab Chunder Sen et Shri Râmakrisbna. Celui-ci n'admit jamais la présence dans le monde d'aucun péché, d'aucune misère, d'aucun mal qu'il fallût combattre. L'autre au contraire était un grand moraliste, réformateur, chef du *Brâhmo-Samâj*. En douze ans le paisible prophète de Dakshineswar avait pourtant fait une révolution non seulement dans l'Inde, mais dans le monde entier. Le pouvoir est aux mains des gens silencieux, qui ne font que vivre et aimer, et qui éliminent leur propre personnalité. Ils ne disent jamais ni « moi » ni « le

1. Chez les singes, la mère a beaucoup d'affection pour son petit en temps de sécurité, mais lorsque vient le danger, elle ne se fait pas de scrupule de le jeter à terre et de le fouler aux pieds, si c'est nécessaire, pour se sauver elle-même.

1. ...aux plaisirs et aux peines des sens.

mien » ; ils sont bienheureux d'être de simples instruments. Ce sont de tels hommes qui font les Christ et les Bouddha, pleinement identifiés avec Dieu ; ils vivent toujours des existences idéales, sans jamais rien demander, sans jamais consciemment rien faire. Ce sont eux qui font vraiment mouvoir le monde ; ils sont les *jivanmuktas*, absolument sans égoïsme, sans la moindre ambition, leur petite personnalité entièrement balayée, ils sont tout principe ; sans personnalité.

Jeudi 27 juin.

Ce matin le Swami apporta le Nouveau Testament et nous parla encore sur l'Evangile selon saint Jean.

Mahomet prétendait être le « Consolateur » que le Christ avait promis d'envoyer. Il estimait inutile d'attribuer à Jésus une naissance surnaturelle. A toutes les époques et dans tous les pays on trouve ce genre de prétention ; tous les grands hommes se sont considérés comme fils d'un dieu.

★★

La connaissance est un phénomène relatif. Nous pouvons être Dieu, nous ne pourrions jamais connaître Dieu. La connaissance est un état inférieur ; la chute d'Adam se produisit lorsqu'il commença de « connaître ». Avant cela il était Dieu, il était vérité, il était pureté. Nous sommes notre propre visage, mais nous ne pouvons jamais en voir qu'une réflexion, nous ne voyons jamais le visage même. Nous sommes amour, mais lorsque nous y pensons, il nous

faut le faire par phantasme, ce qui prouve que la matière est uniquement de la pensée extériorisée¹.

Par *nivritti* on entend le fait de s'écarter du monde. La mythologie hindoue nous dit que les quatre premiers hommes créés² furent avertis par un Cygne (Dieu Lui-même) que la manifestation n'était que secondaire ; aussi restèrent-ils sans créer. Le sens de cette histoire est que toute expression est dégénérescence, puisque l'esprit ne peut être exprimé que par la lettre et que « la lettre tue »³. Et pourtant le principe doit forcément être vêtu de la matière, bien que nous sachions que plus tard le revêtement nous fait perdre de vue le réel. Tous les grands maîtres le savent, et c'est pourquoi il doit venir une succession continue de prophètes pour nous montrer le principe en l'habillant d'un vêtement approprié à l'époque. Mon Maître enseignait que la religion est une ; tous les prophètes enseignent la même religion, mais ils ne peuvent présenter le principe que sous une certaine forme ; c'est pourquoi ils le sortent de l'ancien moule et le mettent devant nous dans un moule nouveau. Lorsque nous nous affranchissons du nom et de la forme, et surtout du corps, lorsque nous n'avons plus besoin de corps, bon ou mauvais, c'est alors seulement que nous échappons à la servitude. Progrès éternel signifie servitude éternelle ; il faut y préférer l'anéantissement de la forme. Nous devons nous

1. Puisque le « connaissant » ne peut connaître que sa réflexion et non pas lui-même, il est à jamais inconnaissable. Ainsi la connaissance est distincte et séparée du connaissant ; comme telle, elle est pensée extériorisée ou pensée située en dehors du connaissant, et entité distincte. Puisque le connaissant porte le nom d'Esprit, ce qui en est distinct et séparé devrait porter le nom de Matière. C'est pourquoi le Swami dit que « la matière est uniquement de la pensée extériorisée ».

2. Les quatre premiers créés furent Sanaka, Sanandana, Sanātana et Sanatkumāra.

3. 2 Cor. III, 6.

libérer de tout corps, même d'un corps divin. Dieu est la seule existence réelle, il ne saurait y en avoir deux¹. Il n'y a qu'une Ame, et je suis Cela.

Les bonnes œuvres n'ont de valeur qu'en tant qu'elles sont un moyen d'évasion ; elles font du bien à celui qui les accomplit, mais jamais à personne d'autre.

★★

La connaissance est simplement classification. Lorsque nous rencontrons beaucoup de choses de la même espèce, nous donnons un nom à l'ensemble et nous sommes contents ; nous cherchons des « faits », nous ne cherchons jamais le « pourquoi ». Nous accomplissons un circuit dans un plus vaste domaine d'obscurité et nous croyons avoir appris quelque chose ! Nul « pourquoi » ne recevra jamais sa réponse dans ce monde ; pour l'obtenir il nous faut aller à Dieu. Le « Connaisseur » ne peut jamais être exprimé ; c'est comme lorsqu'un grain de sel tombe dans l'océan, il y fond immédiatement.

La différenciation crée ; l'homogénéité ou identité est Dieu. Parvenons au delà des différenciations ; alors nous conquerrons la vie et la mort, nous atteindrons l'identité éternelle, nous serons en Dieu, nous serons Dieu. Obtenons la liberté, fût-ce au prix de la vie. Toutes les vies sont à nous, comme toutes les pages d'un livre sont à ce livre ; mais nous restons toujours inchangé, Témoin, Ame qui reçoit l'impression — comme lorsqu'on fait tourner une torche rapidement, l'œil perçoit un cercle de lumière. L'Ame est l'unité de toutes les personnalités, et parce

1. Le corps est une limitation. Donc ce qui est incorporel doit être sans limite ou infini. Comme il ne saurait y avoir deux infinis, Dieu ou « une Ame » (qui est incorporelle) doit être un et ne peut pas être deux.

qu'elle est au repos, éternelle, interchangeable, elle est Dieu, Atman. Elle n'est pas vie, mais on en frappe la vie comme de l'or on frappe une médaille. Elle n'est pas du plaisir, mais on en fabrique du plaisir.

★★

Aujourd'hui le monde s'écarte de Dieu parce que Dieu ne semble pas faire assez pour le monde. On dit : « A quoi nous sert-Il ? » Allons-nous donc considérer Dieu comme un simple maire de village ?

Tout ce que nous pouvons faire est de rejeter tous nos désirs, toutes nos haines, tous nos désaccords ; débarrassons-nous du moi intérieur, commettons une sorte de suicide mental ; mais conservons le corps et l'esprit purs et sains ; ils seront des instruments qui nous aident à nous approcher de Dieu, c'est leur seul véritable usage. Cherchons la vérité pour le seul amour de la vérité, ne cherchons pas le bonheur. Celui-ci viendra peut-être, mais que cela ne soit pas notre mobile. N'ayons aucun autre but que Dieu. Ayons le courage d'aller à la Vérité, même si pour cela nous devons traverser l'enfer.

★★

Vendredi 28 juin.

Aujourd'hui nous sommes tous allés faire un pique-nique. Le Swami nous enseigna constamment, comme il le faisait toujours et partout, mais on ne prit pas de notes. Au petit déjeuner, avant le départ, il nous dit :

Soyons reconnaissants de toute nourriture, car la nourri-

ture est *Brahman*¹. Son énergie universelle se transforme en notre énergie individuelle et nous aide en tout ce que nous faisons.

Samedi 29 juin.

Bhagavad-Gîtâ.

Krishna, le « Seigneur des âmes », parle à Arjuna, ou Gudâkesha, le « maître du sommeil » (celui qui a conquis le sommeil). Le « champ de vertu » (le champ de bataille) est le monde ; les cinq frères (qui représentent la droiture) combattent les cent autres frères (tout ce que nous aimons, et contre quoi nous devons lutter) ; le plus héroïque d'entre eux, Arjuna (l'âme éveillée) est le général. Nous avons à lutter contre les plaisirs des sens, contre les choses auxquelles nous sommes le plus attachés, et à les anéantir. Nous devons agir seul ; nous sommes *Brahman*, toutes les autres idées doivent se perdre en celle-là.

Krishna accomplit tout, mais sans aucun attachement ; il était dans le monde, mais il n'était pas du monde. « Faites tout travail, mais sans attachement ; travaillez pour l'amour du travail et jamais pour vous-même. »

La liberté ne peut jamais s'appliquer au nom et à la forme². C'est l'argile dont nous (les pots) sommes faits ;

1. *Brahman* (neutre) est le Moi impersonnel, sans commencement, suprême, l'Atman. *Brahmâ* (masculin) est la première personne de la trinité hindoue (*Brahmâ*, *Vishnou*, *Shiva*) et le Créateur de l'Univers.

2. Le nom et la forme sont ce qui caractérise l'objet isolé sur le plan de la multiplicité.

dans le pot l'argile est limitée, elle n'est pas libre. La liberté ne peut jamais s'appliquer à ce qui entre dans des rapports. Un pot ne peut jamais dire, comme pot, « je suis libre » ; ce n'est que lorsqu'il perd toute notion de forme qu'il devient libre. L'univers tout entier est seulement le Moi avec des variations, et ce sont ces variations qui nous font apprécier la mélodie unique ; parfois il y a des notes discordantes, mais elles ne font que rendre plus parfaite l'harmonie qui leur succède. Dans la symphonie universelle, trois grandes idées se dégagent : liberté, force, identité¹.

Si notre liberté gêne notre voisin, cela prouve qu'en cette occurrence nous ne sommes pas libre ; nous ne devons pas gêner autrui.

« Être faible, c'est être misérable » a dit Milton. Agir et souffrir sont deux inséparables. (Et souvent celui qui rit le plus est celui qui souffre le plus.) « Tu as droit au travail, mais non aux fruits du travail »².

Les mauvaises pensées, d'un point de vue matériel, sont les bacilles pathogènes.

Chaque pensée est comme un petit coup de marteau sur la barre de fer qui est notre corps, et dont nous forgeons ce que nous voulons être.

Nous sommes héritiers de toutes les bonnes pensées dans l'univers si nous nous ouvrons à elles.

Le livre est tout en nous. « Fou, n'entends-tu pas ? Dans ton propre cœur, jour et nuit, chante cette Musique Eternelle : *Sachchidânanda*, *soham*, *soham* (Existence-

1. Elles forment la trinité du Swâmi.

2. *Bhagavad-Gîtâ* II, 47. Cf. *Les Yogas pratiques*, pages 49 à 53.

Connaissance-Félicité Absolues, je suis Lui, je suis Lui). »

La source de toute connaissance est en chacun de nous, dans la fourmi comme dans l'ange le plus sublime. La vraie religion est une, mais nous disputons sur les formes, les symboles, les illustrations. Le millénium est déjà arrivé pour ceux qui savent le trouver ; c'est nous qui nous sommes égaré et nous pensons que c'est le monde qui s'est perdu.

La force parfaite n'a aucune activité à exercer dans ce monde ; elle se contente d'être, elle n'agit pas¹.

Alors que la perfection réelle est une, les perfectionns relatives sont nécessairement nombreuses.

*
**

Dimanche 30 juin.

Essayer de penser sans un phantasme, c'est vouloir l'impossible. Nous ne pouvons même pas concevoir la notion de « mammifère » sans un exemple concret. Et il en est de même de la notion de Dieu.

La grande abstraction d'idées dans ce monde est ce que nous appelons Dieu.

Chaque conception comporte deux parties : la pensée et la parole, et il nous faut les deux. Ni les idéalistes, ni les matérialistes n'ont raison ; nous devons prendre à la fois l'idée et son expression.

Toute la connaissance porte sur des réflexions, de même que nous ne pouvons voir notre visage que dans un miroir.

1. Par « force parfaite » il faut entendre ici le Divin, qui n'agit pas comme tel, mais reste témoin de l'activité de sa « puissance-conscience », Mayâ ou Shakti.

Personne ne connaîtra jamais ni son propre Moi, ni Dieu, mais nous sommes ce Moi et nous sommes Dieu.

Dans le *nirvâna*, vous êtes lorsque vous n'êtes pas. Bouddha disait : « Vous êtes le meilleur, vous êtes réel lorsque vous n'êtes pas. » (C'est-à-dire lorsque le petit moi est parti.)

Chez la plupart des gens, la Lumière divine intérieure est obscurcie. C'est comme une lampe qu'on aurait enfermée dans une gaine de fer, aucun rayon de lumière ne peut sortir. Progressivement, par la pureté et l'absence d'égoïsme, nous pouvons amenuiser le rideau opaque, jusqu'à ce que finalement il soit aussi transparent que du verre. Shri Râmakrishna, c'était la gaine de fer transformée en un étui de cristal, à travers lequel on peut voir la lumière intérieure telle qu'elle est. Nous sommes en voie de devenir l'étui de cristal, et même d'autres réflexions encore et toujours plus hautes¹. Tant qu'il subsistera un « étui », quel qu'il soit, il nous faudra penser par des moyens matériels. Aucun impatient ne réussira jamais.

*
**

Les grands saints sont les leçons de choses du Principe. Mais les disciples font du saint le Principe, puis dans la personne ils oublient le Principe.

La lutte constante de Bouddha contre la conception du Dieu Personnel eut pour conséquence l'introduction des idoles dans l'Inde. Dans les Védas, on ne connaissait pas les idoles parce qu'on voyait Dieu partout. Lorsqu'on fut privé de Dieu comme Créateur et comme Ami, on se mit à fabriquer des idoles, et Bouddha lui-même en devint

1. Voir *L'Enseignement de Râmakrishna*, § 1350.

une; il en fut de même de Jésus. La série va du bois et de la pierre jusqu'à Jésus et Bouddha, mais il nous en faut.

★★

Les tentatives de réformes violentes finissent toujours par retarder la réforme. Ne disons pas : « Tu es mauvais », mais seulement : « Tu es bon, et tu peux devenir meilleur. »

Dans tous les pays les prêtres sont un mal parce qu'ils accusent et critiquent; ils tirent tellement sur le fil qu'ils veulent réparer, qu'en même temps ils en déplacent deux ou trois autres. L'amour n'accuse jamais; seule l'ambition accuse. Il n'existe pas de « juste » colère, ni de meurtre excusable.

Si nous ne permettons pas à un homme de devenir lion, il deviendra renard. Les femmes sont une puissance, mais cette puissance s'exerce maintenant surtout pour le mal parce que l'homme les opprime; la femme est encore renard, mais lorsqu'on ne l'opprimera plus, elle deviendra lion.

D'une façon générale, l'aspiration spirituelle doit être équilibrée par l'intellect, sans quoi elle peut dégénérer en sensiblerie.

★★

Tous ceux qui croient en Dieu, même s'ils ont des conceptions différentes de l'Ultime, admettent que, derrière le changement, il y a un Immuable.

Bouddha niait cela complètement : « Il n'y a ni Brahman, ni Atman, ni âme », disait-il.

Bouddha est la plus grande figure que le monde ait connue, puis vient le Christ. Mais les enseignements de

Krishna tels qu'ils sont rapportés dans la Gîtâ sont les plus magnifiques que le monde ait jamais connus. Celui qui écrivit ce merveilleux poème était une des âmes rares dont la vie envoie par le monde une vague de régénération; l'humanité ne retrouvera jamais un cerveau comme celui de l'homme qui écrivit la Gîtâ.

★★

Il n'existe qu'une seule puissance, qu'elle se manifeste comme bien ou comme mal. Dieu et le diable sont un même fleuve dont les eaux coulent dans deux directions opposées.

Lundi 1^{er} juillet.

Shrî Râmakrishna Déva¹.

Le père de Shrî Râmakrishna était un brahmane si orthodoxe qu'il ne pouvait même pas accepter d'offrande de quiconque n'appartenait pas à une certaine caste de brahmanes; il ne pouvait pas non plus travailler, ni même être prêtre dans un temple, ni vendre des livres, ni entrer au service de personne. Il ne pouvait vivre que de « ce qui lui tombait du ciel », c'est-à-dire d'aumônes, et encore celles-ci ne devaient-elles pas arriver par l'intermédiaire d'un brahmane « déchu ».

Les temples ne sont nullement indispensables à la religion hindoue; s'ils étaient tous détruits, la religion n'en serait aucunement affectée. Un homme ne doit construire

z. Voir : *Mon Maître*.

de maison que « pour Dieu et pour les hôtes » ; construire pour soi serait égoïste. Aussi élève-t-il des temples comme demeures pour Dieu.

Par suite de l'extrême pauvreté de sa famille, Shri Râmakrishna fut obligé dans sa jeunesse de se faire prêtre d'un temple consacré à la Divine Mère. La Divine Mère, qu'on appelle aussi *Prakriti* ou *Kâli*, est représentée sous les traits d'une femme debout sur un homme couché ; on veut indiquer par là que jusqu'à ce que Mâyâ se lève, nous ne pouvons rien savoir¹. Brahman est neutre, inconnu et inconnaissable, mais, pour être objectif, il se recouvre du voile de Mâyâ, il devient la Mère de l'Univers, et ainsi donne naissance à la création. La forme couchée (Shiva, ou Dieu) est devenue *shava* (morte, sans vie) lorsque Mâyâ l'a recouverte. Le jnânin dit : « Je découvrirai Dieu par la force » (advaitisme) ; mais le dualiste dit : « Nous découvrirons Dieu en priant la Mère, en La suppliant d'ouvrir la porte dont Elle seule a la clef. »

Le service quotidien de Kâli, la Mère, éveilla progressivement dans le cœur du jeune prêtre une dévotion si intense qu'il devint incapable d'assurer le culte régulier du temple ; il y renonça et se retira dans un petit bois, situé dans l'enceinte du temple, où il s'adonna entièrement à la méditation. Ce bois était situé sur la rive du Gange ; un jour le courant rapide du fleuve apporta aux pieds mêmes du jeune prêtre les matériaux qui lui étaient nécessaires pour se construire une petite cabane. Il s'installa dans cette cabane, il y pleura, il y pria, se désintéressant totalement de son corps et de tout ce qui n'était pas sa Mère Divine. Un de ses parents le nourrissait une fois

1. Dans l'Unité absolue, il n'y a ni sujet de connaissance, ni objet de connaissance. Et c'est Mâyâ qui fait passer du plan de l'unité à celui de la multiplicité.

par jour et veillait sur lui. Plus tard vint une femme *sannyâsin*, une ascète, pour l'aider à trouver sa « Mère ». Tous les maîtres dont il avait besoin vinrent à lui sans qu'il eût à les chercher ; de chaque secte venait un saint qui s'offrait à l'instruire, et il les écoutait tous avidement, mais il adorait seulement la Mère ; pour lui tout était la Mère.

Shri Râmakrishna ne prononça jamais une parole dure à l'adresse de personne. Il avait une tolérance si admirable que chaque secte croyait pouvoir le compter parmi ses membres. Il aimait tout le monde. Pour lui toutes les religions étaient vraies. Il voyait l'utilité de chacune d'elles. Il était libre, mais libre dans l'amour et non pas dans le « tonnerre ». Le type « doux » a pour mission de créer, le type « tonnante » a pour mission de répandre. Saint Paul était du type tonnante qui répand la lumière¹.

Mais l'époque de saint Paul est passée ; c'est à nous d'être pour notre époque des lumières nouvelles. Ce dont notre temps a le plus grand besoin, c'est une organisation qui puisse s'adapter d'elle-même. Lorsque nous l'aurons trouvée, ce sera l'ultime religion du monde. La roue doit tourner ; nous devons l'y aider, et non pas freiner. Les vagues de pensée religieuse s'élèvent et retombent, et tout au sommet se trouve le « prophète de l'époque ». Râmakrishna est venu enseigner la religion d'aujourd'hui, qui est constructive et non pas destructive.

Il dut retourner à nouveau à la Nature pour y chercher des faits ; il y trouva la religion scientifique, qui ne dit jamais « crois », mais « vois » ; « je vois, et tu peux voir toi aussi ». Employons le même moyen et nous arriverons à la même vision. Dieu viendra à tous, l'harmonie est à la

1. Beaucoup de gens ont dit que Swâmi Vivekânanda était lui-même pour Shri Râmakrishna une sorte de saint Paul.

portée de tous. L'enseignement de Shri Râmakrishna est la quintessence de l'hindouisme, il ne contient rien qui lui soit particulier. Il ne prétendit d'ailleurs jamais que sa doctrine fût originale; la gloire et la célébrité n'avaient pour lui aucun attrait.

Il commença de prêcher vers quarante ans; mais il ne sortit jamais de chez lui pour cela. Il attendait que ceux qui désiraient son enseignement viussent le trouver.

Conformément à la coutume hindoue, il avait été « marié » très jeune, par ses parents, à une fillette de cinq ans. Celle-ci resta chez ses parents dans un village lointain, sans se douter de la grande bataille que livrait son jeune époux. Lorsqu'elle atteignit l'âge d'être femme, il était déjà profondément absorbé par la dévotion religieuse. Elle se rendit à pied de chez elle au temple de Dakshineswar où il habitait alors. Dès qu'elle le vit, elle comprit ce qu'il était, car elle aussi était une grande âme, pure et sainte, et elle désira seulement l'aider dans son travail; elle ne chercha jamais à le faire descendre au niveau de *grihastha* (chef de famille).

Dans l'Inde, Shri Râmakrishna est adoré comme l'une des grandes Incarnations et on y célèbre son anniversaire comme une grande fête religieuse.

★★

L'emblème de Vishnou l'omniprésent est une curieuse pierre ronde. Chaque matin un prêtre vient offrir un sacrifice à l'idole, brûle de l'encens devant elle, puis s'excuse devant Dieu de L'adorer ainsi, puisqu'il ne peut Le concevoir que par l'intermédiaire d'une image ou de quelque objet matériel. Il baigne l'idole, l'habille, la couche et,

« pour la rendre vivante », il met son « moi divin » dans l'idole.

★★

Tapas signifie littéralement « brûler ». C'est une sorte de pénitence destinée à échauffer la nature supérieure. Cela prend parfois la forme d'un vœu qui va du lever au coucher du soleil, tel que de répéter le mot *Om* toute la journée sans s'arrêter. Ces actions produisent une certaine puissance que l'on peut convertir en toute forme que l'on désire, spirituelle ou matérielle. Cette notion de *tapas* a imprégné toute la religion hindoue. Les Hindous disent même que Dieu a fait *tapas* pour créer le monde. C'est un instrument mental qu'on peut employer à tout. « Tout ce qui est dans les trois mondes peut être saisi par *tapas*. »

★★

Les gens qui parlent de sectes religieuses pour lesquelles ils n'éprouvent pas de sympathie sont des menteurs à la fois conscients et inconscients. Celui qui croit à la vérité professée par une secte ne peut que rarement voir la vérité dans d'autres sectes.

★★

Alors qu'on lui demandait : « Quel jour sommes-nous ? », un grand *bhakta* (Hanumân) répondit une fois : « Dieu est ma date éternelle, aucune autre ne m'intéresse »¹.

1. Voir *L'Enseignement de Râmakrishna*, § 894.



Mardi 2 juillet.

La Divine Mère.

Les *sháktas* adorent l'Energie Universelle comme Mère, qui est le nom le plus doux qu'ils connaissent, car la mère est dans l'Inde le plus haut idéal de la femme. Lorsqu'on adore Dieu comme « Mère », comme Amour, les Hindous disent que c'est la « voie de la main droite », qui conduit à la spiritualité, mais jamais à la prospérité matérielle. Lorsqu'on adore Dieu sous son aspect terrible, c'est-à-dire selon la « voie de la main gauche », on parvient généralement à une grande prospérité matérielle, mais rarement à la spiritualité, et finalement la race qui se livre à cette pratique dégénère et disparaît.

La mère est la première manifestation de puissance; on voit en elle une idée plus haute que dans le père. Avec l'appellation de Mère vient l'idée de *Shakti*, Energie Divine, omnipotence — de même que le petit enfant croit sa mère toute-puissante, capable de faire n'importe quoi. La Mère Divine est la *kandalini* qui dort en nous. Si nous ne L'adorons pas, nous ne pouvons jamais nous connaître nous-même. Toute-miséricordieuse, omnipotente, omniprésente, telle est la Mère Divine. Elle est la somme de toute l'énergie qui est dans l'univers; toute manifestation de puissance est la « Mère ». Elle est Vie, Elle est Intelligence, Elle est Amour, Elle est dans l'univers et pourtant Elle en est distincte. Elle est une personne, Elle peut être vue et connue, — Shri Rámakrishna L'a vue et L'a connue. Ancrés dans l'idée de la Mère, nous pouvons tout faire. Elle exauce rapidement les prières.

Elle peut Se montrer à nous sous n'importe quelle forme et à tout instant. La Mère Divine peut avoir une forme (*rúpa*) et un nom (*náma*), ou bien avoir un nom sans avoir de forme. En L'adorant sous ces différents aspects, nous pouvons nous élever jusqu'à l'Être pur, qui n'a ni nom ni forme.

La somme de toutes les cellules qui composent un organisme constitue une personne; de même chaque âme est comme une cellule et la somme de toutes ces cellules est Dieu; au delà est l'Absolu. L'océan calme est l'Absolu; le même océan couvert de vagues est la Mère Divine. Elle est temps, espace et causalité. Dieu est Mère et a deux natures; celle qui a des attributs et celle qui n'en a pas. Dans la première, la Mère est Dieu, Nature et âme (homme); dans la seconde, Elle est inconnue et inconnaisable. C'est de la nature sans attributs qu'est sortie la nature avec attributs, c'est-à-dire la trinité Dieu, Nature et âme, le triangle de l'existence. C'est le point de vue visbish-tádváitiste.

Une parcelle de la Mère, une goutte, a donné Krishna, une autre Bouddha, une autre Christ. L'adoration d'une seule étincelle de la Mère dans notre mère terrestre nous élève puissamment. Adorons-la si nous recherchons la sagesse et l'amour.



Mercredi 3 juillet.

D'une façon générale, la religion humaine commence avec la peur. « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. » Plus tard vient l'idée plus élevée :

« L'amour parfait bannit la crainte »¹. Il subsiste cependant en nous des traces de crainte jusqu'à ce que nous obtenions la connaissance, jusqu'à ce que nous sachions ce qu'est Dieu. Le Christ, étant homme, devait voir l'impureté et l'attaquer, mais Dieu, qui est placé infiniment plus haut, ne voit pas l'iniquité et ne peut pas se mettre en colère. L'attitude de l'attaque n'est jamais la plus élevée. David avait les mains souillées de sang, et il ne put pas hâter le temple².

Plus nous grandissons en amour, en vertu et en sainteté, et plus nous voyons hors de nous d'amour, de vertu et de sainteté. Lorsque nous condamnons autrui, c'est toujours nous-même en réalité que nous condamnons. Ajustons le microcosme (ce qu'il est en notre pouvoir de faire) et le macrocosme s'ajustera pour nous. C'est comme le paradoxe hydrostatique : une goutte d'eau peut faire contrepoids à l'univers. Nous ne pouvons pas voir extérieurement ce que nous ne sommes pas intérieurement. L'univers est pour nous ce que la machine gigantesque est à sa maquette en miniature ; tout ce qui indique une erreur dans le modèle nous fait craindre des ennuis dans la grande machine.

Tout progrès qui a été réellement effectué dans le monde l'a été par l'amour. Critiquer ne sert jamais de rien ; il y a des milliers d'années qu'on essaie. En condamnant son prochain, on n'arrive jamais à rien.

Le véritable védantiste doit éprouver de la sympathie pour tous. Le monisme, ou unité absolue, est l'âme même du Védānta. Les dualistes ont une tendance naturelle à être intolérants, à s'imaginer que leur voie est la seule bonne. Dans l'Inde, les vishnouïtes, qui sont des dualistes, sont une secte extrêmement intolérante. Chez les shivaïstes,

une autre secte dualiste, on raconte l'histoire suivante d'un fidèle appelé Ghantākarna, ou « Oreilles à clochettes » : c'était un adorateur si fervent de Shiva qu'il ne voulait pas même entendre le nom d'aucune autre divinité ; aussi portait-il deux clochettes attachées à ses oreilles pour noyer le son de toute voix qui prononcerait d'autres noms de la divinité. Pour le récompenser de son intense dévotion, Shiva voulut lui montrer qu'il n'existait aucune différence entre Shiva et Vishnou, et il lui apparut comme moitié Vishnou et moitié Shiva. A ce moment-là, l'adorateur balançait un encensoir devant lui. Mais Ghantākarna avait l'esprit tellement étroit que lorsqu'il vit la fumée de l'encens entrer dans la narine de Vishnou, il la boucha du doigt pour empêcher le dieu de jouir du parfum¹.

★★

L'animal carnivore, comme le lion, livre un assaut violent et retombe dans l'inaction, mais le bœuf patient continue toute la journée ; il mange et dort tout en marchant. Le Yankee si « actif » ne pourra jamais l'emporter sur le coolie chinois qui mange du riz. Tant que la force militaire prédomine, le mangeur de viande a le dessus, mais avec les progrès de la science, la lutte s'apaisera et les végétariens reprendront leur place.

★★

Pour aimer Dieu nous nous coupons en deux : mon moi aime mon Moi. Dieu m'a créé et j'ai créé Dieu. Nous créons Dieu à notre image ; c'est nous qui Le créons pour

1. I saint Jean IV, 18.

2. Samuel, XVII, *in fine*.

1. Voir *L'Enseignement de Rāmakrishna*, § 686.

être notre Maître, ce n'est pas Dieu qui fait de nous Ses serviteurs. Lorsque nous savons que nous faisons un avec Dieu, que nous et Lui sommes amis, alors viennent l'égalité et la liberté. Tant que nous considérons que nous sommes séparés de l'Éternel, fût-ce par l'épaisseur d'un cheveu, la crainte ne peut pas disparaître.

Ne posons jamais la sotte question : quel bien cela peut-il faire au monde ? Laissons le monde tranquille. Aimons et ne demaillons rien ; aimons et n'attendons rien d'autre. Aimons — et oublions tous les grands mots en « ...isme ». Buons la coupe de l'amour et soyons fous. Répétons : « A Toi, à Toi pour toujours, Seigneur ! » et abandonnons-nous, en oubliant tout le reste. L'idée même de Dieu est amour. Lorsque nous voyons une chatte qui aime ses petits, mettons-nous en prière : Dieu S'est manifesté. Croyons cela littéralement. Répétons : « Je suis à Toi, je suis à Toi », car nous pouvons voir Dieu partout. Ne Le cherchons pas, voyons-Le tout simplement.

« Puisse le Seigneur vous conserver toujours en vie, lumière du monde, âme de l'univers ! »

★★

Nous ne pouvons pas adorer l'Absolu, aussi devons-nous adorer une manifestation, — une qui a notre nature. Jésus avait notre nature ; il devint le Christ. Nous pouvons et devons en faire autant. Christ et Bouddha sont des noms donnés à un état auquel nous devons parvenir. Jésus et Gautama sont les noms des hommes qui ont manifesté cet état. « Mère » est la manifestation première et la plus haute, ensuite viennent les Christ et les Bouddha. Nous fabriquons notre propre milieu et nous brisons nos chaînes. L'Atman est sans crainte. Lorsque nous prions un Dieu

extérieur, c'est bien, mais nous ne savons pas ce que nous faisons. Lorsque nous connaissons le Moi, nous comprenons. La plus haute expression de l'amour est l'unification.

« Il fut un temps où j'étais une femme et il était un homme ;
Mais notre amour grandit
Jusqu'à ce qu'il n'y eût plus ni lui ni moi ;
Je me rappelle seulement, vaguement,
Que jadis nous fûmes deux,
Et que l'amour s'en est mêlé, et en a fait un seul. »

(poème soufi de Perse)

La connaissance existe éternellement et co-existe avec Dieu. L'homme qui découvre une loi spirituelle est inspiré, et ce qu'il nous donne est une révélation, mais la révélation aussi est éternelle ; il ne faut pas la cristalliser comme si elle était terminée et se conformer aveuglément à cette forme ainsi cristallisée. Les Hindous ont été critiqués par leurs conquérants pendant tant d'années de ce qu'ils oseraient critiquer eux-mêmes leur propre religion, et c'est pourtant cela qui les rend libres. Nos maîtres étrangers ont brisé nos chaînes sans le savoir. Les Hindous, qui sont le peuple le plus religieux de la terre, ne savent vraiment pas ce qu'on entend par blasphème ; pour eux parler de choses sacrées, de quelque manière que ce soit, est en soi-même une sanctification. Et ils n'ont aucun respect artificiel pour les prophètes ou les livres ou pour la piété hypocrite.

L'Église essaie d'adapter le Christ à elle-même ; elle n'essaie pas de s'adapter au Christ ; c'est pourquoi l'on ne conserva des Écritures que ce qui servait ce dessein. Aussi ne doit-on pas avoir confiance dans les livres ; l'adoration des textes est la pire idolâtrie qui puisse nous entraver, car nous exigeons alors que tout soit conforme au livre : science, religion, philosophie ; cette tyrannie de la Bible

chez les protestants est la plus horrible des tyrannies. Dans les pays chrétiens, chaque homme porte sur ses épaules une énorme cathédrale, par-dessus laquelle est encore un livre, et malgré tout l'homme arrive à vivre et à prospérer. Est-ce que cela ne nous prouve pas que l'homme est Dieu ?

L'homme est l'être le plus élevé qui existe, et notre monde est le plus grand de tous. Nous ne pouvons nous faire de Dieu aucune idée plus haute que l'homme, aussi notre Dieu est-il l'homme et l'homme est-il Dieu. Lorsque nous nous élevons et que nous allons au delà pour trouver quelque chose de plus haut, nous sommes obligés de bondir hors de notre corps, hors de notre mental et de notre imagination, et de quitter ce monde ; lorsque nous nous élevons jusqu'à être l'Absolu, nous ne sommes plus dans ce monde. L'homme est au faite du seul monde que nous puissions jamais connaître. Tout ce que nous savons des animaux, nous l'avons déduit par analogie ; nous les jugeons par ce que nous faisons et sentons nous-même.

La somme de toute connaissance est toujours la même, mais parfois elle se manifeste davantage, et parfois moins. La seule source en est au dedans de nous, et c'est là seulement qu'on peut la trouver.

Toute la poésie, la peinture, la musique, est du sentiment exprimé par la parole, par la couleur, par le son.

Bienheureux ceux qui doivent expier leurs péchés sans délai ; le compte en est clos plus rapidement ! Malheur à

ceux qui doivent attendre la punition, leur châtimeut sera plus lourd !

De ceux qui sont parvenus à l'identité, on dit qu'ils vivent en Dieu. Toute haine tue « le Moi par le moi » ; c'est donc l'amour qui est la loi de la vie. S'élever jusque-là c'est être parfait, mais plus nous sommes parfaits, moins nous pouvons faire de (soi-disant) travail. Les hommes sauvages voient et savent que tout n'est que jeu d'enfants et rien ne les préoccupe plus.

Il est facile de frapper, mais extrêmement difficile de se retenir de frapper, de rester immobile et de se dire : « En Toi, Seigneur, je cherche mon refuge », et d'attendre que le Seigneur agisse.

Vendredi 5 juillet.

Tant que nous ne serons pas prêts à changer d'une minute à l'autre, nous ne pourrons jamais voir la vérité ; mais il faut montrer de l'acharnement et de la persévérance dans notre recherche de la vérité.

Le *samādhi* est l'état où le Divin et l'humain sont en un ; c'est « l'obtention de l'identité ».

Le matérialisme dit : La voix de la liberté est mensongère. L'idéalisme dit : La voix qui annonce la servitude

est trompeuse. Le Védânta dit : Vous êtes à la fois libres et non-libres ; vous n'êtes jamais libres sur le plan terrestre, mais vous êtes toujours libres sur le plan spirituel.

Soyez au delà de la liberté comme de la servitude.

Nous sommes Shiva, nous sommes Connaissance immortelle au delà des sens.

Derrière chacun de nous est la puissance infinie ; prions la « Mère » et elle viendra vers nous.

« Mère qui donnes l'éloquence, Toi qui existes par Toi-même, viens en éloquence sur mes lèvres ! » (Invocation hindoue.)

« Mère, Toi dont la voix est dans le tonnerre, viens en moi ! Kâli, ô temps éternel, ô force irrésistible, Shakti, puissance ! »

*
**

Samedi 6 juillet.

Commentaire de Shankarâchârya sur les
Védânta Sâtras de Vyâsa.

Om tat sat ! D'après Shankarâchârya, l'univers comporte deux phases : moi et toi. Elles sont aussi opposées que la lumière et l'obscurité. Aussi va-t-il sans dire qu'aucune des deux ne peut provenir de l'autre. Au sujet on a superposé l'objet ; le sujet est la seule réalité, le reste n'est qu'apparence. Le point de vue contraire est insoutenable. La matière et le monde extérieur ne sont que l'âme dans un certain état ; en réalité ce qui existe est unique.

Tout notre monde vient de l'association de la vérité et de l'erreur. *Samsâra* (la vie) est le produit des forces contradictoires qui agissent sur nous, comme le mouvement

d'une balle qui se dirige selon la diagonale d'un parallélogramme de forces. Le monde est Dieu et il est réel, mais ce n'est pas ce monde-là que nous voyons ; de même que dans la nacre nous voyons de l'argent qui n'y est pas. C'est ce qu'on appelle *adhyâsa* ou superposition : une existence relative qui dépend d'une existence réelle, comme lorsque nous nous remémorons une scène que nous avons vue ; pour le moment elle existe pour nous, mais son existence n'est pas réelle. D'autres disent : c'est comme lorsque nous imaginons la chaleur dans l'eau, alors que la chaleur n'appartient pas à l'eau. C'est donc vraiment mettre quelque chose ailleurs qu'à sa place, c'est prendre une chose pour ce qu'elle n'est pas. Nous voyons la réalité, mais pour nous elle est déformée par le prisme à travers lequel nous la voyons.

Nous ne pouvons jamais nous connaître sans nous objectiver. Quand nous prenons une chose pour une autre, nous croyons toujours que c'est la chose qui est devant nous qui est réelle, et non la chose que nous ne voyons pas ; nous faisons de même quand nous prenons l'objet pour le sujet. L'Atman ne peut jamais être l'objet. L'esprit est le sens intérieur et les sens extérieurs sont ses instruments. Dans le sujet se trouve un petit peu de la puissance d'objectivation qui lui permet de savoir « je suis », mais le sujet est l'objet de son propre moi, jamais de l'intellect ni des sens. Nous pouvons cependant superposer une idée à une autre, comme lorsque nous disons « le ciel est bleu », alors que le ciel lui-même n'est qu'une idée.

Science et nescience sont tout ce qui existe, mais le Moi n'est jamais affecté par aucune nescience. La connaissance relative est bonne, parce qu'elle conduit à la connaissance absolue, mais ni la connaissance de nos sens, ni celle de notre intellect, ni même celle des Védas n'est vraie, puis-

qu'elles sont toutes de l'ordre de la connaissance relative. Débarrassons-nous d'abord de l'illusion : « je suis le corps », c'est alors seulement que nous pourrions désirer la connaissance réelle. La connaissance humaine n'est qu'un degré relativement élevé de la connaissance de la brute.

★
★★

Une partie des Védas traite du *karma*, des formes et des cérémonies, l'autre partie traite de la connaissance de Brahman, et discute de la religion. Dans cette seconde partie, les Védas nous instruisent sur le Moi, et pour cette raison leur connaissance s'approche de la connaissance vraie. La connaissance de l'Absolu ne dépend d'aucun livre, ni de rien ; elle est absolue en soi. L'étude, si approfondie soit-elle, ne procurera jamais cette connaissance ; ce n'est pas de la théorie, mais de la réalisation. Epoussetons le miroir, purifions notre propre esprit, et dans un éclair nous saurons que nous sommes Brahman.

Dieu existe ; il n'existe ni naissance, ni mort, ni douleur, ni malheur, ni meurtre, ni changement, ni bien ni mal ; tout est Brahman. Quand nous prenons une corde pour un serpent, c'est nous qui faisons l'erreur. Nous ne pouvons faire de bien que lorsque nous aimons Dieu, et que notre amour se réfléchit en Lui. L'assassin est Dieu et « la robe d'assassin » n'a été que posée sur lui. Prenons-le par la main et disons-lui la vérité.

L'âme n'a pas de caste ; penser qu'elle en a est une illusion ; de même pour la vie et la mort et tout autre mouvement ou qualité. L'Atman ne change jamais, il ne va ni ne vient. Il est le Témoin éternel de toutes ses propres manifestations, mais nous le prenons pour la manifes-

tation ; c'est une illusion éternelle, sans commencement et sans fin, qui se continue toujours. Il faut bien cependant que les Védas s'abaissent jusqu'à notre niveau, car s'ils nous annonçaient la vérité la plus haute de la manière la plus élevée, nous ne pourrions pas comprendre.

Le paradis n'est qu'une superstition née du désir, et le désir est toujours un joug, une dégénérescence. Ne voyons jamais rien autrement que comme Dieu, sinon nous verrons le mal. C'est parce que nous jetons un voile d'illusion sur ce que nous regardons que nous voyons le mal. Affranchissons-nous de ces illusions ; soyons bienheureux. La liberté consiste à perdre toute illusion.

En un sens, Brahman est connu de tout être humain. L'homme sait qu'il est, mais il ne se connaît pas *tel* qu'il est. Nous savons tous que nous sommes, mais nous ne savons pas ce que nous sommes. Toutes les explications inférieures sont des vérités partielles, mais la fleur, l'essence des Védas est que le Moi en chacun de nous est Brahman. Tout phénomène est inclus dans la naissance, la croissance et la mort : apparition, conservation, disparition. Notre propre réalisation est au delà des Védas, puisque même les Védas en dépendent. Le Védânta le plus élevé est la philosophie de l'au-delà.

Quand on dit que la création a eu un commencement, on porte la hache à la racine même de toute la philosophie.

Mâya est l'énergie de l'univers, potentielle et cinétique. Jusqu'à ce que la Mère nous donne notre liberté, nous ne pouvons pas être libres.

L'univers est à nous pour que nous en jouissions, mais nous ne devons rien désirer. Désirer est une faiblesse. Le désir fait de nous des mendiants, et nous ne sommes pas des mendiants, mais des fils du roi.

★
★★

Dimanche 7 juillet.

Lorsque la manifestation infinie se fractionne, elle est encore infinie, et chacune de ses fractions est infinie¹.

Brahman est le même sous deux formes différentes : changeant et immuable, exprimé et ineffable. Sachez que le Connaisseur et le connu ne font qu'un. La trinité : Connaisseur, connu et connaissance, se manifeste comme notre univers. Le Dieu que le *yogin* voit en méditation, il Le voit par le pouvoir de son propre Moi. Ce que nous appelons nature, destinée, est simplement la volonté de Dieu.

Tant qu'on recherche la jouissance, la servitude subsiste. Seule l'imperfection peut jouir de quelque chose, parce que la jouissance est l'assouvissement du désir. L'âme de l'homme jouit de la nature. La réalité profonde de la nature, de l'âme et de Dieu est Brahman ; mais Brahman n'est pas vu tant que nous ne le faisons pas apparaître. On peut le faire apparaître par *pramantha*, le frottement, de même que par le frottement on produit le feu. Le corps est le gros morceau de bois qu'on veut allumer, *Om* est le morceau pointu (ou amorce) avec lequel on frotte l'autre, et *dhyâna* (la méditation) est le frottement. Quand on utilise ce procédé, la lumière qui est connaissance de Brahman éclate dans l'âme. Cherchons-la par des *tapas*. Tenons le corps droit, sacrifions dans l'esprit les organes

1. L'infini est un, sans second, toujours indivisible et non-manifesté. Par « manifestation infinie », le *swâmi* entend ici l'univers, tant visible qu'invisible. Bien qu'il soit composé de formes innombrables qui sont limitées par leur nature même, il reste toujours infini dans son ensemble ; et même une fraction de cet univers est encore infinie, puisque toute fraction est inséparable de l'ensemble.

des sens. Les centres sensoriels sont intérieurs, les organes sont extérieurs. Enfonçons-les dans l'esprit et par *dhârand* (la concentration) fixons l'esprit en *dhyâna*¹. Brahman est omniprésent dans l'univers comme le beurre dans le lait, mais c'est le « frottement » qui le fait apparaître en tel ou tel endroit. De même qu'en barattant le lait on en fait sortir le beurre, de même *dyâna* amène la réalisation de Brahman dans l'âme.

L'univers est mouvement, et le frottement finira par mettre fin à tout ; alors viendra une période de repos, puis tout recommencera.

★
★★

Toute la philosophie hindoue déclare qu'il existe un sixième sens, le supraconscient, par lequel vient l'inspiration.

★
★★

Tant que l'homme reste enfermé dans l'horizon de son corps, c'est-à-dire tant qu'il s'identifie avec son corps, il ne peut pas voir Dieu.

★
★★

Il existe dans l'Inde six écoles philosophiques qui sont considérées comme orthodoxes parce qu'elles croient aux Védas.

La philosophie de Vyâsa est par excellence celle des Upanishads. Il écrivait en *sûtras*, c'est-à-dire en brefs symboles algébriques sans sujet ni verbe. Il en résulta de telles

1. Voir dans les *Yogas pratiques* les chapitres sur *dhyâna* et sur *dhârand*.

ambiguïtés que des *sûtras* sortirent le dualisme, le monisme mitigé et le monisme ou « Védânta rugissant ». Tous les grands commentateurs de ces différentes écoles mentirent parfois délibérément pour faire concorder les textes avec leur philosophie ¹.

Les Upanishads ne rapportent que fort peu de choses de l'histoire d'aucun homme, tandis que presque toutes les autres Ecritures sont surtout des biographies. Les Védas traitent presque uniquement de philosophie. Sans philosophie, la religion devient de la superstition. Sans religion, la philosophie devient un athéisme aride.

Le *vishishtâdvoïta* est de l'*advaita* (monisme) mitigé. Il fut exposé par Râmânûja, qui dit : « Dans l'océan de lait des Védas, Vyâsa a baratté ce beurre de la philosophie, pour pouvoir mieux aider l'humanité. » Il dit aussi : « Toutes vertus et toutes qualités appartiennent à Brahmâ, Seigneur de l'univers. Il est le plus grand *Purusha* et Brahman lui est inférieur ; Brahman est l'univers lui-même. »

Madhva est un *dvaitiste* ou dualiste intégral. Il prétend que toutes les castes, et même les femmes, doivent pouvoir étudier les Védas. Il cite surtout les *Purânas*. Il soutient que Brahman signifie Vishnou, et nullement Shiva, parce qu'on ne peut trouver le salut que par Vishnou.

Lundi 8 juillet.

L'explication de Madhva ne fait aucune place au raisonnement, elle est puisée tout entière dans la révélation des Védas.

1. Cf. *Les Yogas pratiques*, pages 160 à 167.

Râmânûja nous dit que les Védas sont l'étude la plus sacrée. Que les enfants des trois castes supérieures aient les *sûtras* entre les mains et en commencent l'étude à huit, dix ou onze ans (ce qui signifie les apprendre par cœur avec un *gonrou*, en sachant parfaitement l'intonation et la prononciation).

Japa consiste à répéter un nom sacré ; par ce moyen l'adorateur s'élève jusqu'à l'Infini. La barque des cérémonies et des sacrifices est très fragile ; il nous faut davantage pour connaître Brahman, qui seul est liberté. La liberté n'est pas autre chose que la destruction de l'ignorance, et l'ignorance ne peut être détruite que lorsque nous connaissons Brahman. Il n'est pas nécessaire de passer par tout ce ritualisme pour comprendre le sens du Védânta. Il suffit de répéter « Om » ¹.

La cause de tout malheur est que nous voyons des différences ; or si nous les voyons, c'est par suite de notre ignorance. C'est pour cette raison que les rites et les cérémonies ne sont pas nécessaires, parce qu'ils développent en nous l'idée d'inégalité ; on les pratique pour se débarrasser de quelque chose ou pour obtenir quelque chose.

Le Brahman est sans action ; Atman est Brahman et nous sommes Atman. La connaissance de ce genre de vérité nous débarrasse de toute erreur. Il nous faut l'écouter, puis la saisir par l'intellect, et finalement la réaliser. La réflexion consiste à appliquer la raison et à installer cette connaissance en nous-même par la raison. La réalisation consiste à en faire une partie intégrante de notre vie en y pensant constamment. Cette pensée constante ou *dhyâna* est comme de l'huile qui coule en un filet ininterrompu d'un récipient dans un autre ; le *dhyâna* roule

1. Voir *Les Yogas pratiques*, pages 191 à 193 et 493 à 496.

l'esprit dans cette pensée jour et nuit et nous aide ainsi à parvenir à la libération. Pensons toujours : « *Soham, soham* » ; cela vaut presque la libération, répétons-le jour et nuit. Cette réflexion ininterrompue amènera la réalisation. Se souvenir ainsi du Seigneur de façon absolue et continuelle est ce qu'on entend par *bhakti*.

Cette *bhakti* est renforcée indirectement par toutes les bonnes actions. Les bonnes pensées et les bonnes actions créent moins de différenciation que les mauvaises, et ainsi elles conduisent indirectement à la liberté. Travaillez, mais offrez au Seigneur le résultat de votre travail. Seule la connaissance peut nous rendre parfaits. Celui qui s'attache avec dévotion au Dieu de Vérité voit le Dieu de Vérité Se révéler à lui.

★
★★

Nous sommes des lampes, et lorsque nous brûlons, cela s'appelle la vie. Lorsque la réserve d'oxygène est épuisée, il faut que la lampe s'éteigne. Tout ce que nous pouvons faire est d'entretenir la lampe en état de propreté. La vie est un produit, un composé, et, comme telle, elle doit se résoudre en ses éléments.

★
★★

Mardi 9 juillet.

En tant qu'Atman, l'homme est réellement libre ; en tant qu'homme, il est asservi et transformé par toutes les conditions physiques. En tant qu'homme, il est une machine qui a une idée de liberté ; mais ce corps humain

est le meilleur qui soit et cet esprit humain le plus élevé qui soit. Lorsqu'un homme parvient à l'état d'Atman, il peut prendre un corps, le façonner comme il le veut ; il est au-dessus de la loi. Cette affirmation a besoin d'être prouvée ; c'est à chacun de nous de la démontrer pour soi-même, car nous pouvons nous convaincre nous-même, mais nous ne pouvons pas convaincre autrui. Le *Rāja-Yoga* est la seule science de la religion qui puisse être démontrée, et je n'enseigne que ce que j'ai moi-même prouvé par l'expérience. La pleine maturité de la raison est l'intuition, et l'intuition ne peut pas s'opposer à la raison.

Le travail purifie le cœur et conduit ainsi à *vidyā* (la sagesse). Les bouddhistes disaient que faire le bien aux hommes et aux animaux était la seule œuvre valable ; les brahmanes disaient au contraire que l'adoration et toutes les cérémonies étaient également des « œuvres » et purifiaient l'esprit. Shankarāchārya déclare que « toute œuvre, bonne ou mauvaise, est contraire à la connaissance ». Les actions qui poussent à l'ignorance sont des péchés, non pas directement, mais en tant que causes, parce qu'elles tendent à développer *tamas* et *rajas*. Ce n'est qu'avec *sattva* que vient la sagesse. Les actions vertueuses ôtent le voile qui cache la connaissance, et seule la connaissance peut nous faire voir Dieu.

La connaissance ne peut jamais se créer, elle ne peut être que découverte, et tout homme qui fait une grande découverte est inspiré. Seulement, lorsqu'il nous apporte une vérité spirituelle nous l'appelons prophète, et lorsque c'est sur le plan matériel, nous l'appelons savant. Nous donnons une plus grande importance au prophète, bien que la source de toute vérité soit Unique.

Shankarāchārya nous dit que Brahman est l'essence, la réalité de toute connaissance, et que tout ce qui se mani-

feste comme Connaissant, connaissance et connu n'est que pure imagination en Brahman.

Râmânuja attribue la connaissance à Dieu, alors que les véritables monistes ne Lui attribuent rien, pas même l'existence, en aucun des sens que nous puissions donner à ce terme. Pour Râmânuja, Dieu est l'essence de la connaissance consciente. La conscience non-différenciée, quand elle se différencie, devient le monde.

★★

Le bouddhisme, une des religions les plus philosophiques du monde, se répandit dans tout le peuple, dans les masses de l'Inde. Quelle magnifique culture devaient avoir les Aryens il y a vingt-cinq siècles pour pouvoir saisir de telles idées !

Bouddha est le seul grand philosophe hindou qui n'ait pas voulu reconnaître les castes, et il ne reste pas un de ses disciples sur le sol de l'Inde. Tous les autres philosophes tolérèrent plus ou moins les préjugés de la société ; si haut qu'ils pussent planer, il subsistait encore en eux quelque chose du vautour. Comme mon Maître avait coutume de dire : « Le vautour plane très haut dans le ciel, mais il a toujours l'œil sur un morceau de charogne qui est resté à terre ¹. »

★★

Les anciens Hindous, qui étaient d'admirables savants, de véritables encyclopédies vivantes, disaient : « La science qui est dans les livres et l'argent qui est dans la poche d'antrui sont pour nous comme s'ils n'existaient pas. »

1. L'Enseignement de Râmakrishna, § 196.

Shankarâchârya fut considéré par beaucoup de gens comme une incarnation de Shiva.

★★

Mercredi 10 juillet.

Les soufis ² identifient l'homme avec Dieu ; c'est par eux que cette idée a pénétré en Europe. Ils disent : « Je suis cette Vérité », mais ils ont une doctrine ésotérique aussi bien qu'une doctrine exotérique, quoique Mahomet ne l'eût pas admis.

Dans le rituel musulman, une cruche d'eau symbolise Dieu qui emplit l'univers.

Les hindous croient qu'il y aura dix incarnations divines ; il y en a déjà eu neuf et la dixième doit venir.

★★

Shankarâchârya a parfois recours à des sophismes pour prouver que les idées exprimées dans les Livres viennent à l'appui de sa philosophie.

Bouddha était plus courageux et plus sincère que n'importe quel autre instructeur. Il disait : « Ne croyez à aucun livre, les Védas ² ne sont que des niaiseries. S'ils sont d'accord avec moi, tant mieux pour le livre. C'est moi qui suis le plus grand livre ; le sacrifice et la prière ne sont d'aucune utilité. » Bouddha fut le premier être humain à donner au monde un système complet de moralité. Il était bon par amour du bien, il aimait par amour de l'amour.

1. L'influence de l'hindouisme sur l'islamisme dans l'Inde a donné naissance à la secte des soufis.

2. Par Védas il faut entendre ici la première partie ou Karma-Kânda.

Shankarâchârya nous dit : Il faut raisonner sur Dieu parce que les Védas nous l'ordonnent. La raison vient en aide à l'inspiration ; les livres et la raison réalisée (ou perception individualisée) sont tous deux des preuves de Dieu. Les Védas sont, d'après lui, une sorte d'incarnation de la connaissance individuelle. La preuve de Dieu est qu'Il a produit les Védas, et la preuve des Védas est que des livres aussi merveilleux n'ont pu être produits que par Brahman. Ils sont la mine de toute connaissance et ils sont sortis de Lui comme l'air est exhalé par un homme ; nous savons donc qu'Il est infini en puissance et en connaissance. Qu'Il ait créé le monde ou qu'Il ne l'ait pas créé, cela est sans importance. Ce qui est plus important, c'est qu'Il a produit les Védas ! Le monde est parvenu à la connaissance de Dieu par les Védas ; il n'est pas d'autre chemin.

Et cette croyance de Shankarâchârya que les Védas contiennent tout est tellement répandue que d'après un proverbe hindou, si un homme égare sa vache, c'est dans les Védas qu'il doit la chercher !

Shankarâchârya affirme en outre que l'observance des rites n'est pas connaissance. La connaissance de Dieu ne dépend pas du devoir moral, des sacrifices ou des rites, de ce que nous pensons et de ce que nous ne pensons pas, tout comme le tronc d'arbre ne subit aucun changement lorsqu'un homme le prend pour un fantôme ou qu'un autre le voit tel qu'il est.

Le Védânta est nécessaire parce que ni les livres ni le raisonnement ne peuvent nous faire voir Dieu. Dieu ne peut être réalisé que par la perception supraconsciente, et le Védânta nous enseigne comment y parvenir. Il nous faut arriver au delà du Dieu Personnel (*Ishvara*) et atteindre le Brahman Absolu. Dieu est la perception de tout être ; Il est tout ce qui peut être perçu. Ce qui dit « moi »

est Brahman, mais bien que nous Le percevions jour et nuit, nous ne savons pas que nous Le percevons. Dès que nous prenons conscience de cette vérité, toute souffrance disparaît ; ainsi il nous faut arriver à connaître la vérité. Atteignons l'unité : il ne viendra plus de dualité. Mais la connaissance ne vient pas par le sacrifice rituel, elle vient lorsque nous cherchons, adorons et connaissons l'Atman.

Brahmavidyâ est la connaissance la plus haute, c'est connaître Brahman ; la connaissance inférieure est la science. Tel est l'enseignement de la *Mundaka Upanishad*, l'*Upanishad* des *sannyâsins*. Il existe deux sortes de connaissance, la principale et la secondaire. La non-essentielle est la partie des Védas qui traite du culte, des rites et de toute la science séculière. L'essentielle est celle par laquelle nous parvenons à l'Absolu. Celui-ci crée tout de sa propre nature ; il n'y a rien qui puisse être cause, rien qui soit extérieur. Il est toute énergie ; Il est tout ce qui est. Celui qui célèbre pour soi-même tous les sacrifices, l'Atman, celui-là seul connaît Brahman. Les sots s'imaginent que le culte rendu extérieurement est le plus élevé ; les sots croient que les œuvres peuvent nous procurer Dieu. Seuls ceux qui passent par la *sushumnâ* (la « voie » des yogins) parviennent à l'Atman¹. Ils doivent se faire instruire par un gourou. Toute partie relève de la même nature que l'ensemble ; tout part de l'Atman. La méditation est la flèche, l'âme tout entière qui se dirige vers Dieu est l'arc, qui lance la flèche vers la cible : l'Atman. En tant qu'êtres finis, nous ne pourrions jamais exprimer l'Infini, mais nous sommes l'Infini. Lorsque nous savons cela, nous ne discutons plus avec personne.

La sagesse divine s'obtient par la dévotion, la médita-

1. C'est-à-dire ceux qui éveillent en eux la *kundalini* et la font monter le long de leur moelle épinière, dans le canal de la *sushumnâ*.

tion et la chasteté. « La vérité seule triomphe, et non l'erreur. » C'est seulement par la vérité que passe la voie conduisant à Brabman, où il n'existe qu'amour et vérité.

★
★★

Jeudi 11 juillet.

Sans amour-mère, aucune création ne saurait continuer. Rien n'est entièrement physique, ni entièrement métaphysique ; l'un présuppose et explique l'autre. Tous ceux qui croient en Dieu admettent que cet univers visible masque quelque chose, mais ils ne sont pas d'accord sur la nature ou le caractère de ce qui est ainsi dissimulé. Les matérialistes disent que, derrière l'univers visible, il n'existe rien d'autre.

L'état supraconscient est le même dans toutes les religions. Hindous, chrétiens, mahométans, bouddhistes, et même ceux qui ne se réclament d'aucune foi, font tous exactement la même expérience lorsqu'ils passent au delà du corps.

★
★★

C'est environ vingt-cinq ans après la mort de Jésus que saint Thomas l'Apôtre créa dans l'Inde le groupe de chrétiens le plus pur que le monde ait connu. A cette époque les Anglo-Saxons étaient encore des sauvages, qui se peignaient le corps et vivaient dans des cavernes. A une certaine époque, il y eut dans l'Inde trois millions de chrétiens, mais maintenant il n'en reste plus guère qu'un million.

Le christianisme a toujours été propagé à la pointe de l'épée. Il est vraiment extraordinaire que les disciples d'une âme aussi douce puissent se livrer à de tels massacres ! Les

trois religions qui envoient des missionnaires sont le bouddhisme, le christianisme et l'islam. Les trois religions plus anciennes, l'hindouisme, le judaïsme et le zoroastrisme, n'ont jamais cherché à faire des conversions. Les bouddhistes n'ont jamais tué, mais il fut un temps où ils avaient converti les trois quarts du monde par la seule douceur.

Les bouddhistes étaient les plus logiques des agnostiques, car on ne peut vraiment s'arrêter nulle part entre le nihilisme et l'absolutisme. Les bouddhistes, intellectuellement, détruisaient tout et conduisaient leur théorie jusqu'à son ultime conclusion logique. Les advaïtistes ont aussi poussé leur théorie jusqu'à ses conséquences logiques, et ils sont parvenus à l'Absolu, à l'unique Substance-Unité identifiée, dont tous les phénomènes sont des manifestations. Bouddhistes et advaïtistes ont simultanément un sentiment d'identité et de non-identité ; l'un de ces sentiments doit être faux et l'autre vrai ; le nihiliste voit la réalité dans la non-identité, le réaliste la voit dans l'identité ; et cette lutte occupe le monde entier. C'est un jeu de « lutte à la corde ».

Le réaliste demande : « Comment le nihiliste arrive-t-il à concevoir l'identité ? » Comment un point lumineux qui tourne donne-t-il l'apparence d'un cercle de lumière ? Le mouvement ne peut s'expliquer que par l'existence d'un point immobile. Le nihiliste ne peut jamais expliquer la genèse de l'illusion selon laquelle il existe un « arrière-plan », pas plus que l'idéaliste ne peut expliquer comment l'Un devient le multiple. La seule explication possible doit provenir d'au delà du plan sensoriel ; il nous faut nous élever au supraconscient, à un état complètement au delà de la perception sensorielle. Ce pouvoir métaphysique est l'instrument qu'il nous faut au delà d'un certain point, et seul l'idéaliste peut s'en servir. Lui seul peut avoir l'expé-

rience de l'Absolu ; l'homme Vivekânanda peut se résoudre en l'Absolu et revenir de nouveau à l'état humain. Pour lui le problème est donc résolu, et il l'est accessoirement pour les autres, car celui qui a réussi peut montrer la voie. Ainsi la religion commence où la philosophie prend fin. Voici quel sera le « bien qui en résultera pour le monde » : ce qui pour nous est aujourd'hui supraconscient deviendra conscient pour tous dans les âges à venir. La religion est par conséquent le travail le plus élevé qui soit en ce monde ; et c'est parce que l'homme s'en est inconsciemment rendu compte qu'il est resté attaché, à travers tous les âges, à l'idée de religion.

La religion, cette puissante vache laitière, a envoyé bien des ruades, mais qu'à cela ne tienne ! elle donne aussi beaucoup de lait. Le fermier ne se plaint pas des ruades de la vache qui lui donne beaucoup de lait. La religion est le plus grand enfant qui doive jamais naître, la grande « lune de réalisation ». Nourrissons cet enfant, aidons-le à grandir et il deviendra un géant.

Le roi Désir et le roi Connaissance luttèrent l'un contre l'autre ; au moment où le second allait être vaincu, il lui naquit un fils, le Védânta, qui lui assura la victoire. Alors l'Amour (*bhakti*) et la Connaissance se marièrent et « vécurent heureux ensemble ». L'Amour concentre sans effort toute la puissance de la volonté ; ainsi d'un homme qui tombe amoureux d'une femme.

Le sentier de la dévotion est naturel et agréable. La philosophie remonte le torrent jusqu'à sa source par la force. C'est une méthode plus rapide, mais très pénible. La philosophie dit : « Bridez tout ! » La dévotion dit : « Abandonnez tout au torrent, faites éternellement le don de vous-même. » La voie est plus longue, mais elle est plus facile et plus joyeuse.

« Je suis à Toi pour toujours ; à partir de maintenant, tout ce que je fais, c'est Toi qui le fais. Le « moi » et le « mien » n'existent plus. »

« N'ayant ni argent à donner, ni intelligence pour apprendre, ni temps pour pratiquer un yoga, je me donne à Toi, Etre de douceur ; à Toi j'offre mon corps et mon esprit. »

Si épaisse que soit l'ignorance, si nombreuses que soient les idées fausses, ni l'une ni les autres ne peuvent élever de barrière entre l'âme et Dieu. N'y aurait-il même pas de Dieu, cramponnons-nous à l'amour. Il vaut mieux mourir en cherchant Dieu que crever comme un chien qui cherche une charogne. Choisissons l'idéal le plus élevé et consacrons-lui notre vie. Puisque la mort est une telle certitude, ce qu'il y a de plus élevé, c'est de donner sa vie pour une grande œuvre.

L'amour parviendra sans peine à la philosophie ; puis, après la connaissance, viendra *parâ-bhakti*, la dévotion suprême.

La connaissance implique la critique, elle fait de grandes histoires à propos de n'importe quoi, mais l'Amour dit : « Dieu me montrera Sa vraie nature » et il accepte tout.

RABBIA (*poème persan*)

Rabbia, malade et couchée,
Eut la visite de deux saints :

Le pieux Malik, le sage Hassan,
Hommes vénérés en Islam.

L'un dit : « Tu pourras supporter
Le châtement que Dieu t'envoie,

Si ta prière est pure. » L'autre,
Plus profond, donna son avis :

« Quand on accepte avec amour
On se réjouit du châtimeut. »

Rabbia discerna des traces
D'égoïsme dans ces maximes.

« Hommes de bien, répondit-elle,
Quand on voit la face du Maître,

On ne peut pas dans la prière
Se souvenir qu'on est châtié. »

★★

Vendredi 12 juillet.

*Commentaires de Shankarâchârya.
Quatrième sùtra de Vyâsa : « Atman (est)
le but de tous. »*

C'est par le Védânta qu'on doit connaître l'Ishvara ; tous les Védas le désignent (Lui qui est la Cause ; Créateur, Préservateur et Destructeur). Ishvara est l'unification de la Trinité (Brahmâ, Vishnou, Shiva) qui est à la tête du panthéon hindou. « Tu es notre Père qui conduis à l'autre rive du sombre océan » (invocation à Ishvara), dit le disciple à son maître.

Les Védas ne peuvent pas nous faire voir Brahman, car nous sommes déjà Cela ; ils ne peuvent que nous aider à enlever le voile qui nous cache la vérité. Le premier voile qui disparaît est l'ignorance ; après lui s'en va le péché,

puis c'est le désir qui cesse, l'égoïsme qui s'en va et tout ce qui est douloureux s'évanouit. Cette cessation de l'ignorance ne peut se produire que lorsque je sais que Dieu et moi ne sommes qu'un. En d'autres termes, identifions-nous à l'Atman, et non pas aux limitations humaines. « Désidentifions-nous » d'avec le corps, et toute douleur cessera. C'est le secret de la guérison. L'univers est une manifestation d'hypnotisme ; sortons de l'hypnose et cessons de souffrir.

Pour être libres, nous devons d'abord atteindre la vertu en dépassant le vice, puis nous débarrasser de l'un et de l'autre. *Tamas* doit être conquis par *rajas*, puis tous deux doivent être engloutis dans *sattva* ; ensuite il faut aller au delà de ces trois *gunas*, qualités. Atteignons un état où notre respiration même soit une prière.

Toutes les fois que nous apprenons (ou gagnons) quelque chose par ce que nous dit quelqu'un d'autre, sachons que nous avons eu l'expérience directe de cette chose dans une vie antérieure, car l'expérience seule nous instruit¹.

Tous les pouvoirs amènent avec eux de nouvelles misères ; c'est pourquoi il faut tuer le désir. Avoir un désir, c'est comme si l'on enfonçait un bâton dans un nid de frelons. *Vairâgya* consiste à s'apercevoir que les désirs ne sont que des pilules empoisonnées qu'on nous aurait dorées.

« L'esprit n'est pas Dieu » (Shankarâchârya). « *Tat tvam asi* » ; « *Aham Brahmasmi* » (Tu es Cela ; je suis Brahman). Lorsqu'un homme comprend cela, tous les nœuds de son cœur en sont tranchés, tous ses doutes s'éva-

1. Toutes les fois que nous « connaissons » une personne, un objet ou un endroit, c'est parce que nous pouvons nous en souvenir ; sinon, nous disons que nous ne le connaissons pas. Or nous ne pouvons nous rappeler que ce dont nous avons eu l'expérience. L'expérience est donc seule à pouvoir nous instruire.

nouissent. Nous ne pouvons pas être débarrassés de la crainte tant qu'il subsiste quoi que ce soit au-dessus de nous, même Dieu ; il nous faut être Dieu. Ce qui est séparé restera séparé à jamais ; si nous sommes isolés de Dieu, nous ne pourrons jamais être un avec Lui, et inversement. Si c'est la vertu qui nous joint à Dieu, lorsque la vertu cessera, nous serons séparés de Lui. Ce qui nous unit à Dieu est éternel, et la vertu ne fait qu'ôter le voile. Nous sommes *ázád* (libres) et nous devons nous en rendre compte. « Celui que le Moi choisit » signifie que nous sommes le Moi et que c'est nous qui choisissons.

La vision résulte-t-elle d'un effort que nous faisons ou de quelque chose d'extérieur ? Elle dépend de nous. Notre effort a pour résultat d'enlever la poussière, mais le miroir reste inchangé. Il n'existe ni connaissant, ni connaissance, ni connu. « Celui qui sait qu'il ne sait pas, Le connaît. » Celui qui a une théorie ne sait rien.

L'idée que nous sommes liés n'est qu'une illusion.

La religion n'est pas de ce monde ; c'est la « purification du cœur », et son effet sur le monde est secondaire. La liberté est un élément inséparable de la nature de l'Atman. Celui-ci est toujours pur, toujours parfait, toujours immuable. Nous ne pourrons jamais connaître cet Atman. De l'Atman nous ne pouvons pas dire autre chose que *neti, neti* « pas ceci, pas ceci ».

Brahman est ce que nous ne pouvons jamais chasser par aucun pouvoir de l'esprit ou de l'imagination » (Shankarâchârya).

★★

Une certaine secte de *karmîns* prétend ceci : L'univers est pensée, et les Védas sont les paroles de cette pensée. Nous pouvons créer et dé-créer l'univers tout entier. Lors-

qu'on répète des paroles, on crée la pensée que l'on ne voit pas, et il en résulte un effet que l'on voit. Ces *karmîns* croient que chacun de nous est un créateur. Si nous prononçons des paroles, la pensée qui leur correspond prendra naissance et le résultat deviendra visible. « La pensée est la force de la parole, la parole est l'expression de la pensée », dit l'école philosophique hindoue des *mâmâsakas*.

★★

Samedi 13 juillet.

Tout ce que nous connaissons est composé. Toute connaissance d'ordre sensoriel nous vient par la voie de l'analyse. Penser que l'âme est « simple »¹, isolée ou indépendante, c'est du dualisme. Ce n'est pas en étudiant des livres qu'on trouve la philosophie ; plus on lit de livres et plus on a l'esprit confus. Certains philosophes qui ne réfléchissaient pas se sont imaginé que l'esprit était « simple », et cette idée les a conduits à croire au libre-arbitre. La psychologie, l'analyse de l'esprit, nous montre que l'esprit est un composé ; or tout composé ne peut être maintenu que par une force extérieure. Ainsi la volonté est liée par la combinaison de forces extérieures. L'homme ne peut même pas avoir la volonté de manger s'il n'a pas faim. La volonté dépend du désir. Nous sommes pourtant tous libres et nous en avons tous conscience.

L'agnostique nous dit que cette idée est fallacieuse. Mais alors comment prouver le monde ? Sa seule preuve est que tous nous le voyons et le sentons ; et exactement de même, nous sentons tous la liberté. Si l'opinion unanime affirme

1. Non-composée.

l'existence de ce monde, il faut admettre aussi qu'elle affirme la liberté ; mais la liberté n'appartient pas à la volonté telle que nous la connaissons. Le fait que l'homme, de par sa constitution même, croit à la liberté, est à la base de tout raisonnement. La liberté appartient à la volonté telle qu'elle était avant de devenir enchaînée. La conception même du libre-arbitre nous montre la bataille de tous les instants que l'homme livre à la servitude. Le « libre » ne peut être qu'unique, le Sans-attributs, l'Infini, l'illimité. La liberté est actuellement en l'homme un souvenir, et une tentative pour recouvrer la liberté.

Tout dans l'univers s'efforce de compléter un circuit, de revenir à sa source, de retourner à sa seule véritable source, l'Atman. La recherche du bonheur est une lutte pour trouver, pour recouvrer l'équilibre. La moralité est la lutte de la volonté asservie pour se libérer ; elle est la preuve que nous avons notre origine dans la perfection.

★★

L'idée du devoir est le soleil torride du malheur qui brûle jusqu'à notre âme. « O roi ! bois cette goutte de nectar et sois heureux. » (La goutte de nectar est l'idée : « Ce n'est pas moi qui agis ».)

Que l'action soit sans réaction ! l'action en soi est agréable ; toute douleur vient avec la réaction. L'enfant met sa main dans le feu : c'est un plaisir ; c'est quand son organisme réagit que vient la douleur de la brûlure. Arrêtons cette réaction, et nous n'aurons plus rien à craindre. Soyons maître de notre cerveau ; ne le laissons pas nous rapporter ce qu'il enregistre ; soyons le témoin et ne réagissons pas, c'est ainsi seulement que nous pourrons être heureux. Les moments les plus heureux que nous ayons

jamais sont ceux auxquels nous nous oublions complètement nous-même. Travaillons parce que nous le voulons librement et non pas par devoir. Ce monde n'est qu'un grand gymnase dans lequel nous jouons ; notre vie est une éternelle récréation.

Tout le secret de l'existence est de n'avoir aucune crainte. Ne nous préoccupons jamais de ce qu'il peut advenir de nous ; ne dépendons de personne. Ce n'est qu'à l'instant où nous rejetons tout appui extérieur que nous devenons libres. L'éponge pleine ne peut plus rien absorber.

★★

Lutter, même pour se défendre, est mal, bien que ce soit une conception plus haute que de lutter en attaquant. Il n'est pas d'indignation « vertueuse », parce que l'indignation provient de ce qu'on ne reconnaît pas l'« identité » de toutes choses.

★★

Dimanche 14 juillet.

Dans l'Inde, on entend par philosophie ce par quoi nous voyons Dieu, la religion raisonnée ; aussi aucun hindou n'anra-t-il à chercher un lien entre la religion et la philosophie.

En philosophie, les trois stades sont : le concret, le généralisé et l'abstrait. L'abstraction la plus haute en laquelle s'accordent toutes choses est l'Unique. En religion, nous avons d'abord des symboles et des rites, ensuite la mythologie, et enfin la philosophie. Les deux premiers stades ne dureront qu'un temps. La philosophie est le fondement de

tout et les autres ne sont que les échelons sur lesquels nous prenons appui dans notre effort pour monter jusqu'à l'Ultime.

En Occident, on pense que sans le Nouveau Testament et sans le Christ, il ne saurait exister de religion ; dans le judaïsme, on se fait la même idée à propos de Moïse et des Prophètes. C'est parce que ces religions dépendent exclusivement de la mythologie. La vraie religion, la plus haute, s'élève au-dessus de la mythologie et ne peut jamais reposer sur elle. En réalité, la science moderne a rendu solides les fondements de la religion. On peut démontrer scientifiquement que l'univers tout entier est un. Les physiciens appellent « matière » ce que les métaphysiciens appellent « être », mais il n'existe en réalité entre les uns et les autres aucun antagonisme, car « matière » et « être » ne font qu'un. Bien qu'un atome soit indivisible et inconcevable, il renferme pourtant toute la puissance et toute l'énergie de l'univers. C'est exactement ce que le védantisme dit de l'Atman. En réalité toutes les sectes ne disent qu'une même chose dans des termes différents.

Le Védânta et la science moderne posent tous deux en principe une Cause susceptible de se développer par soi-même et en laquelle sont toutes les causes. Prenons par exemple le potier en train de tourner un vase : le potier est la cause première, l'argile est la cause matérielle et le tour est la cause instrumentale ; mais l'Atman est les trois causes. L'Atman est cause et aussi manifestation. Le védantiste dit que l'univers n'est pas réel, mais seulement apparent. La nature est Dieu vu à travers la nescience. Les panthéistes disent que Dieu est devenu la nature, ou est devenu notre monde ; les advaïstes affirment que Dieu paraît sous l'aspect de notre monde, mais qu'il n'est pas notre monde.

Nous ne pouvons connaître de l'expérience qu'une opération mentale, un fait dans l'esprit, une trace laissée dans le cerveau. Nous ne pouvons pas faire avancer ou reculer le cerveau, mais nous pouvons faire avancer ou reculer l'esprit ; celui-ci peut s'étendre sur la totalité du temps : passé, présent et avenir. C'est ainsi que dans l'esprit les faits sont conservés éternellement. Tous les faits sont déjà généralisés dans l'esprit, qui est omniprésent¹.

La grande découverte de Kant a été que « le temps, l'espace et la causalité sont des modes de la pensée », mais il y a des milliers d'années que le Védânta enseigne cela et l'appelle Mâyâ. Schopenhauer se fonde exclusivement sur la raison et rationalise les Védas... Shankarâchârya a conservé l'orthodoxie des Védas.

★★

L'arbre en soi, ou le concept « arbre », que l'on trouve dans les arbres particuliers, est une connaissance, et la connaissance la plus haute est Unique...

Le Dieu Personnel est la dernière généralisation de l'univers, mais il est brumeux ; il n'est pas net, ni philosophique...

L'unité sort de soi-même ; c'est d'elle que tout provient...

1. La création tout entière existant dans le temps, l'espace et la causalité, ne peut jamais exister au delà de l'esprit ou de la mémoire, qui se manifestent comme pensée, sentiment et volonté ; par conséquent la totalité du temps, de l'espace et de la causalité doit être dans l'esprit. Donc l'esprit est omniprésent. L'esprit individuel est un morceau de l'esprit omniprésent ou universel qu'on aurait presque enfermé dans un corps — comme un golfe ou un morceau de l'océan quasi entouré de terre ne communique plus avec l'océan que par un étroit passage.

La science physique a pour objet de découvrir des faits ; la métaphysique est le lien qui réunit les fleurs en un bouquet. Toute abstraction est métaphysique ; mettre du fumier au pied d'une plante implique déjà un certain phénomène d'abstraction...

La religion embrasse le concret, le généralisé et l'unité ultime. Ne nous en tenons pas aux particularisations. Passons au principe, à l'Unique.

*
**

Les démons sont des instruments de ténèbres, les anges sont des instruments de lumière, mais les uns et les autres sont des instruments. Seul l'homme vit. Brisons l'appareil, trouvons le point d'équilibre ¹, et alors l'homme sera libre. Notre monde est le seul où l'homme puisse travailler à son salut.

« Celui que le Moi choisit » est une expression exacte. Le choix existe en réalité, mais nous devons le situer à l'intérieur. Une doctrine fataliste qui le situe à l'extérieur est une chose horrible.

*
**

Lundi 15 juillet.

Au Malabar, ce sont les femmes qui commandent en toutes choses. On y trouve partout une propreté remarquable et le peuple a un grand désir de s'instruire. J'ai rencontré là-bas beaucoup de femmes qui parlaient bien sanskrit, alors que dans le reste de l'Inde on ne trouve pas

1. Découvrons qu'il existe entre nous et l'instrument le rapport du travailleur à son outil. Ne nous identifions jamais avec l'instrument.

une femme sur un million qui parle sanskrit. Le fait de commander tend à vous élever, la servitude tend à vous abaisser. Le Malabar n'a jamais été conquis par les Portugais ni par les musulmans.

*
**

Mardi 16 juillet.

Shankarāchārya.

Adrishta, « la cause invisible », nous conduit au sacrifice et à l'adoration, qui, à leur tour, produisent des résultats visibles. Nous devons donc d'abord écouter, puis réfléchir ou raisonner, et enfin méditer sur Brahman.

Le résultat du travail et le résultat de la connaissance sont deux choses différentes. « Fais » et « Ne fais pas » sont à la base de toute moralité, mais en réalité ils s'appliquent uniquement au corps et à l'esprit. Tout bonheur et toute affliction sont inextricablement liés aux sens, et le corps est nécessaire pour que nous en fassions l'expérience. Plus le corps est évolué et plus haut sera le niveau de vertu, et cela s'applique même à Brahmā ; tous les êtres ont des corps ; tant qu'il y a corps il doit y avoir plaisir et douleur ; ce n'est que lorsqu'on est débarrassé du corps qu'on peut leur échapper. L'Atman, dit Shankarāchārya, n'a pas de corps.

Il n'est au pouvoir d'aucune loi de nous rendre libres, car nous sommes libres. Rien ne saurait nous donner la liberté si nous ne la possédons déjà. L'Atman possède la lumière en soi. Le rapport de cause à effet ne s'étend pas jusque-là ; c'est ce caractère incorporel qui est liberté. Au delà de ce qui fut, de ce qui est, de ce qui sera, est Brahman. La liberté qui serait un effet n'aurait aucune valeur,

car elle serait un composé et ainsi elle contiendrait le germe de la servitude. C'est le seul facteur réel ; on ne doit pas chercher à l'atteindre, il est la véritable nature de l'âme.

Néanmoins le travail et l'adoration sont nécessaires pour ôter le voile, pour rejeter la servitude et l'illusion. Ils ne nous donnent pas la liberté, mais si nous ne faisons aucun effort, nous n'ouvrirons pas les yeux et nous ne verrons pas ce que nous sommes. Shankarâchârya dit que l'*Advaita Védânta* est la plus grande gloire des Védas, mais les Védas inférieurs sont également nécessaires parce qu'ils enseignent le travail et l'adoration, par lesquels beaucoup de gens arrivent au Seigneur. D'autres peuvent arriver sans aucun autre secours que l'*advaita*, mais les œuvres et l'adoration conduisent au même résultat.

Les livres ne peuvent pas nous enseigner Dieu, mais ils peuvent détruire l'ignorance ; leur action est négative. Le grand succès de Shankarâchârya a été de s'en tenir fidèlement aux livres et en même temps d'ouvrir la voie qui mène à la liberté. Mais en réalité, c'est un peu couper des cheveux en quatre. Il faut d'abord donner à l'homme ce qui est concret, puis l'élever lentement et progressivement jusqu'au plus haut. C'est ce que tentent de faire les diverses religions, c'est ce qui justifie leur existence, et c'est pourquoi chacune est appropriée à un certain stade de développement. Elles s'efforcent de faire disparaître l'ignorance, dont les livres sont eux-mêmes une partie. Leur mission est de chasser l'ignorance qui s'est abattue sur la connaissance. « La vérité chassera l'erreur. » Nous sommes libres, nous ne pouvons pas être rendus libres. Tant que nous aurons un credo, nous n'aurons pas de Dieu. « Celui qui sait qu'il sait ne sait rien. » Qui peut connaître le Connaisseur ? Il est dans l'existence deux faits éternels : Dieu et l'univers. Le premier est immuable, le second est

changeant. Le monde existe éternellement. Quand l'esprit ne peut saisir le degré de changement, on dit que c'est éternel.

Nous voyons soit la pierre, soit le bas-relief sculpté sur elle, mais nous ne voyons pas les deux en même temps. Pourtant les deux ne font qu'un.

★★

Pouvons-nous rester en repos, ne serait-ce qu'une seconde ? Tous les *yogins* disent que c'est possible.

★★

Le plus grand péché est de croire que nous sommes faibles. Il n'en est pas de plus grand ; rendons-nous compte que nous sommes Brahman. Une chose n'a de pouvoir que celui que nous lui donnons. Nous sommes au delà du soleil, des étoiles, de l'univers. Enseignons la divinité de l'homme. Nions le mal et n'en créons pas. Dressons-nous et proclamons : je suis le maître, je suis le maître de tout. C'est nous qui forgeons notre chaîne et nous seuls pouvons la briser.

Aucune action ne peut nous donner la liberté ; seule la connaissance peut nous rendre libres. La connaissance est irrésistible ; l'esprit ne peut pas l'accepter ou la rejeter à son gré. Quand elle vient, l'esprit est obligé de la recevoir. Ce n'est donc pas un travail de l'esprit, mais son expression se marque dans l'esprit.

Le travail et l'adoration servent à nous ramener à notre propre nature. Croire que le Moi est le corps est une illusion absolue ; aussi pouvons-nous être libres même pendant que nous vivons ici-bas dans le corps. Le corps n'a rien de

commun avec le Moi. L'illusion consiste à voir le réel sous l'apparence de l'irréel, elle n'est pas « rien du tout ».

Mercredi 17 juillet.

Râmânja divise l'univers en *chit*, *achit* et Ishvara, ou homme, Nature et Dieu, ou encore conscient, subconscient et supraconscient. Shankarâchârya au contraire dit que le *chit*, l'âme, est identique avec Dieu. Dieu est vérité, Il est connaissance, Il est infinité ; ce ne sont pas pour Lui des attributs. Chaque fois qu'on pense à Dieu, on Lui donne des attributs, alors que tout ce qu'on peut dire de Lui, c'est « *Om tat sat* ».

Shankarâchârya demande encore si nous pouvons voir l'existence indépendamment de toute autre chose. En quoi réside la différenciation entre deux objets ? Ce n'est pas dans la perception sensorielle, car alors tout y serait un. Nous devons percevoir les choses dans un certain ordre. Lorsque nous acquérons la connaissance de ce qu'est un objet, nous concevons aussi quelque chose que cet objet n'est pas. Les éléments de différence sont dans la mémoire. Nous trouvons les différences quand nous faisons des comparaisons avec ce qui est déjà dans la mémoire ; la différence ne fait pas partie intrinsèque de la nature d'une chose ; elle est dans le cerveau. L'un homogène n'est pas dans le cerveau, mais les éléments de différence y sont ; ainsi la notion de multiplicité est une création de l'esprit.

Ces éléments de différence deviennent des qualités lorsque, tout en restant distincts, ils se trouvent réunis en un même objet. Nous ne pouvons pas dire de façon positive ce qu'est la différenciation. Tout ce que nous voyons et

sentons à propos des choses est l'existence pure et simple, le fait qu'elles sont. Tout le reste est en nous. Etre est la seule preuve positive que nous ayons de quoi que ce soit. Toute différenciation n'est en fait qu'une « réalité secondaire », comme le serpent que nous avons cru voir alors que nous regardions une corde. En effet le serpent avait lui aussi une certaine réalité, en ce sens que l'on voyait quelque chose, si mal qu'on l'interprêtât. Lorsque la connaissance de la corde devient négative, la connaissance du serpent devient positive, et inversement ; mais le fait que nous ne voyons que l'un des deux ne prouve pas que l'autre soit non-existant. La notion du monde est un obstacle qui cache Dieu à notre vue, et qu'il faut enlever, mais il faut reconnaître que cet obstacle a une existence.

Shankarâchârya dit aussi que la perception¹ est la dernière preuve de l'existence. Elle rayonne par soi-même et elle est consciente de soi ; car même pour aller au delà des sens nous aurions encore besoin de perception. Elle est indépendante des sens, de tous les instruments ; elle est sans conditions. Il ne saurait exister de perception sans conscience. La perception a en soi une luminosité qu'on appelle conscience lorsqu'elle est à un degré moindre. Pas un acte de perception ne peut être inconscient ; en fait la conscience est la nature de la perception. L'existence et la perception sont une seule et même chose, et non pas deux choses liées ensemble. Ce qui n'a pas besoin de cause est infini, aussi la perception est-elle éternelle, puisqu'elle est l'ultime preuve de soi-même. Elle est toujours subjective ; c'est la perception qui se perçoit elle-même. Elle n'est pas dans l'esprit, elle amène l'esprit. Elle est absolue, elle est

1. Par « perception », le Swâmi entend ici une expérience intuitive, directe et immédiate du Moi ou de la Réalité, expérience qui dépasse le rapport de sujet à objet.

le seul connaissant, aussi est-elle vraiment l'Atman. La perception elle-même perçoit, mais l'Atman ne peut être un connaissant, parce qu'un « connaissant » devient tel par l'action de la connaissance. Or Shankarâchârya nous dit : « Cet Atman n'est pas moi », parce que la conscience du « je suis » ne se trouve pas dans l'Atman. Nous ne sommes que des reflets de cet Atman ; et Atman et Brahman ne font qu'un.

Lorsque vous parlez de l'Absolu et que vous y pensez, vous le faites nécessairement dans le relatif, et par conséquent tous ces raisonnements sont applicables. Dans l'état de *yoga*, perception et réalisation ne font qu'un. Le *vishish-tadvaita*, qui fut exposé par Râmânuja, voit une unité partielle ; c'est un pas dans la direction de l'*advaita*. *Vishishhta* signifie différenciation. *Prakriti* est la nature du monde et elle est sujette à des changements. Des pensées changeantes exprimées en termes changeants ne pourront jamais prouver l'Absolu. Nous arriverons seulement à quelque chose qui est dépourvu de certaines qualités, et non pas jusqu'à Brahman — uniquement à une unification verbale, à l'abstraction la plus haute, mais non à la non-existence du relatif.

Jeudi 18 juillet.

Argumentation de Shankarâchârya contre les conclusions de la philosophie sâmkhienne.

D'après les sâmkhiens, la conscience est un composé ; au delà d'elle, la dernière analyse nous conduit à *Purusha*, au Témoin, mais il y a beaucoup de *purushas*, et chacun de nous en est un. L'*advaita* au contraire affirme que les

purushas ne peuvent être qu'Un ; il déclare que *Purusha* ne peut être ni conscient, ni inconscient, ni avoir aucun attribut, car ou bien ces qualités seraient une servitude, ou bien elles devraient disparaître. Aussi l'Unique ne doit-il avoir aucun attribut, même pas la connaissance, et Il ne peut être la cause de l'univers ni de quoi que ce soit. « Au commencement, l'existence seule, l'Unique qui n'a pas de second », disent les Védas.

Le fait que *sattva* accompagne la connaissance ne prouve pas que *sattva* soit la cause de la connaissance ; *sattva* fait seulement sortir ce qui existait déjà en l'homme, de même que le feu chauffe une boule de fer placée à côté de lui en excitant la chaleur qui était latente en la boule et non pas en entrant lui-même dans cette boule.

Shankarâchârya nous dit que la connaissance n'est pas une limitation parce qu'elle est la nature de Dieu. Le monde est toujours, qu'il soit manifesté ou non ; ainsi il existe un objet éternel.

Jnâna-bala-kriyâ (connaissance, puissance, activité) est Dieu. Il n'a pas besoin de forme ; le fini n'a besoin d'une forme que pour l'interposer comme écran afin de saisir et de conserver la connaissance infinie¹ ; Dieu n'a nul besoin d'un tel secours. Il n'existe pas d'« âme errante », il n'y a qu'un Atman. *Jîva* (l'âme individuelle) est le maître conscient de notre corps, en qui les principes de vie trouvent leur unité ; pourtant ce *jîva* lui-même est Atman, puisque tout est Atman. Ce que nous en pensons est une

1. Tout comme chez un photographe, un écran peut être interposé pour arrêter, saisir et renvoyer la lumière. Ici, « forme » signifie le corps, les sens, etc.

illusion que nous nous faisons et ne se trouve pas dans le *jīva*. Nous sommes Dieu, et tout ce que nous pourrions penser d'autre est faux. C'est le Moi que nous devons adorer en Krishna; nous ne devons pas adorer Krishna en tant que Krishna. Ce n'est qu'en adorant le Moi qu'on peut atteindre à la liberté. Même le Dieu Personnel n'est qu'une objectivation du Moi. « La poursuite acharnée de ma propre réalité est *bhakti* », dit Shankarâchârya.

Tous les moyens que nous employons pour atteindre Dieu sont justes; c'est comme si nous essayions de trouver l'étoile polaire en la situant par rapport aux étoiles qui l'entourent.

★★

La Bhagavad-Gîtâ est la plus grande autorité sur le Védânta.

★★

Vendredi 19 juillet.

Tant que je dis « vous », j'ai le droit de parler de Dieu qui nous protège. Quand je vois autrui, je dois en accepter les conséquences et faire intervenir le tiers, l'idéal, qui se tient entre nous; c'est le sommet du triangle. La vapeur devient neige, puis eau, puis Gange, mais lorsqu'elle est vapeur, il n'y a pas de Gange, et lorsqu'elle est eau, nous ne pensons pas qu'elle renferme de la vapeur. La conception de création ou de changement est indissolublement liée à la volonté. Tant que nous percevons ce monde en mouvement, il nous faut concevoir une volonté derrière lui. La physique prouve le caractère fallacieux de ce que nous indiquent nos sens; rien n'est vraiment tel que nous le voyons, l'entendons, le sentons, le goûtons, le flairons.

Certaines vibrations produisant certains résultats agissent sur nos sens; nous ne connaissons qu'une vérité relative.

Le mot sanskrit pour désigner la vérité est « *sat* », littéralement « le fait d'être ». De notre point de vue actuel, nous voyons le monde comme volonté et comme conscience. Le Dieu Personnel est autant une entité en Soi que nous le sommes pour nous-même, et pas davantage. Dieu peut également être vu avec une forme, exactement comme nous-mêmes. En tant qu'hommes, nous avons besoin d'un Dieu; en tant que dieux nous n'en avons plus besoin. C'est pourquoi Shri Râmakrishna voyait constamment la Mère Divine toujours présente auprès de lui et plus réelle que toute autre chose; mais dans le *samâdhi*, tout disparaissait excepté le Moi. Le Dieu Personnel S'approche de plus en plus jusqu'à ce qu'Il fonde et disparaisse; alors il n'est plus de Dieu Personnel, il n'est plus de moi; tout est fondu dans le « Moi ».

La conscience est une limitation. L'argumentation tirée d'un dessein divin doit supposer que l'intelligence est antérieure à la forme, mais si l'intelligence est cause de quoi que ce soit, elle est à son tour un effet. C'est *Mâyâ*. Dieu nous crée et nous créons Dieu, et cela c'est *Mâyâ*. Le cercle est ininterrompu; l'esprit crée le corps et le corps crée l'esprit; l'œuf donne la poule et la poule donne l'œuf; l'arbre donne la graine et la graine donne l'arbre. Le monde n'est ni entièrement différencié ni entièrement homogène. L'homme est libre et doit s'élever au-dessus des deux conceptions. Chacune d'elles, quand elle est à sa place, est juste, mais pour enseigner la vérité, le « fait d'être », nous devons passer au delà de tout ce que nous savons maintenant de l'existence, de la volonté, de la conscience, de l'action, du mouvement, de la connaissance. Il n'existe pas d'individualité réelle du *jīva* (de l'âme sépa-

rée) ; le *jiva*, puisqu'il est un composé, s'en ira finalement en morceaux. Seul ce qui ne saurait être soumis à aucune analyse est « simple », et cela seul est vérité, liberté, immortalité, béatitude. Toutes nos luttes pour sauvegarder notre individualité illusoire sont en réalité des vices. Toutes nos luttes pour perdre cette individualité sont des vertus. Consciemment ou inconsciemment, toutes choses dans l'univers tendent à abattre cette individualité. Toute la moralité repose sur la destruction de la séparativité ou fausse individualité, parce que c'est la cause de tout péché. La moralité existe d'abord, la religion ne fait que la codifier. Les coutumes viennent d'abord, et ensuite vient la mythologie qui les explique. Lorsque les événements se passent, ils sont le résultat d'une loi plus haute que le raisonnement ; celui-ci vient plus tard et résulte d'un effort pour comprendre ces événements. Le raisonnement n'est pas une force motrice, c'est le fait de « ruminer » sur ce qui a lieu. La raison est l'historiographe des actions de l'être humain.

★★

Bouddha était un grand védantiste (le bouddhisme fut en réalité comme un bourgeon du Védânta), et l'on appelle souvent Shankarâchârya un « bouddhiste masqué ». Bouddha fit l'analyse et Shankarâchârya en fit la synthèse. Bouddha ne s'inclina jamais devant rien, que ce fût Vêda, caste, prêtre ou coutume. Il raisonnait avec intrépidité aussi loin que pouvait le conduire la raison. Le monde n'a jamais vu de recherche aussi audacieuse de la vérité ni un tel amour pour toutes les choses vivantes. Bouddha fut dans le domaine religieux un grand révolutionnaire désintéressé ; il ne conquit un trône que pour le donner au monde. Il ne cherchait rien pour lui-même.

★★

Samedi 20 juillet.

La perception¹ est notre seule véritable connaissance, notre seule véritable religion. Ce n'est pas de parler de notre âme pendant des siècles qui nous la fera jamais connaître. Il n'existe aucune différence entre les théories et l'athéisme. En fait, l'athée est un homme plus sincère que le théoricien. Chaque pas que je fais dans la lumière m'est acquis pour toujours. Lorsque nous allons voir un pays nouveau, nous le faisons nôtre. Nous devons voir chacun pour soi ; l'instructeur ne peut que « nous apporter la nourriture » ; si nous voulons être nourri, nous devons manger nous-même. Un raisonnement ne pourra jamais prouver l'existence de Dieu, sinon en tant que conclusion logique.

Il nous est impossible de trouver Dieu en dehors de nous-même. C'est notre âme qui fournit toute la divinité qui est en dehors de nous. Nous sommes le temple le plus parfait. Lorsque nous objectivons, nous ne faisons qu'une pâle imitation de ce que nous voyons en nous.

La concentration des pouvoirs de notre esprit est le seul moyen dont nous disposons pour arriver à voir Dieu. Si nous connaissons une âme, la nôtre, nous connaissons toutes les âmes passées, présentes et à venir. La volonté concentre l'esprit ; certaines choses, comme la raison, l'amour, la dévotion, la respiration, etc., excitent et dirigent cette volonté. L'esprit concentré est un flambeau qui nous révèle tous les coins et recoins de notre âme.

Nullle méthode ne saurait convenir à tous. Les méthodes

1. Cf. note page 75.

différentes ne sont pas des marches qu'il nous faille gravir l'une après l'autre. Le ritualisme est la forme la plus basse, puis vient le Dieu extérieur et plus loin encore le Dieu intérieur. Dans certains cas, le passage d'une méthode à l'autre peut être nécessaire, mais souvent une seule méthode suffit. Ce serait le comble de la folie que de dire à quelqu'un « vous devez passer par le *Karma-Yoga* et par le *Bhakti-Yoga* avant que vous puissiez parvenir au *Jndna-Yoga* ».

Tenons-nous en à notre raison jusqu'à ce que nous ayons atteint quelque chose de plus haut, et nous saurons que ce que nous avons atteint est plus haut parce que cela ne sera pas en conflit avec la raison. L'étape qui vient après la raison est l'inspiration, *samādhi*; mais ne confondons jamais des crises d'hystérie avec la véritable inspiration. Prétendre être inspiré alors qu'on ne l'est pas, prendre l'instinct pour l'inspiration, est une chose terrible. Il n'existe pas de criterium extérieur de l'inspiration; nous la reconnaissons nous-même; notre protection contre l'erreur a dans ce cas un caractère négatif, c'est la voix de la raison. Toute religion nous emmène au delà de la raison, mais la raison reste le seul guide qui nous y conduise. L'instinct peut se comparer à la glace, la raison à l'eau liquide et l'inspiration à la forme la plus subtile, à la vapeur; l'une vient après l'autre. Partout on trouve cet ordre éternel de succession: inconscience, conscience, intelligence; matière, corps, esprit; mais il nous semble que la chaîne commence au maillon que nous avons saisi le premier. Des deux côtés on trouve des arguments équivalents, et les uns sont aussi vrais que les autres. Nous devons parvenir au delà des uns et des autres, là où l'on ne trouve plus ni l'un ni l'autre. Toutes ces successions sont *Mâyâ*.

La religion est au-dessus de la raison; elle est surnaturelle. La foi n'est pas une croyance, c'est le fait de saisir l'Ultime, c'est une illumination. D'abord écoutons, ensuite raisonnons et découvrons tout ce que la raison peut donner sur l'Atman; laissons le flot de la raison l'inonder, et prenons ce qui reste. S'il ne reste rien, remercions Dieu d'avoir échappé à une superstition. Lorsque nous avons bien établi que rien ne peut démolir l'Atman, que celui-ci résiste à toutes les épreuves, tenons-nous solidement à ce résultat et enseignons-le à tous. La vérité ne peut être partielle; elle est pour le bien de tous. Finalement, dans la paix et le calme parfaits, méditons sur l'Atman, concentrons sur lui notre esprit, ne soyons plus qu'un avec lui. Alors les paroles seront superflues, le silence apportera la vérité. Ne dépensons pas notre énergie en paroles, méditons en silence. Ne nous laissons pas troubler par le tumulte du monde extérieur; lorsque notre esprit est dans l'état le plus élevé, nous n'en avons pas conscience. Accumulons des forces dans le silence et devenons une dynamo de spiritualité. Qu'est-ce qu'un mendiant peut donner? Seul un roi peut donner, et encore ne le peut-il que lorsqu'il ne demande rien lui-même.

★★

Conservons notre argent simplement comme si nous étions chargés de regarder ce qui est à Dieu. Ne nous y attachons pas. Renonçons à la célébrité, à la gloire et à l'argent; ce sont de terribles servitudes. Respirons la merveilleuse atmosphère de la liberté. Nous sommes libres, libres, libres! Je suis béni! Je suis Liberté! Je suis l'Infini! En mon âme je ne peux trouver ni commencement ni fin. Tout est mon Moi. Répétons cela sans relâche.

★★

Dimanche 21 juillet.

Le Yoga est la science par laquelle on empêche le *chitta* (l'esprit) de se mettre en *vrittis* (modifications). L'esprit est un mélange de sensations et de sentiments, ou d'actions et de réactions ; il ne peut donc pas être permanent. L'esprit a un corps subtil par lequel il agit sur le corps physique. Le Védânta déclare qu'au delà de l'esprit se trouve le Moi réel. Le Védânta reconnaît le corps et l'esprit, mais il suppose un tiers, l'Eternel, l'Ultime, la dernière analyse, l'unité, où plus rien n'est composé. La naissance est une re-composition, la mort est une dé-composition, et l'analyse est terminée lorsqu'on trouve l'Atman ; aucune subdivision ne restant possible, on atteint à la pérennité.

L'océan est tout entier à la base de chaque vague. Toutes les manifestations sont des vagues, les unes grandes et les autres petites ; pourtant dans leur essence, toutes sont l'océan, l'océan tout entier, mais en tant que vagues, elles n'en sont qu'une partie. Lorsque les vagues sont retombées, tout est un ; c'est, dit Patanjali, comme « un spectateur devant qui ne se déroule aucun spectacle ». Lorsque l'esprit est actif, l'Atman y est mêlé. La répétition rapide de vieilles formes est la mémoire.

Soyons sans attachement. La connaissance est pouvoir, et lorsque nous aurons l'un, nous aurons aussi l'autre. Par la connaissance, nous pouvons même rejeter le monde matériel. Lorsque nous pourrons nous débarrasser mentalement de toutes les qualités, l'une après l'autre, que nous attribuons à un objet quelconque, nous pourrons à volonté faire disparaître l'objet lui-même de notre conscience.

Ceux qui sont prêts progressent très vite et peuvent

devenir des *yogins* en six mois. Ceux qui sont moins développés peuvent avoir besoin de plusieurs années. En travaillant avec foi, en renonçant à tout le reste et en s'adonnant exclusivement à la pratique, n'importe qui peut atteindre le but en douze ans. La *bhakti* nous y conduit sans aucune de ces gymnastiques mentales, mais c'est une voie plus lente¹.

Ishvara est l'Atman tel qu'il est vu ou saisi par l'esprit. Son nom le plus parfait est *Om*. Répétons donc ce nom, méditons sur lui, pensons à sa merveilleuse nature, à tous ses admirables attributs. La répétition continuelle de l'*Om* est la seule véritable adoration. Ce n'est pas un mot, c'est Dieu Lui-même.

La religion ne nous apporte rien de neuf ; elle ne fait qu'écarter des obstacles et nous laisser voir notre Moi.

La maladie est le premier grand obstacle ; un corps sain est le meilleur instrument. La mélancolie est une barrière presque insurmontable. Si nous avons connu Brahman une fois, nous ne pouvons jamais plus être mélancolique. Le doute, le manque de persévérance, les idées fausses sont aussi des obstacles.

★★

Les *prânas* sont des énergies subtiles, sources de mouvement. Il y en a dix en tout, cinq intérieurs et cinq

1. Ici, par *bhakti*, le Swâmi n'entend pas l'amour intense ou intégral pour Dieu. Il a déjà déclaré : « L'Amour Extrême et la Connaissance la plus Haute sont un », et, en la définissant, il dit encore : « Cette souvenance absolue et continue du Seigneur est ce qu'on entend par *bhakti*. » Ainsi, lorsqu'il parle ici de *bhakti*, il entend l'Amour qui n'occupe pas encore toute l'âme. Il est peu de *bhaktis* qui aiment Dieu pour Dieu même. La plupart L'aiment pour Son omnipotence, grâce à laquelle Il peut satisfaire leurs désirs visant autre chose que Lui-même.

extérieurs. Un grand courant coule de bas en haut, un autre de haut en bas. Le *prānāyāma* consiste à diriger les *prānas* par la respiration. La respiration est le combustible, *prāna* est la vapeur et le corps est la machine. Le *prānāyāma* comprend trois parties : *pūraka* (inspiration), *kumbhaka* (souffle retenu) et *rechaka* (expiration).

★★

Le gourou est le canal par lequel l'influence spirituelle vient à nous. N'importe qui peut enseigner, mais l'esprit doit être transmis par le gourou au *shishya* (disciple) et il fructifiera. Il s'établit entre les *shishyas* un rapport de fraternité, que dans l'Inde la législation reconnaît. Le gourou transmet la puissance de la pensée, le *mantra*, qu'il a reçu de ceux qui l'ont précédé. On ne peut rien faire sans gourou ; on s'expose même à de graves dangers. Sans gourou, les exercices yogiques conduisent généralement à la lubricité ; avec un gourou, il en est rarement ainsi. Chaque *ishtha* a un *mantra*. L'*ishtha* est l'idéal particulier à un adorateur donné ; le *mantra* est le mot extérieur qui exprime cet idéal. La répétition constante du mot aide à fixer fermement l'idéal dans l'esprit. Cette méthode d'adoration est très répandue chez les gens religieux de toute l'Inde.

★★

Mardi 23 juillet.

Bhagavad-Gîtā, Karma-Yoga.

Pour arriver à la libération par le travail, joignons-nous au travail, mais sans désir, n'en attendons aucun résultat.

Ce travail conduit à la connaissance qui, à son tour, amène l'émancipation. Renoncer au travail avant de *savoir* nous rend malheureux. Le travail fait pour le Moi ne nous asservit pas. N'espérons pas que le travail nous procure du plaisir et ne craignons pas qu'il nous cause de la douleur. Ce sont l'esprit et le corps qui travaillent, ce n'est pas moi. Répétons-nous cela sans cesse et rendons-nous en compte. Essayons de ne pas savoir que nous travaillons.

Que toute action soit pour nous un sacrifice ou une offrande au Seigneur. Soyons dans le monde, mais ne soyons pas du monde, comme la feuille de lotus qui plonge ses racines dans la vase, mais qui reste toujours pure. Que notre amour s'étende à tous les êtres, quoi qu'ils nous fassent. Un aveugle ne peut pas voir les couleurs ; comment pouvons-nous voir le mal s'il n'est pas déjà en nous ? Nous comparons ce que nous voyons à l'extérieur avec ce que nous trouvons en nous-même, et nous concluons en conséquence. Si nous sommes purs, nous ne pouvons pas voir l'impureté. Elle peut exister, mais pas pour nous. Ne voyons que Dieu en tout homme, en toute femme, en tout enfant ; voyons-Le par *antarjyotis*, la « lumière intérieure » ; lorsque nous voyons Cela, nous ne pouvons rien voir d'autre. Cherchons le Seigneur et uniquement le Seigneur. Plus il y a de puissance et plus il y a de servitude et de crainte. Ne sommes-nous pas infiniment plus malheureux et plus anxieux que la fourmi ? Sortons de tout cela et venons au Seigneur. Cherchons la science du créateur et non pas celle de la créature.

« Je suis celui qui agit et je suis action. » « Celui qui peut endiguer la marée de la luxure et de la colère est un grand yogin. » « Ce n'est que par des exercices et par le non-attachement que nous pouvons conquérir l'esprit. »

★★

Nos ancêtres hindous se recueillaient pour réfléchir à Dieu et à la moralité; c'est pourquoi notre cerveau est adapté à cette même opération, mais dans la bousculade à la poursuite du profit, nous risquons de perdre cette faculté.

★★

Le corps a en soi un certain pouvoir d'auto-guérison. Cette faculté curative peut être éveillée par beaucoup de choses et par exemple par certaines conditions mentales, par certains médicaments, par certains exercices, etc. Tant que nous sommes troublés par notre état physique, nous avons besoin de l'aide d'agents physiques. Ce n'est que lorsque nous nous sommes libérés de nos nerfs que nous pouvons les négliger.

Il existe un esprit inconscient, mais il est au-dessous du niveau de la conscience, qui n'est qu'une partie de l'organisme humain. La philosophie ne peut faire sur l'esprit que dea suppositions. La religion repose sur la base des aperceptions sensorielles, de la vision, etc., qui sont le seul fondement de la connaissance. Ce avec quoi l'esprit supra-conscient entre en contact est le fait. Les *āptas* sont ceux qui ont « senti » la religion. Leur preuve est que si nous suivons leur méthode nous verrons également. Chaque science doit avoir une méthode et des instruments qui lui soient propres. Un astronome ne pourra pas nous montrer les anneaux de Saturne avec une casserole ou une poêle à frire, il lui faut un télescope. De même, pour voir les grands faits de la religion, il faut suivre la méthode de ceux qui les ont déjà vus. Plus une science est vaste, plus il existe de moyens variés de l'étudier.

Avant même que nous venions au monde, Dieu nous a déjà donné les moyens d'en sortir; tout ce que nous avons à faire est de trouver ces moyens. Mais ne nous querellons pas sur les méthodes. Ne cherchons que la réalisation, et choisissons la méthode qui nous convient le mieux parmi toutes celles que nous pouvons trouver. Mangeons les fruits et laissons les autres se battre pour avoir le panier vide. Voyons le Christ et alors nous serons chrétiens. Tout le reste est verbiage; moins on parle, mieux cela vaut.

C'est le message qui fait le messenger. C'est le Seigneur qui construit le temple. Ce n'est pas l'univers. Apprenons jusqu'à ce que « la gloire du Seigneur brille sur notre visage », comme elle brillait sur le visage de Shvétakétou¹.

Quand on dresse une supposition contre une autre, on provoque des conflits. Si au contraire nous parlons de ce que nous avons vu, nul cœur humain ne peut se fermer. Saint Paul fut converti malgré lui par la réalisation.

Le mirage crée le mirage. Le mirage se crée et se détruit, c'est Mâyâ. Toute soi-disant connaissance reposant sur Mâyâ est un cercle vicieux, et avec le temps, elle finit par se détruire elle-même. « Lâchons la corde », le mirage ne peut pas toucher l'Atman. Lorsque nous saisissons la corde, lorsque nous nous identifions avec Mâyâ, elle a prise sur nous. Lâchons-la, soyons uniquement le Témoin, et alors nous pourrions admirer en toute tranquillité le tableau de l'univers.

★★

Mercredi 24 juillet.

Les pouvoirs acquis par la pratique du yoga ne sont pas

1. Voir *Jñāna-Yoga*, pages 369 et 392.

des obstacles pour le *yogin* qui est parfait, mais ils peuvent l'être pour le débutant, par le plaisir et l'émerveillement que procure leur exercice. Les *siddhis* sont les pouvoirs qui indiquent le succès des exercices yogiques ; on peut les provoquer de diverses manières, par exemple par la répétition d'un *mantra*, par des exercices yogiques, par la méditation, par le jeûne et même par l'emploi de drogues et de plantes. Le *yogin* qui a surmonté tout intérêt dans les pouvoirs acquis par lui, qui a renoncé à toute vertu que puissent lui procurer ses actions, pénètre dans le « nuage de vertu » (c'est le nom de l'un des états du *samādhi*) et irradie de la sainteté comme un nuage donne de la pluie.

La méditation porte sur une série d'objets ; la concentration porte sur un seul objet.

L'esprit est connu de l'Atman, mais il ne porte pas la lumière en soi. L'Atman ne peut être la cause de rien. Comment le pourrait-il ? Comment le *Purusha* peut-il se joindre à *Prakriti* (la nature) ? Il ne le fait pas ; ce n'est que par illusion qu'on s'imagine qu'il le fait.

★★

Apprenons à secourir sans plaindre, sans avoir conscience de l'existence d'aucune douleur. Apprenons à être le même envers notre ami et envers notre ennemi. Quand nous pourrons le faire et que nous n'aurons plus aucun désir, le résultat sera atteint.

Abattons le banyan du désir avec la hache du détachement et il s'évanouira complètement. Il n'est qu'illusion. « Celui de qui sont tombées la moisissure et la délusion, celui qui a triomphé des maux de l'association, celui-là seul est *āzād* (libre) . »

Aimer qui que ce soit personnellement est une servitude. Aimons tous les êtres également, et tous les désirs nous quitteront.

Le temps, « qui dévore toutes choses » arrive, et tout doit s'en aller. Pourquoi tenter d'améliorer le monde, de colorer le papillon ? Tout devra finalement disparaître. Ne soyons pas comme un écureuil dans sa cage, à tourner sans cesse, sans jamais changer de place. Tout désir, qu'il soit bon au mauvais, est lourd de mal. C'est comme un chien qui saute pour attraper un morceau de viande toujours tenu hors de sa portée, et qui finalement crève comme un chien. Ne soyons pas ainsi. Débarrassons-nous de tout désir.

★★

Paramātman, en tant qu'il gouverne *Mâyâ*, est *Ishvara* ; en tant qu'il est soumis à *Mâyâ*, il est *jīvātman*. *Mâyâ* est le total de toute manifestation et disparaîtra complètement.

Le « fait d'être arbre » relève de *Mâyâ*, c'est en réalité la « nature de Dieu » que nous apercevons sous le voile de *Mâyâ*. Le « pourquoi » de toutes choses est en *Mâyâ*. Demander pourquoi *Mâyâ* est apparue est une question oiseuse, car la réponse ne peut jamais être donnée en *Mâyâ* ; et au delà de *Mâyâ* qui poserait la question ? Le mal crée le « pourquoi » ; ce n'est pas le « pourquoi » qui crée le mal. Et c'est le mal qui demande « pourquoi ? » L'illusion détruit l'illusion. La raison elle-même, puisqu'elle repose sur la contradiction, est un cercle vicieux et doit se détruire elle-même. La perception sensorielle est une inférence, et pourtant toute inférence vient de la perception.

L'ignorance est visible quand elle reflète la lumière divine, mais en soi elle est zéro. Le nuage ne se verrait pas si la lumière solaire ne l'éclairait pas.

Il était une fois quatre voyageurs qui arrivèrent au pied d'un grand mur. Le premier escalada le mur avec peine et, sans regarder en arrière, sauta de l'autre côté. Le second monta aussi jusqu'au faite, regarda par-dessus le mur et disparut avec un cri de joie. Le troisième à son tour arriva jusqu'en haut, regarda où étaient allés ses compagnons, éclata d'un rire joyeux et les suivit. Mais le quatrième retourna sur ses pas pour raconter ce qui était arrivé à ses amis. Pour nous la preuve qu'il existe quelque chose au delà est l'écho du rire de ces grandes âmes qui se sont jetées du haut du mur de Mâyâ¹.

★★

Lorsque nous nous écartons de l'Absolu et que nous Lui attribuons certaines qualités, c'est Ishvara. C'est la réalité de l'univers vue à travers notre esprit. Le diable personnel est le malheur qui est dans le monde vu à travers l'esprit des gens superstitieux.

★★

Jeudi 25 juillet.

Aphorismes de Patanjali sur le Râja-Yoga.

« On peut faire une chose, on peut la faire faire, on peut l'approuver », mais dans les trois cas l'effet sur nous est presque le même.

La continence complète nous donne une grande puissance intellectuelle et spirituelle. Le *brahmachârin* doit au

1. Voir *L'Enseignement de Râmakrishna*, § 1066.

point de vue sexuel être pur en pensée, en parole et en action. Ne nous préoccupons plus du corps ; pardons-en conscience aussi complètement que possible.

L'*âsana* (la position) doit être stable et confortable. Une pratique constante, la recherche de l'identification de l'esprit avec l'infini, nous la procurera.

La fixation continue de l'attention sur un même objet est une contemplation.

Lorsqu'on jette un caillou dans une eau tranquille, il se forme beaucoup de ronds, dont chacun est distinct des autres, mais agit sur eux ; il en est de même de nos esprits, seulement en nous cette action est inconsciente, tandis que chez le *yogin* elle est consciente. Nous sommes des araignées dans une toile et les exercices yogiques nous permettent de passer comme l'araignée le long de n'importe quel fil que nous choisissons. Les non-*yogins* sont riviés au point particulier où ils se trouvent.

★★

Lorsqu'on fait du mal à autrui, on crée une servitude et on masque la vérité. Les vertus négatives sont insuffisantes ; nous devons vaincre Mâyâ et alors elle nous obéira. Nous ne méritons les choses que lorsqu'elles ont cessé de nous asservir. Quand la servitude cesse véritablement, toutes choses viennent à nous. Seuls ceux qui ne désirent rien sont maîtres de la nature.

Cherchons refuge en une âme qui ait déjà brisé ses liens, et avec le temps elle nous libérera par sa compassion. En allant plus haut encore, on peut chercher refuge en le Seigneur (Ishvara), mais c'est la méthode la plus difficile ; ce n'est guère qu'une fois par siècle qu'on trouve un homme qui y soit réellement parvenu. Ne sentons rien, ne

sachons rien, ne faisons rien, ne possédons rien, abandonnons tout à Dieu et disons sans réserve : « Que Ta volonté soit faite ! » Notre servitude n'est qu'un rêve que nous faisons. Eveillons-nous et chassons-le, cherchons refuge en Dieu, c'est ainsi seulement que nous pourrions traverser le désert de Mâyâ.

« ... quitte tous ces liens, courageux Sannyâsin.

Répète : Om tat sat, Om ! »

Nous avons le privilège de pouvoir être charitables ; c'est ainsi seulement que nous pouvons nous développer. Le pauvre souffre afin que nous puissions être secourus ; que celui qui donne s'agenouille et rende grâces, que celui qui reçoit se dresse et condescende. Voyons le Seigneur derrière chaque être et donnons à Lui. Lorsque nous cesserons de voir le mal, le monde devra cesser d'exister pour nous, puisque son seul but est de nous débarrasser de cette erreur. Si l'on pense qu'une imperfection existe, on la fait naître ; seules des pensées de force et de perfection peuvent la faire disparaître. Faisons tout le bien que nous pouvons, il n'en contiendra pas moins quelque mal. Mais si nous faisons tout sans nous inquiéter de ce qui peut en résulter pour nous, si nous abandonnons toutes les conséquences au Seigneur, alors nous ne serons plus affectés ni par le mal ni par le bien.

Travailler n'est pas la religion, mais le travail fait dans la juste conception conduit à la liberté. En réalité toute pitié est obscurité : Qui pouvons-nous plaindre ? Pouvons-nous plaindre Dieu ? Existe-t-il rien d'autre ? Remercions Dieu de nous avoir donné ce monde comme gymnase moral dans lequel nous pouvons nous développer, mais ne nous imaginons jamais que nous pouvons faire quoi que ce soit pour le monde. Soyons reconnaissant à celui qui nous maudit, car il nous fournit un miroir dans lequel nous pouvons

voir ce qu'est la malédiction, et il nous donne aussi une occasion de pratiquer la maîtrise de nous-même ; bénissons-le donc et soyons heureux. Sans exercice, la force ne peut pas croître, sans miroir nous ne pouvons pas nous regarder.

Le manque de chasteté est aussi grave en imagination qu'en action. La maîtrise du désir conduit au résultat le plus haut. Transformons l'énergie sexuelle en énergie spirituelle, mais ne nous émasculons pas, car ce serait gaspiller de l'énergie. Plus cette force est grande et plus nous pouvons accomplir de choses avec elle. Seul un cours d'eau puissant peut alimenter une grande usine hydraulique.

Ce dont nous avons besoin aujourd'hui, c'est de savoir qu'il existe un Dieu, que nous pouvons Le voir et Le sentir dès maintenant, ici-même. Un professeur de Chicago disait : « Occupons-nous de ce monde-ci et Dieu s'occupera de l'autre. » Quelle sottise ! Si nous pouvons nous occuper de ce monde-ci, à quoi bon faire la supposition toute gratuite d'un Dieu qui s'occupe de l'autre ?

★★

Vendredi 26 juillet.

Brihadâranyaka Upanishad.

Aimons toutes choses seulement par le Moi et pour le Moi. Yâjuvalkya disait à sa femme Maitreyî : « Par l'Atman, nous connaissons toutes choses. » L'Atman ne peut jamais être l'objet de la connaissance ; le Connaisseur ne peut jamais être connu. Celui qui sait qu'il est l'Atman est sa propre loi. Il sait qu'il est l'univers et le créateur de l'univers.

★★

Lorsqu'on perpétue de vieux mythes sous une forme allégorique, et qu'on leur accorde une importance injustifiée, on pousse à la superstition ; c'est en réalité une faiblesse. La vérité ne souffre pas de compromis. Enseignons la vérité et ne cherchons d'excuse pour aucune superstition. N'avilissons pas non plus la vérité pour la mettre au niveau de celui qui nous écoute.

★★

Samedi 27 juillet.

Katha Upanishad.

N'apprenons la vérité sur le Moi que d'un homme qui l'ait déjà faite sienne ; chez tous les autres ce ne sont que des mots. La « réalisation » est au delà du vice et de la vertu, au delà du passé et de l'avenir, au delà de tous les couples de contraires. « Celui qui est sans tache voit le Moi, et une paix éternelle pénètre dans son âme. » Causer, discuter, lire des livres, les plus grandes envolées intellectuelles, les Védas eux-mêmes, tout cela ne peut pas donner la connaissance du Moi.

Nous avons en nous l'âme-Dieu et l'âme-homme. Les sages savent que la seconde n'est qu'une ombre et que la première est le seul vrai Soleil.

A moins que nous ne branchions l'esprit sur les sens, nos yeux, nos oreilles, notre nez ne nous envoient aucun rapport. Les organes externes sont utilisés par le pouvoir de l'esprit. Ne laissons pas les sens se diriger vers l'extérieur et alors nous pourrions nous débarrasser du corps et du monde extérieur.

Ce même X que nous voyons ici sous l'aspect d'un monde extérieur, ceux qui sont morts le voient sous l'apparence du ciel ou de l'enfer selon leur propre état d'esprit. L'ici-bas et l'au-delà sont deux rêves, dont le second se modèle sur le premier ; débarrassons-nous des deux ; tout est omniprésent, tout est maintenant. La nature, le corps et l'esprit vont à la mort, mais pas nous ; nous ne saurions jamais ni aller ni venir. L'homme Vivekânanda est dans la nature, il naît et il meurt, mais le Moi que nous voyons sous l'aspect de Vivekânanda ne naît jamais et ne meurt jamais ; c'est la Réalité éternelle et immuable.

L'esprit garde la même puissance, que nous le subdivisions en cinq sens ou que nous n'en voyions qu'un. Un aveugle dit : « Chaque chose donne un écho différent. Quand je frappe dans mes mains, je peux dire par l'écho que j'entends quelles sont les choses qui m'entourent. » Ainsi, dans le brouillard, l'aveugle pourrait guider celui qui voit. La brume et l'obscurité ne le gênent pas.

Soyons maître de notre esprit, séparons-nous de nos sens, et nous serons un *yogin* ; après cela tout le reste suivra. Refusons de voir, d'entendre, de sentir, de goûter ; retirons la puissance mentale des organes externes. Souvent nous le faisons inconsciemment, par exemple lorsque nous sommes absorbés par quelque chose ; nous pouvons donc apprendre à le faire consciemment. L'esprit peut mettre les sens où bon lui semble. Débarrassons-nous de cette superstition fondamentale selon laquelle nous sommes obligés d'agir par l'intermédiaire du corps. Ce n'est pas vrai. Rentrons dans notre chambre et extrayons les Upanishads de notre propre Moi. Nous sommes le plus grand livre qui ait jamais été, qui sera jamais, nous sommes le dépositaire infini de tout ce qui est. Jusqu'à ce que se manifeste l'instructeur qui est en nous, tout enseignement qui vient de l'exté-

rieur est vain. Pour avoir une valeur quelconque, cet enseignement doit faire s'ouvrir le livre de notre cœur.

La volonté est la « petite voix silencieuse », le véritable Chef qui ordonne ou défend. La volonté ignorante nous fait tomber en esclavage, la volonté qui sait peut nous affranchir. La volonté peut être rendue forte par des milliers de moyens différents, dont chacun est une espèce de *yoga*, mais le *yoga* systématique nous mène plus rapidement au but. Le *Bhakti-Yoga*, le *Karma-Yoga*, le *Rāja-Yoga* et le *Jñāna-Yoga* nous permettent de couvrir le terrain de façon plus efficace. Mettons en œuvre toutes les forces : philosophie, travail, prière, méditation ; hissons toute la voile, donnons toute la vapeur, et atteignons le but. Plus tôt ce sera et mieux cela vaudra.

★★

Le baptême est une purification extérieure, symbole de la purification intérieure. L'origine en est bouddhique.

L'eucharistie est une survivance d'une très ancienne coutume de cannibales. Ceux-ci tuaient parfois leurs grands chefs et les mangeaient afin d'obtenir pour eux-mêmes les qualités qui distinguaient ces chefs. Ils pensaient qu'ainsi ce qui rendait le chef sagace et courageux entrerait en eux et que toute la tribu acquerrait ces qualités, au lieu de les laisser être l'apanage d'un seul. Les sacrifices humains étaient aussi une notion juive, et malgré tous les châtements infligés par Jéhovah, les Juifs eurent le plus grand mal à s'en défaire. Jésus était doux et aimant, mais pour que son enseignement pût cadrer avec les croyances juives, il fallait recourir à l'idée de sacrifice humain, sous la forme du rachat des péchés, du bouc émissaire. Cette idée

cruelle amena la chrétienté à s'écarter des enseignements mêmes de Jésus et à manifester un esprit sanguinaire de persécution.

★★

Ne disons jamais : « C'est mon devoir » de faire telle ou telle chose, mais : « C'est ma nature. »

« Seule la vérité triomphe, pas l'erreur. » Tenez-vous sur la vérité et vous avez Dieu.

★★

Dans l'Inde, dès les temps les plus reculés, les brahmanes ont considéré qu'ils ne sont soumis à aucune loi ; ils prétendent être des dieux. Ils sont pauvres, mais leur point faible est qu'ils recherchent la puissance. Nous avons là environ 60 millions d'hommes, qui sont bons, moraux, qui ne possèdent rien ; ils sont ce qu'ils sont parce que dès leur naissance on leur a enseigné qu'ils sont au-dessus de la loi, au-dessus de tout châtement. Ils ont l'impression d'être « deux fois nés », d'être fils de Dieu.

★★

Dimanche 28 juillet.

Avadhūta Gītā ou « Chant du purifié »
par Dattātreyā¹.

« Toute connaissance exige que l'esprit soit calme. »
« Celui qui a rempli l'univers, Celui qui est le Moi dans le moi, comment Le saluerai-je ? »

1. Dattātreyā était un sage, fils d'Atri et de Anasūya ; il était une incarnation de Brahmā, de Vishnou et de Maheshvara.

Connaître l'Atman comme étant ma nature est à la fois connaissance et réalisation. « Je suis Lui ; c'est absolument hors de doute. »

« Nulle pensée, nulle parole, nulle action ne crée pour moi de servitude. Je suis au delà des sens ; je suis Connaissance et Béatitude. »

Il n'est ni existence, ni non-existence ; tout est Atman. Rejetons toute idée de relativité, rejetons toutes les superstitions. Que la caste et la naissance et les *dévas* et tout le reste disparaissent ! Pourquoi parler d'être et de devenir ? Cessons de parler de dualisme et d'advaitisme ! Quand avons-nous donc été deux, que nous puissions parler de deux ou un ? L'univers est le Saint Unique, et Lui seul. Ne parlons pas de *yoga* qui puisse nous purifier ; nous sommes purs par notre nature même. Personne ne peut nous instruire.

Ce sont des hommes comme l'auteur de ce chant qui conservent vivante la religion. Ils ont réellement atteint la réalisation ; ils ne se soucient de rien, ils ne sentent rien de ce que subit leur corps ; ils ne se préoccupent ni du chaud, ni du froid, ni du danger, ni de rien. Ils restent immobiles et jouissent de la béatitude de l'Atman pendant que des charbons ardents leur brûlent le corps ; ils ne sentent rien.

« Lorsque cesse la triple servitude du Connaissant, de la connaissance et du connu, se montre l'Atman. »

« Là où cesse le mirage de la servitude et de la liberté, l'Atman se montre. »

« Qu'importe que vous soyez maîtres de votre esprit ou que vous ne le soyez pas ? Qu'importe que vous ayez de l'argent ou que vous n'en ayez pas ? Vous êtes l'Atman, toujours pur. Dites : « Je suis l'Atman. Nulle servitude ne m'a jamais effleuré. Je suis le ciel immuable ; des

nuages de croyance peuvent passer devant moi, mais ils ne me touchent pas. »

« Brûlez la vertu, brûlez le vice. La liberté n'est qu'un babillage puéril. Je suis cette Connaissance immortelle. Je suis cette pureté. »

« Nul ne fut jamais esclave, nul ne fut jamais libre. Il n'est nul autre que Moi. Je suis l'Infini, le Toujours-libre. Ne me parlez pas ! Qu'est-ce qui peut me changer, moi qui suis l'essence de toute connaissance ? Qui peut instruire, qui peut être instruit ? »

Jetons au rebut les discussions et la philosophie.

« Seul l'esclave voit des esclaves, seul celui qui est dans l'erreur voit le mirage, seul l'impur voit l'impureté. »

Le lieu, le temps et la causalité ne sont que des mirages. C'est une maladie que nous avons de croire que nous sommes asservis, et que nous serons libres. Nous sommes l'Immuable. Ne parlons pas. Asseyons-nous et laissons toutes choses fondre et disparaître ; elles ne sont que des rêves. Il n'existe pas de différenciation, pas de distinction, tout cela n'est que superstition ; restons donc silencieux et sachons qui nous sommes.

« Je suis l'essence de la béatitude. » Ne poursuivons aucun idéal ; nous sommes tout ce qui est. Ne craignons rien, nous sommes l'essence de l'existence. Soyons en paix. Ne nous troublons pas. Nous ne fûmes jamais en esclavage, nous ne fûmes jamais vertueux, ni pervers. Débarrassons-nous de toutes ces illusions et soyons en paix. Qui peut-on adorer ? Qui peut adorer ? Tout est l'Atman. Parler, penser sont des superstitions. Répétons encore et toujours : « Je suis Atman, je suis Atman. » Laissons s'évanouir tout le reste.

Lundi 29 juillet.

Nous désignons parfois une chose en décrivant ce qui l'entoure. Lorsque nous disons *Sachchidānanda* (Existence-Connaissance-Béatitude), nous ne faisons qu'indiquer les rivages d'un Au-delà ineffable. Nous n'en pouvons même pas dire « il est », car cela aussi est relatif. Toute imagination, tout concept est en vain. *Néti, néti* (pas ceci, pas ceci) est tout ce qu'on peut en dire, car le seul fait de penser est une limitation, et par conséquent une perte.

Les sens nous leurrent jour et nuit. Le Védānta le découvrit il y a bien des siècles. La science moderne ne fait que le découvrir maintenant. Un tableau n'a que deux dimensions et le peintre imite la nature dans ses tromperies en donnant artificiellement l'apparence de la profondeur. Il n'est pas deux personnes pour qui le monde ait la même apparence. La connaissance la plus élevée nous montre qu'il n'est de mouvement ni de changement en rien, que l'idée même de modification est entièrement *Māyā*. Étudions la nature dans son ensemble, c'est-à-dire étudions le mouvement. L'esprit et le corps ne sont pas notre vrai Moi ; l'un et l'autre appartiennent à la nature, mais finalement nous devons connaître le *Ding an sich*. Alors, puisque nous aurons passé au delà du corps et de l'esprit, tout ce que ceux-ci conçoivent disparaîtra. Lorsque nous cessons intégralement de connaître et de voir le monde, nous « réalisons » l'Atman. Ce qu'il nous faut, c'est dépasser la connaissance relative. Il n'existe ni esprit infini, ni connaissance infinie, parce que l'esprit et la connaissance sont tous deux limités. Nous voyons mainte-

nant à travers un voile ; plus tard, nous atteindrons l'X qui est la Réalité de tout savoir.

Si nous regardons un tableau à travers un trou d'épingle percé sur une feuille de carton, nous nous en faisons une idée complètement fautive ; pourtant ce que nous voyons est bien le tableau. Au fur et à mesure que nous élargissons le trou, nous avons une vision de plus en plus claire. C'est avec la réalité que nous fabriquons nos différentes vues, d'après nos conceptions erronées du nom et de la forme. Lorsque nous jetons la feuille de carton, nous voyons encore le même tableau, mais nous le voyons tel qu'il est. C'est nous qui ajoutons tous les attributs, toutes les erreurs ; mais le tableau lui-même n'en subit aucune altération. C'est parce que l'Atman est la réalité de tout. Tout ce que nous voyons est Atman, et n'est pas tel que nous le voyons, avec noms et formes ; ceux-ci sont dans notre voile, dans *Māyā*.

Ce sont comme des taches sur l'objectif d'un télescope ; c'est la lumière du soleil qui nous montre même ces taches. Sans le fondement de réalité qui est Brahman, nous ne pourrions même pas voir l'illusion. Swāmi Vivekānanda n'est que la tache sur l'objectif ; je suis Atman, réel, immuable, et seule cette réalité me permet de voir Swāmi Vivekānanda. L'Atman est l'essence de toute hallucination, mais le soleil ne s'identifie jamais avec les taches sur l'objectif, il ne fait que nous les montrer. Nos actions, selon qu'elles sont bonnes ou mauvaises, augmentent ou diminuent les « taches » mais elles n'affectent jamais le Dieu qui est au dedans de nous. Nettoyons complètement l'objectif de ses taches et nous verrons sur-le-champ que : « Mon Père et moi ne faisons qu'un. »

Nous commençons par percevoir et nous raisonnons ensuite. Il faut que cette perception devienne pour nous

un fait ; on l'appelle religion, réalisation. Peu importe qu'on n'ait jamais entendu parler d'Écritures, de credo, de prophètes ; qu'on ait seulement cette réalisation et l'on n'a besoin de rien d'autre. Nettoyons l'esprit, c'est là toute la religion. Tant que nous n'avons pas nous-même enlevé les taches, nous ne pouvons pas voir la Réalité telle qu'elle est. Le petit hébé ne voit pas de péché, car il n'en a pas encore le modèle en lui-même. Débarrassons-nous des défauts qui sont en nous et nous ne pourrions plus en voir hors de nous. Un vol n'a pas de sens pour un bébé qui le voit faire. Une fois qu'on a trouvé l'image que compose un puzzle, on ne cesse plus de la voir. De même, une fois que nous sommes libres et sans tache, nous ne voyons plus que liberté et pureté autour de nous. « Dès l'instant où sont tranchés tous les nœuds de notre cœur, tout ce qui était tordu est redressé, et notre monde s'évanouit comme un rêve. » Lorsque nous nous en éveillons, nous nous étonnons d'avoir jamais pu rêver de telles absurdités !

« Lorsqu'on L'a trouvé, des montagnes de douleur n'ont plus aucun pouvoir de troubler l'âme. »

Brisons l'essieu¹ avec la hache de la connaissance et l'Atman sera libre, même si la force de la vitesse acquise fait encore tourner quelque temps la roue du corps et de l'esprit. La roue ne peut plus maintenant qu'aller tout droit, ne peut plus faire que du bien. Si le corps fait quoi que ce soit de mal, nous pouvons être sûrs que l'homme n'est pas *jīvanmukta* ; s'il prétend l'être, il est un imposteur. Mais c'est seulement lorsque les roues roulent bien droit (parce que l'esprit a été purifié) qu'on peut donner le coup de hache. Toute action purificatrice assène à l'illusion des coups conscients ou inconscients. Une bonne action

1. L'essieu de karma qui relie la roue du corps et de l'esprit et la roue de l'âme. Cf. *L'homme réel et l'homme apparent*, p. 33.

faite sans le savoir produit le même résultat et contribue à briser nos liens.

Traiter notre prochain de pécheur est la pire chose que nous puissions faire. L'erreur fondamentale est d'identifier le soleil avec les taches qui sont sur la lentille. Sachons que le soleil, le moi, n'est jamais affecté par rien, et occupons-nous uniquement de nettoyer nos lunettes. L'homme est l'être le plus grand qui puisse jamais exister. L'adoration la plus haute est d'adorer l'homme en tant que Krishna, Bouddha, Christ. Ce que nous voulons, nous le créons. Débarrassons-nous du désir.

★★

Les anges et les « morts » sont tous ici-même et voient ce monde comme un paradis. C'est toujours le même X que chacun voit selon son attitude mentale. La meilleure vue que l'on puisse avoir de cet X est ici, sur cette terre. Ne désirons jamais aller au ciel ; c'est le pire des mirages.

Ici-bas une trop grande richesse ou un dénuement trop complet sont tous deux des servitudes et nous gênent pour nous approcher de la religion.

Il y a trois grands bienfaits qui sont très rares : d'abord un corps humain (l'esprit humain est celui qui donne la meilleure réflexion de Dieu ; nous sommes « à Son image », ensuite le désir d'être libre, et enfin l'aide d'une âme noble qui a traversé l'océan de la défusion, et qui nous instruit. Lorsque nous avons ces trois choses, bénissons le Seigneur, nous sommes sûrs d'être affranchis.

Ce que nous n'avons saisi qu'intellectuellement peut nous être enlevé par un nouvel argument, mais ce que nous avons fait nôtre par la réalisation nous appartient à jamais. Il ne sert pas à grand'chose de parler, parler de religion.

Mettons Dieu en toute chose, que ce soit homme, animal, nourriture, travail; que cela devienne une habitude.

Ingersoll me disait un jour : « Je crois que nous devons chercher à tirer le maximum de ce monde, à extraire tout le jus de l'orange, parce que ce monde est la seule chose dont nous soyons sûrs. » Je lui ai répondu : « Je connais un meilleur moyen que le vôtre pour presser l'orange de ce monde, et j'en tire plus de jus. Je sais que je ne peux pas mourir, et c'est pourquoi je n'ai nulle hâte. Je sais qu'il n'est pas de crainte, et ainsi je prends plaisir à presser l'orange. Je n'ai aucun devoir, je ne suis pas asservi par une femme, des enfants ou des richesses, je puis aimer tous les hommes et toutes les femmes. Pour moi chacun est Dieu. Pensez à la joie d'aimer l'homme comme Dieu ! Pressez votre orange de la manière que je vous indique et vous en tirerez dix mille fois plus. Extrayez jusqu'à la dernière goutte de jus. »

Ce qui nous paraît être la volonté est l'Atman qui se trouve derrière elle; la vraie volonté est libre.

★★

Jésus n'était pas parfait parce qu'il ne vivait pas pleinement son propre idéal, et surtout parce qu'il ne donnait pas à la femme une place égale à celle de l'homme. Les femmes firent tout pour lui, et cependant il était tellement esclave de la coutume juive que pas une d'elles ne fut faite apôtre. Malgré cela, il est le plus grand homme après Bouddha, qui n'était pas absolument parfait non plus. Bouddha reconnaissait cependant à la femme le droit d'avoir dans la religion une place égale à celle de l'homme; son premier disciple, et l'un des plus grands, fut sa propre épouse, qui prit la tête de tout le mouvement

bouddhiste parmi les femmes de l'Inde. Mais nous ne devons pas critiquer ces grandes âmes, nous devons les considérer comme bien au-dessus de nous. Néanmoins nous ne devons fixer notre foi à aucun homme, si grand soit-il; nous devons nous aussi devenir des Bouddha et des Christ.

Il ne faut juger aucun homme d'après ses défauts. Les grandes vertus que possède un homme lui appartiennent en propre; ses erreurs au contraire sont une faiblesse commune à toute humanité et ne doivent pas être prises en considération lorsqu'on évalue sa nature.

★★

Mardi 30 juillet.

Les Christ et les Bouddha ne sont pour nous que des occasions d'objectiver les pouvoirs que nous avons en nous-mêmes. En réalité, c'est nous qui exauçons nos propres prières.

C'est un blasphème de croire que si Jésus n'était pas né, l'humanité n'aurait pas été sauvée. C'est affreux d'oublier ainsi la divinité qui est dans la nature humaine, une divinité qui doit apparaître. N'oublions jamais la gloire de la nature humaine. Nous sommes le plus grand Dieu qui ait jamais été ou qui doive jamais être. Les Christ et les Bouddha ne sont que des vagues sur l'océan sans limites que je suis. Ne nous inclinons devant rien d'autre que notre propre Moi. Jusqu'à ce que nous sachions que nous sommes ce Dieu des dieux Lui-même, il n'y aura pour nous aucune liberté.

En réalité toutes nos actions passées sont bonnes, parce qu'elles nous conduisent à ce que nous deviendrons finalement. De qui mendierais-je ? Je suis l'expérience réelle

et tout le reste est un rêve excepté en ce qu'il est moi. Je suis l'océan tout entier ; n'appelons pas « moi » la petite vague que nous avons faite ; sachons que ce n'est qu'une vague. Satyakâma (amoureux de la vérité) entendit la voix intérieure qui lui disait : « Tu es l'infini, l'universel est en toi. Deviens maître de toi, écoute la voix de ton véritable Moi. »

Les grands prophètes qui se jettent dans la mêlée doivent être moins parfaits que ceux qui vivent dans le silence des vies de sainteté, qui conçoivent de grandes pensées et qui aident ainsi le monde. Ceux-ci, qui disparaissent l'un après l'autre, produisent comme résultat final l'homme de puissance qui va prêcher.

*
**

La connaissance existe, l'homme ne fait que la découvrir. Les Védas sont la connaissance éternelle par laquelle Dieu a créé le monde. Ils traitent de haute philosophie (de la philosophie la plus haute) et ils émettent cette prétention extraordinaire.

*
**

Disons la vérité courageusement, que cela blesse ou non. N'ayons jamais de complaisance pour la faiblesse. Si la vérité est trop forte pour les gens intelligents et qu'elle les emporte, laissons faire ; le plus tôt sera le mieux. Les idées puériles sont pour les enfants et les primitifs — qui ne sont pas tous dans les nurseries et les forêts ; on en trouve même qui prêchent du haut de la chaire.

Il est mauvais de rester dans une église après qu'on s'est développé spirituellement. Sortons-en et mourons dans le plein air de la liberté.

Tout progrès se passe dans le monde du relatif. La forme humaine est la plus haute, et l'homme est l'être le plus grand, parce que c'est ici-même, dès maintenant, que nous pouvons nous débarrasser complètement du monde relatif, que nous pouvons en fait atteindre la liberté — ce qui est notre but. Non seulement nous pouvons parvenir à la perfection, mais certains de nous y sont déjà parvenus. Peu importe donc quels corps plus subtils nous pourrions encore avoir, ils ne pourront exister que sur le plan du relatif et ne pourront pas faire plus que nous ne pouvons faire maintenant, car atteindre la liberté est tout ce qui peut être fait.

Les anges ne font jamais de mauvaises actions. Ainsi ils ne sont jamais punis et ils ne sont jamais sauvés. Ce sont les coups que nous recevons qui nous éveillent et nous aident à nous dégager du rêve. Ils nous montrent que ce monde ne suffit pas et ils nous donnent envie de nous échapper, de trouver la liberté.

*
**

Quand nous percevons une chose obscurément, nous lui donnons un nom ; quand nous percevons cette même chose plus clairement, nous lui donnons un nom différent. Plus la nature morale est élevée, plus la perception est élevée, plus la volonté est forte.

*
**

S'il règne une harmonie entre la pensée et la matière, c'est parce que ce sont deux côtés d'une même chose, appelons-la X, qui se divise en ce qui est intérieur et ce qui est extérieur.

Le mot « paradis » vient du sanskrit « *para-desa* », qui fut emprunté par la langue persane et qui signifie littéralement « au delà du pays » ou en réalité « le pays au delà », ou l'autre monde. Les anciens Aryens croyaient toujours à une âme, ils ne crurent jamais que l'homme était le corps. Leurs ciels et leurs enfers étaient tous des séjours temporaires, parce qu'aucun effet ne peut durer plus longtemps que sa cause et qu'aucune cause n'est éternelle ; tout effet doit par conséquent prendre fin.

Toute la philosophie védantique est contenue dans cette parabole : Il y avait une fois, sur un même arbre, deux oiseaux au plumage doré. L'un, au sommet, plein de majesté et de sérénité, était immergé dans sa propre gloire ; l'autre, au-dessous, agité, mangeait les fruits, tantôt doux et tantôt amers, de l'arbre. Une fois, il mangea un fruit particulièrement âcre ; il s'arrêta et regarda l'oiseau majestueux au-dessus de lui, mais il l'oublia bientôt et se remit à picorer des fruits. Encore une fois il tomba sur un fruit amer, et cette fois-ci il sautilla de branche en branche et se rapprocha un peu de l'autre oiseau. Cela se répéta bien des fois jusqu'à ce que l'oiseau d'en bas prit enfin la place de l'oiseau d'en haut et se perdit en lui. Il découvrit tout à coup qu'il n'y avait jamais eu deux oiseaux, mais qu'il avait toujours été l'oiseau d'en haut, majestueux, serein, immergé dans sa propre gloire.

★ ★

Mercredi 31 juillet.

Luther fit une brèche dans la religion lorsqu'il écarta la renonciation et nous donna la moralité pour la remplacer. Les athées et les matérialistes peuvent avoir une

éthique ; seuls ceux qui croient au Seigneur peuvent avoir une religion.

Ce sont les méchants qui paient pour la sainteté d'une grande âme. Pensons-y lorsque nous voyons un homme pervers. Tout comme le labeur du pauvre paie le luxe du riche, il en est de même dans le domaine spirituel. La dégradation terrible des masses dans l'Inde est le prix que doit payer la nature pour pouvoir produire de grandes âmes comme Mirabai, Bouddha, etc. ¹.

★ ★

« Je suis la sainteté du saint » ². « Je suis la racine, que chacun utilise à sa manière, mais tout est moi. » « Je fais tout, tu n'en es que l'occasion. »

Parlons peu, sentons l'esprit au dedans de nous et nous serons un *jnânin*. C'est cela la connaissance, tout le reste est ignorance. Tout ce qui est à connaître est Brahman. Il est le tout.

★ ★

Sattva nous asservit par la recherche du bonheur et de la connaissance ; *rajas* nous asservit par le désir ; *tamas* par de fausses conceptions et par la paresse. Surmontons les deux qualités inférieures par *sattva*, puis abandonnons le tout au Seigneur et soyons libres.

1. De même que lorsque des soldats prennent un fort d'assaut, 90 pour cent peuvent se faire tuer pour que les 10 autres arrivent à entrer. D'aussi grandes âmes ne peuvent naître que dans une société dont l'idéal est extrêmement élevé ; or les masses qui ne parviennent pas à la hauteur de cet idéal se dégradent.

2. *Bhagavad-Gîtâ*.

Le *bhakti-yogin* réalise très vite Brahman et passe au delà des trois qualités ¹.

La volonté, la conscience, les sens, le désir, les passions, tout cela en se combinant compose ce que nous appelons le moi mental.

Il y a d'abord le moi apparent (le corps), puis le moi mental qui fait l'erreur de prendre le corps pour soi (l'Absolu asservi par Mâyâ), et enfin l'Atman, toujours pur, toujours libre. Quand on le voit en partie, c'est la nature; quand on le voit en totalité, toute la nature disparaît, et l'on en perd jusqu'au souvenir.

Il y a le changeant (mortel), l'éternellement changeant (la nature) et l'Immuable (Atman).

Soyons sans aucun espoir, c'est l'état le plus haut. Que peut-on espérer? Brisons les liens de l'espoir, tenons-nous sur notre Moi, soyons en paix, ne nous soucions pas de ce que nous faisons, abandonnons tout à Dieu, mais en cela ne soyons pas hypocrites.

Dans l'Inde, pour dire « comment allez-vous, êtes-vous heureux? » on emploie couramment le mot sanskrit *svastha*, qui signifie « se tenir sur son propre Moi ». Et lorsque les Hindous veulent dire « j'ai vu quelque chose », ils disent « j'ai vu le sens d'un mot (*padārtha*) ». Même notre univers est le « sens d'un mot ».

Le corps d'un homme parfait agit automatiquement

1. *Bhagavad-Gîtâ*, ch. xii.

bien; il ne peut faire que le bien parce qu'il est intégralement purifié. La vitesse acquise, qui continue de faire tourner la roue du corps, est exclusivement bonne. Toutes les mauvaises tendances ont été consumées.

« En vérité, la mauvaise journée est celle qui s'écoule sans que nous parlions du Seigneur, ce n'est pas celle où l'orage gronde. »

« Seul l'amour pour le Seigneur Suprême est de la véritable *bhakti*. » L'amour pour tout autre être, si grand soit-il, n'est pas *bhakti*. Ici, le « Seigneur Suprême » désigne Ishvara, dont la conception dépasse ce que vous autres en Occident entendez par le Dieu Personnel. « Celui de qui cet univers provient, en qui il repose et à qui il retourne, Celui-là est Ishvara, l'Eternel, le Pur, le Compatissant, le Tout-puissant, le Toujours-libre, l'Omniscient, le Maître de tous les maîtres, le Seigneur qui par Sa propre nature est Amour ineffable. »

L'homme ne fabrique pas Dieu avec son cerveau, mais il ne peut voir Dieu qu'à la lumière de ses propres facultés, et il attribue à Dieu tout ce qu'il connaît de mieux. Chaque attribut est la totalité de Dieu, et ce fait de désigner l'ensemble par une seule qualité est l'explication métaphysique du Dieu Personnel. Ishvara est sans forme, et pourtant il a toutes les formes; il est sans qualité, et pourtant il a toutes les qualités. En tant qu'êtres humains, nous devons voir la trinité de l'existence: Dieu, homme, nature, et nous ne pouvons pas faire autrement.

Mais pour le *bhakta*, toutes ces subtilités philosophiques ne sont que verbiage. Il ne s'intéresse pas aux arguments, il ne raisonne pas, il « sent », il éprouve. Il veut se perdre

dans le pur amour de Dieu ; certains *bhaktas* ont soutenu que cela était plus désirable encore que la libération ; ils disent : « Je ne veux pas être du sucre, je veux goûter le sucre. » « Je veux aimer le Bien-aimé et jouir de cet amour. »

Dans le *Bhakti-Yoga*, ce qui est le plus essentiel, c'est de désirer Dieu honnêtement et intensément. Or nous désirons tout excepté Dieu, parce que nos désirs habituels sont satisfaits par le monde extérieur. Tant que nos désirs sont circonscrits dans les limites de l'univers physique, nous n'éprouvons aucun besoin de Dieu ; ce n'est que lorsque nous avons subi dans notre vie de pénibles chocs, lorsque tout ici-bas nous déçoit, que nous ressentons le besoin de quelque chose de plus élevé ; alors nous cherchons Dieu.

La *bhakti* ne détruit pas ; elle enseigne que toutes nos facultés peuvent devenir des moyens de trouver le salut. Nous devons toutes les tourner vers Dieu et donner à Dieu cet amour que nous gaspillons d'habitude sur les objets fugitifs de nos sens.

La *bhakti* diffère de votre conception occidentale de la religion en ce sens qu'elle n'admet aucun élément de crainte ; elle n'admet pas qu'il faille apaiser un Etre ou Le rendre propice. Il y a même des *bhaktas* qui adorent Dieu comme leur propre enfant, si bien qu'il ne peut subsister en eux aucun sentiment d'effroi ou de vénération. Dans le véritable amour il ne peut exister aucune crainte ; tant que subsiste la moindre crainte, la *bhakti* ne peut pas même commencer. Dans la *bhakti*, il n'y a aucune place non plus pour mendier auprès de Dieu ou marchander avec Lui. Pour un *bhakta*, l'idée de demander quoi que ce soit à Dieu est un sacrilège. Il refuse de prier pour obtenir la santé, la richesse ou même pour gagner le paradis.

Celui qui veut aimer Dieu, devenir un *bhakta*, doit faire

un grand ballot de tous ces désirs et les laisser à la porte avant d'entrer. Celui qui veut pénétrer dans les « royaumes de lumière » doit faire un paquet de toutes les notions « commerciales » de la religion et le jeter loin de lui avant de pouvoir être admis dans l'enceinte. Ce n'est pas que par la prière nous n'obtenions pas ce que nous voulons, mais c'est là une religion basse et vulgaire, une religion de mendiant. « Il est bien fou, celui qui, vivant au bord du Gange, creuse un petit puits pour avoir de l'eau. Il est vraiment fou, celui qui, arrivant dans une mine de diamants, se met à chercher des perles de verre. » Ces prières pour obtenir la santé, la richesse, la prospérité matérielle ne sont pas de la *bhakti*. Elles sont la forme la plus basse du *Karma-Yoga*. La *bhakti* est une chose plus haute. Nous luttons pour être admis en la présence du Roi des rois. Nous ne pouvons pas entrer en habits de mendiant. Si nous voulions être reçus en audience par un empereur, nous admettrait-on en loques et en haillons ? Certainement pas. Les laquais nous chasseraient. Or Celui-ci est l'Empereur des empereurs et nous ne pourrions jamais paraître devant Lui en tenue de mendiant. Les marchands et les boutiquiers ne seront jamais admis, car Là on ne peut ni vendre ni acheter. Nous lisons dans la Bible que Jésus chassa du temple les marchands.

Aussi va-t-il sans dire que pour devenir un *bhakta*, la première chose à faire est de renoncer à tout désir du paradis, etc. Ce genre de paradis serait cette terre, en un peu mieux. Dans la conception chrétienne, le ciel est un lieu de jouissance plus intense. Comment cela peut-il être Dieu ? Tout ce désir d'aller au ciel est un désir de jouissance. Il faut y renoncer. L'amour du *bhakta* doit être absolument pur et désintéressé ; il ne cherche rien pour soi-même, pas plus ici-bas que dans l'au-delà.

« Abandonnant tout désir de joie ou de bonheur, de profit ou de perte, adorez Dieu nuit et jour ; pas un instant ne doit être gaspillé. »

« Abandonnant toutes autres pensées, l'esprit tout entier adore Dieu nuit et jour. Lorsque Dieu est adoré ainsi jour et nuit, Il Se révèle et Il Se fait sentir à Ses adorateurs. »

★★

Jeudi 1^{er} août.

Le véritable gourou est celui par qui nous recevons notre influx spirituel. Il est le canal par lequel le courant spirituel coule vers nous, le lien qui nous relie à tout le monde spirituel. Une trop grande foi en la personnalité tend à provoquer la faiblesse et l'idolâtrie, mais un amour intense pour le gourou rend possible une croissance rapide en nous mettant en contact avec le gourou intérieur. Adorons notre gourou s'il y a réellement de la vérité en lui ; cette *Gourou-bhakti* (dévotion au gourou) nous conduira rapidement à ce qu'il y a de plus élevé.

Shrî Râmakrishna avait la pureté d'un petit enfant. Il ne toucha jamais d'argent de sa vie, et en lui toute luxure était annihilée. Nous ne devons pas demander aux grands instructeurs religieux de nous enseigner les sciences physiques, car toute leur énergie est passée dans le domaine spirituel. En Shrî Râmakrishna Paramahansa, l'homme était tout à fait mort et il ne subsistait que Dieu ; il ne pouvait réellement plus voir le mal ; littéralement, « il avait les yeux trop purs pour voir l'iniquité ». La pureté de ces quelques *paramahansas* est tout ce qui empêche le monde de se dissocier. S'ils mouraient tous et nous abandonnaient, le monde s'en irait en morceaux. Ils font le

bien par le seul fait qu'ils sont, et ils ne le savent pas ; ils sont, et c'est tout.

★★

Les livres ne font que nous suggérer la lumière intérieure et le moyen de la faire jaillir, mais nous ne pouvons les comprendre que lorsque nous avons nous-mêmes acquis la connaissance. Lorsque pour nous cette lumière intérieure a brillé, quittons les livres et ne regardons plus qu'au dedans de nous. Nous avons en nous tout ce qui est dans les livres et mille fois plus. Ne perdons jamais confiance en nous-mêmes ; nous pouvons tout faire dans cet univers. Ne faiblissons jamais, toute la puissance est à nous.

Si la religion et la vie dépendent de livres, ou de l'existence de n'importe quel prophète, alors périssent tous les livres, périsse la religion ! La religion est en nous. Nul livre, nul maître ne peut faire plus que nous aider à la trouver, et même sans eux nous pouvons trouver en nous toute vérité. Et pourtant soyons reconnaissants aux livres et aux maîtres sans en être les esclaves. Adorons notre gourou comme nous adorons Dieu, mais ne lui obéissons pas aveuglément ; aimons-le tant que nous voudrions, mais pensons par nous-même. Nulle croyance aveugle ne peut nous sauver ; nous devons faire notre propre salut. N'ayons que cette idée de Dieu, qu'Il est un éternel secours.

Il faut que la liberté et l'amour le plus élevé aillent de pair, alors ni l'un ni l'autre ne deviendra une servitude. Nous ne pouvons rien donner à Dieu ; Il nous donne tout. Il est le Gourou des gourous. Nous trouverons ensuite qu'il est « l'Âme de nos âmes », notre Moi lui-même. Rien d'étonnant que nous L'aimions. Il est l'Âme de nos âmes ; qui d'autre, quoi d'autre pourrions-nous aimer ? Nous vou-

lons être « la flamme immobile, qui brûle sans chaleur et sans fumée ». A qui pourrions-nous rendre service quand nous ne voyons que Dieu ? Nous ne pouvons pas faire de bien à Dieu. Tout doute s'évanouit, tout est « identité ». Si nous faisons le bien, nous le faisons à nous-mêmes. Sentons que celui qui reçoit est supérieur à celui qui donne. Nous servons notre prochain parce que nous lui sommes inférieur, non pas parce qu'il est bas et que nous sommes plus haut. Donnons comme la rose donne son parfum, parce qu'il est de sa nature de donner ainsi, en toute insouciance.

Le grand réformateur hindou, Râjah Ram Mohan Roy, donna un merveilleux exemple de ce travail sans égoïsme. Il consacra toute sa vie à secourir l'Inde. C'est lui qui mit un terme à la coutume qui laissait monter les veuves sur le bûcher de leur mari. On croit souvent que cette réforme fut due exclusivement aux Anglais, mais ce fut Ram Mohan Roy qui déclencha le mouvement contre cette coutume et qui réussit à obtenir l'appui du gouvernement pour la faire cesser. Jusqu'à ce qu'il eût commencé son agitation, les Anglais ne firent rien. Il fonda également l'importante association religieuse appelée Brâhmo-Samâj, et versa cent mille dollars pour fonder une université. Ensuite il s'en alla et dit à ses collaborateurs de continuer sans lui. Il ne se souciait nullement de la célébrité ni de ce qu'il pouvait obtenir pour lui-même.

★★

Il existe des séries sans fin de manifestations, comme des manèges de chevaux de bois, sur lesquels les âmes, pour ainsi dire, tourneraient sans cesse. Les séries sont éternelles ; des âmes individuelles sortent de la ronde, mais les

événements se répètent éternellement et c'est pourquoi l'on peut connaître son passé et son avenir, parce que tout est réellement dans le présent. Lorsque l'âme est rivée à une certaine chaîne, elle doit passer par les expériences de cette chaîne. D'une série les âmes passent à d'autres séries ; de certaines elles échappent à jamais en se rendant compte qu'elles sont Brahman. En saisissant un événement important d'une chaîne et en s'y cramponnant, on peut attirer toute la chaîne à soi et la déchiffrer. Ce pouvoir s'acquiert facilement, mais il est sans valeur réelle, et pour le pratiquer, il faut y consacrer une partie de notre force spirituelle. Ne cherchons pas ces choses-là, adorons Dieu.

★★

Vendredi 2 août.

Nishthâ (la dévotion à un seul Idéal) est le commencement de la réalisation. Butinons le miel de toutes les fleurs, soyons le compagnon et l'ami de tous, soyons respectueux envers tous, disons à chacun : « Oui, mon frère ; oui, ma sœur », mais continuons avec fermeté notre propre chemin. A une étape plus avancée, on se met réellement dans la pensée d'autrui. Si je suis tout, pourquoi ne pourrais-je avoir pour mon frère de sympathie réelle et active, et voir avec ses yeux ? Tant que je suis faible, je dois me tenir sur une même voie (*nishthâ*), mais lorsque je serai fort, je pourrai sentir avec autrui et être en parfaite sympathie avec ses idées.

La vieille conception était : « Développer une seule idée aux dépens de tout le reste. » La méthode moderne est un « développement harmonieusement équilibré ». Une troisième solution consiste à « développer l'esprit et s'en rendre

maître » ; puis à mettre l'esprit où l'on désire le mettre ; les résultats viennent rapidement. C'est ainsi qu'on peut se développer de la façon la plus vraie. Apprenons la concentration et utilisons-la dans n'importe quelle direction ; ainsi nous ne perdrons rien. Celui qui possède le tout doit avoir aussi les parties. Le dualisme est compris dans l'advaitisme (monisme).

★ ★

Il existe deux sortes de *samādhi* : je me concentre sur moi-même, puis je me concentre et il se fait une unité du sujet et de l'objet¹.

Nous devons pouvoir sympathiser pleinement avec chaque chose particulière, puis, d'un bond, retourner immédiatement au monisme le plus élevé. Après s'être rendu parfait, on se limite volontairement. Mettons toute notre puissance dans chaque action. Soyons capables de devenir dualistes pour un moment et d'oublier l'*advaita*, mais restons capables aussi d'y retourner dès que nous le voudrons.

★ ★

Toute cause et tout effet sont *Mâyá*, et nous arriverons à comprendre que tout ce que nous voyons est aussi incohérent que le sont maintenant pour nous les contes de fées de notre enfance. Il n'existe en réalité ni cause, ni effet, et nous finirons par le savoir. Alors, si nous le pouvons, abaïssons notre intellect pour laisser n'importe quelle allé-

1. C'est-à-dire : la première sorte de *samādhi* est lorsque je me concentre sur moi-même, la seconde est lorsque je vais plus loin dans la concentration et que je réalise l'unité du sujet et de l'objet.

gorie traverser notre esprit, sans que nous posions de questions sur sa vraisemblance. Développons en nous l'amour des images et de la belle poésie et nous pourrions jouir de toutes les mythologies comme d'autant de poèmes. N'abordons pas la mythologie avec des conceptions d'historien ou de logicien. Laissons-en le courant couler dans notre esprit ; laissons-la tourner comme une torche devant nos yeux, sans demander qui la tient, et nous verrons le cercle de feu ; ce qu'elle contient de vérité restera dans notre esprit.

Les auteurs de toutes les mythologies écrivirent en symboles ce qu'ils voyaient et entendaient ; ils peignirent des tableaux aimables. Ne cherchons pas à extraire le thème au risque de détruire le tableau ; laissons les images telles qu'elles sont et laissons-les agir sur nous. Ne les jugeons que par leurs effets et prenons tout ce qu'elles ont de bon.

★ ★

Seule notre propre volonté répond à notre prière, mais elle se montre aux différents esprits sous les apparences de diverses conceptions religieuses. Nous pouvons l'appeler Bouddha, Jésus, Krishna, Jéhovah, Allah ou Agni, mais c'est toujours le Moi, le « je ».

★ ★

Les conceptions évoluent, mais les allégories qui les présentent sont dépourvues de valeur historique. Les visions de Moïse ont plus de chances que les nôtres d'être fausses, parce que nous disposons de plus de connaissance et que nous sommes moins sujets aux illusions.

Les livres nous sont inutiles jusqu'à ce que notre propre livre s'ouvre, et alors tous les autres livres sont bons dans la mesure où ils confirment le nôtre. C'est le fort qui comprend la force. C'est l'éléphant et non le rat qui peut comprendre le lion. Comment pouvons-nous comprendre Jésus tant que nous ne sommes pas ses égaux ? Qu'on nourrisse cinq mille hommes avec deux pains ou deux hommes avec cinq pains, c'est toujours dans le rêve ; aucun des deux n'est réel et n'affecte l'autre. Seule la magnanimité comprend la magnanimité, seul Dieu peut réaliser Dieu. Le rêve n'est autre que le rêveur ; il n'a pas d'autre base. Le rêve et le rêveur ne sont pas deux choses différentes. Le thème qui se retrouve dans toute la symphonie est « Je suis Lui, je suis Lui » ; toutes les autres mélodies n'en sont que des variations et n'affectent pas le véritable thème. Nous sommes les livres vivants, et les livres ne sont que les paroles que nous avons prononcées. Tout est le Dieu vivant, le Christ vivant ; voyons-Le comme tel. Lisons l'homme ; il est le poème vivant. Nous sommes la lumière qui illumine toutes les Bibles, tous les Christ, tous les Bouddha qui existèrent jamais. Sans cela pour nous ils seraient morts, ils ne vivraient pas.

Tenons-nous sur notre propre Moi.

Le cadavre ne ressent plus rien ; faisons de notre corps un cadavre et cessons de nous identifier avec lui.

★★

Samedi 3 août.

Les individus qui doivent obtenir leur libération dans cette existence ont à vivre des milliers d'années en une

seule vie. Ils doivent être en avance sur leur époque, mais les masses peuvent seulement ramper. C'est ainsi que nous avons des Christ et des Bouddha.

★★

Il y avait une fois une reine hindoue qui désirait tellement que tous ses enfants atteignent à la libération dès cette existence, qu'elle voulut être seule à s'occuper d'eux ; quand elle les berçait pour les endormir, elle leur chantait toujours la même chanson : « *Tat tvam asi, Tat tvam asi* » (Tu es Cela, Tu es Cela). Trois d'entre eux se firent *sannyásins*, mais le quatrième fut emmené et élevé pour être roi. Lorsqu'il quitta la maison, sa mère lui donna un morceau de papier en lui disant de le lire quand il serait grand. Sur ce morceau de papier était écrit : « Dieu seul est vrai. Tout le reste est faux. L'âme ne tue jamais et n'est jamais tuée. Vis seul ou dans la compagnie de saints hommes. » Lorsque le jeune prince lut ce message, il renonça immédiatement au monde, et, comme ses frères, se fit *sannyásin*.

Abandonnons ! Renonçons au monde ! Maintenant nous sommes comme des chiens qui se seraient faulés dans une cuisie et y dévoreraient un morceau de viande, tremblant et guettant sans cesse si quelqu'un ne vient pas les chasser. Au lieu de cela, soyons des rois, sachons que nous possédons le monde. Cela n'arrivera jamais tant que nous n'aurons pas renoncé au monde ; alors il cessera de nous asservir. Renonçons mentalement si nous ne le faisons pas matériellement. Renonçons du plus profond de notre cœur. Ayons *vairāgya* (la renonciation). C'est cela le véritable sacrifice, et tant qu'on ne l'a pas fait, on ne peut pas

atteindre à la spiritualité. Ne désirons rien, car la chose que nous désirons, nous l'obtenons, et elle amène avec elle une effroyable servitude. Nous n'arrivons qu'à « faire pousser des nez sur nous », comme dans l'histoire de l'homme qui avait trois vœux à formuler¹. Nous n'obtiendrons jamais la liberté tant que nous ne compterons pas exclusivement sur nous-même. « Le Moi est le sauveur du moi, et nul autre. »

Apprenons à nous sentir dans d'autres corps, à savoir que nous sommes tous un. Jetons au vent tout le reste, qui n'est que sottise. Rejetons toutes nos actions, bonnes ou mauvaises, et n'y pensons plus jamais. Ce qui est fait est fait. Rejetons les superstitions. N'ayons aucune faiblesse, même en face de la mort. Ne nous repentons pas,

1. Un pauvre homme réussit une fois à se rendre propice un certain dieu, et le dieu lui promit d'exaucer trois vœux que l'homme ferait en jetant chaque fois les dés. Tout heureux, l'homme rentra chez lui et annonça la bonne nouvelle à sa femme. Celle-ci, toute joyeuse, lui dit aussitôt de demander d'abord la richesse, mais le mari répondit : Nous avons tous deux un nez petit et vilain qui nous rend ridicules. Demandons d'abord de beaux nez aquilins. Toute la richesse du monde ne nous enlèvera pas notre difformité. » Mais la femme voulait la richesse d'abord ; elle saisit la main de son mari pour l'empêcher de jeter les dés. Il dégaa sa main et jeta bien vite les dés en criant : « Ayons tous deux de magnifiques nez et rien que des nez. » Aussitôt leurs corps furent couverts de très beaux nez, mais ceux-ci étaient tellement gênants, que le mari et la femme furent d'accord pour demander, au deuxième vœu, d'en être débarrassés. Ce qui fut fait, et tous les nez disparurent, le leur y compris. Ils restèrent ainsi sans aucun nez. Ils avaient gaspillé deux des trois vœux. Absolument désolés, ils ne savaient plus que faire, et il ne leur restait plus qu'un vœu à formuler. Ayant perdu leur nez, ils étaient encore plus laids qu'auparavant. Ils ne pouvaient même pas penser se montrer en cet état. Ils auraient bien voulu avoir chacun un beau nez, mais ils craignaient qu'on ne leur posât des questions sur cette transformation, et qu'on se moquât d'eux parce qu'avec trois souhaits à formuler ils n'avaient pas réussi à améliorer leur état. Aussi tombèrent-ils d'accord de demander le retour de leur nez petit et laid, et ils jetèrent les dés.

ne ruminons pas sur nos actions passées et ne nous rappelons pas nos bonnes actions ; soyons *ázad* (libre). Le faible, le timoré, l'ignorant n'atteindront jamais *Atman*. Nous ne pouvons pas défaire ce qui est fait, et nous devons en subir les conséquences ; attendons-les de pied ferme, mais ayons soin de ne jamais répéter les mêmes erreurs. Abandonnons au Seigneur le fardeau de toute action ; donnons tout, ce qui est mauvais comme ce qui est bon. Ne gardons pas le bon pour donner seulement le mauvais. Ne nous aidons pas, et Dieu nous aidera.

« En buvant à la coupe du désir, le monde devient fou. » Le jour et la nuit ne viennent jamais en même temps ; de même le désir et le Seigneur ne pourront jamais venir ensemble. Renonçons au désir.

★
★

Dire « nourriture, nourriture », n'est pas du tout la même chose que manger ; dire « de l'eau, de l'eau » est très différent de boire. Ainsi, en ne faisant que répéter le mot « Dieu, Dieu », nous ne pouvons espérer parvenir à la réalisation. Nous devons faire un effort, et le mettre en pratique.

Ce n'est qu'en retombant dans l'océan que la vague peut devenir illimitée ; en tant que vague elle ne le sera jamais. Après qu'elle est devenue l'océan, elle peut redevenir vague, aussi grande qu'elle veut. Rompons cette identification de nous-mêmes avec le courant et sachons que nous sommes libres.

La véritable philosophie est la systématisation de certaines perceptions. Le rôle de l'intellect prend fin là où la religion commence. L'inspiration est très supérieure à

la raison, mais elle ne doit pas la contredire. La raison est l'outil grossier avec lequel faire le gros travail ; l'inspiration est la lumière qui brille et nous montre toute vérité. La volonté de faire une chose n'est pas nécessairement de l'inspiration.

La progression en Mâyâ est un cercle qui nous ramène au point de départ, mais nous partons dans l'ignorance et nous arrivons avec toute la connaissance. L'adoration de Dieu, l'adoration de ceux qui sont saints, la concentration et la méditation, et le travail sans égoïsme sont les moyens de ronger les mailles du filet de Mâyâ ; mais il nous faut d'abord un grand désir de nous libérer. L'éclair qui viendra illuminer notre obscurité est en nous : c'est la connaissance qui est notre nature (il n'existe pas d'héritage auquel nous donne droit notre naissance, car nous ne sommes jamais né) ; tout ce que nous avons à faire est de chasser les nuages qui la recouvrent.

Renonçons à tout désir de jouissance sur terre ou au ciel. Rendons-nous maître des organes de nos sens, maître de notre esprit. Supportons toutes les choses pénibles sans même savoir que nous en sommes malheureux. Ne pensons à rien d'autre que la libération. Ayons foi dans notre gourou, dans ses enseignements et ayons la certitude que nous pouvons être libéré. Disons : « *Soham, soham* » quoi qu'il arrive. Répétons-nous cela même en mangeant, en marchant, en souffrant, répétons incessamment à notre esprit que ce que nous voyons n'a jamais existé, qu'il existe uniquement « Moi ». Un éclair, et le rêve s'évanouira. Pensons jour et nuit que cet univers est zéro et que seul Dieu est. Ayons un désir intense de nous libérer.

Tous les parents, tous les amis, ne sont pour nous que de vieux puits desséchés ; nous y tombons, nous y rêvons de devoir et de servitude et cela ne finit jamais. Ne créons pas d'illusion en aidant qui que ce soit. C'est comme le figuier des banians, qui s'étend toujours davantage. Si nous sommes dualistes, nous sommes fous de vouloir aider Dieu. Si nous sommes monistes, nous savons que nous sommes Dieu — et alors où est le devoir ? Nous n'avons nul devoir envers un mari, un enfant, un ami. Prenons les choses comme elles viennent, restons immobiles et allons où le courant porte notre corps, montons avec la marée, et descendons avec elle. Laissons mourir le corps ; cette notion de corps n'est qu'une vieille fable désuète. « Arrête-toi et sache que je suis Dieu. »

La seule existence est le présent. Il n'existe ni passé, ni avenir, même en pensée, parce que lorsque nous le pensons, nous en faisons un présent. Abandonnons toutes choses et laissons-les flotter où elles voudront. Tout ce monde n'est qu'un mirage ; ne nous laissons plus leurrer par lui. Nous l'avons pris pour ce qu'il n'était pas, maintenant voyons-le tel qu'il est. Si le corps est entraîné n'importe où, laissons-le aller ; que vous importe où est le corps ? Cette conception tyrannique de devoir est un poison terrible qui détruit le monde.

N'attendons pas que vienne le jour où nous nous reposerons en jouant de la harpe ; pourquoi ne pas prendre une harpe et commencer tout de suite ? Pourquoi attendre le paradis ? Que ce soit ici-même ! Au ciel on ne se marie pas et on ne se donne pas en mariage ; pourquoi ne pas se conduire ainsi dès maintenant ? La robe jaune du *sannyâsin* est le signe de l'homme libre. Dépouillons-nous des hardes de mendiant que porte le monde ; portons le drapeau de la liberté, la robe couleur ocre.

*
**

Dimanche 4 août.

« Celui qu'on adore sans Le connaître, c'est Lui que je viens t'annoncer¹. »

Ce seul et unique Dieu est le plus connu de tout ce qui est connu. Il est l'unique que nous voyons partout. Tous connaissent leur propre moi, tous savent « je suis », même les animaux. Tout ce que nous connaissons est la projection du « Moi ». Enseignons cela aux enfants, ils peuvent le comprendre. Toutes les religions ont adoré le Moi, même si elles l'ont fait inconsciemment, parce qu'il n'existe rien d'autre.

Cet attachement indécent à la vie telle que nous la connaissons ici est la source de tout le mal. C'est la cause de toutes ces tromperies et de tous ces larcins. L'attachement fait de l'argent un dieu, et tous les vices et toutes les terreurs viennent à sa suite. Ne donnons de valeur à rien de matériel et ne nous y attachons pas. Si nous ne nous attachons à rien, pas même à la vie, la crainte n'existe plus. « Celui-là chemine d'une mort à une autre mort qui voit dans ce monde la multiplicité. » Lorsque nous voyons que tout est un, il ne saurait y avoir pour nous ni mort physique ni mort mentale. Tous les corps sont à moi, ainsi même le corps est éternel, puisque l'arbre, l'animal, le soleil, la lune, l'univers lui-même sont compris dans mon corps ; alors comment mon corps pourrait-il mourir ? Tout esprit, toute pensée m'appartiennent, alors comment la mort pourrait-elle venir ? Le Moi ne naît jamais et ne meurt jamais. Lorsque nous nous rendons compte de cela,

1. Actes des Apôtres, XVII, 23.

tous les doutes s'évanouissent. « Je suis, je sais, j'aime » sont des choses qu'on ne saurait jamais mettre en doute. Je ne peux pas avoir faim, car tout ce qui se mange, c'est moi qui le mange. Si nous perdons un cheveu, nous ne pensons pas que nous mourons ; et si un corps meurt, c'est comme si un cheveu tombait.

*
**

Le supraconscient est Dieu, il est au delà de la parole, de la pensée, de la conscience... Il existe trois états : la brutalité (*tamas*), l'humanité (*rajas*) et la divinité (*sattva*). Ceux qui atteignent l'état le plus élevé sont, simplement. Là le devoir s'éteint ; ils n'y font qu'aimer et, tels des aimants, attirent les autres à soi. C'est la liberté. On n'accomplit plus d'acte moral, mais quelle que soit l'action qu'on fait, elle est toujours morale. Le *brahmavit* (celui qui connaît Dieu) est au-dessus de tous les dieux. Les anges vinrent adorer Jésus lorsqu'il eut triomphé du mirage et dit : « Vade retro, Satana. » Nul ne peut aider un *brahmavit*, l'univers lui-même se prosterne devant lui. Tous ses désirs se réalisent, son esprit purifie les autres ; si donc vous voulez atteindre au plus haut, adorez le *brahmavit*. Lorsque nous possédons les trois grands « dons de Dieu » : un corps humain, un désir intense d'être libre et l'aide d'une grande âme qui nous tend la main¹, alors pour nous la libération est certaine. *Mukti* est à nous.

*
**

Lorsque le corps meurt à jamais, c'est le *nirvâna*. C'est

1. Shankarâchârya, *Vivekachudamani*.

l'aspect négatif qui dit : « Je ne suis pas ceci, ni ceci, ni ceci. » Le Védānta fait un pas de plus et affirme l'aspect positif, *muktī* ou liberté. « Je suis Existence absolue, Connaissance absolue, Béatitude absolue¹, je suis Lui. » Cela, c'est le Védānta, qui est la clef de voûte de l'arche parfaite.

La grande majorité des adeptes du bouddhisme septentrional croient en *muktī* et sont en réalité des védantistes. Seule l'école de Ceylan voit dans le *nirvāna* l'annihilation.

Aucune croyance ou incrédulité ne peut tuer le Moi. Ce qui vient avec la croyance et s'en va avec l'incrédulité n'est qu'un leurre. Rien ne peut toucher l'Atman. « Je salue mon propre Moi. » « Je porte la lumière en moi, je me salue, je suis Brahman. » Le corps est une chambre obscure ; lorsque nous y entrons, il s'illumine, il devient vivant. Rien ne pourra jamais affecter cette illumination ; elle ne peut pas être détruite. Elle pourra être masquée, mais jamais détruite.

★★

La femme souffre depuis des éternités et cela lui a donné une patience infinie, une persévérance infinie. Elle se cramponne à une idée. C'est ce qui fait d'elle le soutien des religions même superstitieuses et du clergé dans tous les pays ; c'est aussi ce qui la libérera.

A notre époque, Dieu devrait être adoré comme « Mère », comme Énergie Infinie. Cela conduirait à la pureté, et ici, en Amérique, une énergie formidable se développerait. Aucun temple ici ne nous oppresse, per-

1. *Suchchidānanda*.

sonne ne souffre comme on souffre dans les pays plus pauvres. Il vous faut devenir védantistes et vivre cette grande pensée ; il faut qu'elle parvienne aux masses, et ce n'est que dans une Amérique libre que c'est possible. Dans l'Inde ces idées furent émises par des hommes isolés comme Bouddha, Shankarāchārya et d'autres, mais les masses ne les ont pas retenues. Le nouveau cycle doit voir les masses vivre le Védānta, et c'est par les femmes que cela se fera.

« Conserve la Mère Bien-aimée, resplendissante, avec tout son soin, dans le plus profond de ton cœur.

« Ne laisse pénétrer nul mauvais conseiller ; que toi et moi, mon cœur, soyons seuls à voir Mère.

« Rejette tout excepté ta langue, tu en as besoin pour répéter : Mère, Mère ! »

« Tu es au delà de tout ce qui vit !

« Luce de ma vie. Ame de mon âme ! »

★★

L'esprit est un instrument dans la main de l'Atman tout comme le corps est un instrument dans la main de l'esprit. La matière est le mouvement extérieur, l'esprit est le mouvement intérieur. Tout changement a dans le temps un commencement et une fin.

Si l'Atman est immuable, Il doit être parfait ; s'Il est parfait, Il doit être infini, et s'Il est infini, Il doit n'être qu'Un ; il ne saurait exister deux infinis. L'Atman, le Moi, ne peut donc être qu'Un. Bien qu'Il semble être varié, en réalité il n'est qu'Un. Si un homme marche dans la direction du soleil, il verra à chaque pas un soleil différent, et pourtant ce sera toujours le même soleil.

Asti (le fait d'être), est la base de toute unité ; aussitôt que la base est trouvée, la perfection s'ensuit. Si toutes les couleurs pouvaient se résoudre en une seule, il n'y aurait plus de peinture. L'unité parfaite est repos ; nous rapportons toutes les manifestations à un seul Etre. Taoïstes, confucianistes, bouddhistes, hindous, juifs, mahométans, chrétiens et zoroastriens ont tous prêché la règle d'or, et presque dans les mêmes termes. Mais seuls les hindous en ont expliqué la raison, parce qu'ils ont vu cette raison : l'homme doit aider son prochain parce que son prochain est lui-même. Il n'existe qu'Un.

De tous les grands instructeurs religieux que le monde a connus, seuls Lao-Tse, Bouddha et Jésus sont allés au delà de la règle d'or et ont dit : « Faites le bien à vos ennemis », « Aimez ceux qui vous haïssent ».

Les principes existent ; nous ne les créons pas, nous ne faisons que les découvrir... La religion consiste uniquement en « réalisation ». Les doctrines sont des méthodes, elles ne sont pas la religion. Toutes les religions différentes ne sont que des applications de la religion unique, adaptées aux besoins des différents peuples. Les théories n'amènent que des querelles. Le Nom de Dieu, qui devrait amener avec lui la paix, a été cause de la moitié des effusions de sang dans le monde. Allez à la source. Demandez à Dieu ce qu'Il est ! S'Il ne répond pas, c'est qu'Il n'existe pas ; mais toutes les religions nous déclarent qu'Il répond.

Si nous n'avons pas nous-même quelque chose à dire, comment pouvons-nous avoir la moindre idée de ce qu'ont dit les autres ? Ne nous cramponnons pas à de vieilles superstitions ; soyons toujours prêt à recevoir des vérités nouvelles. « Ce sont des sots, ceux qui tiennent à boire l'eau stagnante d'un puits creusé par leurs ancêtres, et qui refusent l'eau pure d'un puits creusé par d'autres. » Jus-

qu'à ce que nous réalisons Dieu pour nous-même, nous ne saurons rien de Lui. Tout homme est parfait de par sa nature ; les prophètes ont manifesté cette perfection, mais elle est latente en chacun de nous. Comment pouvons-nous comprendre que Moïse a vu Dieu si nous ne Le voyons pas nous aussi ? Si Dieu est jamais venu à quiconque, Il viendra à moi. J'irai directement à Dieu ; qu'Il me parle ! Je ne peux pas prendre pour base une croyance ; ce serait athéisme et blasphème. Si Dieu a parlé à un homme, il y a deux mille ans dans les déserts de l'Arabie, Il peut aussi me parler aujourd'hui. Sinon comment puis-je savoir qu'Il n'est pas mort ? Allons à Dieu par n'importe quel chemin que nous puissions prendre, mais allons à Lui. Prenons garde toutefois de ne bousculer personne.

Ceux qui savent doivent avoir pitié des ignorants. Celui qui sait est prêt à faire le sacrifice de son corps, même pour une fourmi, parce qu'il sait que le corps n'est rien.

Lundi 5 août.

Est-il nécessaire de passer par toutes les étapes inférieures pour atteindre la plus élevée, ou bien peut-on l'atteindre directement, tout de suite ? Le jeune Américain moderne met vingt-cinq ans à faire ce qui prenait des siècles à ses pères. L'Hindou arrive en vingt ans au niveau atteint par ses ancêtres en huit mille ans. Dans le domaine physique, l'embryon parcourt dans la matrice toute la route depuis l'amibe jusqu'à l'homme ; c'est ce que nous enseigne la science moderne. Le Védânta va plus loin : il déclare que nous devons non seulement vivre la vie de toute

l'humanité passée, mais aussi la vie future de toute l'humanité. Celui qui vit tout le passé est l'homme instruit ; celui qui vit tout l'avenir est le *jivanmukta*, qui est libre à jamais.

Le temps n'est que la mesure de nos pensées ; la pensée étant d'autre part inconcevablement rapide, il n'est pas de limite à la vitesse avec laquelle nous pouvons vivre la vie qui est devant nous. Aussi ne peut-on pas dire combien de temps il faudrait pour vivre toute la vie future. Ce pourrait être une seconde et ce pourrait être cinquante existences. Cela dépend de l'intensité du désir. L'enseignement doit donc être adapté aux besoins du disciple. Le feu qui dévore est prêt pour tous ; même l'eau et les blocs de glace se consomment rapidement. Tirons une charge de petit plomb et l'un au moins des plombs touchera ce que nous avons visé ; donnons à un homme toute une collection de vérités, et il y prendra immédiatement ce qui lui convient. Les vies passées ont modelé nos tendances ; donnons au disciple ce qui est conforme à sa tendance. Prenons pour base de notre enseignement l'intellectuel, le mystique, le dévot ou l'homme pratique, mais enseignons les autres également. L'intellect doit avoir pour contrepoids un peu d'amour, la nature mystique doit être équilibrée par de la raison et la conception pratique doit avoir sa place dans toutes les méthodes. Prenons chacun où il se trouve et poussons-le en avant. L'enseignement religieux doit toujours être constructif, et jamais destructif.

Chaque tendance nous révèle ce que fut l'œuvre des vies passées, et nous montre la ligne, le rayon que doit suivre l'individu. Tous les rayons conduisent au centre. N'essayons jamais de troubler les tendances de quiconque ; cela ne fait que retarder le maître et le disciple. Quand nous enseignons le *Jñāna-Yoga*, nous devons être un *jñānin*

et nous placer mentalement au point précis où se trouve celui que nous instruisons. De même pour tous les autres *yogas*. Développons chaque faculté comme si c'était la seule, c'est le véritable secret de ce qu'on appelle le développement harmonieux. Cela signifie : développons-nous à la fois extensivement et intensivement ; que l'un ne se fasse pas aux dépens de l'autre. Nous sommes infini. En nous il n'est aucune limitation ; nous pouvons être aussi intense que le mahométan le plus dévôt et aussi large que l'athée le plus violent.

Pour y parvenir, il ne faut pas fixer l'esprit sur un seul objet, mais développer et maîtriser l'esprit lui-même ; alors on peut l'orienter dans la direction que l'on choisit. Ainsi l'on reste à la fois intensif et extensif. Sentons le *jñāna* comme si c'était tout ce qui est, puis faisons-en autant pour la *bhakti*, pour le *rāja* et pour le *karma*. Abandonnons les vagues et allons à l'océan, nous y aurons les vagues autant que nous voudrons. Soyons maître du « lac » de notre propre esprit, sans quoi nous ne pourrions pas comprendre celui de notre prochain.

Le véritable instructeur est celui qui peut apporter toute sa force à la tendance de celui qu'il instruit. Sans réelle sympathie, nous ne pouvons jamais bien enseigner. Renonçons à l'idée que l'homme est un être responsable ; seul l'homme parfait est responsable. L'ignorant a bu à grandes gorgées dans la coupe de l'illusion, et il n'est pas sain d'esprit. Celui qui sait doit avoir pour l'ignorant une patience infinie. N'ayons pour lui que de l'amour, cherchons la maladie qui lui a fait voir le monde sous un faux jour, puis aidons-le à guérir et à trouver une vision exacte. Rappelons-nous toujours que seul celui qui est libre a son libre-arbitre ; tous les autres sont en esclavage et ne sont pas responsables de ce qu'ils font. La volonté en tant que

volonté est asservie. Lorsque la neige fond sur les sommets des Himâlayas, l'eau qui coule est libre ; mais quand elle devient un fleuve, elle est emprisonnée entre les rives ; pourtant son premier élan l'entraîne jusqu'à la mer et elle y recouvre sa liberté. La première transformation est la « chute » de l'homme ; la seconde est la « résurrection ». Pas un atome ne peut être en repos avant d'avoir trouvé sa liberté.

Certaines imaginations nous aident à briser les chaînes des autres. Tout l'univers est imagination, mais une série de visions nous guérit d'une autre série. Celles qui nous disent qu'existent dans le monde le péché, la douleur et la mort sont terribles, mais les autres qui nous répètent toujours : « Je suis pur, Dieu existe, la douleur n'existe pas », sont bonnes et nous aident à échapper aux premières. L'imagination la plus haute, celle qui peut briser toutes les chaînes, est celle du Dieu Personnel.

« *Om tat sat* » est la seule chose au delà de Mâyâ, mais Dieu existe éternellement. Tant qu'existeront les chutes du Niagara, l'arc-en-ciel qu'on y voit existera aussi ; mais l'eau s'écoule continuellement. Les chutes sont l'univers, l'arc-en-ciel est le Dieu Personnel, et tous deux sont éternels. Tant que l'univers existe, Dieu existe aussi. Dieu crée l'univers et l'univers crée Dieu et tous deux sont éternels. Mâyâ n'est ni existence ni non-existence. Les chutes du Niagara et l'arc-en-ciel sont l'éternel changeant, Brahman vu à travers Mâyâ. Les zoroastriens et les chrétiens divisent Mâyâ en deux, appellent la bonne moitié « Dieu » et la mauvaise moitié « diable ». Le Védânta prend Mâyâ¹ comme un tout, et reconnaît au delà d'elle une unité : Brahman.

1. Voir *Jñâna-Yoga*, pages 67-92.

★★

Mahomet s'aperçut que le christianisme s'écartait de la famille sémitique ; ses enseignements tendirent à montrer que le christianisme devait rester une religion sémitique, devait s'en tenir à un Dieu unique. La conception aryenne : « Moi et mon Père ne faisons qu'un » le révoltait et le terrifiait. En réalité, l'idée de la Trinité était un grand progrès sur la conception dualiste d'un Jéhovah à jamais distinct de l'homme. La notion de l'incarnation fut le premier maillon de l'enchaînement d'idées qui conduisit à faire reconnaître l'unité de Dieu et de l'homme. Dieu, apparaissant d'abord sous une forme humaine, puis réapparaissant à diverses autres époques sous d'autres formes, est finalement reconnu comme étant dans chaque forme humaine, dans tous les hommes. Le monisme est l'étape la plus haute, le monothéisme est une étape inférieure. L'imagination peut nous conduire au point le plus haut, plus facilement et plus vite que la raison elle-même.

Que quelques-uns aillent à l'écart vivre pour Dieu seul et sauvegardent la religion pour le monde ! N'ayons pas la prétention d'être comme Janaka¹ alors que nous n'engendrons que des illusions. (Janaka signifie « qui engendee » ; c'était le nom d'un roi qui, tout en conservant son royaume par amour pour son peuple, avait mentalement renoncé à tout.) Soyons francs et disons : « J'aperçois l'idéal, mais je ne peux pas encore m'en approcher. » Ne faisons pas semblant de renoncer alors que nous ne renonçons pas. Si nous renonçons, soyons fermes. Si cent hommes tombent dans la mêlée, saisissons le drapeau et

1. Voir *Les Yogas pratiques*, pages 93-94

continuons d'avancer. Dieu reste vrai malgré tout; peu important ceux qui périssent. Que celui qui tombe passe le drapeau à un autre qui continuera; le drapeau ne peut jamais tomber.

Lorsque je suis propre et bien lavé, pourquoi de l'impureté viendrait-elle s'ajouter à moi? Cherchons d'abord le royaume des cieux et laissons passer tout le reste. Ne désirons pas que rien d'autre nous soit « donné par surcroît »; soyons heureux d'en être débarrassé. Renonçons et sachons que le succès suivra, même si nous ne devons jamais le voir. Jésus laissa douze pêcheurs, et ce sont eux qui firent exploser l'empire romain.

Sacrifions sur l'autel de Dieu ce que la terre a de plus pur et de meilleur. Celui qui lutte vaut mieux que celui qui n'essaie jamais. Le seul fait de contempler quelqu'un qui a renoncé a un effet purifiant. Soyons pour Dieu; abandonnons le monde. N'acceptons aucun compromis. Renonçons au monde; c'est alors seulement que nous serons délivré de notre corps. Lorsque le corps meurt, nous sommes *ázád*, libres. Soyons libres. La mort, à elle seule, ne pourra jamais nous libérer. Nous devons atteindre la liberté par les efforts que nous faisons nous-même pendant la vie. Alors, lorsque le corps tombera, il n'y aura plus de naissance pour celui qui est libre.

La vérité doit être jugée par la vérité et par rien d'autre. Faire le bien n'est pas un critérium de la vérité; le soleil n'a pas besoin de torche pour se montrer à nous. Même si la vérité détruit tout l'univers, elle reste encore la vérité; tenons-nous y.

La pratique des formes concrètes de la religion est facile et attire les masses; mais en réalité ce qui est extérieur est vide.

« De même que l'araignée fait sortir sa toile d'elle-

même et l'y fait rentrer, de même Dieu fait sortir cet univers de Lui et l'y fait rentrer. »

**

Mardi 6 août.

Sans le « je » il ne peut pas exister de « tu » extérieur. De cela certains philosophes conclurent que le monde extérieur n'a d'existence que dans le sujet, que le « tu » existe uniquement dans le « je ». D'autres ont soutenu, avec tout autant de logique, que le « je » ne peut être connu que par le « tu ». Ces deux théories sont des vérités partielles; chacune est en partie juste et en partie fausse. La pensée est tout aussi matérielle que le corps et fait autant que lui partie de la nature. La matière et l'esprit existent tous deux dans un tiers, dans une unité qui se subdivise en eux deux. Cette unité est l'Atman, le Moi réel.

Il y a l'Être, l'X, qui se manifeste à la fois comme matière et comme esprit. Ses mouvements dans le visible se déroulent selon certaines normes qu'on appelle lois. Comme unité, il est libre; comme multiple, il est enchaîné par la loi. Et pourtant, avec tout cet asservissement, il subsiste toujours une idée de liberté, c'est *nivrīttī*, « ce qui nous tire hors de l'attachement ». Les forces matérialisatrices qui, par le désir, nous poussent à prendre une part active aux affaires du monde, sont appelées *praurīttī*.

Une action est morale quand elle nous libère de la servitude de la matière et inversement. Ce monde nous semble infini parce que tout y tourne en rond; toutes choses retournent d'où elles sont venues. Le circuit est fermé, aussi ne trouvons-nous nulle part ici-bas de repos ou de

paix. Il faut que nous sortions d'ici. *Mukti* est le seul but à poursuivre.

*
**

Le mal change de forme, mais qualitativement il reste le même. Jadis c'était le règne de la force, maintenant c'est celui de la ruse. La misère n'est pas aussi terrible dans l'Inde qu'en Amérique parce qu'ici le pauvre voit de plus grands contrastes avec l'état pénible dans lequel il se trouve.

Le bien et le mal font une combinaison inextricable ; on ne peut pas avoir l'un sans l'autre. La somme de toute l'énergie de cet univers est comme un lac ; toute vague provoque inexorablement une dépression correspondante. Le total restant identiquement le même, pour rendre un homme heureux, il faut en rendre un autre malheureux. Le bonheur extérieur est matériel et il n'en existe qu'une quantité déterminée, si bien qu'on ne peut en donner la plus petite partie à n'importe qui sans la retirer à quelqu'un d'autre. Seule la béatitude qui est au delà du monde matériel peut s'obtenir sans que personne en souffre. Un bonheur matériel n'est qu'une transformation d'un malheur matériel.

Ceux qui sont nés dans la vague et qui y restent ne voient pas la dépression ni ce qu'elle renferme. Ne pensons jamais que nous puissions rendre le monde meilleur ou plus heureux. L'âne qui fit tourner la meule du moulin n'atteint jamais les carottes attachées devant lui, il ne fait que moudre le grain. C'est ainsi que nous poursuivons le feu follet du bonheur qui nous échappe sans cesse ; nous ne faisons que moudre le grain de la nature, et nous ne mourons que pour recommencer. Si nous pouvions nous

débarrasser du mal, nous n'aurions jamais le moindre aperçu de rien de plus haut ; nous serions satisfait et nous ne chercherions jamais à nous libérer. Lorsque l'homme découvre que toute quête du bonheur dans la matière est une sottise, la religion commence. Toute connaissance humaine n'est qu'une partie de la religion.

Dans le corps humain, l'équilibre entre le bien et le mal est si parfait que l'homme a une occasion de vouloir se libérer des deux.

Ce qui est libre n'a jamais été asservi ; il est illogique de demander comment il l'a été. Là où n'existe nulle servitude, il n'y a ni cause ni effet. « Dans mon rêve, je me suis changé en renard et un chien s'est lancé à ma poursuite. » Puis-je demander pourquoi le chien m'a poursuivi ? Le renard faisait partie de mon rêve et le chien a suivi tout naturellement, mais tous deux appartenaient au rêve et n'avaient aucune existence hors de ce rêve. La science et la religion sont deux tentatives faites pour nous aider à échapper à la servitude, seulement la religion est plus ancienne et nous avons la superstition de croire qu'elle est plus sainte. Elle l'est d'ailleurs en un sens, puisqu'elle fait de la moralité une condition essentielle, ce que la science ne fait pas.

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Cette seule phrase suffirait à sauver l'humanité, même si tous les livres et tous les prophètes disparaissaient. Cette pureté du cœur nous donnera la vision de Dieu. C'est le thème de toute la symphonie de notre univers. Dans la pureté il n'est pas de servitude. Enlevons par la pureté les voiles de l'ignorance, et nous nous manifesterons tels que nous sommes réellement, nous saurons que nous n'avons jamais été esclaves. C'est le fait de voir la multiplicité qui est le plus grand péché du monde entier. Voyons que

tout est le Moi et aimons tout ; chassons toute idée de séparativité.

L'homme diabolique fait autant partie de mon corps qu'une brûlure ou une blessure. Il nous faut le soigner, le guérir. Soignons donc et secourons continuellement l'homme diabolique jusqu'à ce qu'il soit guéri et de nouveau heureux et sain.

Tant que nous pensons sur le plan du relatif, nous avons le droit de croire que nous pouvons, en tant que corps, être blessé par des choses relatives, et aussi que nous pouvons être aidé par elles. Cette idée de secours, lorsqu'on la conçoit abstraitement, est ce que nous appelons Dieu. Le total de toutes les idées de secours est Dieu.

Dieu est la totalité abstraite de tout ce qui est compatissant, bon et secourable ; cela devrait être notre seule idée. En tant qu'Atman, nous n'avons pas de corps, aussi est-ce une sottise de dire : « Je suis Dieu, et le poison n'a pas d'effet sur moi. » Tant qu'il existe un corps et que nous le voyons, nous n'avons pas « réalisé » Dieu. Le petit tourbillon peut-il subsister après que la rivière s'est tarie ? Appelons au secours et nous serons secourus ; finalement nous nous apercevrons que celui qui appelait a disparu, et aussi Celui qui secourait, et *finita la comedia* ; seul le Moi reste.

Quand cela sera fait, revenons jouer tant que nous voudrons. Notre corps ne pourra plus faire aucun mal, parce que la libération ne se produit jamais avant que toutes les forces mauvaises aient été consumées. Toute la gangue aura été brûlée, et il restera « la flamme sans chaleur et sans fumée ».

La force de la vitesse acquise continue d'entraîner notre corps, mais elle ne peut faire que du bien, parce que tout le mal avait disparu avant que vint la liberté. Le larron sur la croix récolta les effets de ses actions passées. Il avait été un *yogin* et il avait péché ; aussi avait-il dû renaître ; de nouveau il tomba et devint un voleur, mais le bien qu'il avait fait porta ses fruits ; il rencontra Jésus au moment où la libération pouvait venir et un mot suffit à le rendre libre.

Bouddha donna la libération à son plus grand ennemi parce que celui-ci, en le haïssant comme il faisait, pensait constamment à lui ; cette pensée purifia son esprit et il devint prêt pour la liberté. Ainsi donc pensons à Dieu tout le temps et nous serons purifiés.

(Ici se terminent les belles leçons de notre gourou bien-aimé. Le lendemain il quitta Thousand Island Park et retourna à New-York.)

LE CHANT DU SANNYASIN¹

Fais retentir ton chant ! Ce chant qui prit naissance
 Dans la montagne aride ou les forêts austères,
 Où ne peut pénétrer la souillure du monde,
 Où nulle soif de gloire ou d'or ou de luxure
 N'ose rompre la paix, où science et vérité
 Coulent en abondance, accompagnés de joie.
 Fais résonner l'écho, courageux Sannyâsin,
 Répète : « Om tat sat Om ! »

Debout ! Libère-toi des liens qui t'enchaînaient,
 Du métal vil et sombre et de l'or flamboyant ;
 Haine, amour, bien et mal, dualités en cortège.
 Adulé ou fouetté, l'esclave reste esclave.
 L'or massif ne rend pas la chaîne plus légère.
 Alors rejette-les, courageux Sannyâsin,
 Répète : « Om tat sat Om ! »

Eteins ce feu follet, cette soif de la vie ;
 Sa lueur clignotante assombrit notre nuit.

1. Ecrit à Thousand Island Park.

Elle entraîne notre âme en la ronde sans fin
 Des naissances, des morts. Ecarte les ténèbres.
 Rends-toi maître de toi, tu auras tout conquis.
 Ne recule jamais, courageux Sannyâsin,
 Répète : « Om tat sat Om ! »

« Qui sème aussi récolte, et la cause, dit-on,
 Produit l'effet ; le bien, le bien, — le mal, le mal,
 Nul n'échappe à la loi. Si tu prends une forme,
 Tu seras enchaîné. » C'est vrai. Mais au delà
 Du nom et de la forme est l'Atman, toujours libre.
 Et toi tu es Cela, courageux Sannyâsin,
 Répète : « Om tat sat Om ! »

Ils ne voient pas le vrai, ceux qui dans un vain rêve
 Voient père, mère, enfants, épouse, amis. Le Moi
 N'a pas de sexe ! A qui dirait-Il « père » ou « fils »,
 « Ami » ou « ennemi », Celui qui est Unique ?
 Le Moi est tout en tout. Il n'existe rien d'autre.
 Et toi tu es Cela, courageux Sannyâsin,
 Répète : « Om tat sat Om ! »

Il n'existe qu'Un seul, Celui qui sait, le Libre,
 Le Moi ! Il est sans nom, sans forme et sans souillure.
 Mâyâ rêve ce rêve en Lui. C'est le Témoin.
 C'est Lui qui nous paraît être nature ou âme.
 Et toi tu es Cela, courageux Sannyâsin,
 Répète : « Om tat sat Om ! »

Où cherches-tu, ami ? Ni ce monde ni l'autre
 Ne peut te libérer. Dans les livres, les temples,
 Ta quête sera vaine. Ton bras seul t'a forcé

A plier sous le joug. Ne te lamente plus
Et quitte tous ces liens, courageux Sannyâsin.
Répète : « Om tat sat Om ! »

Dis toujours : « Paix à tous ! Aucun être vivant
Ne doit me redouter. Qu'il plane dans l'azur
Ou qu'il rampe humblement, je suis le Moi en lui !
Je renonce à la vie, tant ici que là-bas,
Aux terres, ciels, enfers, aux espoirs et aux craintes. »
Brise ta chafne ainsi, courageux Sannyâsin.
Répète : « Om tat sat Om ! »

Ne fais plus attention si le corps vit ou meurt.
Sa tâche est faite. Il descend le cours du Karma.
Il ne peut exister ni blâme ni louange
Quand celui qui critique et celui qu'on censure
Celui qu'on félicite et celui qui encense
Ne font qu'un. Ne dis rien si l'on couvre de fleurs.
Ou si l'on foule aux pieds ce cadavre illusoire.
Ainsi garde ta paix, courageux Sannyâsin.
Répète : « Om tat sat Om ! »

La vérité n'entre jamais chez la luxure,
L'avarice ou l'orgueil. De Mâyâ ne s'évadent
Ni celui qui possède encor quoi que ce soit,
Ni celui qui retient enchaîné la colère.
Celui pour qui la femme est encore une épouse
Verra toujours la perfection lui échapper.
Renonce à tout cela, courageux Sannyâsin,
Répète : « Om tat sat Om ! »

Ami, n'aie pas de toit. Quel toit te retiendrait ?
Ton foyer sera l'herbe et le ciel. Ton repas

Ce qui viendra, bon ou mauvais ; rien ne t'importe.
Ce qu'on mange ou qu'on boit ne saurait polluer
Le noble Moi, qui s'est trouvé. Sois toujours libre
Comme l'eau du torrent, courageux Sannyâsin.
Répète : « Om tat sat Om ! »

Peu d'hommes ont connu la vérité. Les autres
Riront de toi, te haïront. N'y prends pas garde.
Va librement, de l'un à l'autre, en les aidant
A sortir du manteau de Mâyâ, des ténèbres.
Sans craindre la douleur ni chercher le plaisir
Dépasse-les tous deux, courageux Sannyâsin,
Répète : « Om tat sat Om ! »

Ainsi, de jour en jour épuisant ton Karma,
Rends ton âme à jamais libre. Plus de naissance,
Plus de moi, plus de toi, plus de Dieu et plus d'homme.
Le « Moi » est Tout, le Tout est « moi », béatitude.
Et toi tu es Cela, courageux Sannyâsin,
Répète : « Om tat sat Om ! »

PAIX

Elle arrive en sa majesté.
 C'est la force qui n'est pas force,
 La lumière qui est ténèbres,
 L'ombre qui est jour aveuglant.

C'est la joie jamais ressentie,
 Le chagrin qui n'a pas sévi,
 Mort éternelle et non pleurée,
 Vie éternelle et non vécue.

Ni grand bonheur, ni grand malheur,
 Mais ce qui plane entre les deux.
 Ni matin clair, ni sombre nuit,
 Ce qui les fond dans l'harmonie.

Un point d'orgue dans la musique,
 Une pause dans l'art sacré,
 Un silence parmi les mots.
 Entre les accès de passion,
 C'est un apaisement du cœur.

C'est la beauté jamais chérie,
 C'est l'amour resté sans objet.
 C'est la chanson jamais chantée,
 Le savoir qu'on n'a jamais su.

C'est une mort entre deux vies,
 L'accalmie entre deux orages,
 Le néant d'où sortit le monde,
 Celui vers lequel il retourne.

Des larmes glissent vers la paix
 Pour lui apporter un sourire.
 Elle est le but de notre vie.
 Car la paix, c'est notre patrie.

ENTRETIENS DE MADRAS

Notes de classe

(Madras 1892-1893)

Les trois éléments essentiels de l'hindouisme sont la croyance en Dieu, la croyance en la révélation des *Védas* et la croyance en la doctrine de *Karma* et la transmigration.

Si l'on étudie les *Védas* entre les lignes, on y voit une religion de l'harmonie.

Une différence entre l'hindouisme et les autres religions, c'est que dans l'hindouisme nous passons d'une vérité à une autre vérité — d'une vérité inférieure à une vérité supérieure — mais jamais d'une erreur à une vérité.

Il faut étudier les *Védas* à travers les lunettes de l'évolution. Ils contiennent toute l'histoire du progrès de la conscience religieuse jusqu'au moment où la religion a trouvé sa perfection dans l'unité.

Les *Védas* sont *anâdi*, éternels. Cela ne signifie pas, comme certains le supposent encore, que les mots des *Védas* sont *anâdi*, mais que les lois spirituelles enseignées par les *Védas* le sont. Ces lois qui sont immuables et éternelles ont été découvertes à différentes époques par de grands hommes ou *rishis*. Certaines d'entre elles pourtant

sont aujourd'hui oubliées, tandis que d'autres nous ont été conservées.

Lorsqu'un certain nombre de personnes posées à des distances différentes et dans des directions différentes regardent la mer, chacun en voit une portion différente selon son champ de vision. Chacune d'elles peut dire que ce qu'elle voit est la véritable mer, mais il n'en est pas moins vrai que toutes disent la vérité, car toutes voient des fragments de la même vaste étendue. De même les écritures religieuses, bien qu'elles semblent contenir des indications diverses ou contradictoires, disent la vérité, car toutes sont des descriptions de cette réalité unique et infinie.

Celui qui voit un mirage pour la première fois le prend pour une réalité, et après avoir en vain cherché à y éteindre sa soif, il apprend que c'est un mirage. Lorsque ensuite il revoit un pareil phénomène, malgré la réalité apparente, il se doute toujours que ce qu'il voit est un mirage. Il en est ainsi du monde de *Mâyâ* pour un *jivan-mukta* (celui qui est libéré de cette vie).

Certains des secrets védiques n'étaient connus qu'à certaines familles, de même que certains pouvoirs existent naturellement chez certaines familles. A la disparition de ces familles, les secrets se sont perdus.

L'anatomie védique n'était pas moins parfaite que l'ayurvédique. Il y avait beaucoup de noms pour beaucoup de parties des organes, parce qu'on devait découper des animaux pour les sacrifices.

On décrit la mer comme étant couverte de navires. Plus tard on interdit les voyages en mer en partie parce qu'on avait peur que les gens se convertissent au bouddhisme.

Le bouddhisme fut une révolte des *kshatriyas* nouvellement organisés contre le clergé védique.

L'hindouisme rejeta le bouddhisme après en avoir sucé la sève. L'effort de tous les *acharyas* du sud de l'Inde tendit à effectuer une réconciliation entre les deux. L'enseignement de *ShankarAcharya* montre l'influence du bouddhisme. Ses disciples déformèrent son enseignement et le portèrent à un point si extrême que certains des réformateurs venus plus tard purent, avec raison, appeler « crypto-bouddhistes » les adeptes de l'*acharya*.

★★

Qu'est-ce que l'inconnaissable de Herbert Spencer ? C'est notre *Mâyâ*. Les philosophes occidentaux ont peur de l'inconnaissable, mais nos philosophes ont fait un grand plongeon dans l'inconnu et ils ont triomphé.

Les philosophes occidentaux sont comme des vautours qui planent très haut dans le ciel mais qui gardent toujours le regard fixé sur une charogne restée sur le sol. Ils ne peuvent pas traverser l'inconnu et c'est pourquoi ils retournent adorer le dollar tout-puissant.

Le progrès dans ce monde s'est effectué dans deux directions : le politique et le religieux. Dans le politique, ce sont les Grecs qui sont tout ; les institutions politiques modernes ne sont qu'un développement des grecques. Dans le religieux, ce sont les Hindous qui sont tout.

Ma religion a eu le christianisme comme rejeton et le bouddhisme comme enfant rebelle.

La chimie cessera de progresser lorsqu'on aura trouvé un élément dont tous les autres peuvent être déduits. La physique cessera de progresser lorsqu'on aura trouvé une force dont toutes les autres sont des manifestations. De même, la religion cesse de progresser lorsqu'on atteint l'unité, ce qui est le cas de l'hindouisme.

Aucune idée religieuse nouvelle n'a jamais été prêchée nulle part qui ne se trouve déjà dans les Védas.

En toute chose il y a deux aspects de développement : l'analytique et le synthétique. Dans le premier, les Hindous sont supérieurs aux autres peuples ; dans le second ils sont nuls¹.

Les Hindous ont cultivé les pouvoir d'analyse et d'abstraction. Aucun peuple n'a encore produit de grammaire comme celle de Pânini.

L'œuvre importante de Râmânouja est la conversion des jaïns et des bouddhistes à l'hindouisme. C'est un grand défenseur du culte des images. Il a montré que l'amour et la foi sont de puissants moyens de salut.

Même dans la *Bhâgavata-Purâna*, on cite vingt-quatre Avatars qui correspondent aux vingt-quatre tirthankaras des jaïns. Le nom de Rishabhadeva figure dans les deux listes.

La pratique du Yoga nous donne la faculté d'abstraction. La supériorité d'un *siddha* sur les autres consiste en ce que ce *siddha* est capable de séparer les attributs des objets et de penser à eux indépendamment en leur donnant une réalité objective.

★★

Les extrêmes opposés se rejoignent toujours et se ressemblent. Le plus grand dévot qui s'oublie complètement et dont l'esprit est absorbé dans la contemplation du Brahman infini, présente la même apparence extérieure que l'alcoolique le plus dégénéré. Nous sommes parfois choqués de ces analogies qui relient l'un à l'autre.

1. Par le terme « synthèse » il faut entendre ici une généralisation scientifique et par « analyse » une réduction ontologique des faits et des objets à leurs principes immanents.

Des hommes extrêmement nerveux réussissent à se développer religieusement. Ils éprouvent une grande ferveur pour tout ce qui leur passe par la tête.

« Tous dans ce monde sont fous ; certains sont fous de richesses, d'autres de femmes et d'autres de Dieu. Si c'est le sort de l'homme que de devoir se noyer, il vaut mieux se noyer dans un océan de lait que dans une fosse à purin » ; c'est ce qu'un homme religieux répondit lorsqu'on l'accusait d'être fou.

Le Dieu d'Amour Infini et l'objet de l'Amour sublime et infini sont représentés en bleu dans les peintures. Krishna est peint en bleu comme aussi le Dieu d'Amour de Salomon¹. C'est une loi naturelle que tout ce qui est sublime et infini soit associé à la couleur bleue. Si vous prenez de l'eau dans votre main, elle est absolument incolore, mais si vous regardez l'océan vaste et profond, il est aussi bleu qu'on peut l'être. Examinez l'espace qui est près de vous ; il est incolore. Mais examinez l'étendue infinie du ciel, elle est bleue.

Il est évident que les Hindous absorbés dans l'idéal ont manqué d'observation réaliste. Prenez par exemple la peinture et la sculpture. Que voyez-vous dans les peintures hindoues ? Toutes sortes de personnages grotesques et non naturels. Que voyez-vous dans un temple hindou ? Chaturbhanga² Nārāyana ou quelque chose d'analogue. Examinez maintenant n'importe quel tableau italien ou n'importe quelle statue grecque : quelle étude de la nature vous y constatez ! Il y a un homme qui, pendant vingt ans, garda une chandelle allumée à la main parce qu'il voulait peindre une femme portant dans sa main une chandelle.

Les Hindous ont avancé dans les subjectives.

1. *Cantique des Cantiques*, 1, 5, 7, 14.

2. Littéralement, plié quatre fois.

Les Védas enseignent autant de manières différentes de se conduire qu'il y a de différences dans la nature humaine. Ce qu'on enseigne à un adulte ne peut être enseigné à un enfant.

Un gourou devrait être un médecin d'hommes. Il devrait comprendre la nature de son disciple et enseigner à celui-ci la méthode qui lui convient le mieux.

Il y a un nombre infini de moyens de pratiquer le yoga. Certaines méthodes ont eu du succès avec certaines personnes. Mais il y en a deux qui revêtent une importance générale pour tous : 1° Arriver à la réalité en niant toute expérience connue ; 2° Penser qu'on est tout, qu'on est l'univers tout entier. La deuxième méthode, bien qu'elle conduise au but plus rapidement que la première, n'est pas la plus sûre. Elle est généralement accompagnée de grands dangers qui peuvent égarer un homme et l'empêcher de parvenir à son but.

Il y a une différence entre l'amour qu'enseigne le christianisme et celui qu'enseigne l'hindouisme. Le christianisme nous apprend à aimer notre prochain comme nous voudrions qu'il nous aimât. L'hindouisme nous demande de l'aimer comme nous-même, et en fait de nous voir en lui.

On conserve généralement une mangouste dans une cage vitrée avec une longue chaîne qui permet à l'animal de se déplacer librement. Chaque fois que la mangouste, dans ses promenades, sent un danger elle bondit dans la cage. Il en est de même du yogin dans le monde.

L'univers tout entier n'est qu'une seule chaîne d'existence ; la matière en forme un pôle et Dieu forme l'autre.

C'est par des comparaisons de ce genre que l'on peut expliquer la doctrine du vishishtâdvaïtisme.

Les Védas sont pleins de passages qui prouvent l'existence d'un Dieu personnel. Les rishis qui sont arrivés à voir Dieu par une longue dévotion ont eu un aperçu de l'inconnu et ils ont jeté un défi au monde. Seuls des hommes présomptueux, qui n'ont pas suivi le sentier indiqué par les rishis et qui n'ont pas appliqué leurs enseignements, se permettent de les critiquer et de les contredire. Personne encore n'a osé dire qu'il avait convenablement suivi ces instructions mais n'avait rien vu et que tous les rishis étaient des menteurs. Il y a eu à diverses époques des hommes soumis à des épreuves et qui ont senti que Dieu ne les avait pas abandonnés. Le monde est tel que si la foi en Dieu ne nous donne aucune consolation, il vaut mieux se suicider.

Un pieux missionnaire allait travailler. Brusquement ses trois fils moururent du choléra. Sa femme recouvrit les cadavres de ses trois enfants bien-aimés avec un drap et alla attendre son mari à la porte. Lorsque celui-ci revint, elle l'arrêta et lui demanda : « Mon cher époux, si quelqu'un t'a confié quelque chose et vient brusquement le reprendre pendant ton absence le regretteras-tu ? — Certainement non », répondit-il. Alors elle le fit entrer, souleva le drap et lui montra les trois cadavres. Il supporta calmement cette épreuve et enterra les corps. Telle est la force d'esprit de ceux qui ont une foi solide dans l'existence d'un Dieu si compatissant, régissant tout dans l'univers.

On ne peut jamais penser à l'Absolu. Nous n'avons aucune idée d'une chose, à moins que cette chose ne soit finie. Dieu infini ne peut être conçu et adoré que comme fini.

Saint Jean-Baptiste était un essénien (secte bouddhiste) ; la croix chrétienne n'est pas autre chose qu'une dérivation du *Shiva-lingam*. On trouve encore des traces de culte bouddhique dans les reliques de l'ancienne Rome.

Dans le sud de l'Inde, certains des *râgas* (mode musical) sont chantés et considérés comme des *râgas* indépendants, alors qu'en réalité ce ne sont que des dérivés des six *râgas* primaires. Dans cette musique, il y a très peu de *mur-chandâs* (modulations). Il est même rare que l'on emploie un instrument de musique parfait. La *vinâ* du midi n'est pas la véritable *vinâ*. Nous n'avons pas de musique martiale ni de poésie martiale. *Bhavabhûti* est un peu martial.

*
*
*

Le Christ était un sannyâsin et sa religion est essentiellement destinée aux seuls sannyâsins. On peut résumer son enseignement en un mot : « renoncer », et rien d'autre. Or cela ne convient qu'à de rares favorisés.

« Présente aussi l'autre joue ! » C'est impossible et impraticable. Les Occidentaux le savent. Cette injonction s'adresse à ceux qui ont faim et soif de justice, qui cherchent la perfection.

« Défendez vos droits ! » est la règle qui convient aux hommes ordinaires. On ne peut enseigner à tous, aux sâdhus et aux maîtres de maison, une même série de règles de morale.

Toutes les religions sectaires admettent que tous les hommes sont égaux. La science ne nous y autorise pas. Il y a davantage de différence entre les esprits qu'entre les corps. Une des doctrines fondamentales de l'hindouisme

c'est que tous les hommes sont différents et que l'unité existe dans la variété. Même pour un ivrogne il y a des mantras, et même pour un homme qui va trouver une prostituée !

La moralité est un terme relatif. Y a-t-il dans ce monde quoi que ce soit que nous considérons comme moralité absolue ? Cette idée est une superstition. Nous n'avons aucun droit de juger par le même criterium tous les hommes de toutes les époques.

Dans chaque période, dans chaque pays, chaque homme est placé dans des circonstances particulières. Si les circonstances changent, les idées doivent changer également. Jadis il était moral de manger du bœuf. Le climat était froid et l'on ne connaissait guère les céréales. La viande était le principal aliment disponible. A cette période et dans ce climat, le bœuf était dans un sens indispensable. Maintenant on considère qu'il est immoral de manger du bœuf.

La seule chose immuable est Dieu. La société change. *Jagat* (le monde) désigne ce qui se meut. Dieu est *achala* (immuable).

Je ne vous dis pas « réformez-vous », mais « avancez ». Rien n'est trop mauvais pour qu'on le réforme. L'adaptabilité est tout le mystère de la vie. C'est le principe sous-jacent qui sert à ce qu'elle se développe. L'adaptation, « l'acclimatation » est le résultat de ce que le moi se trouve rois en face de forces extérieures qui tendent à le supprimer. C'est celui qui s'adapte le mieux qui vit le plus longtemps. Même si je ne le prêchais pas, la société changerait, il faudrait qu'elle change. Ce n'est ni le christianisme, ni la science, c'est la nécessité qui fait un travail souterrain, c'est la nécessité qu'ont les gens de vivre ou de mourir de faim.

★
★

C'est dans les hauteurs sublimes de l'Himâlaya qu'on peut voir le plus beau paysage du monde. Celui qui y vit quelque temps est sûr d'avoir le calme de l'esprit, si agité qu'il ait pu être auparavant.

Dieu est la forme la plus élevée de la Loi généralisée. Une fois que cette loi est connue, toutes les autres peuvent s'expliquer comme lui étant subordonnées. Dieu est à la religion ce que la loi de gravité, découverte par Newton, est aux corps qui tombent.

Tout culte consiste en prières dans la forme la plus élevée. Pour celui qui ne peut pas faire de *dhyâna* ou adoration mentale, toute *pûjâ* (cérémonie du culte) est nécessaire ; il lui faut quelque chose de concret.

Seul le brave peut se permettre d'être sincère. Comparez le lion et le renard.

Aimer ce qui est bon en Dieu et dans la nature, même un enfant peut le faire. Il vous faut aimer aussi le terrible et le douloureux. Un père aime son enfant même lorsque celui-ci lui cause des ennuis.

Shrî Krishna était Dieu incarné pour sauver l'humanité. La *lîlâ* des gopis est le summum de la religion de l'amour ; l'individualité disparaît et il y a communion. C'est dans cette *lîlâ* que Shrî Krishna montre ce qu'il prêche dans la *Gîtâ* : « Renonce pour moi à toute autre attache. » Allez prendre refuge dans la *lîlâ* de Vrindâvan si vous voulez comprendre la bhakti. Il existe un grand nombre de livres sur ce sujet. C'est la religion de l'Inde. Le plus grand nombre des Hindous suivent Shrî Krishna.

Shrî Krishna était le Dieu du pauvre, du mendiant, du pécheur, du fils, du père, de la femme et de tous. Il

pénètre intimement dans tous nos rapports humains, il sanctifie tout et finalement il nous mène au salut. Il est le Dieu qui se cache du philosophe et du savant et qui se révèle à l'ignorant et aux enfants. Il est le Dieu de la foi et de l'amour et non pas le Dieu de l'érudition. Pour les gopis, l'amour et Dieu étaient la même chose. Elles trouvaient qu'Il était l'Amour incarné.

A Dwârakâ, Shri Krishna prêche le devoir. A Vrindâvan, il prêche l'amour. Il permit à ses fils de s'entre-tuer car ils étaient mauvais.

Selon les juifs et les musulmans, Dieu est comme un président de Cour d'Assises. Notre Dieu est sévère à la surface, mais son cœur est plein d'amour et de compassion.

Il y a des gens qui ne comprennent pas l'advaitisme et qui travestissent son enseignement. Ils demandent ce que sont suddha et asuddha, quelle est la différence entre la vertu et le vice; pour eux tout cela n'est que superstition humaine et ils n'appliquent dans leurs actions aucune contrainte morale. C'est canaillerie pure et on fait un mal incalculable en prêchant de telles idées.

Notre corps est fait de deux sortes de karma : la vertu et le vice — le vice qui nous fait du mal et la vertu qui ne nous fait pas de mal. Si une épine s'enfonce dans ma chair, j'en prends une autre pour extraire la première et ensuite je les jette toutes deux. L'homme qui désire être parfait prend une épine de vertu pour arracher l'épine du vice. Il continue de vivre et puisqu'il ne lui reste que la seule vertu, la force de la vitesse acquise doit être pour lui de la vertu. Il reste encore un peu de sainteté dans le jivan-mukta et il continue de vivre, mais tout ce qu'il fait doit être saint.

La vertu est ce qui tend à nous améliorer et le vice ce qui tend à nous faire dégénérer. L'homme est composé

de trois qualités : brutale, humaine et divine. Ce qui tend à développer en vous la divinité est vertu; ce qui tend à développer en vous la brutalité est vice. Il faut tuer la nature brutale pour devenir humain, c'est-à-dire aimant et charitable. Il faut dépasser cela également et devenir pure *béatitude*, *Sachchidânanda*, le feu qui ne brûle pas, l'amour merveilleux, mais sans la faiblesse de l'amour, sans le sentiment de souffrance...

Keshab Chandra Sen¹ comparait la société à une ellipse. Dieu est le soleil central. La société est parfois à l'aphélie et parfois à la périhélie. Quand vient un Avatar, celui-ci la conduit à la périhélie. Puis la société retourne en arrière. Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi? Je ne sais pas. Pourquoi un Avatar est-il nécessaire? Quelle nécessité y avait-il de créer? Pourquoi ne nous a-t-il pas tous créés parfaits? C'est la *lîlâ*; nous ne savons pas.

Les hommes peuvent devenir Brahman, mais ils ne peuvent pas devenir Dieu. Si quelqu'un peut devenir Dieu, montrez-moi sa création. La création de Vishvamitra était sa propre imagination; elle aurait dû obéir à la loi de Vishvamitra. Si quelqu'un devenait un Créateur, ce serait la fin du monde, car il y aurait des lois contraires les unes aux autres. L'équilibre du monde est si parfait que, si vous troubliez l'équilibre d'un seul atome, le monde tout entier prendrait fin.

Il y a eu de grands hommes, si grands même qu'aucun chiffre, aucune arithmétique humaine ne pourraient indiquer la différence entre eux et nous. Mais si on les compare avec Dieu, ils ne sont que des points géométriques. Par comparaison avec l'Infini, tout est rien. Comparé avec Dieu, qu'est Vishvamitra, sinon un microbe humain?

1. Un chef du Brâhmo-Samâj, contemporain et ami de Râmakrishna.

Patanjali est le père de la théorie de l'évolution spirituelle et physique.

En général, l'organisme est plus faible que son milieu. Il lutte pour s'y adapter. Parfois il s'adapte trop et alors le corps tout entier se transforme en une autre espèce. Nandi était un homme dont la sainteté était si grande que le corps humain ne pouvait pas la contenir. Aussi ses molécules se changèrent-elles en un corps divin.

Le formidable mécanisme de la concurrence détruira tout. Si vous devez vivre, il faut vous adapter à votre époque. Si nous devons vivre, il faut que nous soyons une nation scientifique. La force se trouve dans la puissance intellectuelle. Il vous faut apprendre la puissance d'organisation des Européens. Il faut vous instruire et instruire vos femmes. Il faut abolir les mariages d'enfants.

Toutes ces idées sont dans l'air, vous le savez tous, et pourtant vous n'osez pas agir. Qui accrochera le grelot ? Avec le temps, un homme merveilleux fera son apparition. Alors tous les rats trouveront du courage.

Quand un grand homme arrive, les circonstances dans lesquelles il pénètre sont prêtes pour lui. Il est la dernière goutte qui fait déborder le vase. Il est l'étincelle dans le canon. Il n'est pas inutile d'en parler ; nous nous préparons pour lui.

Krishna était-il astucieux ? Non, il ne l'était pas. Il fit de son mieux pour empêcher la guerre. Ce fut Duryodhana qui l'obligea à la guerre. Mais une fois qu'on y est, il ne faut pas reculer si l'on est un homme de devoir. Ne fuyez pas, car ce serait de la lâcheté. Quand on est au milieu de l'action, il faut agir. Il ne faut pas céder un pouce de terrain — ceci ne s'applique naturellement pas quand la cause est mauvaise — mais cette guerre était une juste guerre.

Le diable apparaît sous beaucoup d'aspects : la colère qui se fait passer pour justice, la passion qui se fait passer pour devoir. Les premières fois l'homme s'en rend compte, mais ensuite il oublie. C'est comme la conscience de vos avocats ; au début, ils savent que c'est une tromperie et qu'ils agissent par devoir envers leurs clients, mais avec le temps ils s'endurcissent.

Les yogins vivent sur les bords de la Narmadâ¹, c'est le meilleur endroit pour eux parce que le climat y est très régulier. Les bhaktas vivent à Vrindâvan.

Les *sipahis* meurent jeunes. La nature est pleine d'imperfections. Les athlètes meurent jeunes. Les gentlemen sont les plus vigoureux, mais les pauvres sont les plus robustes. Une alimentation composée exclusivement de fruits peut convenir à un homme constipé. L'homme civilisé a besoin de repos pour travailler intellectuellement. Pour se nourrir, il doit prendre des épices et des condiments. Le sauvage peut marcher 40 ou 50 milles par jour et il mange avec joie la nourriture la plus simple.

Nos fruits sont tous artificiels ; la mangue naturelle ne vaut pas grand'chose. Le blé également est artificiel.

Conservez dans votre corps la spiritualité que vous avez emmagasinée en restant continent.

Voici comment un chef de famille doit dépenser son revenu : 1/4 pour sa famille, 1/4 pour la charité, 1/4 pour économiser et 1/4 pour lui-même.

L'unité dans la variété est le plan de la création, l'individualité dans l'universalité.

Pourquoi nier uniquement la cause ? Nier également l'effet. La cause doit contenir quelque chose qui se trouve dans l'effet.

1. Fleuve qui se jette dans le golfe de Candaye. On l'appelle encore aujourd'hui *Nerbudda*.

La vie publique du Christ n'a duré que dix-huit mois, et pour cela il s'était préparé silencieusement pendant trente-deux ans. Mohammed avait quarante ans quand il a commencé.

★★

Il est vrai que le système des castes devient essentiel dans le cours naturel des choses. Ceux qui ont des aptitudes pour un travail particulier forment une classe, mais qui doit fixer la caste à laquelle appartient tel ou tel individu ? Si un brahmane croit avoir une aptitude spéciale pour la culture spirituelle, pourquoi craindrait-il de rencontrer un shûdra en combat singulier ? Un cheval craindrait-il dans une course d'avoir pour concurrente une haridelle ?

Reportez-vous à la vie de l'auteur du Krishna-karnâmrita, Vilvamangal, qui s'arracha les yeux parce qu'il ne pouvait pas voir Dieu. Sa vie est un exemple du principe que même l'amour mal dirigé conduit finalement au véritable amour.

Le développement religieux prématuré des Hindous et cet amour de la perfection en tout qui les fit s'attacher aux suppositions les plus hautes, les ont réduits à ce qu'ils sont maintenant. Les Hindous devraient apprendre de l'Occident un peu de matérialisme et enseigner à l'Occident un peu de spiritualité.

Commencez par donner de l'instruction à vos femmes et ensuite laissez-les faire. C'est elles qui vous diront alors quelles sont les réformes qui leur sont nécessaires. Qui êtes-vous pour vouloir trancher des questions qui les regardent ?

Qui a réduit les bhângis et les parias à leur misérable état actuel ? C'est le fait que dans notre conduite nous

n'avons eu aucun cœur, tandis qu'en même temps nous prêchions un merveilleux advaïtisme. N'est-ce pas ajouter l'insulte à l'offense ?

La forme et le sans-forme sont étroitement mêlés dans ce monde. Le sans-forme ne peut s'exprimer que dans la forme, et la forme ne peut être conçue qu'avec le sans-forme. Le monde est une forme de nos pensées. L'idole est l'expression de la religion.

En Dieu toutes les natures sont possibles. Mais nous pouvons seulement le voir à travers la nature humaine. Nous pouvons l'aimer comme nous aimons un homme, comme notre père ou notre fils. L'amour le plus fort au monde est celui entre l'homme et la femme, également quand cet amour est clandestin. L'amour entre Krishna et Râdhâ nous en donne un exemple.

Nulle part il n'est dit dans les Védas que l'homme nait pécheur. Dire cela, c'est gravement diffamer la nature humaine.

Il n'est pas facile d'atteindre l'étape où l'on voit la Réalité face à face. L'autre jour, nous ne pouvions pas trouver le chat qui était caché dans une image-devinette, bien qu'il en occupât la plus grande partie.

★★

Il n'est pas possible de faire du mal à quelqu'un et de rester en paix. C'est un mécanisme admirable — on ne peut pas échapper à la vengeance divine.

Kâma (la luxure) est aveugle et conduit en enfer. Prema est amour et conduit au ciel.

Dans l'amour entre Krishna et Râdhâ il n'y a aucune trace de sympathie pour la luxure. Râdhâ dit à Krishna :

« Si tu mets tes pieds sur mon cœur, toute luxure disparaîtra. »

Lorsqu'on atteint l'abstrait, la luxure disparaît et il ne reste plus que l'amour.

Un poète aimait une blanchisseuse. Un peu de dâl très chaud tomba sur les pieds de la femme et ce furent les pieds du poète qui furent brûlés.

Shiva est l'aspect sublime de Dieu, Krishna est l'aspect splendide de Dieu. L'amour se cristallise en bleu. La couleur bleue exprime l'amour intense. Salomon a vu « Krishna ». Ici Krishna se montre à tous.

Encore maintenant, lorsque vous éprouvez de l'amour, vous voyez Râdhâ. Devenez Râdhâ et soyez sauvé. Il n'y a pas d'autre moyen. Les chrétiens ne comprennent pas le Cantique des Cantiques. Ils y voient une prophétie qui symbolise l'amour du Christ pour l'Eglise. Ils le croient absurde et l'affublent de quelque histoire.

Les hindous croient que Bouddha est un Avatar.

Les hindous ont en Dieu une croyance positive. Les bouddhistes n'essayent pas de savoir s'il existe ou s'il n'existe pas.

Bouddha est venu pour nous pousser à coups de fouet à faire de la pratique, à être bons, à détruire les passions. Alors vous saurez vous-même si c'est le dvaitisme ou l'advaitisme qui est vrai, s'il n'existe qu'un ou s'il existe plus d'un.

Bouddha était un réformateur de l'hindouisme.

Dans le même homme, la mère voit son fils, tandis que l'épouse voit en même temps quelque chose de différent avec des conceptions différentes.

Les méchants voient en Dieu la méchanceté. Le vertueux voit en Lui la vertu. Il est susceptible de prendre toutes les formes. Il peut se modeler d'après l'imagination de

chacun. L'eau prend différentes formes dans des récipients différents, mais tous contiennent de l'eau. Par conséquent, toutes les religions sont vraies.

Dieu est cruel et non-cruel. Il est en même temps tout être et non-être. Par conséquent, Il est toutes contradictions. La nature aussi n'est qu'une masse de contradictions.

Libre-arbitre : C'est comme vous sentez : vous êtes libre d'agir. Mais cette liberté est une sorte de nécessité. Il y a un maillon infini avant, après et aussi entre la pensée et l'action, mais cette dernière prend le nom de liberté, comme un oiseau qui volète dans une chambre pleine de lumière. Nous sentons la liberté et nous sentons qu'elle n'a pas d'autre cause. Nous ne pouvons pas aller au delà de la conscience et par conséquent nous sentons que nous sommes libres. Nous ne pouvons pas en suivre la trace plus loin que la conscience. Dieu seul éprouve la véritable liberté. Les mahâpurushas (les saints) se sentent identifiés avec Dieu ; ils sentent donc eux aussi la véritable liberté.

On peut empêcher l'eau de s'écouler hors de la fontaine en obstruant le canal qui y amène l'eau et en réunissant tout dans la fontaine ; au delà nous n'avons nulle liberté ; mais la source reste inchangée. Tout est prédestination, et une partie de cette prédestination est que vous aurez ce sentiment, le sentiment de la liberté. Je combine ma propre action. La responsabilité est le sentiment de la réaction. Il n'existe pas de pouvoir absolu. Ici le pouvoir est le sentiment conscient d'exercer une faculté quelconque créée par la nécessité. L'homme a l'impression qu'il agit ; c'est cette impression qu'il appelle le pouvoir de la liberté. Le

pouvoir s'accompagne de responsabilité. Quoi que nous fassions par suite de la prédestination, nous en sentons la réaction. Même une balle que nous jetons sent elle-même la réaction.

Cette nécessité innée qui vient à nous comme notre liberté n'affecte pas néanmoins les rapports conscients que nous créons avec notre milieu. La relativité ne change pas. Ou bien tout le monde est libre, ou bien tout le monde est soumis à la nécessité. Cela n'a guère d'importance. Les rapports restent les mêmes. Le vice et la vertu restent les mêmes. Si un voleur prétend qu'il a été soumis à la nécessité de voler, le magistrat lui répondra qu'il est soumis à la nécessité de punir. Si nous sommes assis dans une pièce et que toute la pièce se déplace, le rapport entre la pièce et nous reste inchangé. Sortir de cette chaîne infinie de la causalité est mukti. Les muktas n'agissent pas sous l'empire de la nécessité, ils sont comme Dieu. Ils commentent la chaîne de la cause et de l'effet. Dieu est le seul être libre, la première source de leur volonté, et c'est toujours comme tel qu'ils Le connaissent.

La véritable prière, ce ne sont pas des mots, mais le sentiment du besoin. Vous devez être patient et attendre pour voir si vos prières seront exaucées.

Il vous faut cultiver une noble nature en faisant votre devoir. C'est en faisant notre devoir que nous nous débarrasserons de l'idée du devoir; c'est alors et alors seulement que nous sentons que tout est fait par Dieu. Nous ne sommes que des outils dans Sa main. Notre corps est opaque et Dieu est la lampe. Tout ce qui émane du corps appartient à Dieu. Vous ne le sentez pas. Vous sentez « moi ». C'est un mirage. Il vous faut apprendre à être calmement soumis à la volonté de Dieu. Pour cela, le devoir est la meilleure école. Ce devoir est moralité. Entraînez-

vous à être absolument soumis. Débarrassez-vous du « moi ». Pas de fumisterie. C'est alors que vous pourrez vous débarrasser de l'idée de devoir; car tout Lui appartient. Alors vous continuez naturellement à pardonner, à oublier, etc...

Notre religion propose toujours aux différents individus des degrés différents de devoir et de religion.

Partout la lumière est visible uniquement chez les saints hommes. Un mahâpurusha est comme un cristal, il est traversé et retraversé par des rayons de Dieu. Pourquoi ne pas adorer un jivanmukta ?

Il est très bon d'être en contact avec de saints hommes. Si vous vous approchez d'eux, vous sentirez que leur sainteté déborde inconsciemment sur toutes choses autour d'eux.

Ne résistez pas au mal que l'on vous fait; mais vous pouvez résister au mal que l'on fait à autrui.

Si vous voulez devenir un saint, il vous faut renoncer au plaisir de toutes espèces. En temps ordinaire vous pouvez profiter de tout, mais demandez à Dieu dans les prières de vous guider et Il vous conduira.

L'univers ne remplit qu'une petite partie du cœur qui aspire à quelque chose au delà et au-dessus du monde.

L'égoïsme est le diable incarné en tout homme. Chaque parcelle de moi, chaque fragment est le diable. Chassez le moi par une porte et Dieu entrera par l'autre. Lorsqu'on s'est débarrassé du moi il ne reste plus que Dieu. La lumière et les ténèbres ne peuvent cohabiter.

Oublier le petit « moi » est le signe d'un esprit sain et pur. Un enfant sain oublie son corps.

Sitâ ! Dire qu'elle était pure est un blasphème. Elle était la pureté même qui s'était incarnée, le plus magnifique personnage qui eût jamais vécu sur la terre.

Un bhakta devrait être comme Sitâ devant Râma. Il peut être jeté dans toutes sortes de difficultés. Sitâ ne se plaignait pas de ses souffrances ; elle se concentrait en Râma.

*
**

Le bouddhisme ne prouve rien sur l'entité absolue. Dans un cours d'eau l'eau change et nous n'avons pas le droit de dire que le cours d'eau est un.

Les bouddhistes nient l'un et disent qu'il est *multiple*. Nous disons qu'il est un et nous nions le multiple. Ce qu'ils appellent karma, c'est ce que nous appelons l'âme. D'après les bouddhistes, l'homme est une série de vagues. Chaque vague meurt, mais il se trouve que c'est la première vague qui produit la seconde. Ce serait une illusion de croire que la seconde vague est identique à la première. Pour nous débarrasser de l'illusion, le bon karma nous est nécessaire. Les bouddhistes ne s'opposent rien au delà de notre monde. Nous disons qu'au delà du relatif se trouve l'absolu. Le bouddhisme admet l'existence de la misère, et il estime suffisant pour nous de nous débarrasser de cette *duhkha* ; que nous obtenions ou non *sukha* (le bonheur), nous n'en savons rien. Le Bouddha n'a pas prêché l'âme que d'autres avaient prêchée. D'après les hindous, l'âme est une entité ou substance et Dieu est absolu. Tous deux sont d'accord pour admettre que cela détruit le relatif. Mais les bouddhistes ne disent pas quel est l'effet de cette destruction du relatif.

L'hindouïsme actuel et le bouddhisme ont poussé sur la même branche. Le bouddhisme a dégénéré et Shankara l'a élagué.

On dit que Bouddha a renié les Védas parce qu'ils contiennent beaucoup de *himsâ* (meurtre) et d'autres

choses. Chaque page du bouddhisme est une lutte contre les Védas (dans leur aspect ritualiste). Mais rien ne l'y autorise.

Le Bouddha est expressément agnostique en ce qui concerne Dieu ; mais Dieu est prêché partout dans notre religion. Les Védas enseignent Dieu — personnel et impersonnel — Dieu est prêché partout dans la Gîtâ. Sans Dieu, l'hindouïsme n'est rien. Les Védas ne sont rien sans Lui. C'est le seul chemin qui mène au salut. Les sannyâsins doivent répéter plusieurs fois ceci : « Mon moi qui désire mukti, je cherche refuge en Dieu qui a créé le monde, qui a exhalé les Védas. »

Nous pouvons dire maintenant que Bouddha aurait dû comprendre l'harmonie des religions. Il a introduit le sectarisme.

L'hindouïsme moderne, le jâinisme moderne et le bouddhisme ont poussé en même temps. Pendant une certaine période, chacun d'eux semble avoir voulu dépasser les autres en grotesque et en ridicule.

*
**

Nous ne pouvons rien imaginer qui ne soit pas Dieu. Il est tout ce qu'avec nos cinq sens nous pouvons imaginer, et plus. Il est comme un caméléon ; chaque homme, chaque peuple voit une de Ses faces et à différentes époques sous différentes formes. Que chacun voie et prenne de Dieu tout ce qui lui convient. Faites la comparaison avec les animaux dont chacun absorbe dans la nature les aliments qui lui conviennent.

Le défaut de toutes les religions telles que le christianisme, c'est qu'elles ont fixé une série de règles pour tout

le monde. La religion hindoue, au contraire, convient à tous les degrés d'aspirations et de progrès religieux. Elle contient tous les idéals dans leur forme parfaite. Par exemple, l'idéal de shânta ou de la béatitude se trouve chez Vasishtha, celui de l'amour chez Krishna, celui du devoir chez Râma et Sitâ et celui de l'intellect chez Shukadéva. Etudiez leurs caractères et ceux d'autres hommes idéals. Adoptez celui qui vous convient le mieux.

Suivez la vérité, où qu'elle vous conduise ; poussez les idées jusqu'à leur dernière conclusion logique. Ne soyez pas poltron ni hypocrite.

Il vous faut avoir un grand dévouement pour votre idéal : un dévouement qui ne soit pas momentané, mais calme, stable et persévérant, comme celui du *châtaka*¹ qui regarde dans le ciel au milieu du tonnerre et des éclairs et qui ne veut boire de l'eau que dans les nuages. Périssez dans la lutte pour être saints. Que la mort soit mille fois la bienvenue ! Ne perdez pas courage. Lorsqu'on ne peut pas trouver de bon nectar, il n'y a aucune raison de manger du poison. Il n'y a pas d'issue. Ce monde nous est tout aussi inconnu que l'autre.

La charité n'échoue jamais. Le dévouement à un idéal ne porte jamais sa sympathie, n'essaye jamais de montrer sa sympathie à autrui. Aimer ses ennemis n'est pas possible aux hommes ordinaires : ils chassent plutôt les autres afin de pouvoir vivre eux-mêmes. Il n'y a que très peu d'hommes dans le monde qui ont jamais pratiqué les deux. Le roi Janaka en était un. Un tel homme est supérieur aux sannyâsins eux-mêmes. Shukadéva, qui était l'incarnation de la pureté et du renoncement, prit Janaka pour gourou ; et Janaka lui dit : « Tu es un siddha né ;

1. Espèce d'oiseau.

tout ce que tu sais et que ton père t'a enseigné est vrai. Je t'en donne l'assurance. »

★★

Le plan de la création est individualité dans l'universalité. Chaque cellule a son rôle à jouer pour provoquer la conscience. L'homme est individuel et en même temps universel. C'est pendant que nous réalisons notre nature individuelle que nous réalisons notre nature nationale et universelle. Chacun est un cercle infini, dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Par la pratique, on peut sentir la nature universelle du moi, qui est l'essence de l'hindouisme. Celui qui voit son propre moi dans tous les êtres est un pandit (sage).

Les rishis sont ceux qui découvrent les lois spirituelles.

Dans l'advaitisme, il n'y a pas de jivâtman : c'est uniquement un mirage. Dans le dvaitisme, il y a un jîva, infiniment distinct de Dieu. Tous deux sont vrais. L'un s'est désaltéré à la fontaine, l'autre à l'étang. En apparence, nous sommes tous des dvaitistes en ce qui concerne notre conscience ; mais au delà ? au delà nous sommes advaitistes. En réalité, c'est la seule vérité. Conformément à l'advaitisme, aimez votre prochain comme votre propre moi et non pas comme votre frère, comme dans le christianisme. La fraternité devrait être remplacée par l'universalité du moi. Notre devise n'est pas la fraternité universelle, mais l'universalité du moi. L'advaitisme peut embrasser également la théorie « du plus grand bonheur ».

Soham ! Je suis Lui ! Répétez constamment cette idée par la volonté d'abord et elle deviendra automatique dans la pratique. Elle s'infiltré dans les nerfs. Anssi doit-on tou-

jours prendre cette idée par routine et par répétition jusque dans les nerfs.

Ou bien, commencez d'abord avec le dyañtisme qui est dans votre conscience, et ensuite prenez le vishishtadvañtisme « Je suis en vous, vous êtes en moi et tout est en Dieu ». C'est ce qu'enseigne le Christ.

L'advaitisme le plus haut ne peut pas être amené dans la vie pratique. L'advaitisme a travaillé pratiquement depuis le plan du vishishtadvañtisme.

Dvañtisme : petit cercle différent du grand cercle et relié seulement par bhakti. Vishishtadvañtisme : petit cercle à l'intérieur du grand cercle et dont le mouvement est réglé par le grand cercle. Advaitisme : le petit cercle s'agrandit et coïncide avec le grand cercle.

Dans l'advaitisme, le « je » se perd en Dieu. Dieu est ici, Dieu est là, Dieu est « Je ».

★★

Une façon d'arriver à bhakti consiste à répéter un grand nombre de fois le nom de Dieu. Les mantras ont cet effet, c'est-à-dire la simple répétition des mots. Les pouvoirs de Jalangiman Chetti proviennent de la répétition d'un mantra : répétition de certains mots avec certains rites. Les pouvoirs des astras ou vânas (armes, etc...) qu'on employait autrefois dans la guerre étaient dus aux mantras. Ceci est admis dans tous les shâstras. Si nous considérons que tous les shâstras sont de l'imagination, ce serait chez nous une superstition.

Pour obtenir la bhakti, recherchez la compagnie des saints hommes qui ont la bhakti et lisez des livres comme la Gîtâ et l'Imitation de Jésus-Christ. Pensez toujours aux attributs de Dieu.

Les Védas ne contiennent pas seulement le moyen d'obtenir la bhakti, mais aussi le moyen d'obtenir n'importe quelle chose bonne ou mauvaise sur la terre. Prenez tout ce que vous voudrez.

Le Bengale est un pays de bhakti et bhaktas. La pierre sur laquelle se tenait Chaitanya dans le temple de Jagannatha pour voir l'Image a été usée par les pleurs qu'il versait dans son amour et sa dévotion. Lorsqu'il prit le sannyâsa, il montra à son gourou qu'il en était digne en gardant pendant quelque temps du sucre sur sa langue sans que le sucre fonde. Il découvrit Vrindâvan par le pouvoir d'intuition qu'il avait acquis dans sa dévotion.

Je vais vous dire quelque chose pour vous guider dans la vie. Acceptez comme vrai tout ce qui vient de l'Inde, jusqu'à ce que vous trouviez des raisons probantes pour ne pas y croire. Considérez comme faux tout ce qui vient d'Europe jusqu'à ce que vous trouviez des raisons probantes d'y croire.

Ne vous laissez pas entraîner par des sottises européennes. Réfléchissez par vous-mêmes. Il n'y a qu'une chose qui vous manque : vous êtes des esclaves ; vous imitez tout ce que font les Européens. Cet état d'esprit est simplement de l'impuissance.

La société peut prendre des matériaux n'importe où, mais elle doit se développer selon son propre génie.

Se laisser choquer par une coutume nouvelle est l'origine de toute superstition. C'est la première route qui mène en enfer. Cela nous conduit au bigotisme et au fanatisme. La vérité est le ciel ; le bigotisme est l'enfer.

LES BASES COMMUNES DE L'HINDOÛISME¹

Nous sommes dans le pays qui est considéré comme le plus sacré, même dans l'Aryāvarta sacré. C'est le Brahmāvarta dont parle notre grand Manou. C'est le pays où a pris naissance cette puissante soif de l'esprit qui devra, comme l'histoire nous le montre, inonder le monde. C'est le pays où les aspirations spirituelles, tels vos puissants fleuves, se sont élevées et se sont réunies pour envahir le monde et s'y proclamer elles-mêmes d'une voix de tonnerre. C'est le pays qui a dû supporter le premier choc lors de toutes les incursions et invasions dans l'Inde. C'est ce pays héroïque qui a dû le premier exposer sa poitrine à toute attaque des barbares étrangers sur l'Aryāvarta. C'est le pays qui, malgré toutes ses souffrances n'a pas encore complètement perdu sa gloire et sa force. C'est ici que plus récemment le doux Nānak prêchait son merveilleux amour pour le monde. C'est ici que son grand cœur s'est ouvert et que ses bras se sont étendus pour étreindre le monde entier, non seulement les hindous mais aussi les musulmans. C'est ici que le dernier héros de notre race et l'un des plus glo-

1. Conférence faite à Lahore.

rieux, Guru Govinda Singh, après avoir versé son sang et celui de ses parents les plus chers pour la cause de la religion, abandonné par ceux-là même pour qui il s'était battu, se retira dans le Sud pour mourir comme un lion blessé au cœur sans prononcer un mot contre son pays et sans le moindre murmure.

C'est ici, dans notre ancien pays, que je viens vers vous, ô enfants de la contrée aux cinq fleuves, non pas en maître, car je n'ai pas grand'chose à enseigner, mais en délégué de l'Inde orientale pour échanger des salutations avec nos frères de l'Inde occidentale et pour comparer nos expériences respectives. Je suis venu non pas pour trouver les divergences qui existent entre nous, mais pour savoir en quoi nous sommes d'accord. Je m'efforce ici de comprendre sur quel terrain nous pouvons toujours rester frères et sur quelles bases la voix qui parle de toute éternité peut devenir de plus en plus forte avec le temps. Je suis venu vous proposer un travail constructif et non pas destructif. Le temps de la critique est passé et nous attendons une œuvre positive. Le monde a parfois besoin de critique et même de critique féroce, mais cela ne dure qu'un temps et si l'on travaille pour l'éternité il faut du progrès et de la construction, non pas de la critique ni de la destruction. Depuis une centaine d'années tout notre pays a été inondé d'un flot de critique ; la science occidentale a été lâchée sur tout ce qu'il y a d'obscur en nous avec ce résultat que les lacunes et les recoins ont été mis beaucoup plus en évidence que tout le reste. Il est naturellement apparu dans tout notre pays de puissantes intelligences, magnifiques et glorieuses, qui avaient dans leur cœur un amour de la vérité et de la justice, amour de leur pays et par-dessus tout un amour intense pour leur religion et leur Dieu ; et c'est parce que ces grandes âmes ont ressenti si profondément, aimé si

profondément, qu'elles ont critiqué tout ce qui leur paraissait mauvais. Gloire à ces puissants esprits du passé ! Ils ont fait beaucoup de bien ; mais la voix d'aujourd'hui vient nous dire : « Assez ! » Nous avons eu assez de critiques et de blâmes, l'heure est venue de reconstruire ; l'heure est venue de grouper toutes nos forces éparses, de les concentrer en un seul foyer et par là de conduire notre peuple en avant dans sa marche qui est arrêtée presque depuis des siècles. La maison est nettoyée. Qu'elle soit de nouveau habitée. La route a été déblayée ; en avant, enfants des Aryas !

Voilà, Messieurs, ce qui m'amène devant vous et pour commencer je puis vous déclarer que je n'appartiens à aucune secte ni à aucun parti. Pour moi toutes sont magnifiques et glorieuses, je les aime toutes et j'ai passé toute ma vie à chercher ce qu'elles contenaient de bon et de vrai. C'est pourquoi je me propose ce soir de vous soumettre les points sur lesquels nous sommes d'accord afin que nous trouvions si possible un terrain d'entente. Si par la grâce de Dieu cela peut se faire, faisons-le et mettons-le aussi en pratique. Nous sommes des Hindous. Je n'emploie le terme Hindou dans aucun mauvais sens et je ne suis pas d'accord non plus avec ceux qui lui attribuent une mauvaise signification. Jadis il désignait simplement ceux qui vivent de l'autre côté de l'Indus. Aujourd'hui beaucoup de ceux qui nous haïssent peuvent lui donner une mauvaise interprétation, mais les mots ne veulent rien dire. C'est de nous qu'il dépend de faire que le mot Hindou désigne tout ce qui est glorieux, tout ce qui est spirituel ou qu'au contraire il reste un nom d'opprobre pour désigner les opprimés, les païens, ceux qui ne valent rien. Si actuellement le mot « Hindou » désigne quelque chose de mauvais, peu importe ; agissons en sorte d'être prêts à montrer que c'est

le plus beau mot qu'aucune langue puisse inventer. L'un des principes que j'ai eus dans ma vie a été de ne pas avoir honte de mes ancêtres. Je suis l'un des hommes les plus orgueilleux qui soient, mais je vous le dis franchement ce n'est pas pour moi-même mais à cause de mes ancêtres. Plus j'étudiais le passé, plus je regardais en arrière et plus cet orgueil s'est développé en moi ; il m'a donné la force et le courage de la conviction, il m'a élevé au-dessus de la poussière de la terre et m'a mis au travail sur ce grand projet qu'avaient élaboré nos glorieux ancêtres. Enfants de ces anciens Aryens, puissiez-vous, par la grâce du Seigneur, avoir le même orgueil ! Puisse votre foi dans vos ancêtres pénétrer dans votre sang, puisse-t-elle devenir une partie intégrante de votre vie, puisse-t-elle agir pour le salut du monde !

Avant de chercher à préciser en quoi nous sommes tous d'accord et ce qui constitue la base commune de notre vie nationale, il y a une chose dont nous devons nous souvenir. Tout comme il existe en chaque homme un individualité, il y a aussi une individualité nationale. Tout comme un homme diffère des autres à certains points de vue particuliers, par certaines caractéristiques, une race diffère d'une autre par certaines caractéristiques particulières. Tout comme chacun de nous a pour mission de remplir un certain rôle dans l'économie de la nature, tout comme chacun de nous a une ligne d'action qui lui est tracée par son propre *karma* passé, de même pour les nations : chacune d'elles a une destinée à accomplir, chacune d'elles a un message à donner, chacune d'elles a une mission à remplir. C'est pourquoi, dès le début, il nous faut comprendre la mission de notre propre race, la destinée qu'elle doit remplir, la place qu'elle doit occuper dans la marche des nations, la note qu'elle doit fournir dans l'har-

monie des races. Dans notre pays on nous raconte quand nous sommes enfants l'histoire de certains serpents qui ont des bijoux dans la tête ; quoi que l'on fasse au serpent, il ne peut pas mourir tant que le joyau reste où il est. On nous raconte aussi l'histoire d'ogres et de géants dont l'âme vivait dans certains petits oiseaux ; tant que l'oiseau était en sécurité, rien au monde ne pouvait tuer ces géants — on pouvait les mettre en pièces ou leur faire tout ce qu'on voulait, les géants ne pouvaient pas mourir. Il en est de même des peuples ; il y a un certain point où se concentre la vie de la nation, où réside en quelque sorte sa nationalité et tant que ce point n'est pas atteint la nation ne peut pas mourir. A la lumière de ceci nous pourrions comprendre le phénomène le plus merveilleux que l'histoire du monde ait jamais connu. L'une après l'autre de nombreuses vagues de conquérants barbares ont déferlé sur notre pays sacré. « Allah ho Akbar ! » a déchiré le ciel pendant des siècles et nul Hindou ne savait quand sa dernière minute viendrait. De tous les pays que connaît l'histoire du monde, c'est le nôtre qui a le plus souffert et qui a été le plus opprimé. Et pourtant nous sommes pratiquement la même race. Nous sommes prêts à faire face à beaucoup de difficultés si c'est nécessaire. Non seulement cela, mais encore il y a des signes qui montrent que nous sommes prêts à nous répandre hors de notre pays, car la marque de la vie est l'expansion.

Nous nous apercevons aujourd'hui que nos idées et nos pensées ne sont plus enfermées dans les frontières de l'Inde, mais qu'elles s'en vont à l'extérieur, que nous le voulions ou non, qu'elles s'infiltrèrent dans la littérature des peuples, qu'elles prennent leur place dans les nations et que même chez certaines de ces nations elles conquièrent une place suprême et dictatoriale. Derrière tout cela nous

trouvons cette explication que l'Inde a donné au progrès du monde entier la plus grande et la plus noble de toutes les contributions, le thème le plus sublime qui puisse occuper l'esprit de l'homme : la philosophie et la spiritualité. Nos ancêtres ont essayé beaucoup d'autres choses ; comme tous les autres peuples ils ont d'abord cherché à tirer les secrets de la nature extérieure. Avec son cerveau merveilleux, cette race étonnante aurait pu faire dans ce domaine des miracles dont le monde eût été fier. Mais elle y renonça pour quelque chose de plus haut ; c'est quelque chose de plus noble qui retentit dans les pages des Védas : « La plus grande des sciences est celle qui nous fait connaître Celui qui ne change jamais ! » La science de la nature changeante, évanescence, la science du monde où sévissent la mort, la souffrance et la misère, peut être magnifique ; mais la science de Celui qui ne change pas, ce Bien-Aimé en qui seul est la paix, en qui seul est la vie éternelle, en qui seul est la perfection, en qui seul cesse toute souffrance, cette science, d'après nos ancêtres, est la plus sublime de toutes. Après tout ils auraient pu découvrir s'ils l'avaient voulu les sciences qui ne nous donnent que du pain et des vêtements et l'empire sur nos semblables, les sciences qui nous enseignent uniquement à vaincre les autres hommes, à les dominer, les sciences qui enseignent aux forts comment l'emporter sur les faibles. Loué soit le Seigneur ! Nos ancêtres ont immédiatement abordé l'autre côté qui est le plus magnifique, infiniment plus haut, infiniment plus heureux. C'est lui qui est venu jusqu'à nous transmis de père en fils pendant des milliers d'années jusqu'à ce qu'il soit devenu partie intégrante de nous, jusqu'à ce qu'il tinte dans chaque goutte de sang qui circule dans nos veines, jusqu'à ce qu'il soit devenu notre seconde nature, jusqu'à ce que « religion » et « Hindous » devien-

nent synonymes. C'est là notre caractéristique nationale et l'on ne peut y toucher. Les barbares qui brandissaient le fer et le feu, les barbares qui apportaient des religions grossières n'ont jamais pu toucher le point vital, n'ont jamais pu toucher le « joyau », n'ont jamais pu tuer « l'oiseau » en qui habitait l'âme de notre race. C'est là par conséquent que réside la vitalité de notre race, et tant qu'elle y restera nulle puissance au monde ne pourra tuer la race. Toutes les tortures et toutes les souffrances du monde passeront au-dessus de nous sans nous faire de mal et nous sortirons des flammes comme Prahlâd tant que nous conserverons le plus magnifique de tous les héritages, la spiritualité. Si un Hindou n'est pas spirituel, je ne le considère pas comme un Hindou. Dans d'autres pays un homme peut être d'abord politique et avoir peut-être ensuite un peu de religion mais ici, dans l'Inde, notre devoir primordial dans la vie est d'être spirituels avant tout. Puis, si nous en avons encore le temps, d'autres choses peuvent venir aussi. Si nous gardons ce fait présent à l'esprit, nous serons mieux placés pour comprendre pourquoi nous devons aujourd'hui chercher d'abord pour notre bien national toutes les forces spirituelles de la race comme on le faisait jadis et comme on le fera encore dans tous les temps à venir. Dans l'Inde, l'union nationale doit être un groupement de toutes les forces spirituelles éparses. Dans l'Inde, la Nation doit être une union de tous ceux dont les cœurs battent au même rythme spirituel.

Dans notre pays nous avons eu assez de sectes. Il y en a assez actuellement et il y en aura assez dans l'avenir, car notre religion offre cette particularité de laisser tant de latitude dans les principes abstraits qu'il reste infiniment de détails à élaborer ensuite — et ces détails sont l'élaboration de principes aussi vastes que le ciel au-dessus de

nos têtes, aussi éternels que la nature elle-même. Il doit donc évidemment subsister ici des sectes, mais ce qui n'a pas besoin d'exister, ce sont des querelles entre les sectes. Il faut des sectes mais nous n'avons pas besoin de sectarisme. Le monde ne s'en portera pas mieux si nous avons du sectarisme, mais il ne pourrait pas vivre si nous n'avions pas de sectes. Un seul groupe d'hommes ne peut pas tout faire. La masse presque infinie d'énergie qui est dans le monde ne peut être dirigée par un petit groupe d'hommes. Nous voyons immédiatement la nécessité qui nous a imposé cette division du travail : la division en sectes. Qu'il y ait donc des sectes pour utiliser les forces spirituelles ! Mais y a-t-il besoin que nous nous querellions lorsque nos livres les plus anciens déclarent que toutes ces différences ne sont qu'apparentes et que, malgré elles toutes, un fil d'harmonie et d'unité magnifique traverse toutes les sectes ? Nos plus anciens livres déclarent : « Ce qui existe est Un ; les sages l'appellent de noms divers. » Si, par conséquent, nous avons ces luttes entre sectes, si nous avons ces combats entre les différents groupes, si la jalousie et la haine s'insinuent entre les différentes sectes de l'Inde — du pays où toutes les sectes ont toujours été en honneur — c'est une honte pour nous qui osons nous appeler les descendants de ces ancêtres.

Il y a certains grands principes sur lesquels je crois que nous sommes unanimes, que nous soyons Vishnouïtes, Shivaïtes, Shâktas ou Gânapatyas, que nous appartenions au védantisme classique ou au védantisme moderne, aux vieilles sectes rigides ou aux sectes réformées de notre époque. Et quiconque se considère comme un Hindou croit à ces principes. Il y a naturellement des différences dans l'interprétation et l'explication de ces principes et ces différences sont naturelles et doivent être permises car nous

n'avons pas pour principe d'obliger tous les hommes à accepter notre point de vue. Ce serait un péché que d'obliger autrui à accepter notre propre interprétation et à vivre selon nos méthodes. Peut-être tous ceux qui sont présents seront-ils d'accord sur le premier point : c'est que nous considérons les Védas comme les enseignements éternels des secrets de la religion. Nous croyons tous que cette sainte littérature est sans commencement et sans fin, contemporaine de la nature qui est, elle aussi, sans commencement et sans fin. Nous croyons tous aussi que toutes nos divergences en matière religieuse et toutes nos luttes religieuses doivent cesser lorsque nous nous trouvons en présence de ces livres sacrés ; nous admettons tous qu'ils constituent le dernier tribunal d'appel dans toutes nos querelles spirituelles. Nous pouvons avoir différentes opinions sur ce que sont les Védas. Telle secte peut considérer telle portion comme plus sacrée que telle autre, mais cela n'a guère d'importance tant que nous disons que nous sommes tous frères dans les Védas et que tout ce que nous possédons aujourd'hui de bon, de saint et de pur vient de ces livres vénérables, éternels et merveilleux. Si donc nous croyons tous à cela, que le principe en soit prêché et disséminé dans tout le pays du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. Si cela est vrai que les Védas aient la prééminence qu'ils méritent toujours et en laquelle nous croyons tous. Donc d'abord les Védas !

En second lieu nous croyons tous en Dieu, puissance créatrice et préservatrice de l'univers tout entier, en qui cet univers fait périodiquement retour pour en sortir à d'autres périodes et manifester ce phénomène étonnant qu'on appelle le monde. Nous pouvons avoir de Dieu des conceptions différentes. L'un de nous peut croire en un Dieu entièrement personnel, un autre en un Dieu qui est per-

sonnel sans être humain et un autre en un Dieu entièrement impersonnel — et tous peuvent invoquer l'autorité des Védas. Néanmoins nous croyons tous en Dieu, c'est-à-dire que l'on ne saurait appeler Hindou l'homme qui ne croit pas en une puissance infinie et merveilleuse dont toutes choses viennent, en qui toutes choses vivent et en qui toutes choses doivent aussi finalement retourner. S'il en est ainsi, prêchons cette idée dans tout le pays. Prêchez-en la conception que vous avez à donner, cela ne fait aucune différence et nous ne nous querellerons pas pour cela, mais prêchez Dieu — c'est tout ce qu'il nous faut. Telle idée peut être meilleure que telle autre, mais, prenez-y bien garde, pas une d'elles n'est mauvaise. L'une est bonne, l'autre est meilleure et telle autre encore est peut-être la meilleure de toutes, mais le terme mauvais n'a pas d'application aux catégories de notre religion. Par conséquent, que le Seigneur bénisse tous ceux qui prêchent le nom de Dieu sous quelque forme que ce soit ! Plus Il sera prêché et mieux cela vaudra pour notre race. Que nos enfants soient élevés dans cette idée, que cette notion pénètre chez les plus pauvres et chez les plus humbles aussi bien que chez les plus riches et les plus puissants : l'idée du nom de Dieu.

La troisième idée que je veux vous soumettre c'est qu'à la différence de toutes les autres races du monde nous ne croyons pas que l'univers ait été créé il y a un certain nombre de milliers d'années et doive être un jour détruit à jamais. Nous ne croyons pas non plus que l'âme humaine ait été créée de rien avec cet univers. C'est là un autre point sur lequel je crois que nous pourrions tous être d'accord. Nous croyons que la nature n'a ni commencement ni fin mais qu'à certaines périodes psychologiques le matériel grossier de l'univers extérieur retourne à son

état subtil pour y rester pendant une certaine période, puis est de nouveau projeté pour manifester tout ce panorama infini que nous appelons la nature ; ce mouvement en forme de vague s'effectuait déjà avant que le temps ne commençât, pendant toute l'éternité et il continuera pendant un temps infini.

Ensuite, tous les Hindous croient que l'homme n'est pas seulement un corps matériel grossier ni même qu'à l'intérieur de ce corps se trouve le corps subtil qui est le mental ; ils croient qu'il y a quelque chose de plus grand encore — car le corps change et le mental aussi — quelque chose qui est au delà : l'Atman. Je ne peux pas vous traduire ce mot car toute traduction en serait fautive. Il existe au delà même de notre corps subtil quelque chose qui est l'Atman de l'homme, qui n'a ni commencement ni fin et qui ne sait pas ce qu'est la mort. Puis nous avons cette idée particulière qu'on ne retrouve pas chez les autres races humaines, que l'Atman habite successivement des corps différents jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'intérêt pour lui à le faire ; alors l'Atman devient libre et n'a plus à renaître. Je fais allusion à la théorie de samsâra et à la théorie de l'âme éternelle qu'enseignent nos Shâstras. C'est une autre idée sur laquelle nous sommes tous d'accord, quelle que soit la secte à laquelle nous puissions appartenir. On peut avoir des idées différentes sur les rapports entre l'âme et Dieu. Selon certains, cette âme peut être éternellement différente de Dieu et selon certains autres elle peut n'être qu'une étincelle de ce feu infini ; d'après d'autres encore elle peut ne faire qu'un avec cet infini. Peu importe quelle est notre interprétation, pourvu que notre croyance fondamentale reste que l'âme est infinie, que l'âme n'a jamais été créée et, par conséquent, ne mourra jamais, que l'âme a dû traverser plusieurs corps

et y évoluer jusqu'à ce qu'elle parvienne à la perfection dans le corps humain. Là-dessus nous sommes tous d'accord.

Nous en arrivons maintenant à la découverte la plus marquante, la plus magnifique et la plus étonnante qui ait jamais été faite dans le domaine de la spiritualité. Certains d'entre vous qui avez étudié la pensée occidentale avez peut-être déjà remarqué qu'il existe une autre différence radicale qui sépare catégoriquement tout ce qui est occidental de tout ce qui est oriental. Que nous soyons Sbâktas, Sûryens¹ ou Vishnouïtes, que nous soyons même Bouddhistes ou Jaïns, nous estimons tous dans l'Inde que l'âme est naturellement pure et parfaite, infinie en puissance et bénie. Mais d'après les dualistes cette béatitude naturelle de l'âme s'est contractée à la suite de mauvaises actions passées et, par la grâce de Dieu, elle va s'épanouir de nouveau et manifester sa perfection. Selon le Moniste, au contraire, cette idée de contraction est elle aussi une erreur partielle, car c'est le voile de Mâyâ qui nous fait penser que l'âme a perdu son pouvoir alors que le pouvoir continue d'exister pleinement. En dépit de toutes ces différences nous trouvons un noyau central commun et nous constatons là une différence irréconciliable entre tout ce qui est occidental et tout ce qui est oriental. L'Oriental cherche au dedans de lui tout ce qui est grand et bon. Lorsque nous adorons, nous fermons les yeux et nous cherchons Dieu en nous. L'Occidental cherche son Dieu en dehors de lui et en haut. Les livres religieux de l'Occident ont été inspirés tandis que les nôtres ont été expirés ; ils sont sortis comme le souffle, comme un souffle divin ; ils ont jailli des cœurs de nos sages, de nos Mantra Drashtâs.

1. Adorateurs du soleil.

C'est là une grande chose qu'il vous faut comprendre et je vous dirai, ô mes amis, mes frères, que c'est là-dessus que nous devons insister dans l'avenir. J'en suis fermement convaincu en effet, et je vous supplie de le comprendre : rien de bon ne peut sortir d'un homme qui pense jour et nuit qu'il n'est rien. Si un homme pense jour et nuit qu'il est misérable, qu'il est vil, qu'il n'est rien, il finit par n'être rien. Si vous dites, oui, oui, je suis, je suis — ainsi vous serez. Et si vous dites je ne suis pas, si vous pensez que vous n'êtes pas et si vous méditez jour et nuit sur le fait que vous n'êtes rien, en vérité vous ne serez rien. C'est le grand fait dont il faut vous souvenir. Nous sommes les enfants du Tout-Puissant, nous sommes des étincelles du feu divin infini. Comment pourrions-nous n'être rien ? Nous sommes tout, prêts à faire tout et nous pouvons tout faire ; l'homme doit tout faire. Cette foi en eux-mêmes se trouvait dans le cœur de nos ancêtres, c'est elle qui les a poussés toujours plus loin en avant dans la marche de la civilisation et si jamais il y a eu déchéance, si jamais il y a eu rétrogression, observez-le bien, cette déchéance a commencé le jour où notre peuple a perdu la foi en soi. Perdre foi en soi signifie perdre foi en Dieu. Croyez-vous en cet infini, en cette bonne providence qui agit en vous et par vous ? Si vous croyez qu'un tel Omniprésent, l'antaryâmin, est présent dans chaque atome, qu'il est absolument partout, Ota-Prota comme on dit en sanskrit, qu'il imprègne votre corps, votre esprit et votre âme, comment pouvez-vous perdre courage ? Je ne suis peut-être qu'une gouttelette et vous une vague grande comme une montagne, mais peu importe ! L'océan infini est ma base tout aussi bien que la vôtre. Je suis déjà joint depuis ma naissance et par le fait même que je vis — je suis en Yoga avec cette vie infinie, cette bonté infinie et cette puis-

sance infinie, comme vous l'êtes vous-même, si immense et puissant que vous soyez. C'est pourquoi, mes frères, il faut enseigner à vos enfants dès leur naissance cette magnifique doctrine ennoblissante, puissante et qui donne la vie. Vous n'avez pas besoin de leur enseigner l'advaitisme ; enseignez-leur le dvaitisme, ou tout autre ... isme que vous voudrez, mais, nous l'avons vu, il y a un « isme » qui est commun à toute l'Inde : la doctrine merveilleuse de l'âme, la perfection de l'âme — à laquelle croient toutes les sectes. Comme le fait observer notre grand philosophe Kapila, si la pureté n'était pas de la nature de l'âme, l'âme ne pourrait jamais parvenir à cette pureté ; en effet, une chose qui ne serait pas parfaite de nature, même si elle parvenait à la perfection, ne pourrait pas s'y maintenir. Si l'impureté est de la nature de l'homme, l'homme devra rester impur même s'il peut atteindre la pureté pendant quelques minutes ; il viendrait un moment où cette pureté serait balayée et s'en irait et où la vieille impureté naturelle recommencerait à régner. C'est pourquoi tous nos philosophes disent que le bien est notre nature, que la perfection est notre nature et non pas l'imperfection, non pas l'impureté. C'est une chose dont il faut nous souvenir. Rappelons-nous le merveilleux exemple du grand sage qui, sur le point de mourir, demandait à son esprit de se rappeler tous ses actes valeureux et toutes ses pensées puissantes ; vous ne le voyez pas enseigner à son esprit comment se rappeler toutes ses faiblesses et toutes ses folies. Il y a des folies et il doit y avoir des faiblesses, mais rappelez-vous toujours votre nature véritable — c'est la seule façon de guérir les faiblesses, c'est la seule façon de se débarrasser des folies.

Il semble que les quelques points que je viens de vous rappeler soient communs à toutes les sectes religieuses

diverses dans l'Inde. C'est peut-être sur ce terrain commun que dans l'avenir ceux dont la religion est libérale et ceux dont la religion est conservatrice, ceux de l'ancien modèle et ceux du nouveau pourront se donner la main.

Il y a par-dessus tout une autre chose encore dont il faut se souvenir et que, je le regrette, nous oublions de temps à autre, c'est que dans l'Inde la religion signifie réalisation et rien de moins. On ne pourra jamais nous enseigner : « croyez à cette doctrine et vous serez sauvés » car nous n'en croyons rien. Vous êtes ce que vous vous faites vous-mêmes. Par la grâce de Dieu et par vos propres efforts vous êtes ce que vous êtes. Croire à telle ou telle théorie ou doctrine ne vous aidera guère. La parole puissante qui est tombée dans l'Inde du ciel de spiritualité est anubhûti, la réalisation. Nos livres sont les seuls qui déclarent encore et toujours : « Il faut voir le Seigneur. » Ce sont en vérité des paroles courageuses et audacieuses, mais elles sont vraies jusque dans leur essence ; chaque lettre et chaque son qui les composent sont vrais. La religion doit être réalisée et non pas écoutée ; elle ne consiste pas à apprendre une doctrine comme un perroquet. La religion n'est pas non plus un assentiment intellectuel car cela n'est rien. La religion doit entrer en nous. C'est pourquoi la plus grande preuve que nous ayons de l'existence d'un Dieu n'est pas ce que nous en dit notre raison mais le fait que Dieu a été vu par les anciens aussi bien que par les modernes. Nous croyons en l'âme, non seulement parce qu'il y a une bonne raison de croire à son existence, mais surtout parce qu'il y a eu dans le passé des milliers d'hommes dans l'Inde et qu'il y en a encore beaucoup et qu'il y en aura des milliers dans l'avenir qui réalisent et voient leur âme. Il n'y a pas de salut pour l'homme tant que l'homme ne voit pas Dieu et ne réalise pas son âme.

Cumpréons donc par conséquent cela par-dessus tout ; plus nous le comprendrons et moins nous aurons de sectarisme dans l'Inde, car seul est religieux l'homme qui a réalisé Dieu et qui L'a vu. En lui les nœuds ont été tranchés, en lui seul les doutes se sont effacés ; lui seul s'est libéré des fruits de l'action, car il a vu Celui qui est le plus proche des plus proches et le plus lointain des plus lointains. Nous prenons souvent de simples bavardages pour la réalité religieuse, de simples envolées oratoires pour la grande réalisation spirituelle ; c'est alors que vient le sectarisme, c'est alors que viennent les luttes. Dès que nous aurons compris que cette réalisation est la seule religion, nous regarderons dans notre propre cœur et nous verrons dans quelle mesure nous nous sommes approchés de la réalisation de ces vérités de la religion. Nous comprendrons alors que nous tâtonnons nous aussi dans les ténèbres et que nous en conduisons d'autres qui tâtonnent dans les mêmes ténèbres : alors nous abandonnerons tout sectarisme, toute querelle et toute lutte. Si un homme veut engager une lutte sectaire, demandez-lui : « As-tu vu Dieu ? As-tu vu l'Atman ? Sinon, quel droit as-tu de prêcher son nom ? Tu marches dans les ténèbres et tu voudrais me conduire dans les mêmes ténèbres. L'aveugle conduisant l'aveugle, tous deux tomberaient dans le fossé. »

Réfléchissez donc un peu plus avant de critiquer autrui. Laissez votre prochain suivre son chemin vers la réalisation tant qu'il lutte pour voir la vérité dans son propre cœur. Lorsqu'il aura vu la vérité toute grande et toute nue il découvrira cette béatitude admirable à laquelle ont rendu témoignage — c'est merveilleux à constater — tous les grands sages de l'Inde et tous ceux qui ont réalisé la vérité. De son cœur ne sortiront plus que des paroles

d'amour, car il aura été touché par Celui qui est l'essence même de l'amour. C'est alors et alors seulement que cesseront toutes querelles sectaires et que nous serons en mesure de comprendre, de recevoir dans notre cœur, d'embrasser et d'aimer intensément le mot hindou lui-même et tous ceux qui portent ce nom. Faites-y bien attention, vous ne serez un Hindou que lorsque ce seul nom vous galvanisera tout entier et vous donnera de l'énergie. Vous serez seulement un Hindou lorsque tous ceux qui portent ce nom, de quelque pays qu'ils viennent, qu'ils parlent notre langue ou n'importe quelle autre, deviendront pour vous les plus proches et les plus chers. Vous serez seulement un Hindou lorsque votre cœur souffrira du malheur de quiconque porte ce nom et lorsque vous ressentirez ce malheur comme s'il avait frappé votre fils. Vous serez un Hindou seulement lorsque vous serez prêt à tout supporter pour les Hindous comme dans le magnifique exemple que je vous ai rappelé tout à l'heure, celui de votre grand Guru Govind Singh... Chassé de son pays, luttant contre ses oppresseurs, après avoir versé son propre sang pour défendre la religion hindoue, après avoir vu ses enfants tomber sur le champ de bataille, ce grand gourou, abandonné par ceux-là même pour qui il avait répandu son sang et le sang des siens, s'est retiré du champ de bataille calmement, comme un lion blessé, pour aller mourir dans le sud, mais il n'est pas sorti de ses lèvres un seul mot de malédiction contre ceux qui l'avaient si ingratement abandonné. Faites-y bien attention, si vous voulez faire du bien à votre pays il faut que chacun de vous devienne un Govind Singh. Vous pourrez voir chez vos compatriotes des milliers de défauts mais voyez surtout leur sang hindou. Ils sont les premiers dieux que vous ayez à adorer, même s'ils font tout pour vous faire du mal ;

même si chacun d'eux vous maudit, envoyez-leur des paroles d'amour. S'ils vous chassent, retirez-vous pour mourir en silence comme ce lion puissant que fut Govind Singh. Un tel homme est digne du nom « Hindou ». Nous devrions toujours avoir devant nous un tel idéal. Enterrons tous la hache de guerre et envoyons tout autour de nous ce vaste flot d'amour.

Les gens peuvent parler de la renaissance de l'Inde tant qu'ils voudront. Moi qui ai travaillé ou tout au moins qui ai essayé de travailler toute ma vie pour cette renaissance de l'Inde, laissez-moi vous dire que si vous n'êtes pas spirituels elle n'aura pas lieu. Et c'est de là aussi que dépend le sort du monde entier. Je dois vous dire franchement que les bases mêmes de la civilisation occidentale sont ébranlées. Les édifices les plus puissants, s'ils ont pour fondation les sables mouvants du matérialisme, doivent un jour trembler et s'écrouler. L'histoire du monde nous en fournit la preuve. Les uns après les autres, des peuples se sont élevés qui ont fait reposer leur puissance sur le matérialisme et ont déclaré que l'homme n'était que matière. Dans les langues d'Occident un homme rend l'âme, tandis que dans notre langue un homme abandonne son corps. L'homme d'Occident est d'abord un corps et ensuite il a une âme ; chez nous un homme est une âme et un esprit et il possède un corps. Il y a là tout un monde de différence. C'est pourquoi toutes les civilisations qui ont été construites sur le sable du confort matériel et de toutes ces choses ont disparu l'une après l'autre de la face du monde après une brève existence. La civilisation de l'Inde, au contraire, et celle des autres pays qui ont recueilli son enseignement, c'est-à-dire du Japon et de la Chine, vivent encore de nos jours et il y a des signes de leur renaissance. Leur vie est comme celle du phénix ; on la détruit

mille fois, mais chaque fois elle renaît plus glorieuse. Une civilisation matérialiste, par contre, ne se relève jamais une fois qu'elle est tombée. Quand un édifice s'est abattu, ses morceaux ne se réunissent plus jamais. Ayons donc de la patience et attendons ; un grand avenir nous attend.

Ne vous hâtez pas d'aller imiter quelqu'un d'autre. Une grande leçon dont nous devons nous souvenir, c'est que l'imitation n'est pas la civilisation. Je peux me parer des vêtements d'un Râjah, cela fera-t-il de moi un Râjah ? L'âne vêtu de la peau du lion n'est jamais un lion. L'imitation, la peureuse imitation, ne conduit jamais au progrès. En vérité elle est chez un homme un signe de terrible déchéance. Lorsqu'un homme a commencé à se haïr lui-même, la fin est arrivée. Lorsqu'un homme commence à avoir honte de ses ancêtres, tout est fini. Me voici devant vous l'un des derniers représentants de la race hindoue et pourtant fier de ma race et fier de mes ancêtres. Je suis fier de me proclamer hindou, je suis fier d'être l'un de vos indignes serviteurs. Je suis fier d'être un de vos compatriotes à vous qui êtes les descendants des sages, à vous qui avez pour ancêtres les plus glorieux rishis que le monde ait jamais vus. Ayez donc foi en vous-mêmes ; soyez fiers de vos ancêtres au lieu d'en avoir honte. Et n'imitiez pas, surtout, n'imitiez pas ! Toutes les fois que vous êtes sous la botte de quelqu'un vous perdez votre indépendance. Si vous travaillez, même dans le domaine spirituel, sous la dictée d'autrui, vous perdez peu à peu toutes vos facultés et même celle de penser. Faites jaillir par vos propres efforts tout ce que vous avez, mais n'imitiez pas. Prenez cependant chez autrui ce qui est bon ; nous avons à apprendre d'autrui. Mettez la graine dans le sol, donnez-lui beaucoup d'air, d'eau et de terre pour la nourrir ; quand la graine devient une plante, puis un arbre gigantesque, devient-elle

la terre, devient-elle l'air, ou devient-elle l'eau ? Non, elle devient la puissante plante, l'arbre immense selon sa propre nature et elle a absorbé tout ce qu'on lui a donné. Que telle soit votre attitude. Nous avons beaucoup de choses à apprendre d'autrui et l'homme qui refuse d'apprendre est déjà mort.

Notre Manou déclare : « Prenez pour épouse une femme qui soit un joyau, même si elle est de basse naissance. Recueillez la connaissance suprême en servant un homme, même de basse caste ; même si c'est un chandâla apprenez en le servant à trouver le chemin du salut. » Apprenez d'autrui tout ce qui est bon, mais absorbez-le et assimilez-le à votre manière ; ne devenez pas quelqu'un d'autre. Ne vous laissez pas arracher à cette vie indienne ; n'allez pas croire un instant qu'il vaudrait mieux pour l'Inde que tous les Indiens pussent s'habiller, manger et se conduire comme ceux d'une autre race. Vous savez combien il est difficile de se débarrasser d'une habitude qu'on a depuis quelques années. Le Seigneur seul sait combien de milliers d'années coulent dans votre sang ; votre vie nationale avec ses caractères particuliers coule d'une certaine façon depuis Dieu sait combien de dizaines de siècles. Voulez-vous dire que ce fleuve puissant qui est presque parvenu à l'océan peut remonter dans les neiges des Himâlayas ? C'est impossible ! Si nous luttons pour y arriver, nous ne ferions que le briser. Dégageons donc la voie devant le courant vital de notre peuple. Enlevons les rochers qui barrent le passage à ce fleuve puissant, nettoyons le terrain devant lui, creusons son lit et il se précipitera de lui-même — notre peuple continuera d'avancer et de progresser.

Voilà comment je me permets de vous suggérer qu'il faut travailler spirituellement dans l'Inde. Il y a beaucoup d'autres problèmes importants que je n'ai pas le

temps de vous exposer ce soir. Il y a par exemple cette admirable question des castes dont j'ai étudié le pour et le contre pendant toute ma vie. Je l'ai étudiée pratiquement dans toutes les provinces de l'Inde. Je me suis mêlé à toutes les castes à peu près dans toutes les parties de notre pays et mon esprit est encore dans une trop grande confusion pour que je puisse en saisir même le sens. Plus je cherche à l'étudier et moins j'y vois clair. J'ai pourtant finalement aperçu devant moi une faible lueur et il me semble maintenant que je commence à en saisir le sens. Il y a aussi cet autre grand problème du boire et du manger qui est grave en vérité. Il n'est pas aussi vain que nous le croyons généralement. J'en suis arrivé à cette conclusion qu'en insistant comme nous le faisons maintenant sur la façon de boire et de manger nous faisons une chose fort curieuse qui est exactement le contraire de ce que nous enjoignent les Shâstras — c'est-à-dire que nous souffrons parce que nous négligeons la véritable pureté de ce que nous mangeons et de ce que nous buvons ; nous n'en comprenons plus l'esprit véritable.

Il y a plusieurs autres questions que je voudrais traiter devant vous pour vous montrer comment ces problèmes doivent être résolus, comment il faut les aborder. Malheureusement la réunion n'a pu commencer que très tard et je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Je garderai donc pour une autre occasion mes idées sur les castes et sur ces autres sujets. Un mot encore pour terminer sur ces idées spirituelles. Depuis longtemps la religion, dans l'Inde, est devenue statique ; ce que nous voulons c'est la rendre dynamique. Je veux qu'elle pénètre dans la vie de chacun de nous. La religion doit, comme elle l'a toujours fait dans le passé, pénétrer dans le palais des rois comme dans la chaumière du plus pauvre paysan de l'Inde. La religion, cet

héritage commun, ce droit universel que nous donne notre race dès notre naissance, doit être apportée généreusement chez chacun de nous. Dans l'Inde on doit avoir accès à la religion aussi librement et aussi facilement qu'à l'air que Dieu nous a donné. C'est là le genre de travail que nous devons faire dans l'Inde et non pas créer de petites sectes et lutter à propos de petites divergences. Prêchons ce que nous acceptons tous et laissons les divergences se guérir d'elles-mêmes. Comme je l'ai dit bien souvent au peuple de l'Inde, si l'obscurité de beaucoup de siècles s'est accumulée dans une chambre et que nous entrions dans cette chambre en criant : « Comme il fait noir, comme il fait noir ! » l'obscurité s'en ira-t-elle ? Apportez de la lumière et l'obscurité disparaîtra immédiatement. Voilà le secret pour réformer des hommes. Suggérez-leur quelque chose de plus noble ; croyez d'abord dans l'homme. Pourquoi commencer avec cette croyance que l'homme est déchu et dégénéré ? Jamais je n'ai manqué de foi en aucun homme, si décourageant qu'il parût. Et lorsque j'ai eu foi dans l'homme, même si les perspectives n'étaient pas toujours brillantes au début, ma foi a toujours fini par triompher. Ayez foi en l'homme, que celui-ci vous apparaisse très savant ou complètement ignorant. Ayez foi en lui, qu'il vous paraisse être un ange ou un diable en personne. Ayez d'abord foi en l'homme puis, ayant foi en lui, croyez que s'il a des défauts, s'il fait des erreurs, s'il embrasse les doctrines les plus grossières et les plus viles, cela ne vient pas de sa nature réelle mais de ce qu'il ne connaît pas d'idéal plus élevé. Si un homme se dirige vers ce qui est faux, c'est parce qu'il ne peut pas arriver à ce qui est vrai. La seule façon de corriger ce qui est faux est donc de fournir à l'homme ce qui est vrai. Faites-le et laissez-le comparer. Donnez-lui la vérité et vous n'aurez rien d'autre à faire.

Il comparera dans son esprit ce que vous lui avez donné avec ce qu'il avait déjà et, je vous l'assure, si vous lui avez vraiment donné la vérité, ce qui est faux devra disparaître, la lumière devra chasser les ténèbres et le vrai devra faire apparaître le bon. C'est ainsi qu'il faut procéder si vous voulez réformer spirituellement le pays ; c'est ainsi et non pas en luttant ni en disant aux gens que ce qu'ils font est mauvais. Présentez-leur le bien, voyez comme ils le saisissent avidement, voyez comment le divin qui ne meurt jamais et qui vit toujours chez l'homme, s'éveille, se dresse et tend la main pour prendre tout ce qui est bon et tout ce qui est glorieux.

Puisse Celui qui est le créateur, le préservateur et le protecteur de notre race, le Dieu de nos ancêtres — que nous l'appelions Vishnou, Shiva, Shakti ou Ganapati, que nous l'adorions comme saguna ou comme nirguna, que nous l'adorions comme personnel ou comme impersonnel — puisse Celui que nos ancêtres connaissaient et décrivaient en disant : « ce qui existe est Un ; les sages l'appellent de noms divers » ; puisse-t-Il faire pleuvoir sur nous ses bénédictions, puisse-t-Il faire que nous nous comprenions les uns les autres, puisse-t-Il faire que nous travaillions les uns pour les autres avec un véritable amour, avec un amour intense pour la vérité. Puisse-t-Il ne pas entrer dans notre grande œuvre de régénération spirituelle de l'Inde le moindre désir de gloire personnelle, de prestige personnel ou d'avantage personnel !

LE VÉDANTA ET TOUTES SES PHASES¹

Dans un passé lointain dont l'histoire ne nous a pas gardé trace et où ne pénètre même pas la lueur tremblotante de la tradition, une lumière a brillé constamment, parfois voilée par des circonstances extérieures et parfois aussi étincelante, mais toujours immortelle et régulière, qui non seulement répandait sa clarté sur l'Inde mais qui imprégnait tout le monde des pensées avec sa puissance silencieuse, inaperçue, douce et pourtant omniprésente, comme la rosée du matin, invisible et inaperçue, qui fait pourtant fleurir les plus belles roses. C'était la pensée des Upanishads, la philosophie du Vedânta. Nul ne sait quand elle a fleuri pour la première fois sur le sol de l'Inde et l'on n'a pu faire que de vaines hypothèses. Celles que firent surtout les savants d'Occident ont été tellement contradictoires que l'on ne peut assigner à ces œuvres aucune date, mais nous autres, Hindous, qui nous plaçons au point de vue spirituel, n'admettons pas qu'elles aient pu avoir une origine.

Ce Vedânta, cette philosophie des Upanishads, je n'hésite pas à le déclarer, est la première et aussi la dernière

1. Conférence faite à Calcutta.

pensée qui ait jamais été donnée à l'homme sur le plan spirituel. De cet océan du Vedânta des vagues de lumière se sont répandues de temps à autre vers l'ouest et vers l'est. Jadis elles allèrent vers l'Occident et donnèrent une impulsion à l'esprit des Grecs, que ce soit à Athènes, à Alexandrie ou à Antioche. Le système sâmkhien a certainement laissé sa trace dans l'esprit des anciens Grecs, et de même que tous les autres systèmes de l'Inde il invoquait comme seule autorité les Upanishads, le Vedânta. Dans l'Inde également, malgré toutes ces sectes discordantes que nous voyons aujourd'hui et toutes celles aussi qui ont existé dans le passé, la seule autorité, la seule base de tous ces systèmes restent les Upanishads, le Vedânta. Que vous soyez dualistes ou semi-monistes, advaïtistes ou vishishtadvaitistes ou shuddhâdvaïtistes ou toute autre espèce d'advaitiste ou de dvaïtiste, ou quelque nom que vous adoptiez, vous vous appuyez toujours sur l'autorité de vos Shâstras, de vos Ecritures sacrées, des Upanishads. Dans l'Inde, tout système qui ne se conforme pas aux Upanishads ne saurait prétendre à l'orthodoxie et si les systèmes jaïn et bouddhiste ont été rejetés du sol de l'Inde, c'est uniquement parce qu'ils ne reconnaissaient pas l'autorité des Upanishads. Ainsi le Vedânta, que nous le sachions ou non, a pénétré dans toutes les sectes de l'Inde et ce que nous appelons l'hindouisme, ce puissant figuier baïyan aux ramifications immenses et presque infinies, a été complètement imprégné de l'influence du Vedânta. Que nous en ayons conscience ou non, nous pensons le Vedânta, nous vivons dans le Vedânta, nous respirons le Vedânta et nous mourrons dans le Vedânta, — et tous les Hindous en font autant. Prêcher le Vedânta sur le sol de l'Inde et devant un auditoire indien semble donc un peu paradoxal. C'est pourtant la seule chose qu'il faille

prêcher et c'est de l'entendre prêcher que notre époque a le plus grand besoin. En effet, comme je viens de vous le dire, toutes les sectes indiennes doivent être fidèles aux Upanishads, mais il y a entre ces sectes beaucoup de contradictions apparentes. Bien souvent les grands sages de jadis étaient eux-mêmes incapables de comprendre l'harmonie qui fait le fond des Upanishads. Bien souvent même les sages ont été en désaccord, si bien qu'il est devenu proverbial qu'on ne trouve jamais deux sages du même avis. Notre époque exige que l'on donne une meilleure interprétation de cette harmonie qu'on trouve dans les textes upanishadiques. Que ceux-ci soient dualistes ou non dualistes ou quasi-dualistes, etc., il faut montrer cette harmonie au monde entier — et cela doit se faire dans l'Inde aussi bien que hors de l'Inde. Or, par la grâce de Dieu, j'ai eu la bonne fortune de recueillir l'enseignement d'un homme dont la vie fut une telle interprétation, dont la vie a été mille fois plus que son enseignement, dont la vie même fut un commentaire du texte des Upanishads, un homme en fait qui a été l'esprit des Upanishads sous une forme humaine. Peut-être ai-je recueilli un peu de cette harmonie ; je ne sais pas si je pourrai l'exprimer ou non. Mais c'est cela que je veux essayer de faire ; c'est ma mission dans la vie : montrer que les écoles védantiques ne sont pas contradictoires, qu'elles sont toutes nécessaires les unes aux autres, que chacune est l'accomplissement des autres et l'étape qui permet d'arriver à l'autre jusqu'au moment où l'on parviendra à l'Advaita qui est le but ou Tatvamasi. Il fut un temps dans l'Inde où le Karmakānda régnait suprême. Cette partie des Védas comporte sans nul doute beaucoup de grands idéals. Une partie de notre culte quotidien actuel se conforme encore aux préceptes du Karmakānda védique. Mais avec tout

cela le Karmakānda des Védas a presque disparu de l'Inde.

De nos jours, une très petite part de notre vie est dirigée et réglée par les instructions du Karmakānda des Védas. Dans notre vie courante, nous sommes surtout purānistes ou tantristes, et même lorsque les brahmanes de l'Inde emploient certains textes védiques, ils appliquent surtout ces textes, non pas selon les Védas mais selon les Tantras et les Purānas. Dans ces conditions, je ne crois pas que nous pourrions nous appeler védistes en ce sens que nous suivons le Karmakānda des Védas. Mais par contre nous sommes tous védantistes. Les gens que l'on appelle hindous devraient plutôt être appelés védantistes. Comme je vous l'ai montré, toutes nos sectes diverses, qu'elles soient dualistes ou non-dualistes, sont comprises dans ce terme unique védantisme.

Les sectes qui existent actuellement dans l'Inde peuvent être divisées d'une façon générale en deux grandes catégories : les dualistes et les monistes. Les petites divergences sur lesquelles insistent certaines de ces sectes et sur lesquelles elles se basent pour prendre des noms nouveaux tels que Advaitiste pur ou Semi-advaitiste etc., n'ont pas grande importance. S'il s'agit de les classer, elles sont ou bien dualistes ou bien monistes. Parmi les sectes qui existent à notre époque, certaines sont tout à fait nouvelles et d'autres semblent reproduire des sectes très anciennes. L'une de ces catégories me semble caractérisée par la vie et la philosophie de Rāmānuja et l'autre par celle de Shankarāchārya. Rāmānuja est le principal philosophe dualiste de l'Inde relativement moderne. C'est lui que toutes les autres sectes dualistes ont suivi directement ou indirectement, aussi bien quant au fond de leur enseignement que dans l'organisation de leur secte et même dans les plus petits détails de cette organisation. Si vous

comparez Râmânûja et son œuvre avec les autres sectes dualistes vishnouites de l'Inde, vous serez stupéfaits de voir toutes les ressemblances qui existent dans l'organisation, l'enseignement et la méthode. Nous avons eu le grand prédicateur du sud de l'Inde, Madhva Muni, et après lui notre grand Chaitanya du Bengale qui s'est emparé de la philosophie de Madhva et l'a prêchée au Bengale. Il y a aussi dans l'Inde du Sud quelques autres sectes telles que les Shivaïtes semi-dualistes. Dans la plus grande partie de l'Inde les Shivaïtes sont des Advaitistes, excepté dans quelques régions de l'Inde du Sud et à Ceylan. Mais dans ce cas ils ne font que substituer Shiva à Vishnou et ils sont Râmânûjistes dans le plein sens du terme, excepté en ce qui concerne la doctrine de l'âme. Les adeptes de Râmânûja prétendent que l'âme est anu, c'est-à-dire extrêmement petite, tandis que les adeptes de Shankarâchârya soutiennent qu'elle est vibhu c'est-à-dire omniprésente. Il y a eu plusieurs sectes non dualistes. Il semble qu'il y ait eu jadis des sectes que le mouvement de Shankara a entièrement absorbées et assimilées. Dans certains des commentaires, et surtout dans celui de Vijnâna Bhikshu qui, tout en étant advaitistes s'efforcent de renverser le Mâyâvâda de Shankara, on trouve parfois certaines attaques dirigées contre Shankara. Il semble qu'il y ait eu des écoles qui ne croyaient pas à ce Mâyâvâda et elles allèrent jusqu'à traiter Shankara de crypto-bouddhiste, prachchanna Bouddha. Elles croyaient que ce Mâyâvâda était emprunté aux bouddhistes et apporté dans le védântisme. Quoi qu'il en soit, les advaitistes de notre époque se sont tous groupés autour de Shankarâchârya. Celui-ci et ses disciples ont été les plus grands prédicateurs de l'advaita dans l'Inde septentrionale comme dans l'Inde méridionale. L'influence de Shankara ne s'est pas beau-

coup fait sentir au Bengale ni au Cachemire et au Punjab, mais dans l'Inde les Smârtas sont tous des adeptes de Shankarâchârya et l'influence de celui-ci, avec Bénarès pour centre, est tout simplement immense, même dans beaucoup de parties de l'Inde septentrionale.

Or Shankara et Râmânûja ne prétendirent ni l'un ni l'autre donner un enseignement original. Râmânûja nous dit expressément qu'il ne fait que suivre le grand commentaire de Bodhâyana. « Les anciens maîtres ont abrégé le vaste commentaire composé par Bhagavan Bodhâyana sur les Brahma-Sûtras ; c'est conformément à leur opinion que les paroles des Sûtras seront expliquées. » Voilà ce que Râmânûja écrit au début de son commentaire, le Shri Bhâshya. Il le prend et en fait un Sanskshiptam et c'est cela que nous avons aujourd'hui. Personnellement je n'ai jamais eu l'occasion de voir ce commentaire de Bodhâyana. Feu Swâmi Dayânanda Sarasvatî voulait rejeter tous les commentaires des Vyâsa-Sûtras excepté celui de Bodhâyana. Mais bien qu'il ne perdît jamais une occasion de décocher un trait à Râmânûja, il n'a jamais pu montrer à personne le Bodhâyana. J'ai cherché celui-ci dans toute l'Inde et je n'ai jamais pu le voir. Mais Râmânûja est fort catégorique et il nous dit qu'il prend les idées et parfois même les passages tout entiers du Bodhâyana pour les condenser et en faire le Râmânûja Bhâshya. Il semble que Shankarâchârya en ait fait autant. Dans son Bhâshya on trouve quelques passages dans lesquels il cite des commentaires plus anciens. Si nous nous rappelons, d'autre part, que son Gourou et le Gourou de son Gourou étaient des védântistes de la même école que lui et parfois même plus exigeants et plus audacieux que Shankara sur certains points, il semble assez certain que lui non plus n'a rien prêché de très original et que dans son Bhâshya il a fait

lui aussi le même travail que Râmânûja avait fait avec Bodhâyana. Toutefois nous ne pouvons pas savoir actuellement de quel Bhâshya il s'est servi. Tous les darshanas que vous avez jamais vus ou entendus reposent sur l'autorité des Upanishads. Toutes les fois qu'on y cite un shruti, on entend par là les Upanishads. On y cite continuellement les Upanishads. A la suite des Upanishads sont venus d'autres systèmes philosophiques de l'Inde, mais aucun d'eux ne réussit à s'emparer du pays comme l'avait fait la philosophie de Vyâsa — et cela bien que cette philosophie ne fût qu'un développement d'une autre plus ancienne, la sâmkhya, et que toute philosophie et tout système dans l'Inde (et j'entends par là dans le monde entier) doivent beaucoup à Kapila qui est peut-être le plus grand nom de l'histoire de l'Inde en matière de psychologie et de philosophie. On retrouve partout l'influence de Kapila dans le monde entier. Partout où il y a un système méthodique de pensée on peut trouver son influence. Même s'il vécut il y a des milliers d'années, le brillant, glorieux et admirable Kapila est toujours debout. Sa psychologie et une bonne partie de sa philosophie ont été acceptées par toutes les sectes de l'Inde avec très peu de différences. Dans notre pays les philosophes de l'école Naiyayique n'ont pas réussi à faire impression sur le monde philosophique de l'Inde. Ils étaient trop préoccupés de petites choses telles que l'espèce, le genre, etc., et cette terminologie fort encombrante qu'il faut une vie entière pour étudier. Aussi s'occupèrent-ils surtout de logique et abandonnèrent-ils la philosophie aux védântistes, mais à notre époque toutes les sectes philosophiques indiennes ont adopté la terminologie des Naiyayas du Bengale dans le domaine de la logique. Jagadish, Gadâdhar et Siromani sont tous aussi connus à Nuddea que dans certaines villes du Malabar. Mais la

philosophie de Vyâsa, les Vyâsa-Sûtras, est solidement établie et s'est acquis le même caractère permanent que ce qu'elle voulait présenter au monde : le Brahman de la philosophie védântique. La raison était entièrement subordonnée aux Shrutis et, comme le dit Shankarâchârya, Vyâsa ne se souciait pas du tout de raisonner. Son idée, lorsqu'il écrivait les Sûtras, était simplement de réunir et de grouper en une guirlande avec un seul fil les fleurs des textes védântiques. Ces Sûtras sont acceptées dans la mesure où elles se soumettent à l'autorité des Upanishads, mais pas plus loin.

Comme je vous l'ai déjà dit, toutes les sectes de l'Inde considèrent maintenant ces Vyâsa-Sûtras comme la plus haute autorité et dans l'Inde toute secte nouvelle commence par en donner un commentaire nouveau selon ses propres lumières. Les différences entre ces commentateurs sont parfois très grandes et quelquefois le texte est torturé d'une façon répugnante. Les Vyâsa-Sûtras ont acquis une telle autorité que nul ne peut espérer fonder une secte dans l'Inde s'il ne peut écrire un commentaire nouveau sur elles.

Après elles c'est la célèbre Gîtâ qui est la plus haute autorité. La grande gloire de Shankarâchârya est d'avoir prêché la Gîtâ, c'est là une des plus grandes œuvres que fit ce grand homme parmi les nombreuses nobles tâches qu'il accomplit dans sa noble vie : il a prêché la Gîtâ et a écrit sur elle le plus magnifique des commentaires. Il a été suivi en cela par tous ceux qui, dans l'Inde, ont fondé des sectes orthodoxes ; chacun d'eux aussi a écrit un commentaire sur la Gîtâ.

Les Upanishads sont nombreuses. On dit qu'il y en a cent huit, mais certains déclarent qu'il y en a davantage encore. Certaines d'entre elles sont évidemment beau-

coup plus récentes, comme par exemple l'Allopanishad dans laquelle on chante les louanges d'Allah et où l'on appelle Mahomet le Râjasulla. On m'a dit que cette Upanishad avait été écrite sous le règne d'Akbar pour réunir les hindous et les musulmans; parfois ils ont trouvé dans les Samhitâs un mot tel que Allah ou Ilâ et en ont fait une Upanishad. Ainsi dans cette Allopanishad, Mahomet devient le Râjasulla, quoi que cela puisse vouloir dire. On trouve d'autres Upanishads sectaires du même genre qui sont tout à fait modernes et il a été facile de les écrire puisque la langue de la partie de Samhitâ des Védas est tellement archaïque qu'elle n'a pas de grammaire. Il y a des années j'avais le désir d'étudier la grammaire védique et je me mis fort sérieusement à travailler Pânini et le Mâhâbhâshya, mais à ma grande surprise je m'aperçus que la partie la plus importante de la grammaire védique consistait uniquement d'exceptions à des règles. On fait une règle et ensuite on déclare : « cette règle sera une exception ». Vous voyez donc toute la liberté dont on dispose pour écrire quoi que ce soit, puisque la seule garantie est le dictionnaire de Yâshka. Vous ne trouverez guère d'ailleurs, dans ce dictionnaire, qu'un grand nombre de synonymes. Même si nous admettons cela, il est facile d'écrire autant d'Upanishads qu'on veut. Il suffit de connaître un peu de sanskrit, suffisamment pour donner aux termes un air archaïque et l'on n'a rien à craindre de la grammaire. Alors on peut faire paraître Râjasulla ou tout autre Sulla que l'on veut. On arrive ainsi à fabriquer beaucoup d'Upanishads et je me suis laissé dire qu'on le fait maintenant encore. Je suis absolument certain que dans diverses parties de l'Inde on continue encore à en fabriquer dans différentes sectes. Au nombre des Upanishads doivent être comptées celles qui de toute évidence

sont authentiques, celles qui ont été étudiées et commentées par les grands commentateurs et surtout par Shankara suivi par Râmânuja et tous les autres.

Je voudrais vous signaler une ou deux idées encore sur les Upanishads. Celles-ci, en effet, sont un océan de science et pour en parler, même quand on est aussi peu compétent que moi, il faudrait des années et non pas une seule conférence. C'est pourquoi je voudrais attirer votre attention sur un ou deux points dans l'étude des Upanishads. En premier lieu ce sont les plus admirables poèmes du monde. Si vous lisez la partie Samhitâ des Védas, vous y trouverez de temps à autre des passages de la plus étonnante beauté par exemple ce fameux shloka qui décrit le chaos : « Quand les ténèbres étaient enfouies dans les ténèbres, etc... » Quand on lit ces textes, on sent le caractère admirable et sublime de cette poésie. Observez-vous qu'en dehors de l'Inde et dans l'Inde aussi on s'est souvent efforcé de peindre le sublime? Mais dans les autres pays on s'est toujours efforcé de décrire l'infini dans les muscles, le monde extérieur ou l'infini de la matière ou de l'espace. Lorsque Milton ou Dante ou n'importe quel autre grand poète européen ancien ou moderne veut tracer un tableau de l'infini il s'efforce de se dégager et de vous faire sentir l'infini avec vos muscles. C'est une tentative qu'on a faite ici également. Vous la trouvez dans les Samhitâs; c'est l'infini de l'étendue, admirablement dépeint et placé devant les lecteurs comme on ne l'a jamais fait nulle part ailleurs. Prenez cette phrase : « Quand les ténèbres étaient enfouies dans les ténèbres » et observez maintenant comment les ténèbres sont décrites par trois poètes différents : Notre Kâlidâs a écrit : « Des ténèbres que ne saurait percer la pointe d'une épingle » ; puis Milton : « Non pas de la lumière mais une obscurité

visible » ; et enfin l'Upanishad : « Les ténèbres recouvraient les ténèbres, les ténèbres étaient enfouies dans les ténèbres. » Nous qui vivons sous les tropiques pouvons comprendre cette explosion subite de la mousson lorsqu'en un instant l'horizon s'assombrit et que les nuages se reconyrent d'autres gros nuages noirs. Et le poème continue de même, mais pourtant dans la partie Samhitâ, toutes ces tentatives sont d'ordre extérieur. Comme partout ailleurs, on s'est efforcé de trouver par le monde extérieur la solution des grands problèmes de la vie. Tout comme l'esprit grec ou l'esprit européen moderne veulent trouver la solution de la vie et de tous les problèmes sacrés de l'être en cherchant dans le monde extérieur, nos ancêtres en faisaient autant, mais de même que les Européens ont échoué ils échouèrent aussi. Mais les Occidentaux n'ont jamais fait un pas de plus ; ils en sont restés là. Ils sont arrivés à un échec en cherchant dans le monde extérieur la solution des grands problèmes de la vie et de la mort et ils sont restés ainsi échoués ; nos ancêtres aussi se sont heurtés à une impossibilité, mais ils ont été plus audacieux, car ils ont déclaré que les sens étaient absolument incapables de trouver la solution. La réponse n'a jamais été mieux exprimée que dans l'Upanishad : « D'où la parole est revenue reflétée en même temps que le mental... là l'œil ne peut pas voir ni la parole atteindre. » Il y a un certain nombre de phrases qui affirment l'impuissance complète de nos sens, mais nos ancêtres ne se sont pas arrêtés là. Ils se sont rabattus sur la nature intérieure de l'homme, ils ont cherché une réponse dans leur âme, ils sont devenus introspectifs ; ils ont reconnu que la nature extérieure était un échec et ils y ont renoncé puisque l'on ne pouvait rien y faire, que l'on ne pouvait y trouver ni espoir ni réponse. Ils ont découvert que la matière morte

et inerte ne leur livrerait pas la vérité et ils sont revenus à l'âme brillante de l'homme où ils ont trouvé la réponse.

« Connais cet Atman, ont-ils déclaré, renonce à toute autre vaine parole et n'en écoute pas d'autre. » Dans l'Atman ils ont trouvé la solution : le plus grand de tous les Atmans, le Dieu, le Seigneur de cet univers, ses rapports avec l'Atman de l'homme, nos devoirs envers lui et par là nos rapports les uns avec les autres. C'est là que vous trouvez la poésie la plus sublime du monde. On ne s'efforce plus de peindre cet Atman dans le langage de la matière. On a même renoncé pour lui à tout langage positif. On ne s'efforce pas non plus de venir donner aux sens une idée de l'infini ; il n'y a plus d'infini extérieur, mort, inerte, matériel, spatial et sensoriel. Au lieu de cela vient quelque chose d'aussi sublime que ce qui est mentionné dans le dicton :

Quelle poésie au monde peut être plus sublime que celle-là ? « Là le soleil ne peut éclairer, ni la lune, ni les étoiles. Là l'éclair ne peut briller ; que dire alors de ce feu mortel ? » Nulle part ailleurs vous ne pouvez trouver de pareilles poésies. Prenez cette Upanishad merveilleuse entre toutes, la Katha. Quel admirable raffinement et quel art merveilleux se manifestent dans ce poème ! Comme il s'ouvre d'une façon admirable avec ce petit garçon qui a reçu shraddbâ, qui voulait voir Yama et à qui cet instructeur merveilleux entre tous, la mort elle-même, vient enseigner les grandes leçons de la vie et de la mort ! Et que cherchait-il ? A connaître le secret de la mort. La seconde chose dont je voudrais que vous vous souveniez est le caractère absolument impersonnel des Upanishads. Bien

que nous y trouvions beaucoup de noms, beaucoup de personnages et beaucoup de maîtres, pas un d'entre eux n'est investi de l'autorité ; il n'y a pas un seul verset qui repose sur la biographie de l'un ou l'autre d'entre eux. Tous ces personnages sont comme des ombres qui se déplacent sur un arrière-fond, mais qu'on ne sent pas, qu'on ne voit pas, qu'on ne réalise pas. La force réelle se trouve dans les textes merveilleux, brillants, éclatants et absolument impersonnels des Upanishads. Qu'une vingtaine de Yājñavalkyas soient venus, aient vécu et soient morts, peu importe ; les textes sont là. Et pourtant ils ne sont dirigés contre aucune personnalité ; ils sont suffisamment larges et vastes pour embrasser toutes les personnalités que le monde ait encore produites et toutes celles qui pourront venir. Ils n'ont rien à dire contre le culte des personnes ou des avatars ou des sages. Au contraire, ils le soutiennent continuellement. Et en même temps ils sont absolument impersonnels. Cette conception impersonnelle qu'on trouve dans les Upanishads est absolument merveilleuse, comme le Dieu qu'elles prêchent. Pour le sage, le penseur, le philosophe et le rationaliste, ces textes sont tout aussi impersonnels que peut le désirer n'importe quel savant moderne. Et ce sont là nos écritures sacrées. Rappelez-vous que ces Upanishads sont pour nous ce que la Bible est pour les chrétiens, le Coran pour les musulmans, le Tripitaka pour les bouddhistes et le Zend Avesta pour les Parsis. Ce sont les Upanishads et rien d'autre qui sont nos écritures. Les Purānas, les Tantras et tous les autres livres, y compris même les Sūtras de Vyāsa ne jouissent que d'une autorité secondaire ou même tertiaire, mais l'autorité fondamentale se trouve dans les Védas. Manou et les Purānas et tous les autres livres ne doivent être acceptés que dans la mesure où ils sont conformes à l'enseignement

des Upanishads, et lorsqu'il y a désaccord on doit les rejeter sans pitié. C'est une chose dont nous devrions toujours nous souvenir mais, malheureusement pour l'Inde, nous l'avons oubliée. Telle coutume de tel petit hameau usurpe maintenant l'autorité réelle au lieu de l'enseignement des Upanishads. Telle idée mesquine qui a cours dans un petit village du Bengale revêt l'autorité des Védas et même davantage. Et ce mot « orthodoxe », quelle influence étonnante il a ! Pour le villageois, le summum de l'orthodoxie est d'observer tous les plus petits enseignements du Karmakānda ; celui qui ne les observe pas s'entend dire : « Va-t'en, tu n'es plus un Hindou. » Il y a ainsi malheureusement dans mon pays des gens qui prennent l'un de ces Tantras et qui disent qu'on doit s'y conformer ; à leur avis, celui qui ne s'y conforme pas n'est plus orthodoxe, aussi vaut-il mieux nous rappeler que l'autorité primordiale revient aux Upanishads et que même les grihya-sūtras et les shrauta-sūtras sont subordonnés à l'autorité des Védas. Ce sont les paroles des rishis, nos ancêtres, et vous devez les croire si vous voulez devenir hindous. Vous pouvez même avoir les idées les plus extraordinaires sur la divinité, mais si vous rejetez l'autorité des Védas vous êtes nāstika. C'est là que l'on trouve la différence entre les Ecritures sacrées des chrétiens et des bouddhistes et les nôtres. Les leurs sont toutes des Purānas et non pas des Ecritures sacrées parce qu'elles racontent l'histoire du déluge, l'histoire des rois et des familles régnantes, la vie de grands hommes, etc... C'est là le rôle des Purānas et dans la mesure où ils sont d'accord avec les Védas ils sont excellents. Dans la mesure où la Bible et les Ecritures sacrées des autres peuples sont d'accord avec les Védas elles sont parfaitement bonnes, mais dans la mesure où elles ne sont pas d'accord ou ne doit plus les

accepter. Il en est de même du Coran. Dans tous ces livres on trouve beaucoup d'enseignements moraux et dans la mesure où ceux-ci sont conformes aux Védas ils ont la même autorité que les Purânas, mais pas davantage. Comme nous les comprenons, les Védas n'ont jamais été écrits, ils n'ont jamais commencé d'exister. Un missionnaire chrétien m'a dit un jour que les Ecritures chrétiennes ont un caractère historique et que, par conséquent, elles sont vraies. J'ai répondu à cela : « les miennes n'ont aucun caractère historique et c'est pourquoi elles sont vraies ; les vôtres, puisqu'elles sont historiques, ont évidemment été écrites par quelqu'un il y a plus ou moins longtemps. Les vôtres sont l'œuvre des hommes et les miennes ne le sont pas. La non historicité des miennes plaide en leur faveur. » Tels sont les rapports qui existent aujourd'hui entre les Védas et toutes les autres Ecritures.

Nous en arrivons maintenant aux enseignements des Upanishads. On y trouve un certain nombre de textes dont quelques-uns sont nettement dualistes tandis que d'autres sont monistes. Il y a cependant diverses doctrines qui sont acceptées dans l'Inde par toutes les sectes. En premier lieu vient la doctrine de samsâra ou de la réincarnation de l'âme. Ensuite toutes ces sectes ont une même psychologie : d'abord le corps, puis derrière lui ce qu'on appelle sîkshma-sharîra, le mental, et derrière cela encore le Jîva. C'est la grande différence entre la psychologie occidentale et la psychologie indienne ; dans la psychologie occidentale, le mental est l'âme ; ici il ne l'est pas. L'antah-karana ou instrument intérieur, comme on appelle le mental, n'est qu'un instrument entre les mains de ce Jîva ; c'est par lui que le Jîva agit sur le corps ou sur le monde extérieur. Toutes les sectes ici sont d'accord et elles admettent toutes aussi que ce Jîva ou Atman ou Jivâtman,

comme l'appellent diverses sectes, est éternel et sans commencement, qu'il continue de naissance en naissance jusqu'à ce qu'il parvienne à la libération finale. Toutes sont d'accord sur ce point et elles admettent toutes également un autre point essentiel qui marque de la façon la plus caractéristique, la plus nette et la plus fondamentale la différence entre l'esprit indien et l'esprit occidental : c'est que tout est dans l'âme. Il n'y a pas d'inspiration à proprement parler, mais de l'expiration. Tout pouvoir, toute pureté et toute grandeur — tout est dans l'âme. Le yogin vous dirait que les siddhis (anima, laghima, etc.) qu'il désire atteindre ne doivent pas être ailleurs, à proprement parler, mais existent déjà dans l'âme. Ce qu'il faut faire, c'est de les amener à se manifester. Patanjali, par exemple, vous dira que même dans le vermisseau le plus humble qui rampe sous vos pieds existent déjà les octuples pouvoirs du yogin. La différence résulte du corps. Dès que l'être acquerra un meilleur corps les pouvoirs se manifesteront mais ils sont déjà là. « Les actions bonnes et mauvaises ne sont pas les causes directes de la transformation de la nature ; elles remplissent le rôle de briseur d'obstacles à l'évolution de la nature ; tout comme un cultivateur enlève ce qui s'oppose au courant de l'eau qui s'écoule alors par sa propre nature. » Patanjali nous donne ici l'exemple célèbre du cultivateur qui amène dans son champ de l'eau provenant d'un grand réservoir. Le réservoir est déjà plein et l'eau inonderait ses champs en un instant si ceux-ci n'étaient pas séparés du réservoir par un mur de terre. Dès que cet obstacle est abattu l'eau se précipite par son propre pouvoir et par sa propre force. Cette masse de puissance, de pureté et de perfection existe déjà dans l'âme. La seule différence est cet âvarana, ce voile que l'on a jeté sur elle. Dès que le voile est enlevé,

l'âme atteint la pureté et son pouvoir se manifeste. Il faut vous rappeler que c'est la grande différence entre la pensée orientale et la pensée occidentale. C'est pour cela que vous voyez des gens prêcher ces abominables doctrines d'après lesquelles nous sommes tous nés pécheurs et parce que nous ne croyons pas à ces doctrines il paraît que nous sommes tous nés pervers. Ces gens ne se donnent jamais la peine de penser que si nous sommes pervers de nature nous ne pourrions jamais devenir bons. Comment la nature pourrait-elle changer ? Si elle change elle se contredit et elle n'est pas la nature. Il faut nous rappeler cela. Ici le dualisme, l'advaitiste et tous les autres groupes dans l'Inde sont d'accord. Le point suivant, c'est que toutes les sectes de l'Inde croient en Dieu. Naturellement elles se font de Dieu des idées différentes. Les dualistes croient à un Dieu personnel et uniquement à un Dieu personnel. Je désire que vous compreniez un peu mieux ce mot « personnel ». Il ne signifie pas que Dieu a un corps et reste assis quelque part sur un trône d'où il gouverne le monde, mais que Dieu est saguna, c'est-à-dire avec attributs. On donne beaucoup de descriptions du Dieu personnel. Toutes les sectes croient qu'il est le souverain, le créateur, le conservateur et le destructeur de l'univers. Les advaitistes croient à une conception plus haute encore de ce Dieu personnel qui serait personnel-impersonnel. Nulle épithète ne saurait s'appliquer là où il n'y a pas d'attributs, et l'advaitiste ne donne à Dieu aucune qualité excepté les trois suivantes : Sat — Chit — Ananda — Existence — Connaissance et Béatitude absolues. C'est ce que fit Shankara. Mais vous vous apercevrez que les Upanishads elles-mêmes ont été encore plus loin et disent que de Lui on ne peut rien affirmer sinon *Neti, neti* — par ceci, pas ceci.

Là toutes les différentes sectes de l'Inde sont d'accord. Prenons maintenant le dualisme et prenons comme typique du dualisme de l'Inde Râmânûja qui en est le grand représentant moderne. Il est regrettable que les Bengalis connaissent si mal les grands chefs religieux de l'Inde qui sont nés dans d'autres régions que le Bengale. D'ailleurs, pendant toute la période de l'occupation musulmane, les grands chefs religieux, à l'exception de notre Chaitanya, sont nés dans l'Inde du Sud et actuellement c'est l'intelligence de l'Inde méridionale qui gouverne l'Inde en fait. Chaitanya lui-même appartenait à l'une de ces sectes, celle des Mâdhvas. D'après Râmânûja trois entités sont éternelles : Dieu, l'âme et la nature. Les âmes sont éternelles et elles continueront d'exister éternellement, elles resteront individualisées dans toute l'éternité et conserveront toujours cette individualité. Votre âme, nous dit Râmânûja, sera différente de la mienne dans toute l'éternité et il en est de même de cette nature qui est en fait, existant tout aussi bien que l'âme et Dieu. En outre, Dieu imprègne tout, il est l'essence de l'âme. Il est l'antaryâmin ; dans ce sens, Râmânûja pense parfois que Dieu est Un avec l'âme, l'essence de l'âme et que l'âme se contracte, devient tout petite et le reste quelque temps, au moment du pralaya, lorsque toute la nature se contracte et devient ce qu'il appelle *sankuchita*. Au début du cycle suivant tout renaît conformément à son karma passé et supporte les effets de ses karmas. Toute action, dit Râmânûja, qui fait se contracter la pureté et la perfection naturelles et innées de l'âme est une mauvaise action et toute action qui les fait apparaître et se développer est une bonne action. Tout ce qui contribue au *vikâsha* de l'âme est bon, et tout ce qui la rend *sankuchita* est mauvais. Ainsi l'âme continue, se contractant

et s'étendant, dans son action, jusqu'à ce que, par la grâce de Dieu, vienne le salut ; et cette grâce, nous dit Râmânûja, vient à toutes les âmes qui sont pures et qui luttent pour l'obtenir. Il y a dans les shrutis un verset célèbre : « Lorsque la nourriture est pure le sattva devient pur ; quand le sattva est pur le smriti (c'est-à-dire le souvenir du Seigneur ou le souvenir de votre propre perfection si vous êtes advaïtiste) devient plus vrai, plus stable et absolu. » Ce texte a donné lieu à de grandes discussions. Et d'abord qu'est-ce que ce sattva ? Nous savons que d'après les sâmkhiens — et cela a été admis par toutes nos écoles de philosophie — le corps est composé de trois espèces de matériaux (qui ne sont pas des qualités). Or on considère généralement que sattva, rajas et tamas sont des qualités. Pas du tout. Ce ne sont pas des qualités, mais des matériaux dont est fait l'univers, et avec ahâra-shuddhi, lorsque la nourriture est pure, l'élément sattva devient pur. Le thème fondamental du Védânta est d'acquérir ce sattva. Comme je vous l'ai déjà dit, l'âme est toujours pure et parfaite, mais d'après le Védânta elle est recouverte par des parcelles de rajas et de tamas. Les parcelles de sattva sont les plus lumineuses et l'éclat de l'âme les traverse aussi facilement que la lumière traverse le verre. Si donc les parcelles de rajas et de tamas disparaissent et ne laissent plus que les parcelles de sattva, la puissance et la pureté de l'âme apparaitront et laisseront l'âme se manifester davantage.

C'est pourquoi il est nécessaire d'avoir ce sattva. Or le texte dit : « Lorsque ahâra devient pur » ; Râmânûja interprète le mot ahâra comme signifiant aliment et il en a fait un des éléments essentiels de sa philosophie. Il a même influencé ainsi toute l'Inde et toutes les sectes. C'est pourquoi il est nécessaire que nous comprenions ce

que cela signifie, car d'après Râmânûja ahâra-shuddhi est un des facteurs principaux de notre vie. Qu'est-ce qui rend les aliments impurs ? demande Râmânûja. Trois sortes de défauts peuvent rendre les aliments impurs : en premier lieu jâti-dosha, le défaut qui appartient à la nature même de la catégorie d'aliment, comme par exemple l'odeur de l'oignon, de l'ail, etc. Ensuite vient ashraya-dosha, le défaut inhérent à la personne dont viennent ces aliments ; les aliments qui vous sont donnés par une personne méchante vous rendront impurs. J'ai vu moi-même beaucoup de grands sages dans l'Inde qui suivent strictement ce conseil pendant toute leur vie. Ils sont naturellement capables de savoir qui a apporté la nourriture et même qui a touché à cette nourriture ; je l'ai vu moi-même de mes yeux, non pas une fois mais des centaines de fois. Ensuite vient nimitta-dosha, le défaut qui résulte de choses impures ou d'influences qui se sont exercées sur les aliments. Nous ferions mieux d'y faire un peu plus grande attention car nous mangeons trop facilement dans l'Inde des aliments sales ou poussiéreux ou sur lesquels sont tombés des cheveux. Si l'on mange seulement ce qui est exempt de ces trois défauts, c'est sattva-shuddhi, cela purifie le sattva. La religion semble alors une chose très facile. N'importe qui peut acquérir la religion si on l'obtient uniquement en mangeant des aliments purs. Je ne crois pas que personne au monde soit trop faible ou trop incompetent pour éviter tous ces défauts.

Ensuite est venu Shankarâchârya, d'après qui ce mot ahâra désigne les pensées qui sont réunies dans l'esprit ; quand ces pensées deviennent pures, le sattva devient pur, mais pas avant. Vous pouvez manger tout ce que vous voulez. Si la seule alimentation purifie le sattva vous pourriez alors nourrir un singe toute sa vie avec du lait et du

riz ; ce singe deviendrait-il un grand yogin ? Alors les vaches et les biches seraient aussi de grands yogins. Comme on l'a dit déjà, si c'est en se baignant beaucoup qu'on arrive au paradis, ce sont les poissons qui y arriveront les premiers. Si c'est en ne mangeant que des légumes que l'on monte au ciel les vaches et les biches y arriveront avant nous.

Quelle est la solution ? L'un et l'autre sont nécessaires. Naturellement l'idée que Shankarâchârya nous donne de l'ahâra est la plus importante, mais une alimentation pure contribue sans nul doute à nous donner une pensée pure. Il y a là un rapport très étroit et l'on doit tenir compte des deux éléments. L'inconvénient, c'est que dans l'Inde moderne nous avons oublié le conseil de Shankarâchârya et nous ne pensons plus qu'à la « nourriture pure ». C'est pour cela que les gens sont furieux contre moi lorsque je dis que la religion s'est réfugiée dans la cuisine. Si vous aviez été avec moi à Madras vous seriez d'accord. Les Bengalis sont un peu mieux, mais à Madras on jette des aliments lorsque quelqu'un les a regardés. Et je ne vois pas d'ailleurs que les gens soient meilleurs pour cela. Si l'on devait devenir parfait rien qu'en mangeant telle ou telle espèce d'aliments et en évitant que ces aliments soient vus par telle ou telle personne, tous les gens de Madras devraient être parfaits, ce qui n'est pas le cas.

Bien qu'il faille combiner les deux sens et les réunir pour faire un tout parfait, il ne faut pas cependant mettre la charrue avant les bœufs. On s'agite beaucoup actuellement à propos de tel ou tel aliment et à propos de Varnâshrama, et les Bengalis vocifèrent plus que tous les autres. Mais je voudrais demander à chacun de vous ce que vous savez vraiment de ce Varnâshrama ? Où trouver maintenant dans notre pays les quatre castes ? Répondez-

moi ; je ne les vois pas, les quatre castes. Comme dans notre proverbe bengali, c'est avoir une migraine sans avoir de tête. Il en est de même du Varnâshrama que vous réclamez. Il n'y a pas quatre castes ici. Je vois uniquement le brahmane et le shûdra. S'il existe encore des kshatriyas et des vaishyas, où sont-ils et pourquoi vous autres brahmanes ne leur ordonnez-vous pas de prendre le Yajnopavita et d'étudier les Védas comme doit le faire tout bon Hindou ? Si, au contraire, les vaishyas et les kshatriyas n'existent pas mais qu'il reste uniquement des brahmanes et des shûdras, les Shâstras nous disent que le brahmane ne doit pas vivre dans un pays où il y a uniquement des shûdras. Vous n'avez donc qu'à plier bagage et à vous en aller ! Savez-vous ce que disent les Shâstras des gens qui mangent des aliments mlechchhas et qui vivent sous un gouvernement mlechchha comme vous le faites depuis un millier d'années ? Savez-vous la pénitence qui est prescrite ? C'est de se brûler soi-même avec ses propres mains. Voulez-vous passer pour des instructeurs et vous conduire comme des hypocrites ? Si vous croyez à vos Shâstras, commencez d'abord par vous brûler vous-mêmes comme ce grand brahmane qui avait accompagné Alexandre le Grand et qui monta lui-même sur un bûcher parce qu'il avait mangé des aliments mlechchhas. Agissez de la sorte et le pays tout entier se prosternera devant vous. Vous ne croyez pas à vos propres Shâstras et vous voudriez obliger les autres à y croire. Si vous croyez que vous ne pouvez pas faire cela à notre époque, reconnaissez votre faiblesse et excusez celle des autres ; aidez les autres castes à s'élever, laissez-le étudier les Védas et devenez vous-mêmes d'aussi bons âryens que n'importe quels autres âryens du monde. Alors vous serez, vous aussi, des âryens, ô brahmanes du Bengale.

Renoncez à cet abominable Vâmâchâra qui est en train de tuer notre pays. Vous ne connaissez pas les autres parties de l'Inde. Quand je vois combien ce Vâmâchâra a pénétré dans notre société, l'Inde me semble un lieu infâme malgré toute la culture dont elle se vante. Ces sectes Vâmâchâra créent des cellules dans notre société du Bengale. Ce sont justement les gens qui en plein jour prêchent le plus fort sur achâra qui se livrent la nuit aux débauches les plus horribles en se réclamant des livres les plus atroces. Ce sont les livres qui leur ordonnent ces choses. Vous qui êtes Bengalis, le savez. Les Shâstras bengalis sont les Vâmâchâra Tantras. On en publie par charretées et vous empoisonnez avec eux l'esprit de vos enfants au lieu d'enseigner à ceux-ci vos sbrutis. Parents qui habitez Calcutta, n'avez-vous pas honte que des horreurs telles que ces Vâmâchâra Tantras, accompagnées d'ailleurs de traductions, soient mises entre les mains de vos fils et de vos filles et empoisonnent leur esprit ? N'avez-vous pas honte d'élever vos enfants avec l'idée que ces Tantras sont les véritables Shâstras des Hindous ? Si vous en avez honte, alors enlevez ces livres à vos enfants et faites-leur lire les véritables Shâstras : les Vêdas, la Gîtâ, les Upanishads.

D'après les sectes dualistes de l'Inde, les âmes individuelles restent toujours individuelles et Dieu créa l'univers avec une matière préexistante pour laquelle il n'est que la cause efficiente. D'après les advâitistes, au contraire, Dieu est à la fois la cause matérielle et la cause efficiente de l'univers. Il n'est pas seulement le créateur de l'univers, il crée cet univers en lui-même. Telle est l'explication advâitiste. Il y a des sectes dualistes grossières qui croient que Dieu a créé ce monde en soi-même mais qu'en même temps Dieu est éternellement distinct de l'univers et que

tout est éternellement subordonné au maître de cet univers. Il y a des sectes aussi qui croient que Dieu a puisé cet univers en soi et que les individus finissent par arriver au Nirvâna, par renoncer au fini et par devenir l'infini. Mais ces sectes ont disparu. La seule secte d'advâitistes que vous trouviez dans l'Inde moderne est constituée par les adeptes de Shankara. D'après Shankara, Dieu est à la fois la cause matérielle et la cause efficiente, par Mâyâ, mais non pas en réalité. Dieu n'est pas devenu l'univers mais cet univers n'est pas tandis que Dieu est. C'est là un des points les plus difficiles à comprendre dans l'advâita Vedânta ; c'est l'idée de Mâyâ. Je crains de n'avoir pas le temps de discuter avec vous cette question qui est la plus difficile de notre philosophie. Ceux d'entre vous qui connaissent la philosophie occidentale trouveraient quelque chose de très semblable chez Kant. Mais je dois avertir ceux d'entre vous qui ont étudié les écrits du professeur Max Müller sur Kant qu'on y trouve une idée susceptible de nous induire en erreur. C'est Shankara qui a le premier découvert l'identité du temps, de l'espace et de la causalité avec Mâyâ. J'ai eu la bonne fortune de découvrir un ou deux passages dans les commentaires de Shankara et je les ai envoyés à mon ami le professeur. Ainsi donc cette idée même existait déjà dans l'Inde.

Cette théorie de Mâyâ qu'ont les Vêdântistes advâitistes est assez curieuse. Le Brahman est tout ce qui existe, mais la différenciation a été causée par Mâyâ. L'unité, le seul Brahman est le point ultime, le but, et c'est là que nous trouvons la divergence éternelle entre la pensée indienne et la pensée occidentale. L'Inde a jeté ce défi au monde il y a des milliers d'années et beaucoup de peuples ont relevé le défi. Le résultat, c'est que tous sont morts et que vous vivez. Le défi est celui-ci : ce monde que nous

connaissions est une illusion, il n'est que Mâyâ — que vous mangiez sur le sol avec vos doigts ou que vous diniez dans des assiettes de vermeil, que vous viviez dans des palais comme le plus puissant des monarques ou que vous soyez le plus pauvre des mendiants, le seul résultat est toujours la mort. C'est toujours la même chose, c'est toujours Mâyâ. C'est là la vieille théorie des hindous contre laquelle se sont dressées les unes après les autres beaucoup de nations pour la nier et pour l'infirmer. Elles sont devenues puissantes avec pour devise la jouissance et pour instrument le pouvoir ; elles se servent de ce pouvoir jusqu'à l'extrême limite, elles jouissent jusqu'à l'extrême limite et l'instant d'après elles meurent. Nous subsistons toujours parce que nous voyons que tout est Mâyâ. Les enfants de Mâyâ vivent à jamais, mais les enfants de la jouissance meurent.

Et voici une autre grande différence. Tout comme vous trouvez dans la philosophie allemande les tentatives de Hegel et de Schopenhauer, vous trouvez exactement les mêmes idées exposées dans l'Inde ancienne. Heureusement pour nous l'hégélianisme a été ici écrasé dans l'œuf ; on ne lui a pas permis de germer et de répandre ses produits néfastes dans tout notre pays. L'idée unique de Hegel est que l'Un, l'absolu, est uniquement le chaos et que la forme individualisée lui est supérieure. Le monde, d'après lui, est plus grand que le non-monde, samsâra est supérieur au salut. C'est là l'idée fondamentale. Plus vous vous plongez dans samsâra, plus votre âme se recouvre du jeu de la vie et mieux cela vaut pour vous. Ils vous disent : ne voyez-vous pas comment nous construisons des maisons, nous balayons les rues et nous jouissons de nos sens ? C'est vrai, mais derrière tout cela ils peuvent cacher de la rancœur, de la souffrance, de l'horreur — derrière

chaque parcelle de cette jouissance. Nos philosophes, au contraire, ont déclaré dès le début que toute manifestation — ce que vous appelez évolution — est vaine, n'est qu'une vaine tentative du non manifesté pour se manifester. Vous qui êtes la cause toute puissante de cet univers, vous essayez de vous mirer dans de petites flaques de boue ! Après vous y être efforcés pendant quelque temps, vous vous apercevez que c'est toujours en vain et vous battez en retraite pour revenir d'où vous étiez partis. C'est vairâgya ou le renoncement et c'est aussi le commencement de la religion. Comment la religion et la moralité pourraient-elles commencer sans renoncement ? L'Alpha et l'Omega eu sont le renoncement. « Renoncez, disent les Védas, renoncez. » C'est la seule manière : Renoncez. « Ce n'est ni par la richesse ni par une nombreuse descendance, mais par le seul renoncement que l'on parvient à l'immortalité. » Voilà ce qu'ordonnent les livres indiens. Il y a eu naturellement dans le monde de grands hommes qui ont renoncé, même en restant assis sur des trônes, et même Janaka a dû renoncer. Personne l'a-t-il jamais fait plus que lui ? Mais à notre époque vous voulez tous être des Janakas ! Vous êtes tous janakas¹ d'enfants malheureux, mal nourris et à moitié nus. Le mot Janaka ne peut s'appliquer à vous que dans ce sens, car vous n'avez rien des pensées brillante et divines qu'avait le vieux Janaka. Ce sont là nos janakas modernes. Un peu moins de jankisme pour le moment et venons droit au but ! Si vous pouvez renoncer, vous aurez la religion. Si vous ne le pouvez pas, vous aurez beau lire tous les livres du monde, d'Orient et d'Occident, absorber toutes les bibliothèques et devenir le plus grand des Pandits, si vous n'avez que

1. C'est un jeu de mots ; Janaka signifie littéralement père.

Karmakânda vous n'êtes rien ; vous n'avez pas de spiritualité. C'est uniquement par le renoncement que l'on peut arriver à l'immortalité. C'est la puissance, la grande puissance qui ne se soucie même pas de l'univers ; c'est alors que « l'univers tout entier devient comme l'empreinte du sabot d'une vache ». Le renoncement, voilà le drapeau, la bannière de l'Inde qui flotte sur le monde, c'est la pensée immortelle que l'Inde envoie continuellement comme un avertissement aux races moribondes, comme un avertissement à toute tyrannie, comme un avertissement à la perversité qui est dans le monde. O Hindous, ne lâchez pas votre bannière ! Tenez-la bien haut ! Et même si vous êtes faibles et si vous ne pouvez pas renoncer, n'avilissez pas votre idéal. Dites : « Je suis faible et je ne puis pas renoncer au monde », mais n'essayez pas d'être hypocrites, de torturer des textes, de trouver des arguments spécieux ; n'essayez pas de jeter de la poudre aux yeux des ignorants. Ne faites pas cela, mais reconnaissez que vous êtes faibles. Car cette idée du renoncement est magnifique. Qu'importe que des millions de soldats tombent pendant l'assaut si dix, ou même seulement deux, reviennent victorieux. Bénis soient les millions qui tombent ! C'est leur sang qui a acheté la victoire. Ce renoncement est l'idéal unique dans toutes les sectes védiques excepté une seule — c'est la secte Vallabhâchârya, dans la Présidence de Bombay — et la plupart de vous savent ce qui arrive quand le renoncement n'existe pas. Nous avons besoin de l'orthodoxie et même de ce qui est affreusement orthodoxe, de ceux qui se couvrent de cendres et même de ceux qui gardent les bras dressés en l'air. Nous avons besoin d'eux, si anti-naturels qu'ils soient, parce qu'ils représentent cette idée du renoncement, qu'ils sont un avertissement pour la race,

pour que celle-ci ne succombe pas aux luxes efféminés qui se glissent dans l'Inde, qui dévorent jusqu'à nos entrailles et qui tendent à faire de tout notre peuple une race d'hypocrites. Il nous faut un peu d'ascétisme. Le renoncement a conquis l'Inde dans les temps passés ; il doit encore la conquérir. Ce renoncement reste toujours le plus grand et le plus noble des idéals de l'Inde. Le pays de Bouddha, le pays de Râmânuja et de Râmâkrishna Paramahansa, le pays du renoncement, le pays où l'on prêchait déjà il y a fort longtemps contre le Karmakânda, le pays où des centaines d'hommes ont, de nos jours, renoncé à tout et sont devenus des Jivan muktas — ce pays-là renoncera-t-il jamais à ses idéals ? Certainement pas. Il peut y avoir des gens à qui les idéals de luxe de l'Occident ont tourné la tête ; il peut y en avoir des milliers et des centaines de milliers qui ont bu à grandes lampées de cette jouissance qui est le fléau de l'Occident, de ces plaisirs des sens qui sont le fléau du monde, mais malgré tout il y en aura dans mon pays des milliers d'autres pour qui la religion sera toujours une réalité et qui seront toujours prêts à renoncer à tout prix, si c'est nécessaire. Il y a un autre idéal très commun dans toutes nos sectes et que je veux vous exposer ; c'est aussi un sujet fort vaste. C'est dans l'Inde seulement qu'on trouve cette idée remarquable que la religion doit être *réalisée*. « Cet Atman ne peut pas être atteint par beaucoup de paroles ni par la puissance de l'intelligence, ni par une étude approfondie des Ecritures. » Nos Ecritures sacrées sont les seules au monde qui déclarent que l'étude des Ecritures ne peut pas faire réaliser l'Atman. Ce n'est pas par des discussions ou par des conférences qu'on y arrive, il faut Le réaliser. Cette réalisation est transmise par le maître au disciple. Quand le disciple parvient à

cette pénétration, tout s'éclaircit, et la réalisation arrive.

Une idée encore. On trouve au Bengale une curieuse coutume qu'on appelle Kulaguru, d'après laquelle la qualité de gourou serait héréditaire. « Mon père était votre gourou et maintenant je le serai. Mon père était le gourou de votre père et maintenant je serai le vôtre. » Qu'est-ce qu'un gourou ? Lisons les shrutis. C'est « celui qui connaît le secret des Védas », non pas des rats de bibliothèques, non pas des grammairiens, non pas des pandits en général, mais ceux qui comprennent le sens. « Le baudet chargé de bois de santal ne connaît de sa charge que son poids, mais non ses qualités précieuses » ; il en est de même de ces pandits ; nous n'en avons pas besoin. Que peuvent-ils nous enseigner s'ils n'ont pas la réalisation ? Quand j'étais enfant, ici même à Calcutta, j'errais à la recherche de la religion et quand j'entendais une grande conférence, j'allais toujours ensuite demander au conférencier : « Avez-vous vu Dieu ? » Ma question provoquait toujours une certaine stupeur. Le seul homme qui m'ait répondu : « Oui, je l'ai vu » est Râmakrishna Paramahansa et il m'a dit également : « Je ferai que tu puisses le voir toi aussi. » Le gourou n'est pas celui qui torture des textes. « Différentes manières de présenter des mots, différentes façons d'expliquer les textes des Ecritures, cela est une jouissance pour les lettrés mais cela ne conduit pas à la liberté. » C'est shrotriya, celui qui connaît le secret des shrutis — c'est avrijina, l'innocent — c'est akâmahata, celui qui n'est pas touché par le désir (celui qui ne veut pas gagner de l'argent en vous instruisant) — c'est lui qui est le shânta, le sâdhu. Il vient comme le printemps qui donne aux diverses plantes leurs feuilles et leurs fleurs, mais ne demande rien en retour car il est de sa nature même de faire le bien. Il fait le bien et c'est tout. Il en

est de même du gourou. « Celui qui a lui-même traversé le terrible océan de la vie et qui, sans aucun désir de profit pour soi-même, aide les autres à traverser aussi cet océan. » C'est lui le gourou et, faites-y bien attention, nul autre ne peut être un gourou. « Eux-mêmes plongés dans les ténèbres, mais criant dans l'orgueil de leur cœur qu'ils savent tout, les sots veulent aider autrui. Ils tournent et tournent encore dans des chemins tortueux, chancellent et, comme l'aveugle qui conduit un autre aveugle, tous deux tombent dans le fossé. » Voilà ce que disent les Védas. Comparez cela à notre coutume actuelle. Vous êtes des védântistes, et très orthodoxes, n'est-ce pas ? Vous êtes de grands hindous, et très orthodoxes. Eh bien, ce que je veux faire, c'est vous rendre plus orthodoxes encore. Plus vous serez orthodoxes et plus vous serez sensés, mais plus vous penserez à l'orthodoxie moderne et plus vous serez sots. Retournez à la vieille orthodoxie, car à cette époque chaque mot qui sortait de ces livres, chaque battement du cœur venait d'une poitrine forte, fidèle et sincère ; chaque note était vraie. Ensuite est venue la dégénérescence dans l'art, dans la science, dans la religion, en tout — une déchéance nationale. Nous n'avons pas le temps ici d'en rechercher les causes, mais tous les livres écrits vers cette époque sentent cette pestilence, cette déchéance de notre peuple ; au lieu de vigueur, on ne trouve que des cris et des lamentations. Retournez donc à la vieille époque où il y avait de la force et de la vitalité. Soyez de nouveau forts, buvez à grandes gorgées à cette vieille source, c'est la seule condition à laquelle on puisse vivre dans l'Inde.

D'après l'advaitiste, l'individualité que nous avons aujourd'hui est une illusion. C'est une chose extrêmement difficile à faire comprendre n'importe où dans le monde.

A peine avez-vous dit à quelqu'un qu'il n'est pas un individu qui n'a une peur terrible de perdre son individualité — quoi que cette individualité puisse être ! Mais l'advaitiste vous dit qu'il n'y a jamais eu d'individualité et que vous avez changé à tous les instants de votre existence. Vous avez été un enfant et vous avez pensé d'une certaine façon ; maintenant vous êtes un homme et vous pensez différemment ; plus tard vous serez un vieillard et vous penserez autre chose encore. Tout le monde change. S'il en est ainsi, où est notre individualité ? Certainement pas dans le corps, ni dans l'esprit, ni dans la pensée. Au delà de toutes ces choses est votre Atman ; et l'advaitiste nous dit : Cet Atman est le Brahman en personne, il ne peut pas y avoir deux infinis. Il n'existe qu'un seul individu et celui-ci est infini. Pour parler simplement, nous sommes des êtres rationnels et nous voulons raisonner. Or qu'est-ce que la raison ? C'est plus ou moins une classification, tant que vous ne pouvez pas aller plus loin. Le fini ne peut trouver son ultime repos que lorsqu'on le classe dans l'infini. Si vous prenez un objet fini et que vous vous mettiez à l'analyser, vous ne pourrez vous arrêter nulle part avant d'avoir atteint l'ultime ou l'infini. Cet infini, dit l'advaitiste, est tout ce qui existe. Tout le reste est Mâyâ ; rien d'autre n'a d'existence réelle ; tout ce qu'il peut y avoir d'existence dans un objet matériel quelconque est ce Brahman ; nous sommes ce Brahman et la forme et tout le reste sont Mâyâ. Enlevez la forme et le contour et vous et moi sommes tous Un. Il faut cependant nous mettre en garde contre le mot : « je ». D'une façon générale, les gens disent : « Si je suis le Brahman, pourquoi ne puis-je pas faire telle ou telle chose ? » Mais c'est là employer le terme dans une acception différente. Dès que vous pensez que vous êtes asservis, vous n'êtes plus

Brahman, vous n'êtes plus le Moi qui n'a besoin de rien et dont la lumière est intérieure. Tous Ses plaisirs et Sa béatitude sont en Lui. Parfaitement satisfait de Soi-même Il ne désire rien, n'attend rien ; Il est parfaitement dépourvu de crainte et parfaitement libre. Voilà Brahman. En cela nous sommes tous Un.

Il semble donc que nous touchions ici la grande divergence entre les dualistes et les advaitistes. Vous trouvez même de grands commentateurs comme Shankarâchârya qui tirent des textes certains sens à mon avis injustifiés. Râmânûja aussi traite parfois les textes d'une façon qui n'est pas très claire. Même chez nos pandits on s'est imaginé qu'une seule de ces sectes peut avoir raison et que toutes les autres doivent avoir tort, et cela bien qu'on trouve dans les shrutis l'idée la plus merveilleuse que l'Inde ait donnée au monde : « Ce qui existe est Un ; les sages l'appellent de noms divers. » Tel a été notre thème. Pour notre peuple la solution de tout le problème national n'est que le développement de ce thème. « Ce qui existe est Un ; les sages l'appellent de noms divers. » Et pourtant, à l'exception de quelques savants, et par là je veux dire de quelques hommes spirituels, nous oublions toujours cela dans l'Inde. Nous oublions cette idée splendide et vous trouvez beaucoup de gens parmi les pandits — mettons 98 pour cent — qui estiment que, ou bien l'advaitiste, ou bien le vishishtadvaitiste a raison, ou bien le dvaitiste a raison. Si vous allez à Bénarès vous asseoir cinq minutes sur l'un des ghâts, vous y trouverez la preuve de ce que je vous dis. Vous y assisterez à de véritables joutes entre toutes ces sectes et toutes ces théories.

Les choses en étaient là. Alors parut un homme dont la vie a été l'explication, la réalisation de l'harmonie qui est à la base de toutes les différentes sectes de l'Inde : Râma-

krishna Paramahansa. Sa vie nous montre que l'un et l'autre sont nécessaires, tout aussi bien que la théorie géocentrique et la théorie héliocentrique en astronomie. Quand on enseigne à un enfant l'astronomie on se sert d'abord de la théorie géocentrique et on lui inculque des idées qui s'y rattachent. Quand il en arrive au contraire aux questions plus difficiles, la théorie héliocentrique est nécessaire et permettra une meilleure compréhension. Le dualisme est la conception naturelle à nos sens ; tant que nous sommes lié par les sens nous sommes obligé de voir un Dieu qui est uniquement personnel et rien que personnel ; nous sommes obligé de voir le monde tel qu'il est. Râmânouja nous dit : « tant que vous pensez que vous êtes un corps, tant que vous pensez que vous êtes un esprit, tant que vous pensez que vous êtes Jiva, chaque acte de perception vous donnera les trois : l'âme, la nature et quelque chose qui cause l'un et l'autre ». Et pourtant même cette idée du corps disparaît lorsque le mental lui-même devient de plus en plus subtil et finalement il s'évanouit complètement. Alors toutes ces choses qui nous ont empli de crainte, qui nous ont affaibli et qui nous attachent à cette vie corporelle disparaissent. C'est alors et alors seulement que l'on découvre la vérité de ce magnifique enseignement de jadis : « Dès cette vie, ceux-là ont triomphé de la ronde des morts et des naissances dont l'esprit est fermement fixé sur l'identité de toute chose, car Dieu est pur et le même pour tous. Par conséquent on dit de ces gens qu'ils vivent en Dieu. » « Voyant ainsi que le Seigneur est le même partout, le sage ne blesse pas le Moi par le moi, et ainsi il parvient au but suprême. »

IDÉALS RELIGIEUX VÉDIQUES

Ce qui a pour nous la plus grande importance, c'est la pensée religieuse — sur l'âme, sur Dieu et sur tout ce qui touche la religion. Prenons les samhitâs. Ce sont des collections d'hymnes qui constituent pour ainsi dire la plus ancienne littérature aryenne, et, à proprement parler, la plus ancienne littérature du monde. Il peut exister çà et là, quelques fragments plus anciens encore, même beaucoup plus anciens, mais pas d'ouvrages entiers, de véritable littérature. Les samhitâs sont le livre le plus ancien au monde. On y trouve un tableau des plus anciens sentiments des Aryens, de leurs aspirations, des questions qui se posaient à propos de leurs coutumes, de leurs méthodes, etc. Nous y trouvons dès le début une idée fort curieuse. Ces hymnes se chantent à la gloire de différents dieux, les dévas comme on les appelle, les êtres brillants. Il y en a beaucoup. L'un s'appelle Indra, un autre Varuna, ou Mitra, Parjanya, etc. Différentes silhouettes mythologiques et allégoriques défilent devant nous, comme par exemple Indra, armé de la foudre et frappant le serpent qui a privé l'humanité des pluies. Quand il lance son tonnerre, le serpent est tué et la pluie tombe en grandes averses.

Les gens sont heureux, ils adorent Indra et lui font des oblations. On dresse un bûcher pour le sacrifice, on immole quelques animaux, on les rôtit à la broche et on offre la viande à Indra.

On y parle aussi d'une plante, très populaire, appelée soma. Personne ne sait au juste ce qu'était cette plante, qui a complètement disparu, mais d'après les livres nous savons qu'on l'écrasait pour en tirer une sorte de suc lacteux, qu'on faisait fermenter. Et nous savons aussi que ce jus de soma, une fois fermenté, était alcoolique. On en offrait aussi à Indra et aux autres dieux, et on buvait également. Parfois même on en buvait un peu trop, et les dieux aussi. Il arrivait à Indra de s'enivrer. Certains passages nous montrent qu'une fois Indra but tellement de jus de soma qu'il se mit à déraisonner. Et de même Varuna. Celui-ci est un autre dieu, très puissant, qui de la même façon protège ses fidèles, et l'on chante ses louanges avec accompagnement de libations de soma. Il en est de même pour le dieu de la guerre, etc.

Mais ce qui nous frappe, dans ces conceptions populaires, — parce qu'en cela la mythologie des samhitâs diffère de toutes les autres — c'est qu'avec chacun de ces dieux on retrouvera l'idée d'infinité. Cet infini est rendu abstrait, et il est parfois désigné sous le nom d'*aditya*. D'autres fois, il est pour ainsi dire attribué à tous les autres dieux. Prenons par exemple Indra. Dans certains livres, nous lisons qu'Indra a un corps, qu'il est très fort ; parfois il porte une armure tout en or, et il descend sur la terre vivre et manger avec ses fidèles ; il lutte contre les démons et les serpents, etc. Dans un autre hymne, nous lisons qu'Indra s'est vu attribuer une très haute situation ; il est omniprésent et omnipotent et il voit le cœur de tous les humains. Il en est de même de Varuna. Co

Varuna est le dieu de l'air, et il est aussi chargé de l'eau, tout comme Indra l'était avant lui. Puis brusquement, nous le trouvons promu et considéré comme omnipotent, omniprésent, etc... Je vais vous lire un passage qui se rapporte à ce Varuna dans sa conception la plus haute, et vous comprendrez ce que je veux dire. C'est un passage qu'on a traduit en vers anglais :

Le Tout-Puissant Seigneur semble épier les actes
 Tu veux dissimuler, mais les dieux savent tout.
 Ils te voient te lever, agir et te glisser
 Ou même te cacher dans les recoins secrets.
 Si, pensant être seuls, deux conjurés complotent,
 Varuna est entre eux et connaît leurs projets.
 La terre est son domaine, et le ciel infini.
 La mer en lui repose et il est dans l'étang.
 Celui qui veut s'enfuir même au delà des cieux
 Ne peut pas échapper à Varuna, au Roi.
 Les Anges ses espions encerclent notre globe
 Et leurs yeux omniscients fouillent toute la terre.

Nous pourrions multiplier les exemples à propos des autres dieux. L'un après l'autre, tous en arrivent à partager le même sort ; ils débent d'abord comme dieux, puis ils sont élevés à cette conception de l'Etre dans lequel tout l'univers existe, qui voit tous les cœurs, qui gouverne tout l'univers. Dans le cas de Varuna, il y a une autre idée encore, tout juste le germe d'une idée qui apparut, mais qui fut immédiatement supprimé par l'esprit aryen, c'est l'idée de la crainte. Dans un autre passage, nous lisons que les hommes ont eu peur d'avoir péché, et qu'ils ont imploré le pardon de Varuna. Pour des raisons que vous comprendrez plus tard, on ne permit jamais à ces idées de pousser sur le sol de l'Inde, mais elles

commencèrent à y germer : idée de crainte et idée de péché.

C'est cela, comme vous le savez tous, qu'on appelle monothéisme. Nous voyons que ce monothéisme apparut dans l'Inde dès une époque très reculée. Dans toutes les samhitâs, dans la première partie, la plus ancienne, cette idée monothéiste domine, mais nous allons voir que les Aryens ne s'en contentèrent pas ; ils la rejetèrent comme quelque chose de fort primitif, et allèrent plus loin, à ce qu'il nous semble à nous autres Hindous. Naturellement les Hindous, lorsqu'ils lisent des livres et des critiques écrits par des Européens sur les Védas, ne peuvent pas s'empêcher de sourire lorsqu'ils lisent, par exemple, que les œuvres de leurs auteurs sont saturées de cette seule éducation de jadis. Les gens qui ont absorbé avec le lait de leur mère cette idée que l'idéal le plus élevé de Dieu est la notion du Dieu personnel n'osent naturellement pas penser à la façon de ces anciens penseurs de l'Inde, surtout quand ils voient que tout de suite après les samhitâs, les Aryens considèrent l'idée monothéiste — qui remplit les samhitâs — comme sans intérêt, comme indigne de penseurs et de philosophes, et quand ils voient ces Aryens lutter avec acharnement pour parvenir à une conception plus philosophique et transcendante. Pour les Hindous l'idée monothéiste était beaucoup trop humaine, bien qu'ils en donnent des descriptions telles que : « tout l'Univers roule en Lui » et « Tu es le gardien de tous les cœurs ». Les Hindous étaient audacieux, rendons-leur cette justice. C'étaient des penseurs téméraires dans toutes leurs idées, si hardis même qu'une simple étincelle de leur pensée effraie les penseurs soi-disant téméraires de l'Occident. C'est à juste titre que le professeur Max Müller a écrit d'eux qu'ils sont montés jusqu'à ces altitudes où

seuls leurs poumons pouvaient respirer, et où ceux d'autres personnes auraient éclaté. Ces braves suivaient la raison partout où elle les conduisait, à quelque prix que ce soit. Peu leur importait que toutes leurs superstitions les plus chères dussent être réduites en miettes, peu leur importait ce que la société penserait d'eux, ou dirait d'eux. Ce qu'ils croyaient juste et vrai, ils le disaient et ils le prêchaient.

Avant d'entrer dans toutes ces spéculations des anciens sages védiques, nous allons relever une ou deux choses qui sont très curieuses dans les Védas. Le fait particulier que ces dieux sont pour ainsi dire élevés et sublimés l'un après l'autre, jusqu'à ce que chacun prenne les proportions du Dieu personnel, influi, de l'univers, a besoin d'être expliqué. Le professeur Max Müller a créé pour cela un nouveau nom, car il croit que le fait est spécial aux Hindous. Il l'appelle hénouthéisme. Nous n'avons pas à en chercher l'explication bien loin ; elle est dans le livre. Tout près du passage où nous voyons ces dieux élevés et sublimés, nous en trouvons aussi l'explication. La question se pose de savoir comment les mythologies hindoues peuvent être si spéciales, si différentes de toutes les autres. Dans les mythologies babyloniennes ou grecques, nous voyons un dieu qui lutte pour monter plus haut, qui conquiert une position et y reste — et tous les autres dieux disparaissent. Entre tous les Molochs, Jéhovah est devenu suprême ; et les autres Molochs sont oubliés, perdus à jamais ; il est désormais le Dieu des dieux. De même, parmi tous les dieux grecs, Zeus passe au premier plan et prend d'énormes proportions, il devient le Dieu de l'univers, et tous les autres dieux rétrogradent et deviennent des anges secondaires. Cela se reproduisit à des époques plus récentes. Les bouddhistes et les jaïns ont fait un Dieu

d'un de leurs prophètes, et ils ont placé tous les autres dieux sous la dépendance de Bouddha ou de Jina. C'est la méthode qu'on retrouve partout dans le monde.

Mais nous y trouvons, pour ainsi dire, une exception. Un dieu est exalté; pendant quelque temps on dit que tous les autres dieux lui obéissent. Et le dieu même dont on dit qu'il a été promu par Varuna, est à son tour porté, dans le livre suivant, à la position suprême. Ils occupent à tour de rôle la position du Dieu personnel. Nous en trouvons l'explication dans le livre même et c'est une explication magnifique, qui a fourni le thème à toute la pensée ultérieure de l'Inde, qui sera aussi le thème du monde entier des religions : *Ekam sat viprâ bahudhâ vadanti*, « Ce qui existe est Un; les sages L'appellent de divers noms¹ ». Dans tous les hymnes qui étaient écrits sur tous ces dieux, l'Etre qu'on percevait était toujours le même; il n'y avait de différence que chez celui qui percevait. C'était le poète, le sage, l'auteur du cantique, qui chantait dans des langues différentes, avec des mots différents, les louanges d'un seul et même Etre. « Ce qui existe est Un; les sages L'appellent de divers noms. » Ce seul verset a eu des conséquences formidables. Certains d'entre vous seront peut-être surpris d'apprendre que l'Inde est le seul pays où il n'y a jamais eu de persécutions religieuses, où jamais personne n'a été inquiété pour ses convictions religieuses. On y trouve des théistes et des athées, des monistes, des dualistes, des monothéistes et ils y jouissent de la liberté la plus complète. On a laissé les matérialistes prêcher, sur les marches mêmes des temples brahmanistes, contre les dieux, et contre Dieu Lui-même; ils ont prêché dans tout le pays que l'idée de Dieu n'était qu'une superstition, que

1. Rig Veda.

les dieux, les Védas et la religion n'étaient que des sottises inventées par les prêtres pour en tirer profit, et on les laissa faire sans les inquiéter. De même le Bouddha, partout où il passait, essayait de démolir et d'abattre toutes les choses les plus sacrées des Hindous, et il n'en mourut pas moins à un âge fort avancé. De même les jaïns, qui se moquaient de l'idée de Dieu. « Comment peut-il se faire qu'il y ait un Dieu? demandaient-ils. Ce doit être tout simplement une superstition. » Et ainsi de suite; on pourrait en citer d'innombrables exemples.

Avant l'arrivée dans l'Inde du flot mahométan, on n'y avait jamais su ce qu'était une persécution religieuse. Les Hindous n'en firent l'expérience que par les attaques qu'ils subirent de la part des étrangers. Maintenant encore, c'est un fait reconnu que les hindous aident beaucoup à élever des églises chrétiennes, et qu'ils sont toujours prêts à donner toute l'aide qu'ils peuvent. On n'a jamais versé le sang. Toutes les religions hétérodoxes qui sont sorties de l'Inde ont subi cette même influence, par exemple le bouddhisme. Le bouddhisme, à certains points de vue, est une grande religion, mais vouloir le confondre avec le védantisme n'a pas de sens; n'importe qui peut observer cette même différence qui existe par exemple entre le christianisme et l'armée du salut. Il y a dans le bouddhisme des éléments magnifiques et excellents, mais ceux-ci sont tombés entre des mains qui n'étaient pas capables de les conserver en sécurité. Les bijoux qui sont venus des philosophes sont tombés dans les mains des foules, qui ont repris leurs idées. Ces foules avaient beaucoup d'enthousiasme, elles avaient quelques idées merveilleuses, splendides et humanitaires, mais après tout, il y a quelque chose dont on ne peut se passer pour tout garder en sécurité, c'est la pensée, l'intellect. Partout où vous voyez les

conceptions les plus humanitaires tomber entre les mains de la multitude, le premier résultat, vous pouvez le constater, c'est que ces idées dégénèrent. C'est le savoir et l'intellect qui permettent de les garder intactes. Or le bouddhisme se lança dans le monde comme la première religion missionnaire ; il pénétra dans tout le monde civilisé tel qu'il existait à cette époque, et jamais il ne fit répandre une goutte de sang. Nous lisons qu'en Chine les missionnaires bouddhistes furent persécutés, et que des milliers furent massacrés par deux ou trois empereurs successifs, mais finalement la fortune sourit aux bouddhistes, et l'un des empereurs offrit de les venger sur leurs persécuteurs — les missionnaires refusèrent. Et tout cela nous le devons à cet unique verset, que je vous demande de vous rappeler. « Celui qu'ils appellent Indra, Mitra, Varuna, — Ce qui existe est Un ; les sages l'appellent de divers noms. »

Personne ne sait à quelle époque ce verset fut composé. Peut-être y a-t-il huit mille ans, malgré tout ce que peuvent dire les savants modernes, peut-être neuf mille ans. Aucune de ces conceptions religieuses n'est de date récente, mais elles sont aussi fraîches aujourd'hui que lorsqu'elles furent écrites. Elles sont même plus fraîches, car à cette époque reculée l'homme n'était pas aussi civilisé que nous le voyons maintenant. Il n'avait pas appris à couper la gorge de son frère lorsqu'une petite divergence d'opinions les séparait ; il n'avait pas inondé le monde de sang ; il n'était pas encore devenu un diable pour son prochain. Au nom de l'humanité, il ne massacrait pas encore en masse de grands groupes d'hommes. C'est pourquoi ces paroles nous arrivent aujourd'hui toutes fraîches, paroles puissantes, stimulantes, vivifiantes, beaucoup plus vivantes maintenant que lorsqu'elles furent écrites pour la pre-

mière fois. « Ce qui existe est Un ; les sages l'appellent de noms divers. » Nous n'avons pas encore appris que toutes les religions, qu'elles soient hindoue, bouddhiste, islamique ou chrétienne, ont le même Dieu, et que celui qui tourne l'une d'elles en ridicule, quelle qu'elle soit, se moque de son propre Dieu.

C'était la conclusion à laquelle on était arrivé. Mais comme je vous l'ai dit, cette ancienne idée monothéiste ne donnait pas satisfaction à l'esprit hindou ; elle n'allait pas assez loin ; elle n'expliquait pas le monde visible. Un maître du monde n'explique certainement pas le monde. Un seigneur de l'univers n'est pas une explication de l'univers, moins encore lorsque ce seigneur est extérieur, en dehors de l'univers. Il peut être un guide moral, il peut être la plus grande puissance de l'univers, mais il ne fournit pas une explication de l'univers. Aussi la première question que nous voyons maintenant se poser, et prendre de vastes proportions, se rapporte-t-elle à l'univers : « D'où vient-il ? Comment est-il venu ? Comment existe-t-il ? » On trouve sur cette question un certain nombre d'hymnes. Elle s'efforçait de prendre forme, et nulle part nous ne la trouvons exprimée aussi poétiquement, aussi admirablement que dans l'hymne suivant : « Alors, il n'y avait ni quelque chose, ni rien, ni air, ni ciel, ni rien. Qu'est-ce qui couvrait tout ? Où reposait tout ? Alors la mort n'était pas, ni l'immortalité, ni la succession du jour et de la nuit. » Le texte perd beaucoup de sa beauté et de sa poésie dans la traduction. « Alors la mort n'était pas, ni l'immortalité, ni la succession du jour et de la nuit. » Les mots sanskrits eux-mêmes sont musicaux. « Cela existait, ce souffle, recouvrant pour ainsi dire l'existence de Dieu, mais il ne commençait pas encore de se mouvoir. » Il est bon de se rappeler cette idée-là, qu'il

existait sans mouvement, car nous verrons ensuite comme cette idée germe plus tard dans la cosmologie, comment, d'après la métaphysique et la philosophie hindoues, tout cet univers est une masse de vibrations, du mouvement pour ainsi dire ; or il y a des époques où toute cette masse de mouvement s'atténue, devient de plus en plus subtile, et reste dans cet état pendant un temps. C'est l'état décrit dans l'hymne que je viens de vous citer. Il existait sans mouvement, sans vibration et lorsque cette création commença, il se mit à vibrer et toute cette création en sortit ; c'est le souffle unique, calme, existant en soi, et rien d'autre que lui n'existe.

« Les ténèbres existaient d'abord. » Ceux d'entre vous qui ont été dans l'Inde ou dans n'importe quel pays tropical, et qui ont vu éclater la mousson comprendront la majesté de ces paroles. Je me rappelle trois poètes différents qui ont essayé de tracer ce tableau. Milton écrit : « Pas de lumière, mais plutôt de l'obscurité rendue visible. » Kalidâsa dit : « De l'obscurité dans laquelle on peut planter une épingle. » Mais aucun ne s'approche de l'image védique : « L'obscurité cachée dans l'obscurité. » Tout grille et se dessèche, la création tout entière semble se consumer, et cela dure depuis des jours lorsqu'un après-midi on aperçoit à l'horizon un minuscule nuage. Celui-ci, en moins d'une demi-heure, a recouvert toute la terre, l'enveloppant de couches et de couches de nuages, puis il se répand en un formidable déluge de pluie. On a dit que la cause de la création était la volonté. Ce qui existait d'abord s'est changé en volonté, et cette volonté a commencé de se manifester comme désir. Il faut nous rappeler cela également, car nous verrons que cette idée de désir a été considérée comme la cause de tout ce que nous avons. L'idée de volonté a formé la pierre angu-

laire du système bouddhiste comme du système védantiste. Plus tard elle a fait son entrée dans la philosophie allemande, où elle forme la base du système de Schopenhauer. C'est ici que nous la trouvons pour la première fois.

D'abord vint le désir, premier germe d'esprit.
En cherchant dans son cœur, le sage a découvert
Le lieu de l'existence à la non-existence.

C'est une expression très particulière ; le poète termine en disant « peut-être même Lui ne sait-il pas ». Dans cet hymne, sans parler de ses qualités poétiques, nous trouvons que les questions qui se posent sur l'univers ont pris des proportions importantes ; les esprits des sages doivent avoir évolué jusqu'à un point où les réponses qu'on donne généralement ne pouvaient plus les satisfaire. Nous voyons qu'ils ne se contentaient même plus du Gouverneur là-haut. Il y a plusieurs autres hymnes dans lesquels la même idée revient, sur la façon dont tout cela s'est produit. Comme nous l'avons déjà vu, lorsqu'ils s'efforçaient de trouver un gouverneur de l'univers, un Dieu personnel, ils prenaient les dévas les uns après les autres, et les portaient à cette position suprême. De même nous trouvons maintenant, dans les différents hymnes, qu'on s'empare de telle ou telle idée, qu'on la développe à l'infini et qu'on la rend responsable de toutes choses dans l'univers. On prend une idée particulière pour en faire un support, sur lequel tout repose et existe, et le support est devenu tout ce que nous voyons. Les sages essayaient donc cette même méthode avec différentes idées. Avec *prâna*, le principe de vie : ils développaient cette idée du principe vital jusqu'à ce qu'il devint universel et infini. C'est le principe vital qui soutient tout ; non seulement il supporte le corps humain, mais il est la lumière

du soleil et de la lune, il est la puissance qui fait tout mouvoir, il est la force motrice universelle. Certaines de ces tentatives sont très belles et très poétiques. Certaines, comme « Il ouvre la porte à l'aube glorieuse » sont merveilleusement lyriques dans leur façon de dépeindre les choses. Puis ce désir même qui, nous venons de le voir, s'est élevé comme le premier germe du début de la création, fut lui aussi étendu et développé jusqu'à devenir le Dieu universel. Mais aucune de ces idées ne leur donnait satisfaction.

Ici cette idée est sublimée et finalement rendue abstraite pour devenir une personnalité : « Lui seul existait au début ; Il est le seul Seigneur de tout ce qui existe ; Il soutient l'univers ; Celui qui est l'auteur des âmes, Celui qui est l'auteur de la force, que tous les dieux adorent, dont l'ombre est la vie, dont l'ombre est la mort ; qui d'autre pourrions-nous adorer ? Les cimes neigeuses des Himalayas annoncent sa gloire, les océans, dans tous leurs flots, proclament sa gloire. » Et ainsi de suite. Mais, comme je vous le disais, même cette idée ne les contentait pas.

Finalement nous trouvons une situation très spéciale. L'esprit aryen cherchait depuis bien longtemps à l'extérieur une réponse à cette question. Ils interrogeaient tout ce qu'ils pouvaient trouver, le soleil, la lune et les étoiles, et ils apprirent tout ce qu'ils pouvaient apprendre ainsi. Toute la nature, en mettant les choses au mieux, ne pouvait leur révéler qu'un Être personnel qui gouverne l'univers ; elle ne pouvait rien leur enseigner de plus. Le monde extérieur ne peut en effet que nous donner l'idée d'un architecte, c'est ce qu'on appelle la théorie du Plan divin. Ce n'est pas un système très logique, nous le savons tous ; il a même quelque chose d'enfantin, et pourtant c'est la seule petite miette de savoir que nous puissions recueillir

sur Dieu dans le monde extérieur ; ce monde présuppose un constructeur. Mais cela n'explique pas l'univers. La matière première de ce monde était devant Lui, et ce Dieu avait besoin de tous ces matériaux ; la plus grave objection, c'est qu'Il a dû être limité dans son œuvre par les matériaux dont il disposait. Un constructeur n'aurait pas pu édifier une maison sans avoir les matériaux dont elle est composée ; par conséquent il a été limité par ses matériaux ; il n'a pu faire que ce que ses matériaux lui permettaient de faire. De même, le Dieu que nous donne le système du Plan divin est tout au plus un architecte qui a dû se soumettre à certaines conditions pour édifier l'univers ; Il est limité et restreint par ses matériaux ; Il n'est pas du tout indépendant.

Cela, les anciens sages de l'Inde l'avaient déjà découvert, et beaucoup d'esprits en seraient restés là. La même chose s'est produite dans d'autres pays ; l'esprit humain ne s'est pas déclaré satisfait. Les esprits qui réfléchissent, qui veulent saisir, voulurent aller plus loin, mais les esprits plus arriérés s'accrochaient à eux et les empêchèrent de se développer. Heureusement les sages hindous n'étaient pas des gens dont on pouvait se débarrasser à coups de bâton ; ils voulaient trouver une solution, et nous les voyons maintenant abandonner le domaine extérieur pour le domaine intérieur. La première chose dont ils furent frappés, fut celle-ci : ce n'est pas avec les yeux et les sens que nous percevons le monde extérieur ou que nous apprenons quoi que ce soit sur la religion. Il fallait donc avant tout découvrir la lacune, lacune qui, nous le verrons, était à la fois physique et morale. Vous ne connaissez pas, dit l'un de ces sages, la cause de l'univers ; il s'est élevé un désaccord considérable entre vous et moi. Pourquoi ? Parce que vous parlez des sens et de ce qui s'y rapporte, que vous vous

contentez des objets des sens et des simples rites de la religion. Tandis que moi, j'ai connu le Purusha qui est au delà.

En même temps que ce progrès dans les idées spirituelles que j'essaie de vous esquisser, il y eut un autre facteur de croissance que je peux seulement mentionner, car il n'a rien à voir avec notre sujet, et je n'aurai donc pas besoin de m'étendre, c'est le développement des rites. A mesure que ces idées spirituelles croissaient en progression arithmétique, les idées ritualistes se développaient en progression géométrique. Les vieilles superstitions étaient déjà devenues un énorme amas de rites, qui continua de croître et de se développer jusqu'à presque étouffer la vie hindoue. Et ces rites sont toujours là, ils se sont emparés de toutes les parties de notre vie, ils les ont imprégnées, et ils font que nous naissons esclaves. Et pourtant nous constatons en même temps, dès le début, une opposition à ce développement des rites. Une des objections qu'on a faites, c'est que l'amour des cérémonies, les règles pour le vêtement, pour les repas, et toutes les simagrées religieuses du même genre, ne sont que de la religion extérieure, parce qu'on se contente de ce qui concerne les sens et on ne cherche pas à aller plus loin. C'est là pour nous — et pour tout être humain — une terrible difficulté. Quand nous voulons entendre parler de choses spirituelles, notre standard, en mettant les choses au mieux, reste celui de nos sens. Un homme écoute ce qu'on dit de la philosophie, de Dieu, des choses transcendantes, et lorsqu'il a écouté pendant quelques jours, il demande, après tout, combien d'argent cela peut rapporter, quelle jouissance sensorielle on peut en tirer, car c'est dans les sens que, tout naturellement, il met son plaisir. Or ces satisfactions d'ordre sensoriel sont, nous

dit notre sage, une des causes qui ont étendu un voile entre la vérité et nous. La consécration aux rites, les plaisirs sensoriels et l'échafaudage de diverses théories, ont tendu un voile entre nous et la vérité. C'est là une autre étape fort importante. Nous devons suivre jusqu'au bout l'histoire de cet idéal, et voir comment il s'est épanoui plus tard en la merveilleuse théorie védantique de Mâyâ, comment ce voile sera l'explication réelle de Védânta, comment la vérité était toujours là ; ce voile l'avait simplement recouverte.

Nous voyons ainsi que l'esprit de ces anciens penseurs aryens avait abordé un thème nouveau. Ils avaient trouvé que nulle recherche effectuée dans le monde extérieur ne fournirait une réponse à leur question. Ils auraient beau chercher dans le monde extérieur pendant des siècles et des siècles, leur question resterait toujours sans réponse. Aussi se rejetèrent-ils sur l'autre méthode. Celle-ci leur enseignait que les désirs des sens, le besoin de rites et de marques extérieurs, avaient fait s'interposer un voile entre eux et la vérité, et que nulle cérémonie au monde ne ferait disparaître ce voile. Ils devaient faire retour à leur propre esprit, et analyser l'esprit pour trouver la vérité en eux-mêmes. Le monde extérieur avait échoué, ils se tournaient vers le monde intérieur. Et cela devint la véritable philosophie du Védânta ; c'est là que cette philosophie commence. C'en est la pierre angulaire. Nous constaterons dans notre étude, que toutes les recherches sont orientées vers l'intérieur. Dès le début, ces sages ont semblé déclarer : ne cherchez la vérité dans aucune religion ; elle est ici dans l'âme humaine, miracle de tous les miracles, — dans l'âme humaine, réceptacle de toute connaissance, mine de toute existence — ; c'est là qu'il faut chercher. Ce qui n'est pas ici ne peut pas être là. Et

ils découvrirent peu à peu que ce qui est extérieur est tout au plus un pâle reflet de ce qui est à l'intérieur. Nous verrons comment ils se sont pour ainsi dire emparés de la vieille idée de Dieu, Maître de l'univers, et extérieur à l'univers, et comment ils L'ont tout d'abord remis dans l'univers. Il n'est pas un Dieu extérieur, Il est au dedans, et ils Le prirent là pour le mettre dans leur propre cœur. C'est ici qu'Il est, dans le cœur de l'homme, Âme de notre âme, Réalité en nous.

Pour bien saisir le jeu de la philosophie védantique, il faut comprendre plusieurs grandes idées. En premier lieu ce n'est pas de la philosophie au sens où nous parlons de la philosophie de Kant et de Hegel. Ce n'est pas un livre, ni l'œuvre d'un homme. Védânta est le nom d'une série de livres écrits à différentes époques. Parfois dans un seul de ces ouvrages on trouvera cinquante choses différentes. Et elles ne sont pas non plus ordonnées régulièrement ; les pensées sont, pour ainsi dire, hâtivement notées. Parfois, au milieu d'autres choses tout à fait étrangères, nous trouvons une idée admirable. Mais un fait remarquable, c'est que dans les Upanishads ces idées progressent continuellement. Dans cette vieillesse et rude langue, le travail qui se faisait dans l'esprit de chacun de ces sages a été pour ainsi dire dépeint au fur et à mesure ; on voit comment ces idées, d'abord très grossières, s'affinent de plus en plus jusqu'à ce qu'elles arrivent au but du Védânta, et ce but prend un nom philosophique. Tout au début on recherchait les dévas, les êtres brillants, puis ce fut l'origine de l'univers, et cette même recherche prend un autre nom, plus philosophique, plus clair : l'unité de toutes choses, « Ce dont la connaissance fait que nous connaissons toutes choses ».

LES SAGES DE L'INDE

Pour vous parler des sages de l'Inde, mon esprit se reporte à des époques sur lesquelles l'histoire est muette, et la tradition s'efforce en vain d'arracher quelques secrets aux ténèbres du passé. Les sages de l'Inde sont presque innombrables. Quelle a été l'œuvre du peuple hindou depuis des milliers d'années, sinon de produire des sages ? Je prendrai donc la vie de quelques-uns des plus brillants, de ceux qui ont fait époque et je l'étudierai devant vous.

Avant tout il faut comprendre un peu nos Ecritures. On y trouve deux idéals de vérité, dont un que nous appelons l'éternel et un autre qui n'a pas la même autorité et qui pourtant est obligatoire dans certaines circonstances, à certaines époques, dans certains lieux. Les rapports éternels qui traitent de la nature de l'âme et de Dieu, et les rapports entre les âmes et Dieu sont compris dans ce que nous appelons les shrutis, les Védas. L'autre série de vérités est ce que nous appelons les smritis, tels qu'on les trouve dans les œuvres de Manou, de Yājñavalkya, et d'autres auteurs, ainsi que dans les Purānas, jusqu'aux Tantras. Cette seconde catégorie de livres et d'enseignements sont subordonnés aux shrutis, en ce sens que si l'un d'entre eux contredit quoi que ce soit dans les shrutis,

ce sont ces derniers qui l'emportent. Telle est la règle.

L'idée générale, c'est que le cadre de la destinée et du but de l'homme a été tracé complètement dans les Védas, et qu'il est incombé aux Smritis et aux Purânas de fixer les détails. Pour les grandes lignes, les shrutis suffisent, pour la vie spirituelle, on ne peut rien y ajouter, on ne peut rien savoir de plus. Tout ce qui est nécessaire est connu. Tous les conseils nécessaires pour guider l'âme jusqu'à la perfection ont été donnés complètement dans les shrutis. Seuls les détails ont été omis, et ce sont les Smritis qui les ont fournis de temps à autre.

Une autre particularité, c'est que les vérités contenues dans ces shrutis y ont été énoncées par beaucoup de sages, des hommes pour la plupart, mais aussi quelques femmes. On ne sait que fort peu de choses sur leur personnalité, la date de leur naissance, etc., mais on a conservé, incorporé dans la littérature sacrée de notre pays, dans les Védas, le meilleur de leurs pensées et de leurs découvertes. Dans les Smritis au contraire, les personnalités sont plus en évidence. Des individus frappants, gigantesques, impressionnants, qui font mouvoir les mondes, se dressent pour la première fois devant nous, parfois de plus grande envergure encore que leurs enseignements.

Il y a une chose curieuse que nous devons comprendre, c'est que notre religion prêche un Dieu Personnel Impersonnel. Elle prêche d'innombrables lois impersonnelles, plus la personnalité, qu'elle prêche sans limites non plus. Mais la source même de notre religion se trouve dans les shrutis, les Védas, qui sont rigoureusement impersonnels. Les personnes arrivent toutes dans les Smritis et les Purânas; ce sont les Avatars, les Incarnations de Dieu, les Prophètes, etc. Il faut observer ceci également que toutes les religions du monde excepté la nôtre dépendent de la

vie d'un ou plusieurs fondateurs individuels. Le christianisme a pour base la vie de Jésus-Christ, l'islamisme celle de Mahomet, le bouddhisme celle de Bouddha, le jaïnisme celles des Jinas, et ainsi de suite. Il s'ensuit naturellement qu'il doit y avoir dans ces religions beaucoup de querelles sur ce qu'on appelle les preuves historiques de ces grandes personnalités. Si à n'importe quel moment, les preuves de l'existence historique de ces personnages faiblissent, tout l'édifice de la religion s'écroule et se démembré. Nous avons échappé à ce sort parce que notre religion n'a pas pour base des personnes, mais des principes. Si vous obéissez à votre religion, ce n'est pas parce qu'elle vous a été imposée par l'autorité d'un sage, ni même d'une Incarnation. Les Védas ne tirent pas leur autorité de Krishna, c'est Krishna qui tire la sienne des Védas. Sa gloire est d'avoir été le plus grand prédicateur des Védas qui ait jamais existé. De même pour les autres Incarnations, de même pour tous nos sages.

Notre premier principe, c'est que tout ce qui est nécessaire à la perfection de l'homme et à la réalisation de la liberté se trouve déjà dans les Védas. Vous ne pourrez rien découvrir de nouveau. Vous ne pouvez aller au delà d'une unité parfaite, qui est le but de toute connaissance. On y est déjà parvenu dans les Védas, et il est impossible d'aller plus loin que l'unité. La connaissance religieuse a été complète le jour où l'on a découvert le *Tat twan asi*, qui est dans les Védas. Ce qu'il restait à faire, c'était de guider les gens de temps à autre, selon les lieux et les époques, selon les circonstances et les milieux divers. Il fallait guider les gens le long de l'antique route, et pour cela sont venus de grands instructeurs, ces grands sages. Rien ne peut mieux le faire ressortir que la célèbre parole de Krishna dans la Gîtâ : « Partout où la vertu décroît

et où l'irréligion domine, je Me crée pour protéger les bons, pour détruire toute innocuité, J'apparais de temps à autre. » Voilà ce qu'on pense dans l'Inde.

Quelle en est la conséquence ? D'une part il y a ces principes éternels qui reposent sur leur propre base, sans même dépendre d'aucun raisonnement, et moins encore de l'autorité de sages si grands soient-ils, ou d'Incarnations, si brillantes qu'elles aient pu être. Nous pouvons observer que puisque cette situation unique existe dans l'Inde, nous prétendons que seul le Védânta peut être la religion universelle, qu'il est déjà la seule religion universelle qui existe dans le monde, parce qu'il prêche des principes et non pas des personnes. Aucune religion reposant sur une personne ne peut être prise comme type par toutes les races humaines. Dans notre pays, nous constatons qu'il y a eu beaucoup de très grands êtres. Et même dans une petite ville, les différents esprits prennent pour modèles beaucoup de personnes différentes. Comment est-il possible qu'une seule personnalité, comme Mahomet, Bouddha ou le Christ, soit adoptée comme modèle unique par le monde entier ? Comment toute la moralité, l'éthique, la spiritualité et la religion pourraient-elles ne tirer leur vérité que de la sanction de cette personnalité, et d'elle seule ? Or la religion védantique n'a besoin d'aucune autorité personnelle de ce genre. Elle a pour sanction la nature éternelle de l'homme ; son éthique repose sur l'éternelle solidarité spirituelle de l'homme, solidarité qui existe déjà, qui est réalisée, qui ne reste pas à réaliser. D'autre part, dès les temps les plus reculés, nos sages ont eu conscience de ce fait que la grande majorité de l'humanité a besoin d'une personnalité. Il lui faut un Dieu personnel, sous une forme ou sous une autre. Ce même Bouddha qui s'était élevé contre l'existence d'un

Dieu personnel n'était pas mort depuis cinquante ans que ses disciples avaient fait de lui un Dieu personnel. Le Dieu personnel est nécessaire, et pourtant nous savons qu'il y a dans ce monde, de temps à autre des Dieux vivants, qui vivent et marchent parmi nous, et qui remplaceraient avantageusement ces Dieux personnels, vains fruits de notre imagination, et dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, indignes d'être adorés par l'homme. Ces Dieux vivants méritent davantage d'être adorés que n'importe quel Dieu imaginaire, n'importe quelle création de notre fantaisie, en d'autres termes, n'importe quelle idée de Dieu que nous puissions nous faire. Shri Krishna est beaucoup plus grand que n'importe quelle idée de Dieu que vous ou moi pouvons nous faire. Bouddha est une idée beaucoup plus haute encore, plus vivante et idolâtrée que l'idéal que vous ou moi pouvons concevoir dans notre esprit. C'est pour cela qu'ils ordonnent d'adorer l'humanité, à l'exclusion même de toute divinité imaginaire. Nos sages le savaient, et c'est pourquoi ils ont laissé tous les Indiens adorer ces grands personnages, ces Incarnations.

La plus grande de ces Incarnations va même plus loin et dit : « Partout où un pouvoir spirituel extraordinaire se manifeste extérieurement chez un homme, sache que Je suis là ; c'est de Moi que vient cette manifestation. » Cela laisse la possibilité aux Hindous d'adorer les Incarnations de tous les pays du monde. L'Hindou peut adorer n'importe quel saint ou sage de n'importe quel pays, et en fait nous savons que nous allons adorer souvent dans les églises des chrétiens, et très souvent dans les mosquées des mahométans — et que c'est excellent. Pourquoi pas ? Notre religion, je vous l'ai dit, est la religion universelle. Elle est assez large, assez ouverte pour accueillir

tous les idéals. On peut y faire entrer immédiatement tous les idéals religieux qui existent déjà dans le monde, et nous pouvons attendre patiemment tous ceux qui apparaîtront dans l'avenir, pour les recevoir de la même manière, les embrasser dans les bras infinis de la religion védantique.

Voilà quelle est plus ou moins notre attitude envers les grands sages, les Incarnations de Dieu. Il y a aussi des sages de second plan. Dans les Védas, nous rencontrons continuellement le mot *rishi*, qui est d'un usage courant à notre époque. Le *rishi* est la haute autorité ; nous devons le comprendre. La définition du *rishi* est *mantra drashtā*, celui qui voit la pensée. Quelle est preuve de la religion ? demandait-on jadis. Il n'en existe pas de preuve dans les sens, était la réponse. « Là d'où les mots se reflètent avec pensée sans atteindre le but. » « Là, les yeux ne peuvent atteindre, ni la parole, ni l'esprit. » Voilà ce qu'on a déclaré pendant des siècles et des siècles. La nature extérieure ne peut nous fournir aucune réponse quant à l'existence de l'âme, à l'existence de Dieu, à la vie éternelle, au but de l'homme, etc. L'esprit change continuellement ; il est toujours dans un état de flux et de reflux ; il est fini, il est en morceaux. Comment la nature pourrait-elle nous parler de l'Infini, de l'Immuable, du Continu, de l'Indivisible, de l'Éternel ? Elle ne le pourra jamais. Toutes les fois que l'humanité s'est efforcée de tirer une réponse de la matière morte et inerte, l'histoire nous montre combien les résultats ont été désastreux.

Comment arrive donc la connaissance proclamée dans les Védas ? Elle nous vient lorsqu'on est *rishi*. Cette connaissance n'est pas dans les sens, mais les sens sont-ils la totalité de l'être humain ? Qui oserait prétendre qu'ils sont le tout-en-tout de l'homme ? Même dans notre vie,

dans la vie de chacun de nous, il se produit des moments de calme, peut-être lorsqu'on assiste à la mort d'un être aimé, lorsqu'on reçoit un grand choc, où lorsqu'il nous arrive une joie extrême. Il y a bien d'autres occasions encore dans lesquelles l'esprit, pour ainsi dire se calme, sent pendant un instant sa nature réelle, et nous avons la révélation d'un aperçu de l'Infini au delà, où les mots ne peuvent atteindre, où l'esprit ne peut aller. Cela se produit dans la vie normale, mais il faut l'élever, le pratiquer, le perfectionner. Les hommes ont découvert, il y a des siècles et des siècles, que l'âme n'est ni enchaînée, ni limitée par les sens, ni même par la conscience. Il nous faut comprendre que cette conscience est le nom d'un maillon dans la chaîne infinie. L'être n'est pas identique avec la conscience, la conscience est une partie seulement de l'être. C'est au delà de la conscience que vont explorer les téméraires. La conscience est limitée par les sens. C'est au delà d'elle, au delà des sens que les hommes doivent aller, pour parvenir à des vérités du monde spirituel. Même de nos jours, il y a des gens qui réussissent à outrepasser les limites des sens. On les appelle *rishis* parce qu'ils arrivent face à face avec les vérités spirituelles.

La preuve des Védas est par conséquent exactement la même que la preuve de cette table qui est devant moi, *pratyakshans* la perception directe. Je vois cette table avec les sens. Quant aux vérités spirituelles, nous les voyons également dans un état supraconscient de l'âme humaine. Cet état de *rishi* n'est limité ni par l'époque ni par le lieu, ni par le sexe, ni par la race. *Vātsyāyana*¹ déclare audacieusement que cette qualité de *rishi* appar-

1. L'auteur du *Kāmasūtra*.

tient en commun au descendant du sage, à l'aryen, au non-aryen et même au mleccha. Voilà le type du sage védique, et nous devrions nous rappeler constamment cet idéal religieux de l'Inde ; je voudrais que les autres peuples du monde s'en souviennent aussi et l'apprennent. On se battrait moins, on se querellerait moins. La religion n'est ni dans les livres, ni dans les théories, ni dans les dogmes. La religion ce n'est pas parler, ni même raisonner, c'est être et devenir. Eh oui ! mes amis, tant que chacun de vous ne sera pas devenu un rishi et ne sera pas face à face avec les faits spirituels, la vie religieuse pour vous n'aura pas commencé. Jusqu'à ce que le supra-conscient se soit ouvert pour vous, la religion n'est que verbiage, ce n'est qu'une préparation ; vous ne parlez que de seconde ou de troisième main. C'est là que s'applique la belle parole du Bouddha lorsqu'il discutait avec des brahmanes ! Ils parlaient de la nature de Brahman, et le grand sage demanda : « Avez-vous vu Brahman ? — Non, dit le brahmane. — Et votre père ? — Lui non plus. — Et votre grand-père ? — Même lui, je crois, ne l'a pas vu. — Mais alors, mon bon ami, comment pouvez-vous discuter et disputer de quelqu'un que ni votre père, ni votre grand-père n'ont jamais vu ? » C'est ce que fait le monde entier. Disons dans les paroles mêmes du Védānta : « L'Atman ne peut être atteint par beaucoup de verbiage, ni même par le plus haut intellect ; pas même par l'étude des Védas eux-mêmes. » Parlons à tous les peuples du monde dans les termes des Védas : Vaines sont vos luttes et vos querelles ; avez-vous vu ce Dieu que vous voulez prêcher ? Si vous ne l'avez pas vu, tous vos discours sont creux, vous ne savez pas ce que vous dites. Et si vous avez vu Dieu, vous n'aurez plus de querelles, votre face resplendira.

Un ancien sage des Upanishads envoya son fils s'instruire sur Brahman. Lorsque l'enfant revint, son père lui demanda : « Qu'as-tu appris ? » Et l'enfant énuméra diverses sciences. « Ce n'est rien, répondit le père, retourne-t'en. » Le fils revint encore, et le père lui posa la question. L'enfant énuméra encore autant de sciences, et il dut repartir encore. La fois suivante, lorsqu'il arriva, tout son visage resplendissait. Le père se leva et dit : « Oui, mon enfant, aujourd'hui ta face resplendit comme celle de l'homme qui connaît Brahman. » Lorsque vous connaîtrez Dieu, votre visage en sera transformé, votre voix changera, toute votre apparence sera différente. Vous serez un bienfait pour l'humanité ; nul ne pourra résister au rishi. C'est cela qui constitue le rishi. C'est l'idéal de notre religion. Tout le reste, toutes ces paroles, ces raisonnements et ces philosophies, ces dualismes et monismes, et les Védas eux-mêmes, ne sont que préparations, éléments secondaires. C'est le reste qui est l'essentiel. Les Védas, la grammaire, l'astronomie, etc., tout cela, c'est secondaire. C'est la connaissance suprême qui nous fait réaliser l'Un immuable. Ceux qui l'ont réalisé sont les sages que nous trouvons dans les Védas. Nous comprenons comment le terme rishi désigne un type, une classe dans laquelle chacun de vous autres, vrais Hindous, s'attend à entrer à une époque de sa vie. Et devenir rishi, pour l'Hindou, c'est le salut. Ce n'est pas de croire à des dogmes, d'aller dans des milliers de temples, de nous baigner dans tous les fleuves sacrés du monde, c'est de devenir le rishi, le mantra drashtā, qui est la liberté, qui est le salut.

Si nous passons à des époques plus récentes, il y a eu de ces grands sages qui font mouvoir les mondes, des grandes Incarnations. Il y a eu beaucoup. D'après le

Shâgavata¹, leur nombre est infini, mais ceux qu'on révère le plus dans l'Inde sont Râma et Krishna. Râma l'antique idole des âges héroïques, en qui se sont incarnés la vérité, la moralité, le fils idéal, l'époux idéal, le père idéal et, par-dessus tout, le roi idéal, ce Râma nous a été dépeint par le grand sage Valmiki. Nulle langue ne peut être plus pure, plus chaste, plus belle, et en même temps plus simple que celle dans laquelle le grand poète a narré la vie de Râma. Et que dire de Sitâ ? Vous pouvez fouiller dans toute la littérature du monde, et vous pourriez encore, je vous l'assure, épuiser toute la littérature à venir, sans y trouver une autre Sitâ. Sitâ est unique. Elle a été peinte une fois pour toutes. Il peut y avoir eu plusieurs Râmas, c'est possible, mais il n'y a jamais eu une seconde Sitâ ! Elle est le type même de la véritable femme indienne, car tous les idéals indiens de la femme parfaite sont sortis de cette unique vie de Sitâ. Voici des milliers d'années qu'elle existe et qu'elle s'impose à l'adoration de tous les hommes, les femmes et les enfants, d'un bout à l'autre de notre pays de l'Aryâvarta. Elle sera toujours présente, cette glorieuse Sitâ, plus pure que la pureté, toute patience et toute souffrance. Celle qui a subi sans un murmure toute cette vie de souffrance, la femme toujours chaste et toujours pure, l'idéal du peuple, l'idéal des dieux, la grande Sitâ, doit rester à jamais notre Dieu national. Et chacun de nous la connaît trop bien pour qu'on doive la décrire. Quand bien même toute notre mythologie disparaîtrait, et même les Védas seraient perdus, quand bien même le sanskrit s'évanouirait complètement, pourvu qu'il reste cinq Hindous — parleraient-ils le patois le plus vulgaire — l'histoire de Sitâ subsisterait, je vous en donne ma

1. Nom d'un Purâna d'inspiration vishnouïte.

parole. Sitâ a pénétré jusqu'au cœur même de notre existence. Elle est entrée dans le sang de tout homme et de toute femme hindous ; nous sommes tous les enfants de Sitâ. Toute tentative de moderniser nos femmes, si l'on essaie de les arracher à cet idéal de Sitâ, est vouée à l'échec immédiat, nous le constatons tous les jours. Les femmes de l'Inde doivent croître et se développer en suivant les traces de Sitâ, c'est la seule manière.

Ensuite vient celui que l'on adore sous diverses formes, l'idéal favori des hommes aussi bien que des femmes, l'idéal des enfants comme des grandes personnes. Je parle de Celui que l'auteur de Bhâgavata ne se contente pas d'appeler une Incarnation, mais dont il dit : Les autres Incarnations n'étaient que des parties du Seigneur. Lui, Krishna, était le Seigneur Lui-même. » Et il n'y a rien d'étrange à ce que de telles épithètes lui soient appliquées lorsqu'on pense à l'étonnante multiplicité des facettes qu'il nous montre. Il était à la fois le plus admirable saunyâsin et le plus admirable chef de famille. Il disposait de la plus surprenante quantité de *rajas* (puissance) et en même temps il vivait au sein du renoncement le plus merveilleux.

On ne peut pas comprendre Krishna sans avoir étudié la Gîtâ, car il était lui-même ce qu'il enseignait. Chacune de ces Incarnations est venue comme exemple vivant de ce qu'elle venait prêcher. Krishna, qui nous a donné la Gîtâ, a été toute sa vie une incarnation du Chant Céleste ; il a été le grand exemple du non-attachement. Il renonce à son trône et ne s'en soucie pas. Lui, le grand inspirateur de l'Inde, sur un signe de qui les rois descendent de leur trône, ne veut pas être roi. Il est tout simplement Krishna, ce même Krishna qui jouait avec les Gopis. Quel épisode merveilleux entre tous dans sa vie, le plus difficile aussi

à comprendre ! Nul ne devrait essayer de le comprendre avant d'être devenu absolument chaste et pur. Quel étonnant épanouissement d'amour, figuré et exprimé dans le splendide jeu de Brindavan, que seuls peuvent comprendre ceux qui ont bu à grandes gorgées dans la coupe de l'amour et qui en sont fous ! Qui peut comprendre l'amour passionné des gopis, cet idéal même de l'amour, l'amour qui ne demande rien, qui ne s'inquiète même pas du ciel, qui ne se préoccupe de rien au monde, ni ici-bas, ni dans l'au-delà ?

C'est là, mes amis, dans cet amour des gopis, qu'on a trouvé la seule solution du conflit entre le Dieu personnel et le Dieu impersonnel. Nous savons comment le Dieu personnel est le summum de la vie humaine. Nous savons aussi qu'il est philosophique de croire à un Dieu impersonnel, immanent dans l'univers, et dont tout n'est qu'une manifestation, mais d'autre part notre âme a soif de quelque chose de concret, quelque chose que nous voulons appréhender, aux pieds de qui nous puissions déverser ce qui est dans notre âme, etc. Le Dieu personnel est par conséquent le concept le plus haut de la nature humaine. Et pourtant cette notion est effarante pour notre raison. C'est la même vieille, vieille question que nous voyons débattue dans les Brahmasûtras, que nous voyons Draupadi discuter avec Yudhishthira dans la forêt¹ : s'il existe un Dieu personnel, tout-compatissant et tout-puissant, pourquoi y a-t-il ici cette terre qui est un enfer, pourquoi l'a-t-il créée ? Il doit être un Dieu partial. Il n'y avait aucune solution, et la seule solution qu'on puisse trouver est ce qu'on lit de l'amour des gopis. Elles haïssaient tout adjectif que l'on appliquait à Krishna ; peu leur importait

1. Mahâbhârata.

de savoir s'il était le Seigneur de la création, ou s'il était tout-puissant, ou s'il était omniprésent, etc. La seule chose qu'elles comprenaient, c'est qu'il était Amour infini, et rien de plus. Les gopis ne comprenaient Krishna que comme le Krishna de Brindavan. Lui, le maître des armées, le roi des rois, était pour eux le berger, et toujours le berger. « Je ne veux pas la richesse, je ne veux pas beaucoup de gens, je ne veux pas le savoir, je ne veux même pas aller au ciel. Que je renaisse mainte et mainte fois, mais, ô Seigneur, accorde-moi ceci : que je puisse éprouver de l'amour pour Toi, sans autre objet que de T'aimer ! Nous avons là une étape importante de l'histoire de la religion, l'idéal de l'amour pour l'amour de l'amour, du travail pour l'amour du travail, du devoir pour l'amour du devoir. Cet idéal est sorti pour la première fois des lèvres de la plus grande des Incarnations, Krishna. C'était la première fois dans l'histoire de l'humanité, et c'était sur le sol de l'Inde. Les religions de crainte et de tentations étaient mortes à jamais, et malgré la peur de l'enfer, malgré les jouissances alléchantes du paradis, est arrivé le plus magnifiques des idéals, l'amour pour l'amour de l'amour, le travail pour l'amour du travail, le devoir pour l'amour du devoir.

Et quel amour ! Je viens de vous dire qu'il est fort difficile de comprendre l'amour des gopis. Il ne manque pas de sots, même parmi nous, pour comprendre la signification merveilleuse de cet admirable épisode entre tous. Il y a, je le répète, des imbéciles impurs, dont certains même sont de notre sang, qui essaient de s'en écarter avec horreur comme d'une chose impure. A ces gens-là je dirai seulement : commencez par vous purifier vous-mêmes. Et rappelez-vous que celui qui raconte l'histoire de l'amour des gopis n'est nul autre que Suka deva. L'historien qui nous

narre cette merveilleuse passion des gopis est un homme qui était né pur, l'éternellement pur Suka, le fils de Vyasa. Tant qu'il y a de l'égoïsme dans le cœur, l'amour pour Dieu est impossible — ce n'est qu'un marchandage. Je te donne quelque chose, ô Seigneur, donne-moi quelque chose en retour ! Et le Seigneur dit : Si tu ne fais pas telle ou telle chose, je te retrouverai à l'heure de la mort, tu rôteras pour le reste des temps, et ainsi de suite. Tant qu'on a de telles idées dans la tête, comment peut-on comprendre la folle passion des gopis ? « Un baiser, seulement un baiser de ces lèvres ! Celui qui a reçu de Toi un seul baiser, a de Toi une soif à jamais grandissante, tous les chagrins s'en vont ; nous oublions d'aimer quiconque autre que Toi, Toi seul ! » Oui, oubliez d'abord d'aimer l'or, la gloire, la célébrité, et notre petit monde de camelote. C'est alors, et alors seulement, que vous comprendrez l'amour des gopis, trop saint pour qu'on l'imite sans renoncer à tout, trop sacré pour qu'on le comprenne avant que l'âme soit parfaitement pure. Les gens chez qui des idées de sexe, d'argent, de gloire, surgissent encore à chaque instant dans le cœur, oseraient critiquer et comprendre l'amour des gopis ! C'est là l'essence même de l'incarnation de Krishna. Même la Gîtâ, même sa haute philosophie, ne peut pas se comparer avec cette folie, car dans la Gîtâ le disciple apprend lentement à progresser vers le but, tandis qu'ici nous avons la folie de la jouissance, l'ivresse de l'amour, où maîtres et disciples, enseignements et livres, et toutes ces choses ne font plus qu'un, et même les idées de peur, et de Dieu et de ciel. Tout a été rejeté. Ce qui reste, c'est la folie de l'amour. C'est l'oubli de tout, l'amant ne voit plus rien au monde que ce Krishna, et Krishna seul ; le visage de tout être devient pour lui Krishna, son propre visage est

Krishna, son âme même prend la teinte de Krishna. C'était le grand Krishna !

Ne gaspillez pas votre temps à de petits détails. Prenez le cadre, l'essence de la vie. Il peut y avoir dans la vie de Krishna beaucoup de contradictions au point de vue historique, il peut y avoir des interpolations. Tout cela peut être vrai, mais néanmoins il doit y avoir eu une base, un fondement pour cette formidable innovation. Si nous prenons la vie de n'importe quel autre sage ou prophète, nous voyons que ce prophète est uniquement l'évolution de ce qui l'a précédé, nous voyons qu'il prêche seulement les idées qui étaient éparses dans son pays à son époque. On peut même se demander très sérieusement si le prophète a existé ou non. Mais dans le cas de Krishna, je défie n'importe qui de me montrer que ces idées, ces idéals (travail pour l'amour du travail, amour pour l'amour de l'amour, devoir pour l'amour du devoir) ne sont pas originaux chez Krishna. Dans ces conditions, il a dû y avoir quelqu'un chez qui ces idées ont fait leur première apparition. Elles n'auraient pas pu être empruntées à quelqu'un d'autre. Elles ne flottaient pas dans l'atmosphère lorsque naquit Krishna, mais le Seigneur Krishna fut le premier à les prêcher. Son disciple Vyasa les reprit et les enseigna à l'humanité. C'est la plus haute idée qu'on puisse se représenter. La plus haute image que nous puissions avoir de lui est Gopijannavallabha, le Bien-aimé des gopis de Brindavan. Lorsque cette folie pénétrera dans votre cerveau, lorsque vous comprendrez les bienheureuses gopis, alors vous saurez ce qu'est l'amour. Quand le monde entier disparaîtra, quand toutes autres considérations seront mortes pour vous, quand vous aurez acquis un cœur pur, dépouillé de tout autre but, même de la recherche de la vérité, alors et alors seulement bondiront devant vous la

folie de cet amour, la force et la puissance de cet amour infini qu'avaient les gopis, l'amour pour l'amour de l'amour. C'est le but. Quand on a cela, on a tout.

Revenons à un plan moins éthéré, à Krishna le prédicateur de la Gîtâ. Nous avons actuellement dans l'Inde un mouvement qui cherche un peu à mettre la charrue devant les bœufs. Beaucoup d'entre nous pensent que Krishna amant des gopis est un peu inquiétant, et les Européens ne l'apprécient guère. Le professeur X ne l'aime pas. Alors balayons les gopis ! Comment Krishna pourrait-il vivre sans l'autorisation des Européens ? C'est impossible ! Dans le Mahâbhârata, on ne parle des gopis qu'en un ou deux endroits, qui n'ont d'ailleurs rien de bien remarquable.

Dans la prière de Draupadi, on parle d'une vie à Vrindavan, et dans le discours de Shishupâla, on en fait encore mention. Ce sont des interpolations ! Il faut rejeter ce que les Européens ne veulent pas ! La mention des gopis, et aussi celle de Krishna, sont des interpolations ! Ces gens, qui sont plongés dans le mercantilisme, et chez qui même l'idéal religieux s'est commercialisé, essaient tous de gagner le ciel en faisant quelque chose ici-bas. La huniya veut un intérêt composé, il veut faire un placement ici-bas et le retirer dans l'au-delà. Dans un tel système de pensée, il n'y a certainement aucune place pour les gopis.

De cet amant idéal, nous descendons au niveau moins élevé de Krishna, instructeur de la Gîtâ. Sur les Védas, on n'a jamais écrit, et on ne pourra jamais écrire de meilleur commentaire que la Gîtâ. L'essence des Shrutis, ou des Upanishads, est difficile à comprendre car il y a un grand nombre de commentateurs, dont chacun s'efforce de donner sa propre interprétation. Alors vient le Seigneur Lui-même, Celui qui est l'inspirateur des Shrutis, pour

nous en montrer le sens. Il vient comme l'instructeur de la Gîtâ, et aujourd'hui l'Inde n'a besoin de rien de mieux, le monde n'a besoin de rien de mieux que Sa méthode d'interprétation. Il est stupéfiant que des commentateurs ultérieurs de nos Ecritures, même lorsqu'ils expliquent la Gîtâ, ne puissent souvent pas en saisir le sens, ne puissent souvent pas en comprendre la portée. Que trouvons-nous dans la Gîtâ et que trouvons-nous dans les commentateurs même modernes ? Tel commentateur non-dualiste s'empare d'une Upanishad, où il y a nombre de passages dualistes, et il les retourne et les torture pour leur donner un sens, il veut les plier tous à un sens qu'il a choisi. Quand arrive un commentateur dualiste, il y a aussi nombre de passages non-dualistes qu'il se met à torturer pour leur faire revêtir une signification dualiste. Dans la Gîtâ au contraire, vous voyez qu'on n'essaie pas de torturer quoi que ce soit. Tous les textes sont bons, dit le Seigneur ; car l'âme humaine monte lentement et progressivement, pas à pas, du grossier au subtil, du subtil au plus subtil, jusqu'à ce qu'elle arrive à l'Absolu, qui est le but. Voilà ce qu'on trouve dans la Gîtâ. Même le Karma Kanda y est abordé ; on montre que tout en ne pouvant pas procurer le salut directement, mais seulement indirectement, il n'en est pas moins valable ; les images ont indirectement une certaine efficacité ; tout en a : les cérémonies, les formes, etc., sous une seule condition, la pureté du cœur. L'adoration est efficace, et même au but, si le cœur est pur, si le cœur est sincère. Et tous ces différents genres d'adoration sont nécessaires ; sinon pourquoi existeraient-ils ? Les religions et les sectes ne sont pas l'œuvre d'hypocrites et de méchants qui les auraient toutes inventées pour en tirer quelque argent, comme certains de nos contemporains voudraient le croire. Si rai-

sonnable qu'une telle explication puisse paraître, elle n'est pas véridique ; on ne les a pas du tout inventées de la sorte. Elles sont le résultat d'une nécessité de l'âme humaine. Elles existent toutes pour étancher la soif qu'en ont différentes catégories d'esprits humains, et vous n'avez pas besoin de prêcher contre elles. Le jour où elles ne répondront plus à une nécessité, elles disparaîtront d'elles-mêmes et sans délai, mais tant que la nécessité subsiste, il faut qu'elles restent, malgré vos sermons et malgré vos critiques. Vous pouvez attaquer avec le sabre et le fusil, vous pouvez inonder la terre de sang, mais tant que les idoles seront nécessaires, elles resteront. Ces formes subsisteront, ainsi que toutes les étapes successives de la religion, et le Seigneur Shri Krishna nous en fait comprendre la raison.

Nous en arrivons maintenant à un chapitre plus triste de l'histoire de l'Inde. Dans la Gîtâ, nous entendons déjà au loin le bruit du conflit des sectes, et le Seigneur vient au milieu d'elles pour les mettre en harmonie, Lui, le grand prédicateur de l'harmonie, le plus grand maître de l'harmonie, le Seigneur Krishna en personne. Il dit : « En Moi elles sont toutes enfilées comme des perles sur un fil. » Nous entendons déjà la rumeur dans le lointain, le bruit confus de la lutte. Peut-être y eut-il une ère d'harmonie et de calme, après laquelle la lutte éclata de nouveau, non seulement sur des questions religieuses, mais très probablement sur des questions de caste ; c'est la lutte entre les deux éléments les plus puissants de la communauté, les rois et les prêtres.

Et tout en haut de la vague qui devait inonder l'Inde pendant presque un millier d'années, nous voyons un autre personnage resplendissant, notre Gautama Sâkyamuni. Vous savez tous ce qu'il a enseigné et prêché. Nous

adorons en lui Dieu incarné, le plus grand et le plus courageux prédicateur de moralité que le monde ait jamais connu, le plus grand karma-yogi. C'est ce même Krishna qui, arrivant en quelque sorte comme son propre disciple, venait montrer comment mettre ses théories en pratique. Une fois de plus se fit entendre la même voix qui prêchait dans la Gîtâ : « Même la plus petite parcelle de cette religion, lorsqu'on l'applique, sauve d'une grande crainte. » « Les femmes, les vaishyas, et même les shûdras, parviennent tous au but suprême. » Brisant les servitudes de tous, rompant les liens de tous, proclamant pour tous la liberté de parvenir au but suprême, c'est ainsi que nous arrive la parole de la Gîtâ, c'est ainsi que tonne la puissante voix de Krishna. » « Dès la vie actuelle, ceux-là ont compris la relativité, dont l'esprit est fermement fixé sur l'identité, car Dieu est pur et Il est le même pour tous ; c'est pourquoi il est dit de ces hommes qu'ils vivent en Dieu. » « Ainsi, voyant que le même Seigneur est également présent partout, le sage ne blesse pas le Moi par le moi, et ainsi il parvient au but suprême. »

Comme si c'était pour donner un exemple vivant de cet enseignement, comme si c'était pour en rendre pratique au moins une partie, le maître lui-même est apparu sous une forme nouvelle. Ce fut Sâkyamuni, celui qui a prêché aux pauvres et aux malheureux, qui a même rejeté le langage des dieux pour parler le langage du peuple, afin de pouvoir toucher le cœur du peuple, celui qui abandonna un trône pour aller vivre avec les mendiants, les pauvres, les affligés, celui qui a pressé le pariah contre sa poitrine comme un second Râma.

Vous connaissez tous sa grande œuvre et sa noble personnalité. Mais l'œuvre avait un grave défaut, dont nous souffrons aujourd'hui encore. Aucune faute n'en incombe

au Seigneur. Il est pur et glorieux, mais malheureusement des idéals aussi élevés ne pouvaient pas être bien assimilés par les différentes races sans civilisation ni culture qui se jetèrent dans le troupeau des aryens. Ces races, avec toutes leurs superstitions variées et leurs cultes affreux, se précipitèrent dans cette masse aryenne, et pendant quelque temps elles parurent s'être civilisées, mais un siècle ne s'était pas écoulé qu'elles ressortirent leurs serpents, leurs fantômes, et tous les autres objets qu'adoraient leurs ancêtres. Et ainsi toute l'Inde ne fut plus qu'une masse dégénérée de superstitions. Les premiers bouddhistes, dans leur rage contre la mise à mort des animaux, dénoncèrent les sacrifices védiques, qu'on avait coutume de célébrer dans toutes les maisons. Un feu y restait allumé, et c'était là tout l'attirail du culte. On fit disparaître ces sacrifices, et ils furent remplacés par des temples magnifiques, des cérémonies somptueuses, des prêtres splendides, et tout ce que l'on voit de nos jours dans l'Inde. Je souris lorsque je lis dans des livres écrits par certains contemporains qui devraient être mieux informés, que le Bouddha détruisit l'idolâtrie brahmanique. Ils ne se doutent guère que c'est le bouddhisme qui a fait naître dans l'Inde le brahmanisme et l'idolâtrie. Il existe un livre, écrit il y a un an ou deux par un Russe qui prétend avoir découvert une très curieuse vie de Jésus-Christ. Dans un chapitre de son livre, il raconte que Jésus se rendit au temple de Jagannath pour y étudier auprès des brahmanes, mais fut dégoûté de leur exclusivisme et de leurs idoles, et se rendit alors chez les lamas du Tibet, devint parfait, et rentra dans son pays. Pour quiconque est un peu au courant de l'histoire de l'Inde, cette seule indication prouve que tout cet épisode est apocryphe. Le temple de Jagannath en effet est un ancien temple bouddhique, que nous avons

repris, ainsi que beaucoup d'autres, pour le rendre à l'hindouisme. Nous aurons encore à agir souvent de la sorte. On nous parle de Jagannath, où à cette époque il n'y avait pas un seul brahmane, et on nous raconte que Jésus est venu y étudier avec les brahmanes. Et c'est notre grand archéologue russe qui le prétend !

Ainsi, tout en prêchant la compassion envers les animaux, malgré la religion éthique sublime, malgré les discussions où l'on coupait les cheveux en quatre sur l'existence ou la non-existence d'une âme permanente, tout l'édifice du bouddhisme s'est écroulé morceau par morceau ; et cette déchéance fut horrible. Je n'ai ni le temps, ni l'envie de vous décrire les horreurs qui suivirent le bouddhisme. Les cérémonies les plus repoussantes, les livres les plus horribles et les plus obscènes qui aient jamais été écrits par la main de l'homme ou conçus par son cerveau, les plus grandes bestialités qui se soient jamais données pour de la religion ont tous été le produit du bouddhisme dégénéré.

Mais il faut que l'Inde vive, et l'esprit du Seigneur est descendu de nouveau. Celui qui avait dit : « Je reviendrai chaque fois que la vertu diminuera » est revenu. Cette fois la manifestation s'est produite dans le Sud. C'est là qu'est apparu ce jeune brahmane, dont on a dit qu'à l'âge de seize ans il avait achevé tous ses ouvrages. Le merveilleux enfant Sharkarâchârya parut. Les œuvres de ce jeune homme de seize ans font l'admiration du monde moderne, ainsi que leur auteur. Il voulait ramener le monde indien à sa pureté primitive. Mais pensez un peu à l'immensité de la tâche qui l'attendait. Je vous ai donné quelques indications sur l'état des choses qui existait alors dans l'Inde. Toutes ces abominations que vous essayez de corriger sont le produit de cette ère de dégé-

nérescence. Les Tartares, les Béloutches¹ et toutes les affreuses races humaines se déversaient sur l'Inde et se faisaient bouddhistes, se fondaient avec nous, et apportaient leurs coutumes nationales. L'ensemble de notre vie nationale n'était plus qu'un ramassis des coutumes les plus atroces et les plus bestiales.

Voilà l'héritage que cet adolescent recevait des bouddhistes. Depuis son époque jusqu'à nos jours, l'œuvre tout entière de l'Inde fut une reconquête par le Védânta de cette dégénérescence bouddhique. Le travail continue, il n'est pas encore achevé. Shankarâchârya parut ; c'était un grand philosophe. Il montra que dans leur essence réelle le bouddhisme et le védantisme n'étaient pas différents, mais que les disciples n'avaient pas compris leur Maître et s'étaient avilis, avaient nié l'existence de l'âme et celle de Dieu, et étaient devenus des athées. Voilà ce que montre Shankarâchârya. Et tous les bouddhistes commencèrent à réintégrer l'ancienne religion. Mais ils s'étaient déjà accoutumés à tous les rites ; que faire ?

C'est alors que vint le brillant Râmanuja. Shankarâchârya, je le crains, malgré son puissant cerveau, n'avait pas un aussi grand cœur. Râmanuja avait un plus grand cœur. Il eut pitié des opprimés, il éprouva de la sympathie pour eux. Il reprit les cérémonies, et tous les éléments étrangers qui s'étaient introduits ; il les purifia dans toute la mesure du possible, il institua de nouvelles cérémonies, de nouvelles formes de culte, pour les gens qui ne pouvaient s'en passer. Et en même temps il le rendit accessible à tous, depuis le brahmane jusqu'au pariah, le culte spirituel le plus élevé. Ce fut l'œuvre de Râmanuja. Cette œuvre fit tache d'huile et envahit le Nord, où elle fut

1. Habitants du Béloutchistan.

reprise par certains grands chefs. Mais cela fut beaucoup plus tard, sous la domination de l'Islam. Le plus brillant de ces prophètes relativement récents dans le Nord fut Chaitanya.

Vous pouvez constater une chose caractéristique depuis l'époque de Râmanuja, c'est qu'on ouvre à tous sans distinction les portes de la spiritualité. Ce fut la devise de tous les prophètes qui sont venus après Râmanuja, comme ç'avait déjà été la devise de tous ceux qui avaient précédé Shankarâchârya. Je ne sais pas pourquoi l'on considère Shankarâchârya comme ayant un certain exclusivisme ; je ne trouve rien de tel dans son œuvre. Comme dans le cas des enseignements du Seigneur Bouddha, cet exclusivisme qui est attribué à Shankarâchârya est très probablement dû, non pas à son enseignement, mais à l'incapacité de ses disciples.

Le grand sage du nord, Chaitanya, représentait le fol amour des gopis. Brahmane lui-même, né dans l'une des familles les plus rationalistes de son époque, il fut lui-même professeur de logique, luttant et triomphant dans les joutes oratoires, car on lui avait appris dès son enfance qu'en cela consistait le plus haut idéal de la vie. Néanmoins, par la grâce de quelque sage, la vie tout entière de cet homme fut transformée ; il renonça à ses discussions et à ses controverses, cessa d'enseigner la logique, et devint l'un des plus grands maîtres de bhakti que le monde ait connu, le fou Chaitanya. Sa bhakti inonda tout le Beugale, apportant à chacun la consolation. Son amour ne connaissait pas de bornes. Le saint et le pécheur, l'hindou et le mahométan, le pur et l'impure, la prostituée, la femme vénale, tous avaient part à son amour, tous avaient droit à sa compassion. Et de nos jours encore, bien qu'elle soit très dégénérée — comme tout le devient

avec le temps — sa secte reste le refuge des pauvres, des opprimés, des pariahs, des faibles, de ceux que toute la société a rejetés.

Mais pour être véridique, je dois ajouter que nous constatons ceci : les sectes philosophiques montrent un libéralisme admirable. Pas un des adeptes de Shankarâchârya ne dira que toutes les sectes diverses dans l'Inde sont en réalité différentes, ce qui ne l'empêchait pas d'être un défenseur farouche de l'exclusivisme en matière de castes. Chez tous les maîtres vishnouïtes au contraire, nous trouvons un étonnant libéralisme pour tout ce qui se rattache aux questions de caste, et de l'exclusivisme sur les questions religieuses.

L'un avait un grand cerveau et l'autre un vaste cœur. Le moment était venu pour que naquit un homme en qui s'incarneraient ce cœur et ce cerveau. L'heure était venue où devait naître celui qui réunirait dans un même corps l'intellect étincelant de Shankarâchârya et le cœur merveilleusement vaste, infini, de Chaitanya, celui qui verrait le même esprit, le même Dieu, à l'œuvre dans toutes les sectes, celui qui verrait Dieu dans tout être, celui dont le cœur saignerait pour les pauvres, les faibles, les hors-caste, les opprimés, pour tous les êtres au monde, dans l'Inde, ou hors de l'Inde, et dont le cerveau brillant et magnifique concevrait des pensées assez nobles pour harmoniser toutes les sectes antagonistes, non seulement dans l'Inde, mais aussi hors de l'Inde, celui qui ferait naître une merveilleuse harmonie, une religion universelle du cœur et du cerveau.

Cet homme est né, et j'ai eu la bonne fortune de passer des années à ses pieds.

L'époque en était arrivée ; il était nécessaire que naquit un tel homme, et il est venu. Ce qu'il y a de plus étonnant,

c'est qu'il passa toute sa vie tout près d'une ville pleine de pensées d'Occident, une ville qui s'était emballée pour ces idées occidentales, une ville qui s'était davantage européanisée que n'importe quelle autre ville de l'Inde. C'est là qu'il vécut, sans aucune instruction livresque. Ce puissant intellect n'apprit même pas à écrire son propre nom, mais les hommes les plus brillants sortis de notre université trouvèrent en lui un géant intellectuel. C'était un homme étrange, ce Shri Râmakrishna Paramahansa. C'est une longue, longue histoire et je n'ai plus le temps de rien vous dire de lui ce soir. Je ne puis que faire mention du grand Shri Râmakrishna, en qui se sont accomplis les sages de l'Inde, le sage de notre époque, celui dont l'enseignement est actuellement, pour notre temps, le plus bienfaisant. Observez le Pouvoir divin qui se manifeste par cet homme. Fils d'un pauvre prêtre, né dans un village reculé, lui-même inconnu et insoupçonné, il est aujourd'hui l'objet d'un véritable culte pour des milliers de gens en Europe et en Amérique, et demain il sera adoré par bien d'autres encore. Qui connaît les voies de Seigneur ?

Or, mes frères, si vous ne discernez pas la main de la Providence, c'est que vous êtes aveugles-nés. Si j'en ai le temps, et que l'occasion s'en présente, je vous parlerai plus longuement de Shri Râmakrishna. Laissez-moi seulement ajouter que si je vous ai dit un mot de vérité, il vient de lui et de lui seul. Et si je vous ai dit beaucoup de choses qui ne sont pas vraies, qui ne sont pas exactes, qui ne sont pas bienfaisantes pour l'humanité, c'est de moi seul qu'elles viennent, et j'en suis seul responsable.

MON MAÎTRE

« Toutes les fois que la vertu diminue et que le vice prédomine, je descends aider l'humanité », dit Krishna, dans la Bhagavad-Gîtâ¹. Toutes les fois que, par suite de sa croissance, par suite de circonstances nouvelles, il est nécessaire de mettre au point ce monde où nous vivons, un flot de pouvoir déferle sur lui ; puisque l'homme agit sur le plan spirituel et sur le plan matériel, ce flot d'adaptation, de mise au point, se répand sur ces deux plans. Pour l'ajustement sur le plan matériel, l'Europe a été la base principale pendant les temps modernes ; pour l'ajustement sur l'autre plan, sur le plan spirituel, c'est l'Asie qui a fourni la base pendant toute l'histoire du monde. Aujourd'hui, où l'homme a besoin d'une nouvelle mise au point sur le plan spirituel, aujourd'hui, où les idées matérielles sont à l'apogée de leur gloire et de leur puissance, aujourd'hui où l'homme risque d'oublier sa nature divine parce qu'il dépend toujours davantage de la matière, risque d'être réduit en une simple machine à gagner de l'argent, un ajustement est devenu nécessaire. Or la voix a parlé, et le pouvoir arrive qui chassera les nuages du

matérialisme qui s'amoncellent. Il a été mis en marche, le pouvoir qui — un jour pas très lointain — rappellera une fois de plus à l'humanité le souvenir de sa nature réelle ; et une fois encore c'est d'Asie que part ce pouvoir. Ce monde où nous vivons fonctionne selon le principe de la division du travail. Il est futile de dire qu'un seul homme doit tout posséder. Et pourtant comme nous sommes enfantins ! Dans son ignorance le petit enfant pense que, dans tout l'univers, sa poupée est le seul objet digne d'être désiré. De même, une nation qui est grande par la possession de la puissance matérielle y voit la seule chose digne d'être convoitée, y voit la seule signification du progrès, le seul sens de la civilisation ; et il est d'autres nations qui ne cherchent pas à acquérir cette puissance, qui ne la possèdent pas, elles ne méritent pas de vivre, toute leur existence est inutile ! Telle autre nation, par contre, peut penser que la civilisation uniquement matérielle est tout à fait inutile. De l'Orient vint déjà la voix qui dit à notre monde : A quoi bon posséder tout ce qui est sous le soleil si l'on ne possède pas la spiritualité ? C'est le caractère de l'Orient ; l'autre est le caractère de l'Occident.

Chacun de ces caractères a sa majesté, chacun a sa gloire. L'ajustement actuel sera la mise en harmonie, le mélange de ces deux idéals. Pour l'Oriental, le monde de l'esprit est aussi réel que l'est le monde des sens pour l'Occidental. Dans le spirituel, l'Oriental trouve tout ce qu'il veut, tout ce qu'il espère : il y trouve tout ce qui pour lui rend la vie réelle. Pour l'Occidental, l'Oriental est un rêveur. Pour l'Oriental, c'est l'Occidental qui est un rêveur, qui s'amuse avec des poupées éphémères ; il rit de penser que des adultes, des hommes et des femmes, attachent tant d'importance à une poignée de matière

qu'ils devront abandonner tôt ou tard. Chacun des deux traite l'autre de rêveur. Mais l'idéal oriental est aussi nécessaire au progrès de la race humaine que l'idéal occidental; je crois même qu'il l'est davantage. Les machines n'ont jamais rendu l'homme heureux, et ne le feront jamais. Ceux qui essaient de nous le faire croire prétendront que le bonheur est dans la machine, alors qu'il est toujours dans l'esprit. Celui-là seul qui est le maître de son esprit peut trouver le bonheur; nul autre ne le peut. Et d'ailleurs qu'est-ce que cette puissance de la machine? Pourquoi dire qu'un homme qui peut envoyer un courant électrique dans un fil est un très grand homme, un homme très intelligent? La Nature à chaque instant n'en fait-elle pas cent mille fois plus? Allons-nous tomber à genoux et adorer la Nature? A quoi sert-il d'avoir le monde entier en votre pouvoir, d'avoir subjugué chaque atome de l'univers? Cela ne vous rendra pas heureux si vous n'êtes pas en vous-même capable de bonheur, tant que vous ne vous serez pas conquis vous-même. L'homme est né pour conquérir la nature, c'est vrai, mais par « nature » l'Occidental entend seulement la nature physique on extérieure. Il est vrai que la nature extérieure est majestueuse, avec ses montagnes, ses océans, ses fleuves, avec ses puissances et ses variétés infinies. Et pourtant il y a une Nature intérieure de l'homme qui est plus majestueuse encore, qui est supérieure au soleil, à la lune et aux étoiles, supérieure à cette terre où nous vivons, supérieure à l'univers physique, et qui s'élève au delà de ces petites vies que nous menons; et elle nous offre un autre champ d'étude, où les Orientaux excellent, précisément comme les Occidentaux excellent dans le leur. Il sied par conséquent que les ajustements spirituels, toutes les fois qu'il y en a, viennent de l'Orient. Il sied également que l'Orien-

tal, lorsqu'il veut s'instruire de la construction des machines, vienne s'asseoir aux pieds de l'Occidental et apprendre de lui. Lorsque l'Occident veut s'instruire de l'esprit, de Dieu, de l'âme, de la signification et du mystère de l'univers, il doit, pour apprendre, aller s'asseoir aux pieds de l'Orient.

Je vais vous montrer ce que fut la vie d'un homme qui a mis en mouvement dans l'Inde une de ces vagues. Mais avant d'aborder la vie de cet homme, je veux essayer de vous montrer le secret de l'Inde, ce que l'Inde signifie. Si ceux qui ont été éblouis par l'éclat des choses matérielles, pour qui toute la raison de vivre est de manger, de boire et de jouir de la vie, pour qui la possession la plus désirable est celle des terres et de l'or, pour qui l'idéal du plaisir est le plaisir des sens, de qui le Dieu est l'argent et qui se donnent pour but une vie aisée et confortable dans ce monde et la mort ensuite, de qui l'esprit ne regarde jamais vers l'avenir, et qui pensent rarement à quelque chose de plus élevé que les objets des sens parmi lesquels ils vivent, — si ces gens-là vont dans l'Inde, qui voient-ils? De la pauvreté, de la misère sordide, des superstitions, de l'obscurité, de la laideur partout. Pourquoi? Parce que pour eux le progrès se marque par le vêtement, l'éducation, les bonnes manières. Or, tandis que les nations occidentales consacraient tous leurs efforts à l'amélioration de leur condition matérielle, l'Inde procédait autrement. Là-bas vivent les seuls hommes au monde qui, dans toute l'histoire de l'humanité, ne soient jamais sortis de leurs frontières pour soumettre qui que ce soit, qui n'aient jamais convoité le bien d'autrui, dont le seul crime a été d'habiter un pays trop fertile, d'accumuler des richesses à la sueur de leur front et de donner ainsi à d'autres peuples la tentation de venir les dépouiller. Ils

acceptent d'être dépouillés et d'être traités de barbares, et en retour, ils veulent envoyer à l'Occident des visions du Suprême ; ils veulent révéler au monde les secrets de la nature humaine, déchirer le voile qui cache l'homme réel, parce qu'ils connaissent le rêve, parce qu'ils savent que derrière ce matérialisme vit la nature réelle, divine de l'homme, qu'aucun péché ne peut ternir, aucun crime gâter, aucune luxure souiller, que le feu ne peut brûler, que l'eau ne peut mouiller, que la chaleur ne peut dessécher, que la mort ne peut pas tuer ; et pour eux cette nature véritable de l'homme est tout aussi réelle que l'est pour les sens d'un Occidental un objet matériel quelconque.

De même que vous avez la bravoure de vous précipiter à la gueule d'un canon en criant Hourrah ! de même que vous avez, par patriotisme, la bravoure de vous dresser et de donner votre vie pour votre pays, de même ces gens-là sont braves quand il s'agit de Dieu. C'est là-bas qu'un homme, lorsqu'il déclare que ce monde-ci est une construction de la pensée, que tout ici n'est que rêve, rejette ses habits, abandonne ce qu'il possède, pour démontrer que ce qu'il croit, ce qu'il pense est vrai. C'est là-bas qu'un homme s'assied au bord d'une rivière, lorsqu'il a connu que la vie est éternelle, et renonce à son corps comme si ce n'était rien, tout comme vous abandonneriez un fétu de paille. Leur héroïsme réside en cela qu'ils sont prêts à accueillir la mort comme une sœur parce qu'ils sont convaincus que pour eux il n'y a pas de mort. C'est en cela que réside la force qui les a rendus invincibles à travers des siècles d'oppression et d'invasion et de tyrannie étrangères. Cette nation est vivante aujourd'hui, et cette nation, même aux jours des plus affreux désastres, n'a jamais manqué de produire des géants spirituels.

L'Asie produit des géants dans le domaine de la spiritualité exactement comme l'Occident en produit dans le domaine de la politique, ou celui de la science. Au début du siècle actuel, lorsque l'influence occidentale commença de se déverser sur l'Inde, lorsque les conquérants occidentaux, l'épée à la main, vinrent démontrer aux enfants des sages que ce n'étaient que des barbares, qu'une race de rêveurs, que leur religion n'était que mythologie, que Dieu, l'âme et tout ce dont ils avaient laborieusement poursuivi la recherche, n'étaient que des mots dépourvus de sens, que les milliers d'années de renonciation incessante, que tout cela avait été en vain, alors, on commença à se demander, parmi les jeunes gens des universités, si toute l'existence nationale jusque-là n'avait pas été une faillite, si l'on ne devait pas tout recommencer sur la base occidentale, déchirer les vieux livres, brûler les philosophies, chasser les prédicateurs, démolir les temples. Ne disait-il pas, le conquérant occidental, l'homme qui démontrait sa religion avec son épée et son canon, que tous les vieux errements n'étaient que superstition et idolâtrie ? Les enfants instruits et élevés dans les nouvelles écoles créées selon le système occidental abordèrent ces idées dès l'enfance, et il n'est pas surprenant que des doutes se soient fait jour. Mais au lieu de rejeter la superstition et de se mettre vraiment à chercher la vérité, on prit comme criterium de la vérité : « Qu'en dit l'Occident ? » Chassons les prêtres, brûlons les Védas, puisque l'Occident l'a dit ! Du sentiment d'inquiétude qui prit ainsi naissance, il monta dans l'Inde une vague de soi-disant réforme.

Or, si vous voulez être un vrai réformateur, trois choses vous sont nécessaires. La première est de « sentir ». Vous sentez-vous vraiment attiré vers vos frères ? Sentez-vous

vraiment qu'il y a dans le monde tant de misère, tant d'ignorance et de superstition ? Sentez-vous vraiment que les hommes sont vos frères ? Cette pensée a-t-elle pénétré dans tout votre être ? Circule-t-elle avec votre sang ? L'entendez-vous battre dans vos veines ? Court-elle dans chaque nerf, dans chaque fibre de votre corps ? Etes-vous tout imprégné de cette sympathie ? Si vous l'êtes, ce n'est encore que le premier pas. Il faut ensuite vous demander si vous avez trouvé quelque remède. Les vieilles idées sont peut-être toutes de la superstition mais, dans ces masses de superstition, autour d'elles, il y a des pépites d'or fin et de vérité. Avez-vous trouvé un moyen de conserver cet or tout seul, sans plus rien de la gangue ? Si vous l'avez trouvé, ce n'est que le deuxième pas ; une chose encore est nécessaire. Quel est votre mobile ? Etes-vous sûr de ne pas être poussé par la soif de l'or, ou de la renommée ou de la puissance ? Etes-vous vraiment certain que vous pouvez rester fidèle à votre idéal, et persévérer, même si le monde entier veut vous écraser ? Etes-vous sûr que vous savez ce que vous voulez, et que vous accomplirez votre devoir, et rien d'autre que votre devoir, même si votre vie est dans la balance ? Etes-vous sûr que vous continuerez aussi longtemps qu'il vous restera de la vie, aussi longtemps que votre cœur aura la force de battre encore une fois ? Alors, vous êtes un véritable réformateur, vous êtes un instructeur, un Maître, une bénédiction pour l'humanité.

Mais l'homme est si impatient, il a la vue si courte ! Il n'a pas la patience d'attendre, il n'a pas la force de voir. Il veut commander, il veut des résultats immédiats. Pourquoi ? Parce qu'il veut cueillir les fruits lui-même, parce qu'il ne s'intéresse pas vraiment à autrui. Le devoir pour l'amour du devoir n'est pas ce qu'il cherche. « Tu as

droit au travail, non pas aux fruits du travail », dit Krishna¹. Pourquoi se cramponner à des résultats ? Ce qui est à nous, ce sont les devoirs. Que les fruits s'occupent d'eux-mêmes. Mais l'homme n'a pas de patience. Il s'embarque dans n'importe quel projet. Partout dans le monde, la plupart de ceux qui voudraient être des réformateurs peuvent être classés dans cette catégorie.

Comme je l'ai dit, l'idée de réforme pénétra dans l'Inde alors qu'il semblait que la vague de matérialisme qui avait inondé ses côtes dût balayer les enseignements des sages. Mais notre peuple avait déjà supporté le choc d'un millier de ces vagues de changement. Celle-ci, par comparaison, était peu violente. L'une après l'autre, les vagues avaient recouvert le pays, brisant tout, écrasant tout pendant des centaines d'années ; l'épée avait lancé des éclairs, et les cris de « Gloire à Allah ! » avaient déchiré le ciel de l'Inde, mais les eaux s'étaient retirées, laissant inchangés les idéals nationaux.

Car on ne peut pas tuer le peuple de l'Inde. Il subsiste, immortel. Et il subsistera tant que cet esprit continuera de lui servir de base, tant que les gens ne renonceront pas à leur spiritualité. Mendiants ils resteront peut-être, pauvres, dans la misère ; le sale et le sordide continueront peut-être à les envelopper à jamais, mais qu'ils n'abandonnent pas leur Dieu, qu'ils n'oublient pas qu'ils sont les enfants des sages ! De même qu'en Occident, le premier venu désire faire remonter sa lignée à quelque baron-détrouseur du moyen âge, ainsi dans l'Inde, même un empereur sur son trône veut avoir comme ancêtre quelque sage mendiant qui vivait dans la forêt, un homme qui s'habillait de l'écorce des arbres, qui se nourrissait des

1. Bhagavad-GITA, II, 47.

fruits de la forêt et qui communiait avec Dieu. Voilà le genre de généalogie que nous désirons, et tant que la sainteté sera ainsi vénérée par-dessus tout, l'Inde ne pourra pas mourir.

Beaucoup d'entre vous ont peut-être lu, dans un numéro récent du *Nineteenth Century*, l'article du professeur Max Müller intitulé « *A real Mahâtman* ». La vie de Shri Râmakrishna est intéressante parce qu'elle a été une illustration vivante des idées qu'il prêchait. Peut-être semblerait-elle un peu romantique pour vous qui vivez en Occident, dans une atmosphère absolument différente de celle de l'Inde. En effet, les méthodes et les procédés de l'existence agitée et affairée que vous vivez en Occident sont tout à fait différents de ce que nous avons dans l'Inde. Et pourtant cette vie de Shri Râmakrishna en sera-t-elle peut-être d'autant plus intéressante pour vous, parce qu'elle éclairera d'une lumière nouvelle des choses dont beaucoup d'entre vous ont déjà entendu parler.

C'est au moment où diverses réformes étaient entreprises dans l'Inde que, dans un lointain village du Bengale, le 18 février 1836, naquit, de parents brahmanes pauvres, un enfant. Le père et la mère étaient très orthodoxes. La vie d'un brahmane vraiment orthodoxe est une vie de renoncements continuels. Très peu de choses lui sont permises, et en outre le brahmane orthodoxe ne doit s'occuper d'aucune affaire séculière. En même temps, il ne doit recevoir de cadeaux de personne. Vous pouvez vous imaginer combien cette vie devient sévère. Vous avez souvent entendu parler des brahmanes et de leur clergé, mais en est-il beaucoup d'entre vous qui se soient jamais demandé ce qui fait de ce merveilleux groupe d'hommes les dirigeants de leurs semblables ? Ils sont les plus pauvres de toutes les classes du pays, et le secret de leur puis-

sance réside dans leur renoncement. Ils ne convoitent jamais la richesse. Leur clergé est le plus pauvre du monde, et par conséquent le plus puissant. Et même au milieu de cette pauvreté, la femme d'un brahmane ne laissera jamais un pauvre traverser le village sans lui donner à manger. Dans l'Inde, on considère que c'est là le devoir le plus élevé de la mère ; et parce qu'elle est la mère, il est de son devoir d'être servie la dernière ; elle doit veiller à ce que chacun soit servi avant elle. C'est pourquoi dans l'Inde, la mère est considérée comme Dieu. La femme dont je vous parle, la mère de cet enfant, était le type même de la mère hindoue. Plus la caste est élevée, plus les restrictions sont sévères. Les gens de la caste la plus basse peuvent manger et boire tout ce qu'ils veulent, mais au fur et à mesure qu'on s'élève dans l'échelle sociale, les restrictions augmentent, et lorsqu'on arrive à la caste la plus haute, aux brahmanes, ce clergé héréditaire de l'Inde, la vie est, comme je l'ai dit, beaucoup plus limitée. Par comparaison avec les habitudes occidentales, ils mènent une vie d'ascétisme continu. Les Hindous sont peut-être les gens qui se tiennent le plus à l'écart. Ils ont la même grande constance que les Anglais, mais à un degré beaucoup plus élevé. Quand ils se saisissent d'une idée, ils la poursuivent jusqu'à toutes ses conclusions logiques, et ils la conservent pendant des générations jusqu'à ce qu'ils en fassent sortir quelque chose. Une fois qu'on leur a donné une idée, il n'est pas facile de la leur reprendre, mais il est difficile de leur faire admettre une idée nouvelle.

Les Hindous orthodoxes se tiennent donc très à l'écart, ils vivent enfermés dans leur horizon de pensée et de sentiment. Leurs vies sont tracées par nos anciens livres jusque dans tous les petits détails, et ils s'emparent du

moindre de ces détails avec une fermeté presque adamantine. Ils aimeraient mieux mourir de faim que manger un repas préparé par quelqu'un qui n'appartienne pas à la même petite fraction de caste qu'eux. Mais en même temps ils ont une intensité et une ardeur formidables. On rencontre très fréquemment chez les Hindous orthodoxes cette force d'une foi et d'une vie religieuse intenses parce que leur orthodoxie même vient d'une conviction absolue que cela est bien. Nous pouvons ne pas trouver juste ce à quoi ils tiennent avec tant de persévérance, mais pour eux c'est un fait. Par exemple, il est écrit dans nos livres qu'un homme doit toujours être charitable, même à l'excès. Si un homme se laisse mourir de faim pour aider un autre homme, pour lui sauver la vie, cela est fort bien ; on soutient même que c'est ce qui doit se faire. Et on attend d'un brahmane qu'il pousse cette idée tout à fait à l'extrême. Ceux qui connaissent la littérature de l'Inde se rappelleront, au sujet de cette charité extrême, une vieille histoire très belle, celle d'une famille entière qui, comme le raconte le Mahābhārata, se laissa mourir de faim pour donner son dernier repas à un mendiant¹. Ceci n'est pas une exagération, et de telles choses arrivent encore. Le père et la mère de mon Maître étaient de cette nature. Ils étaient fort pauvres, et pourtant maintes fois la mère jeûnait tout un jour pour pouvoir secourir un pauvre. C'est d'eux que naquit cet enfant ; tout petit, ce fut un enfant étrange. Il se rappelait le passé depuis sa naissance, et il avait conscience de la mission pour laquelle il était venu au monde ; et il consacra toutes ses forces à l'accomplissement de cette mission.

Alors qu'il était encore tout jeune, son père mourut, et

1. Cf. *Les Yogas pratiques*, pages 54 et 55.

l'enfant fut envoyé à l'école. Le fils d'un brahmane doit fréquenter l'école ; sa caste le confine aux seules professions libérales. Dans l'Inde, l'ancien système d'éducation, encore très répandu dans beaucoup de régions, surtout pour les *sannyāsins*¹, diffère beaucoup du système moderne. Les élèves ne devaient rien payer. On estimait l'instruction chose si sacrée que personne ne devait la vendre. L'instruction devait être donnée gratuitement. Les maîtres prenaient des élèves sans leur demander d'argent ; et même la plupart d'entre eux les nourrissaient et les habillaient. Pour entretenir ces maîtres, les familles riches leur faisaient des dons en certaines occasions, comme aux fêtes de mariage, ou aux cérémonies pour les morts. On estimait que ces maîtres, avant tous autres, avaient droit à recevoir certains dons ; eux, à leur tour, devaient entretenir leurs élèves. Aussi, chaque fois qu'il y a un mariage, surtout dans une famille riche, ces maîtres sont-ils encore invités ; ils y vont et engagent des discussions sur diverses questions.

Le jeune garçon se rendit à l'une de ces réunions de professeurs ; les professeurs y discutaient de divers sujets, tels que logique ou astronomie, sujets bien trop savants pour son âge. Cet enfant, comme je l'ai dit, était étrange ; il en tira une morale : « Ainsi c'était là le produit de toute leur science ! Pourquoi disputent-ils si fort ? Simplement pour de l'argent ; celui qui pourra exhiber ici le plus de science recevra les meilleures pièces d'étoffe, et c'est tout ce que ces gens-là cherchent. Je ne retournerai plus à l'école. » Et il n'y retourna plus. Ce fut la fin de son séjour à l'école. Le jeune garçon avait un frère aîné, un savant professeur, qui l'emmena pourtant à Calcutta pour

1. Ceux qui ont renoncé au monde pour se faire moines errants.

le faire étudier avec lui. Au bout de peu de temps, l'enfant fut convaincu que tout savoir profane n'avait pour but que le simple avancement matériel et rien de plus ; aussi résolut-il d'abandonner les études et de se consacrer exclusivement à la recherche de la connaissance spirituelle.

Le père étant mort, la famille était très pauvre, et l'enfant dut gagner sa vie lui-même. Il se rendit près de Calcutta et devint prêtre d'un temple. Or, devenir prêtre dans un temple est considéré comme très avilissant pour un brahmane.

Nos temples ne sont pas des églises au sens que vous donnez à ce terme ; ce ne sont pas des lieux publics de culte, car à proprement parler, il n'y a rien dans l'Inde qu'on puisse appeler cultes publics. Les temples sont surtout construits par des gens riches qui veulent ainsi accomplir une action religieuse méritoire. Si un homme possède de grands biens, il désire construire un temple. Dans ce temple il place un symbole ou une image d'une Incarnation de Dieu et, au nom de Dieu, il le dédie au culte. Le culte est apparenté à celui qu'on célèbre dans les églises catholiques romaines, il ressemble beaucoup à la messe. On y lit certains passages des Livres sacrés, on y balance une lumière devant l'image, et on honore cette image, de toutes manières, comme nous ferions d'un grand homme. C'est là tout ce qui se passe dans le temple. Celui qui fréquente un temple n'est pas pour cela considéré comme un homme meilleur que celui qui n'y va jamais. Plus exactement, c'est ce dernier qui est considéré comme le plus religieux, parce que dans l'Inde la religion est pour chacun une affaire personnelle et privée.

Chacun a chez soi ou bien une petite chapelle, ou bien une pièce réservée, où il se rend matin et soir, s'assied

dans un coin, et célèbre lui-même son culte. Ce culte est entièrement mental ; le voisin n'entend pas, ne sait pas ce qu'il fait. Il le voit seulement assis là, remuant peut-être les doigts d'une certaine façon ou se bouchant les narines, et respirant d'une manière spéciale. A part cela, il ignore ce que fait son frère ; peut-être l'épouse elle-même ne le sait-elle pas. C'est ainsi que tout le culte est célébré par chacun dans l'intimité de sa propre maison. Ceux qui n'ont pas les moyens de s'offrir une chapelle vont au bord d'une rivière, ou d'un lac, ou de la mer s'ils vivent près de la mer ; parfois pour adorer on va rendre hommage dans un temple à l'image qui s'y trouve. Mais on n'a pas d'autre devoir envers le temple.

C'est pourquoi, voyez-vous, dans mon pays, depuis les temps les plus reculés — et cela figure même dans les lois de Manou — on a tenu pour indigne la profession de prêtre d'un temple. Certains de nos Livres la déclarent si avilissante qu'il est blâmable pour un brahmane de s'y consacrer. C'est que derrière cette conception il y a l'idée, beaucoup plus forte encore pour la religion que pour l'enseignement, que les prêtres des temples, en se laissant rémunérer pour leur travail, font commerce des choses sacrées. Aussi vous pouvez vous imaginer ce qu'éprouva ce jeune garçon lorsque la pauvreté le contraignit à embrasser la seule profession qui lui fût ouverte, celle de prêtre dans un temple.

Nous avons eu au Bengale un certain nombre de poètes de qui les chants ont été adoptés par le peuple. On les chante dans les rues de Calcutta ; on les chante dans tous les villages. La plupart sont des chants religieux, et leur idée fondamentale, qui est peut-être particulière aux religions de l'Inde, est celle de la *réalisation*. Dans toute l'Inde, il n'y a pas un livre sur la religion qui ne respire

cette idée. Il faut réaliser Dieu, sentir Dieu, voir Dieu, parler à Dieu. Voilà ce qu'est la religion. L'atmosphère de l'Inde est pleine d'histoires de saintes gens qui ont des visions de Dieu. Ce sont ces doctrines qui forment la base de leur religion ; et tous les anciens Livres, toutes les anciennes Ecritures sont l'œuvre de gens qui ont été en contact direct avec les faits spirituels. Ces Livres n'ont pas été écrits pour l'intellect, et ce n'est pas le raisonnement qui permettra de les comprendre, car ils ont été écrits par des hommes qui ont vu les choses dont ils parlent et ils ne peuvent être compris que par des hommes qui se sont élevés jusqu'aux mêmes altitudes. Ils disent qu'il y a, même dans cette vie, une chose qu'on appelle la réalisation, qui est à la portée de chacun de nous, et que la religion commence lorsque cette faculté, si je puis l'appeler ainsi, s'ouvre pour nous. Telle est l'idée centrale dans toutes les religions, et c'est pourquoi nous pouvons rencontrer un homme doué de l'éloquence la plus accomplie, de la logique la plus persuasive, prêchant les doctrines les plus élevées, et pourtant incapable de se faire écouter ; alors que nous pouvons aussi rencontrer un autre homme, un pauvre, qui peut à peine parler la langue de son propre pays, et qui est pourtant, de son vivant même, adoré comme un Dieu par la moitié de la nation. Dans l'Inde, lorsque d'une manière ou d'une autre, le bruit se répand qu'un homme s'est élevé à cet état de réalisation où la religion n'est plus pour lui un objet de spéculation, où il ne tâtonne plus dans les ténèbres en quête de ces choses primordiales que sont la religion, l'immortalité de l'âme, Dieu — les gens accourent de toutes parts pour le voir et peu ils se mettent à l'adorer.

Dans le temple se trouvait une image de la « Bienheureuse Mère ». Notre jeune garçon devait en célébrer le

service matin et soir, et peu à peu, son esprit fut envahi par cette idée unique : « Y a-t-il quelque chose derrière cette image ? Est-il vrai qu'il existe dans le monde une Mère de Béatitude ? Est-il vrai qu'Elle dirige notre monde, ou bien tout cela n'est-il qu'un rêve ? Y a-t-il quelque réalité dans la religion ? » Ce genre de scepticisme vient à l'esprit des enfants hindous. C'est le scepticisme de notre pays : ce que nous sommes en train de faire est-il réel ? Et les théories ne nous satisfont pas, bien que nous ayons à portée de la main à peu près toutes les théories qui aient jamais été échafaudées sur Dieu et sur l'âme. Ni livres ni théories ne peuvent nous suffire ; l'idée, la seule idée qui s'empare de milliers de gens dans notre peuple est l'idée de la réalisation. Est-il vrai qu'il existe un Dieu ? Si c'est vrai, est-ce que je peux Le voir ? Est-ce que je peux réaliser la vérité ?

Un esprit occidental peut trouver que tout cela est loin du domaine de la pratique, mais pour nous c'est intensément pratique. Pour cette idée-là, des hommes donneront leur vie. Je viens de vous dire comment, depuis les temps les plus reculés, il y a eu des gens qui ont renoncé à tout confort et à tout luxe pour aller vivre dans des cavernes, comment des centaines de gens ont abandonné leur maison pour aller verser des larmes amères, des larmes de douleur sur le bord des fleuves sacrés, afin de réaliser cette idée — non pas pour savoir, au sens habituel de ce terme, non pas pour comprendre intellectuellement, non pas pour une compréhension purement rationnelle de la chose réelle, non pas pour tâtonner dans les ténèbres, mais pour une réalisation intense, beaucoup plus réelle que ce monde-ci ne l'est à nos sens physiques. Voilà quelle est l'idée ; je ne veux pour le moment en tirer aucune conclusion, mais tel est le fait qui les frappe. Des milliers seront tués ;

d'autres milliers viendront s'offrir. C'est donc sur l'autel de cette seule idée que depuis des milliers d'années la nation tout entière a fait l'acte de renoncement et s'est sacrifiée. C'est pour cette idée que chaque année des milliers d'Hindous abandonnent leur foyer, et que beaucoup d'entre eux meurent dans les austérités auxquelles ils doivent s'astreindre. Pour un esprit occidental, tout cela doit paraître le fait de visionnaires, et je peux comprendre pourquoi. Et pourtant, bien que j'aie habité l'Occident, je crois encore que cette idée est la chose la plus pratique qui soit dans la vie.

Chaque instant pendant lequel je pense à autre chose, fût-ce aux merveilles de la science moderne, est autant de perdu pour moi ; tout ce qui m'écarte de cette pensée n'est que vanité. Que vous ayez les connaissances d'un ange ou l'ignorance d'un animal, la vie ne dure qu'un moment. Que vous viviez dans le dénuement du plus pauvre homme en haillons ou dans la fortune du plus riche de nos contemporains, la vie ne dure qu'un moment. Que vous soyez un opprimé habitant l'une des grandes artères des grandes villes de l'Occident, ou bien un Empereur qui, sur son trône, gouverne des millions d'êtres humains, la vie ne dure qu'un moment. Que vous ayez la meilleure santé ou la pire, que votre tempérament soit le plus romantique ou le plus cruel, la vie ne dure qu'un moment. Il n'y a qu'une solution à la vie, disent les Hindous, et c'est ce qu'ils appellent Dieu et religion. Si l'un et l'autre sont véritables, la vie trouve son explication, elle devient supportable, on peut en jouir. Autrement la vie n'est qu'un fardeau inutile. Voilà notre idée, mais ce n'est pas par des raisonnements qu'on pourra la démontrer ; on ne pourra que la faire paraître probable, et on n'ira pas plus loin. La démonstration raisonnée la plus

parfaite que nous trouvions dans n'importe quel domaine de nos connaissances ne peut que rendre un fait probable, et rien de plus. Les faits les plus démontrables des sciences physiques ne sont que probabilités, ce ne sont pas encore des faits. Les faits ne se trouvent que dans les sens. Les faits doivent être perçus, et pour nous démontrer à nous-même la religion, il faut que nous la percevions. Il nous faut sentir Dieu avec nos sens pour être convaincu qu'il y a un Dieu. Il nous faut sentir avec nos sens les faits de la religion pour savoir que ce sont des faits. Rien d'autre, aucun raisonnement, mais seulement ce que nous percevons nous-même peut faire que ces choses soient réelles pour nous, peut rendre ma croyance inébranlable comme un rocher. Voilà mon idée, voilà l'Idée de l'Inde.

Cette idée s'empara du jenne homme et c'est sur elle qu'il concentra toute sa vie. Jour après jour, il pleurait et il demandait : « Mère, est-il vrai que Tu existes, ou bien tout cela n'est-il que fables ? La Mère de Béatitude n'existe-t-Elle que dans des imaginations de poètes ou de gens aveuglés, ou bien a-t-Elle une Réalité ? » Comme nous l'avons vu, l'instruction livresque, l'éducation au sens où nous employons ce terme, lui manquait. Et son esprit en était d'autant plus naturel, d'autant plus sain ; ses pensées en étaient d'autant plus pures, puisqu'il ne les avait pas délayées dans la pensée d'autrui. Puisqu'il n'avait pas fréquenté l'université, il devait penser pour soi-même. Lorsque nous avons passé dans les universités la moitié de notre vie, nous sommes envahis par une collection de pensées qui appartient à autrui. Avec raison, le Professeur Müller disait, dans l'article dont je viens de parler, que c'était un homme pur et original ; et un secret de son originalité était justement qu'il n'avait pas été élevé au

sein d'une université. Bref, cette pensée (peut-on voir Dieu ?) qui dominait son esprit, devint chaque jour plus forte, jusqu'au moment où il ne put penser à rien d'autre. Il ne pouvait plus célébrer convenablement les services religieux, il ne pouvait plus s'occuper des différents détails avec toute la minutie voulue. Souvent il oubliait de placer les oblations devant la statue, quelquefois il oubliait de balancer les lampes, d'autres fois il les balançait pendant des heures et oubliait toute autre chose.

Et cette idée unique était chaque jour dans son esprit : « O Mère, est-il vrai que Tu existes ? Pourquoi ne parles-Tu pas ? Es-Tu morte ? » Peut-être certains d'entre nous se rappellent-ils qu'il y a dans notre vie des moments où nous sommes fatigués de toutes ces ratiocinations d'une logique terne et sans vie, fatigués de piocher dans des livres, qui après tout ne nous enseignent rien, qui deviennent pour nous rien moins qu'une sorte d'opium intellectuel — dont nous avons besoin à certains intervalles, sans quoi nous mourons. Et dans toute cette fatigue, une grande lamentation s'échappe du cœur de notre cœur : « N'est-il dans le monde personne qui puisse me faire voir la lumière ? Si Tu existes, montre-moi la lumière. Pourquoi ne parles-Tu pas ? Pourquoi Te manifestes-tu si parcimonieusement ? Pourquoi envoyer tant de Messagers et ne pas venir Toi-même jusqu'à moi ? Dans ce monde de luttes et de rivalités, qui dois-je suivre, qui dois-je croire ? Si Tu es le Dieu de tout homme et de toute femme, sans distinction de personnes, pourquoi ne viens-Tu pas parler à Ton enfant et voir s'il n'est pas prêt ? »

De telles pensées nous viennent bien à tous dans nos moments de profonde dépression ; mais les tentations qui nous entourent sont telles que l'instant d'après nous oublions. Pendant un instant il a semblé que les portes

des cieux allaient s'ouvrir ; pendant un instant il a semblé que nous allions plonger dans la splendeur de la lumière, mais la bête qui est en l'homme secoue et chasse une fois de plus toutes ces visions angéliques. Et nous retombons, bêtes encore une fois, mangeant et buvant et mourant, et mourant et buvant et mangeant encore et toujours. Mais il est des esprits exceptionnels que l'on ne détourne pas aussi facilement, auxquels, une fois qu'ils ont été attirés, on ne peut pas faire rebrousser chemin, quelle que soit la tentation en travers de leur route, des esprits qui veulent voir la Vérité, car ils savent que la vie doit disparaître. Qu'elle disparaisse dans une noble conquête, disent-ils ! Et quoi de plus noble que la conquête de l'homme inférieur, que la solution du problème de la vie et de la mort, du bien et du mal ?

Finalement, il devint impossible pour le jeune homme de continuer son service dans le temple. Il l'abandonna, et alla vivre dans un petit bois voisin. De cette époque de sa vie, il m'a souvent dit qu'il ne savait pas alors quand le soleil se levait ou se couchait, ni comment il vivait. Il avait perdu toute idée de lui-même et il en oubliait de manger. Pendant cette période, il fut veillé avec amour par un parent ; celui-ci lui mettait dans la bouche de la nourriture qu'il avalait machinalement.

Les jours et les nuits s'écoulaient ainsi. Et quand toute une journée avait passé, vers le soir, lorsque le son des cloches dans les temples, les voix qui chantaient, arrivaient dans le bois, le jeune homme profondément attristé s'écriait : « Un jour encore s'est écoulé en vain, Mère, et Tu n'es pas venue. Un jour encore de cette courte vie s'en est allé sans que je sache la Vérité. » Dans le martyre que souffrait son âme, il frottait parfois son visage contre le sol, il pleurait, et cette unique prière jaillissait

de lui : « Manifeste-Toi en moi, ô Mère de l'Univers ! Vois, j'ai besoin de Toi et de Toi seule ! » Et en vérité, il voulait être fidèle à son idéal. Il avait entendu dire que la Mère ne vient jamais avant qu'on ait renoncé à tout pour Elle. Il avait entendu dire que la Mère veut venir vers tous, mais que les gens ne veulent pas La recevoir, qu'ils veulent toutes sortes de petites idoles ridicules qu'ils puissent adorer, qu'ils recherchent leurs propres plaisirs, et non pas la Mère, mais que dès l'instant où on La désire vraiment, de toute son âme, Elle et rien autre, en cet instant-là même, Elle vient. Aussi commença-t-il à se plier à cette idée ; il n'accepta plus aucun compromis, même sur le plan de la matière. Il jeta les quelques objets qu'il possédait et fit vœu de ne jamais toucher d'argent. Cette idée : « Je ne toucherai pas d'argent » devint partie de lui-même. Vous pouvez penser qu'il y a là quelque chose d'occulte, mais même pendant le reste de sa vie, si on le touchait, pendant son sommeil, avec une pièce d'argent, sa main se contractait et tout son corps devenait comme paralysé. L'autre idée qui s'installa dans son esprit était que la luxure était l'autre ennemi. L'homme est une âme, et l'âme n'a pas de sexe, n'est ni homme ni femme. L'idée de sexe et l'idée d'argent étaient, selon lui, les deux choses qui l'empêchaient de voir la Mère. L'univers tout entier est la manifestation de la Mère, et Elle vit dans le corps de toute femme. « Chaque femme représente la Mère ; comment puis-je voir dans une femme ce qui n'est que relations sexuelles ? » Telle était son idée. Chaque femme était sa mère ; il lui fallait parvenir à un état où, dans chaque femme, il ne verrait rien autre que la Mère ; et c'est ce qu'il fit en réalité pendant sa vie.

Telle est la soif dévorante qui s'empare du cœur de l'homme. Plus tard, il me disait lui-même : « Mon enfant,

suppose qu'il y ait dans une pièce un sac d'or, et un voleur dans la pièce à côté ; penses-tu que le voleur pourra dormir ? Il ne le pourra pas. Son esprit cherchera sans cesse le moyen de pénétrer dans cette pièce et d'y prendre le sac d'or. Et l'homme qui est absolument convaincu qu'il y a une Réalité derrière toutes ces apparences, qu'il existe un Dieu, qu'il existe Celui qui ne meurt jamais, Celui qui est béatitude infinie, béatitude auprès de laquelle les plaisirs des sens ne sont que des joujoux, crois-tu que cet homme pourra trouver la satisfaction s'il ne lutte pas pour atteindre cette Réalité ? Pourra-t-il interrompre son effort un instant ? Non. Il deviendra fou de désir. » Cette folie divine s'empara du jeune homme. A l'époque, il n'avait personne pour lui enseigner, personne pour rien lui dire, et tout le monde croyait qu'il avait perdu l'esprit. C'est ainsi que les choses se passent généralement. Si un homme rejette loin de lui les vanités de ce monde, nous le voyons traiter de fou, mais ces hommes-là sont le sel de la terre. C'est de folies comme celle-là qu'ont jailli les pouvoirs qui ont fait avancer notre monde ; c'est de telles folies seulement que sortiront les forces de l'avenir, qui feront encore progresser le monde.

Ainsi, dans cette lutte continuelle de l'âme pour parvenir à la Vérité, les jours passèrent, les semaines, les mois. Le jeune homme commença d'avoir des visions, de voir des choses merveilleuses ; les secrets de sa nature commençaient à lui apparaître. L'un après l'autre, les voiles, pourrait-on dire, étaient retirés. La Mère Elle-même devint le Maître et initia le jeune homme aux vérités qu'il cherchait. A cette époque, il vint en ce lieu une femme¹ d'une grande beauté et d'un savoir sans pareil. Plus tard,

1. Bhāravī Brahmani.

le Saint dont je vous parle nous disait d'elle qu'elle n'était pas savante, mais qu'elle était l'incarnation du savoir ; elle était le savoir même, qui aurait pris forme humaine. Et là aussi vous voyez ce qu'il y a de curieux dans le peuple de l'Inde. Au milieu de l'ignorance dans laquelle vit en général la femme hindoue, au milieu de ce que l'Occident appelle son manque de liberté, il pouvait naître une femme d'une suprême spiritualité. C'était une *sannyâsini*¹, car il y a aussi des femmes qui renoncent au monde, qui rejettent ce qu'elles possèdent, qui ne se marient pas, et qui se consacrent à l'adoration du Seigneur. Elle vint, et quand elle entendit parler de ce jeune homme qui vivait dans les bois, elle offrit d'aller le voir ; c'est elle qui, la première, vint à son aide. Elle vit immédiatement ce qui le troublait et elle lui dit : « Mon fils, béni est l'homme sur qui descend une telle folie. L'univers tout entier est fou ; certains sont fous de richesses, d'autres de plaisirs, d'autres de gloire, d'autres de cent choses encore. Ils sont fous de leur or, ou de leur mari, ou de leur femme, fous de petits riens, fous du désir de pouvoir tyranniser quelqu'un, fous de la soif des richesses, fous de toutes les sottises, mais pas de Dieu. Et ils ne peuvent comprendre que leur propre folie. Lorsqu'un autre homme est rendu fou par la soif de l'or, les autres ont pour lui une compassion fraternelle, de la sympathie, et ils trouvent qu'il est dans son bon sens, comme les aliénés trouvent que seuls les aliénés ont leur raison. Mais si un homme est fou du désir du Bien-Aimé, fou du désir du Seigneur, comment pourraient-ils le comprendre ? Ils pensent qu'il a perdu l'esprit et ils disent : « N'ayez aucun commerce avec lui. » Voilà pourquoi ils te traitent de fou, mais ta folie est de la

1. Une femme qui a fait vœu de *sannyâsa*.

bonne espèce. Béni l'homme qui est fou du désir de Dieu. Mais ces hommes-là sont rares. » Cette femme resta plusieurs années auprès du jeune garçon, elle lui enseigna les différents systèmes de religion de l'Inde, elle l'initia aux différents procédés de Yoga, elle guida en quelque sorte et mit en harmonie ce formidable flot de spiritualité.

Plus tard, dans ce même bois, vint un *sannyâsin*¹, un des frères mendiants de l'Inde, qui était un savant et un philosophe. C'était un curieux homme, un idéaliste. Il ne croyait pas que le monde existât en réalité, et pour le démontrer il ne s'abritait jamais sous un toit, il vivait toujours en plein air, que le soleil brille ou que l'orage gronde. Il se mit à enseigner au jeune homme la philosophie des Védas, et il s'aperçut vite, à sa grande surprise, qu'à certains points de vue, l'élève était plus avancé que le maître. Il passa plusieurs mois avec le jeune homme, après quoi il lui conféra l'initiation dans l'ordre des *sannyâsins*, et il s'en alla.

La façon extraordinaire dont le jeune homme célébrait les services lorsqu'il était prêtre du temple l'avait fait considérer comme déséquilibré ; à cette époque, sa famille l'avait retiré du temple et lui avait fait épouser une fillette, pensant ainsi détourner le cours de ses pensées et ramener l'équilibre dans son esprit. Mais il revint au temple et, comme nous l'avons vu, s'enfonça plus profondément dans sa folie. Dans notre pays, on marie parfois les jeunes gens encore enfants, et sans leur demander leur avis ; ce sont les parents qui décident du mariage. Un tel mariage, naturellement, n'est guère plus que des fiançailles. Après qu'on les a mariés, les enfants continuent à vivre avec leurs parents, et le véritable mariage a lieu lorsque l'épouse est

1. Tota Purî.

plus âgée ; c'est la coutume que le mari emmène alors sa femme chez lui. Dans ce cas-ci toutefois, le mari avait absolument oublié qu'il avait une femme. Dans son village lointain, la jeune épouse avait appris que son époux était devenu passionnément religieux et que beaucoup de gens le tenaient même pour fou. Elle résolut de se rendre compte par elle-même de ce qu'il en était, elle se mit en route et alla, à pied, jusqu'à l'endroit où vivait son mari. Lorsqu'elle fut enfin en sa présence, il reconnut immédiatement les droits qu'elle avait sur sa vie. Et pourtant dans l'Inde, quiconque, homme ou femme, embrasse la vie religieuse, est par là même libéré de toutes autres obligations. Le mari tomba aux pieds de sa femme et lui dit : « Pour moi, la Mère m'a montré qu'Elle habite en toutes les femmes, et ainsi j'ai appris à considérer chaque femme comme Mère. Telle est la seule façon dont je puisse vous considérer, mais si vous voulez m'attirer dans le monde, puisque nous sommes mariés, je suis à votre disposition. »

La jeune fille était une âme noble et pure, capable de comprendre les aspirations de son mari et de les accueillir avec sympathie. Elle lui dit sans tarder qu'elle n'avait aucun désir de le faire redescendre dans la vie du monde ; que tout ce qu'elle désirait, c'était rester auprès de lui, le servir, et être instruite par lui. Elle devint l'un de ses disciples les plus dévoués, et elle le révéra toujours comme un être divin. Ainsi, grâce au consentement de sa femme, la dernière harrière fut retirée et il fut libre de mener la vie qu'il avait choisie.

Le désir qui s'empara ensuite de l'âme de cet homme fut de savoir la vérité sur les différentes religions. Jusqu'à cette époque, il n'avait pas connu d'autre religion que la sienne. Il voulu comprendre à quoi ressemblaient les autres. Aussi chercha-t-il des maîtres pour lui enseigner

ces autres religions. Il faut toujours vous rappeler ce que dans l'Inde nous entendons par enseignement ; l'homme qui enseigne n'est pas un homme rempli de savoir livresque, mais un homme de réalisation, quelqu'un qui a de la vérité une connaissance directe, sans passer par l'intermédiaire d'autrui. Il trouva un saint musulman et vécut auprès de lui ; il se soumit aux disciplines que le mahométan lui prescrivit et, à son grand étonnement, il découvrit que, lorsqu'il les observait fidèlement, ces méthodes de dévotion le conduisaient au même but auquel il était déjà parvenu. Il fit une expérience analogue en suivant la véritable religion du Christ Jésus. Il vint à toutes les sectes qu'il put trouver, et dans tout ce qu'il entreprenait il mettait tout son cœur. Il faisait exactement ce qu'on lui disait, et dans chaque cas il arrivait au même résultat. Ainsi, par sa propre expérience, il en vint à savoir que le but de toutes les religions est le même, que chacune cherche à enseigner la même chose et que les différences sont pour une large part des différences de méthodes, et plus encore de mots. Si l'on va jusqu'au cœur des choses, toutes les sectes et toutes les religions ont le même but ; et elles ne disputent entre elles que parce qu'elles se proposent des objectifs égoïstes ; elles se préoccupent moins de la Vérité que du nom dont on doit l'appeler. Deux religions prêchent la même vérité, mais l'une d'elles dit : « Cela ne peut pas être vrai, car je ne l'ai pas authentifié de mon sceau ; par conséquent vous ne devez pas l'écouter. » Et l'autre dit : « N'écoutez pas cet homme, bien qu'il prêche à peu près la même chose ; ce n'est pourtant pas la vérité, puisqu'il ne la prêche pas en mon nom. »

Voilà ce que mon Maître trouva, et il s'appliqua alors à apprendre l'humilité, car il avait découvert que l'idée centrale de toutes les religions est « non pas moi, mais

Toi », et que celui qui dit « non pas moi », le Seigneur remplit son cœur. Moins il reste de ce petit « moi », plus il y a de Dieu en lui. C'est là ce qu'il trouva être la vérité dans toutes les religions du monde, et il s'appliqua à y parvenir. Comme je vous l'ai dit, quoi qu'il voulût faire, il n'en restait jamais à de belles théories ; il abordait immédiatement la mise en pratique. Nous voyons beaucoup de gens qui disent les choses les plus admirables sur la charité, sur l'égalité, sur le droit des autres, et sur toutes ces idées, mais chez qui tout reste théorie. J'ai eu la grande chance de trouver quelqu'un qui pût mettre la théorie en pratique. Il avait la plus étonnante faculté de mettre en application tout ce qu'il estimait juste.

Dans le voisinage vivait une famille de parias. Les parias dans l'Inde sont au nombre de plusieurs millions ; ils forment une classe tellement basse que, d'après certains de nos livres, si un brahmane en sortant de chez soi voit le visage d'un paria, il doit jeûner ce jour-là et réciter certaines prières avant d'être purifié. Dans certaines villes hindoues, quand un paria arrive, il doit planter sur sa tête une plume de corbeau, pour montrer qu'il est paria, et il doit crier : « Sauvez-vous, un paria passe dans la rue », et on voit beaucoup de gens qui fuient et disparaissent comme par enchantement, parce que si par hasard ils le frôlent, ils seront obligés de changer de vêtements, de procéder à des ablutions, etc. Pendant des milliers d'années, le paria a considéré que cela était parfaitement justifié, que son seul contact suffisait à souiller les gens. Le travail du paria consiste à nettoyer les rues de la ville et à tenir les maisons propres. Il ne peut pas entrer dans les maisons par la grande porte ; c'est par la porte de service qu'il passe, et dès qu'il est parti, on arrose et on sanctifie avec un peu d'eau du Gange tous les endroits où il

est passé. De par leur naissance, le brahmane représente la sainteté, et le paria tout le contraire.

Or le brahmane dont je vous parle sollicita la permission de faire les travaux domestiques dans la maison d'un de ces parias. Le paria naturellement ne pouvait pas s'y prêter, car tous les parias pensent que s'ils permettent à un brahmane de faire ce travail domestique, ce sera un abominable péché, et ils seront anéantis. Le paria ne voulut pas le permettre ; alors, au milieu de la nuit, quand tout le monde dormait, Râmakrishna entra dans la maison. Il portait les cheveux longs et avec ses cheveux il essayait tout, en disant : « O ma Mère, fais que je sois le domestique du paria, fais-moi sentir que je suis plus bas encore que le paria. » — « Ceux-là M'adorent le mieux, qui adorent Mes adorateurs. Tous sont Mes enfants, et c'est votre privilège de pouvoir le servir », tel est l'enseignement des Écritures hindoues.

Il me faudrait longtemps pour vous raconter les diverses autres façons dont il se prépara, et je ne veux que vous esquisser l'histoire de sa vie. Pendant des années, il fit ainsi sa propre éducation. L'une des sâdhanâs¹ consistait à extirper l'idée de sexe. L'âme n'a pas de sexe, elle n'est ni mâle ni femelle. C'est seulement dans le corps que le sexe existe, et l'homme qui désire atteindre l'Esprit ne peut pas en rester à des distinctions de sexe. Comme il était né avec un corps masculin, cet homme voulut faire pénétrer la notion féminine en tout. Il commença à penser qu'il était femme, il s'habilla en femme, il parla en femme, il renonça aux occupations des hommes et il vécut dans la maison au milieu des femmes d'une bonne famille jusqu'à ce que, après des années de cette discipline, son

1. Disciplines spirituelles.

esprit en fût transformé et il oubliait complètement l'idée de sexe ; ainsi tout l'aspect de la vie pour lui se transforma.

En Occident, on parle d'adorer la femme, mais c'est généralement pour sa jeunesse et pour sa beauté. « Adorer la femme », pour cet homme, cela voulait dire que le visage de toute femme était pour lui celui de la Mère de Félicité, et rien autre. Moi-même j'ai vu cet homme devant des femmes que bannit la société, tombant tout en larmes à leurs pieds, et disant : « Mère, sous une forme Tu es dans la rue, et sous une autre forme Tu es l'univers. Je Te salue, Mère, je Te salue. » Pensez combien était bénie cette vie d'où tout ce qui est charnel s'était effacé, qui pouvait regarder toutes les femmes avec cet amour et ce respect, où le visage de chaque femme se transfigurait et pour laquelle seul brillait le visage de la Mère divine, de la Mère de Félicité, de la Protectrice de la race humaine ! C'est cela que nous voulons. Prétendriez-vous que la divinité qui est au fond de la femme puisse jamais être leur-rée ? Elle ne l'a jamais été et elle ne le sera jamais. Elle s'affirme toujours. Sans défaillance elle démasque la fraude, elle démasque l'hypocrisie ; sans se tromper, elle sent la chaleur de la vérité, la lumière de la spiritualité, la sainteté de la pureté. Une telle pureté est absolument nécessaire si l'on veut atteindre à la vraie spiritualité.

Cette pureté rigoureuse, sans tache, s'installa dans la vie de cet homme ; tous les combats que nous avons à livrer dans notre vie, pour lui étaient achevés. Les bijoux de spiritualité, qu'il avait péniblement acquis, pour lesquels il avait consacré les trois quarts de sa vie, étaient maintenant prêts à être donnés à l'humanité. Et alors commença sa mission. Son enseignement et sa prédication étaient curieux. Dans mon pays, celui qui enseigne est

profondément vénéré, on le considère comme Dieu Lui-même. Même pour notre père et notre mère, nous n'éprouvons pas un aussi grand respect. Le père et la mère nous donnent notre corps, mais le maître nous montre la voie du salut. Nous sommes ses enfants, nous naissons dans la lignée spirituelle de notre maître. Tous les Hindous viennent présenter leurs hommages à un maître exceptionnel ; ils accourent vers lui en foule.

Et là nous avions bien un tel maître, mais il n'avait aucune idée qu'on lui dût ou non le respect, il n'avait pas la moindre idée qu'il était un grand maître, il pensait que c'était la Mère qui faisait tout, et non pas lui. Il disait toujours : « Si de mes lèvres sort quelque chose de bien, c'est la Mère qui parle ; je n'y suis pour rien. » Voilà comment il considérait son œuvre, et jusqu'au jour de sa mort, il ne se démentit pas. Il n'allait chercher personne. Il avait pour principe : « Forgez d'abord votre caractère, acquérez d'abord la spiritualité, et les résultats suivront d'eux-mêmes. » Sa comparaison favorite était la suivante : « Lorsque s'ouvre la fleur de lotus, les abeilles viennent toutes seules y butiner ; faites aussi que le lotus de votre âme soit tout en fleurs, et les résultats suivront. » C'est une grande leçon qu'il nous faut apprendre. Mon maître me l'a enseignée des centaines de fois, et pourtant je l'oublie souvent. Peu de gens comprennent la puissance de la pensée. Si un homme se retire dans une caverne, s'y enferme, puis y conçoit une vraiment grande pensée et meurt, cette pensée traversera les parois de la caverne, vibrera à travers l'espace et finalement imprégnera toute la race humaine. Tel est le pouvoir de la pensée. N'ayez donc pas de hâte de communiquer vos pensées à autrui. Ayez d'abord quelque chose à donner. Celui-là seul peut enseigner qui a quelque chose à donner, car enseigner ce

n'est pas parler, ce n'est pas faire connaître des doctrines, c'est « communiquer ». La spiritualité peut être communiquée de façon tout aussi réelle que je peux vous donner une fleur. Cela est vrai au sens le plus littéral. Cette idée est fort ancienne dans l'Inde ; elle est illustrée en Occident par la théorie de la succession apostolique, par la croyance en cette théorie. Par conséquent, forgez d'abord votre caractère — tel est le devoir le plus élevé que vous puissiez remplir. Connaissez vous-même la Vérité, et il y aura beaucoup de gens à qui vous pourrez l'enseigner ensuite ; ils viendront tous. Telle était l'attitude de mon Maître. Il ne critiquait personne. Pendant des années, j'ai vécu avec lui, mais jamais je n'ai entendu sortir de ses lèvres un mot de blâme pour aucune secte. Il avait pour toutes les sectes la même sympathie ; il avait découvert l'harmonie qui existe entre elles. Un homme peut être intellectuel ou dévot ou mystique ou actif : les diverses religions correspondent à l'un ou à l'autre de ces types. Et pourtant il est possible de combiner les quatre en un seul homme, c'est ce que fera l'humanité de l'avenir. Telle était son idée. Il ne condamnait personne, en tous il voyait le bien.

Les gens vinrent par milliers voir et entendre cet homme merveilleux qui parlait dans un patois dont chaque mot rayonnait force et lumière. Car ce qui vit dans toutes les paroles, ce qui a du poids, ce n'est pas ce qui est dit, et moins encore la langue dans laquelle on le dit, c'est la personnalité de celui qui parle. Chacun de nous, par moments, s'en rend compte. Nous entendons les harangues les plus splendides, les discours les plus admirablement raisonnés, après quoi nous rentrons chez nous et nous oublions le tout. D'autres fois, nous entendons quelques mots, dans le langage le plus simple, et ils pénètrent dans

notre vie, ils deviennent partie de nous-mêmes et ils produisent des résultats durables. Les paroles de l'homme qui peut mettre sa personnalité dans ce qu'il dit ont un effet, mais il faut que cette personnalité soit formidable. Tout enseignement implique qu'on donne et qu'on reçoit ; le maître donne et le disciple reçoit, mais l'un doit avoir quelque chose à donner et l'autre doit être ouvert, prêt à recevoir.

Râmakrishna vint habiter près de Calcutta, la capitale de l'Inde, la ville universitaire la plus importante de notre pays, d'où essaïmaient chaque année des centaines de sceptiques et de matérialistes, et pourtant beaucoup de ces universitaires, de ces sceptiques, de ces agnostiques venaient l'écouter. J'entendis parler de cet homme et j'allai l'entendre. Il avait tout à fait l'air d'un homme ordinaire, sans rien de remarquable. Il s'exprimait dans le langage le plus simple, et je me demandai : « Se peut-il que cet homme soit un grand maître ? » Je me faufilai près de lui et je lui posai la question que toute ma vie j'avais posée à d'autres : « Maître, croyez-vous en Dieu ? — Oui, répondit-il. — Pouvez-vous le prouver, Maître ? — Oui. — Comment ? — Parce que je Le vois exactement comme je vous vois là, mais dans un sens bien plus intense. » Cela me fit immédiatement impression. Pour la première fois j'avais trouvé un homme qui osait dire qu'il voyait Dieu, que la religion était une réalité, qu'on pouvait la sentir, l'éprouver d'une façon infiniment plus intense que nous ne pouvons sentir le monde. Je commençai à me rendre auprès de cet homme, jour après jour, et je vis en fait que la religion peut être transmise. Un contact, un regard, peut transformer toute une vie. J'avais lu des livres sur Bouddha, sur Christ, sur Mahomet, sur ces grands flambeaux de jadis, j'avais lu comment ils se dres-

saient et disaient : « Sois guéri », et l'homme était guéri. Je m'aperçus alors que cela est vrai, et quand jo vis moi-même Râmakrishna, tout scepticisme fut balayé. Cela peut se faire et mon Maître avait coutume de dire : « La religion peut être donnée et reçue de façon plus tangible, plus réelle que n'importe quelle autre chose au monde. » Par conséquent, soyez d'abord spiritualisés, ayez quelque chose à donner, et après montrez-vous au monde et donnez-le. La religion n'est ni paroles, ni doctrines, ni théories ; elle n'est pas non plus dans l'esprit sectaire. La religion ne peut pas vivre dans les sectes et les sociétés. C'est la relation qui existe entre l'âme et Dieu ; comment pourrait-on en faire une société ? Elle dégénérerait pour devenir une affaire ; et partout où il y a, dans la religion, des affaires et des principes du monde des affaires, la spiritualité meurt. La religion ne consiste pas à élever des temples, à construire des églises, à assister à des services religieux en public. On ne la trouve ni dans les livres, ni dans les mots, ni dans les conférences, ni dans les organisations. La religion consiste en une réalisation. En fait, nous savons tous que rien ne nous satisfera tant que nous ne connaissons pas nous-même la vérité. Quoi que nous puissions prétendre, quoi que nous puissions entendre, il n'y a qu'une chose qui nous satisfera, c'est d'arriver nous-même à la réalisation ; et une telle expérience est à la portée de chacun de nous, si nous voulons seulement essayer. Le premier idéal de cet effort pour réaliser la religion est celui de la renonciation ; autant que nous le pouvons, il nous faut tout abandonner. Ténèbres et lumière, jouissance du monde et jouissance de Dieu n'iront jamais de pair. « Vous ne pouvez pas servir Dieu et Mammou. » Que les gens essaient s'ils veulent ; j'en ai vu dans tous les pays, des millions qui ont essayé ; mais au bout

du compte on n'arrive à rien. S'il est un mot qui reste vrai, dans le précepte, c'est bien « abandonnez tout pour l'amour du Seigneur ». C'est une tâche longue et rude, mais vous pouvez l'entreprendre dès maintenant, ici même. Petit à petit, il faut que nous nous en approchions.

La deuxième idée que j'ai apprise de mon Maître, et qui est peut-être la plus essentielle, est cette vérité merveilleuse qu'il n'y a entre les religions du monde ni contradiction ni antagonisme ; elles ne sont que des phases diverses de l'Unique Religion Eternelle ; cette Unique Religion Eternelle s'applique à différents plans de l'existence, elle s'applique aux opinions de différentes mentalités et de différentes races. Il n'y a jamais eu « ma religion » ni « ta religion », « ma religion nationale », ni « ta religion nationale » ; il n'a jamais existé plusieurs religions, il n'y en a qu'une, l'unique. La Religion Infinie existe de toute éternité et existera toujours, et cette Religion s'exprime, dans des pays différents, de manières différentes. Nous devons donc respecter toutes les religions, et nous devons essayer de les admettre toutes autant que nous le pouvons. Les religions se manifestent différemment non seulement selon la race et la position géographique, mais aussi selon les facultés de l'individu. Chez l'un, la religion se manifestera par une activité intense, par le travail. Chez un autre, elle se manifestera par une dévotion intense, chez un autre encore par du mysticisme, ailleurs par de la philosophie, et ainsi de suite. Nous avons tort de dire à autrui : « Vos méthodes ne sont pas bonnes. » Peut-être un homme de qui la nature est faite d'amour pensera-t-il que celui qui fait le bien n'est pas sur la bonne voie de la religion, — parce que ce n'est pas sa voie à lui — et que cette voie est par conséquent mauvaise. Si le philosophe pense : « Les pauvres

ignorants ! que savent-ils d'un Dieu d'Amour, et de la façon de L'aimer ? ils ne savent pas ce qu'ils veulent dire », il a tort, parce que ces gens-là peuvent avoir raison et lui aussi. Or, ce secret fondamental : que la Vérité peut être une, tout en étant cependant multiple, que nous pouvons, de différents points de vue, apercevoir des aspects différents de la vérité, voilà exactement ce qu'il nous faut apprendre. Et alors, au lieu d'hostilité envers qui que ce soit, nous éprouverons pour chacun une infinie sympathie. Nous admettrons que tant que les hommes viendront au monde avec des natures différentes, la même vérité religieuse devra être adaptée de façons différentes, et alors nous comprendrons que nous sommes obligés d'être tolérants les uns envers les autres. La Nature, dans sa variété, conserve l'unité (des variantes infinies dans le règne des phénomènes, afin que dans toutes ces variantes du phénoménal et à travers elles se retrouve l'Infini, l'Inchangeable, l'Unité Absolue), et il en est de même pour chaque homme ; le microcosme n'est qu'une réduction en miniature du macrocosme ; malgré toutes ces variantes, à travers elles et en elles, se retrouve cette harmonie éternelle, et nous devons le reconnaître. C'est dans cette idée, plus que dans toute autre, que je vois le besoin le plus criant de notre époque. Venant d'un pays qui est une pépinière de sectes religieuses (et dans lequel, pour son bonheur ou pour son malheur, tous ceux qui ont une idée religieuse veulent envoyer une avant-garde), j'ai eu connaissance, dès mon enfance, des différentes sectes qui se trouvent dans le monde ; même les Mormons sont venus catéchiser l'Inde. Qu'ils soient tous les bienvenus ! C'est la terre même sur laquelle il faut prêcher la religion ; elle y prend racine beaucoup mieux que dans n'importe quel autre pays. Si vous venez enseigner la politique aux Hindous, ils

ne comprennent pas, mais si vous venez leur prêcher une religion, si bizarre soit-elle, en un rien de temps vous aurez des centaines et des milliers de fidèles, et vous aurez toutes les chances de devenir, de votre vivant même, un Dieu incarné. Je suis heureux qu'il en soit ainsi ; c'est la chose par excellence qu'il nous faut dans l'Inde.

Parmi les Hindous, les sectes sont variées et très nombreuses, et entre certaines d'entre elles, il semble y avoir des contradictions irréductibles. Et cependant toutes vous disent qu'elles ne sont que des manifestations différentes de la Religion. « De même que plusieurs rivières, qui ont leur source dans des chaînes de montagnes différentes, et qui vont les unes tout droit, les autres en zigzags, arrivent toutes à la mer et y mélangent leurs eaux, de même les différentes sectes, avec leurs points de vue différents, finissent toutes par arriver à Toi. » Ceci n'est pas une théorie, c'est une chose qu'il faut reconnaître — sans cet air de supériorité que nous voyons dans certaines religions : « Oui, elles contiennent bien quelques bons éléments ; c'est ce que nous appelons les religions ethniques ; ces religions ethniques ont du bon. » Certains ont même cette idée tout à fait admirable que les autres religions sont toutes de petits fragments d'une évolution préhistorique, tandis que la leur est l'accomplissement final. L'un dit de sa religion qu'elle est la meilleure par qu'elle est la plus ancienne ; un autre en dit autant de la sienne parce qu'elle est la plus récente. Il nous faut reconnaître que chacune d'elles est aussi capable que les autres de mener au salut. Tout ce que vous avez entendu dire sur leurs divergences, que ce soit au temple ou à l'église, n'est qu'un amas de superstitions. C'est le même Dieu qui répond à toutes, et ce n'est ni vous ni moi ni aucun groupe d'hommes qui a la charge de protéger et de sauver la plus petite parcelle de

l'Âme; c'est le même Dieu Tout-puissant qui Se charge de tout. Je ne comprends pas comment des gens peuvent déclarer qu'ils croient en Dieu et penser en même temps que Dieu a commis toute vérité à un petit groupe d'hommes, et a fait d'eux les protecteurs de l'humanité tout entière. Comment pouvez-vous appeler cela du nom de religion ? La religion, c'est la réalisation. Se contenter de parler, d'essayer de croire, de tâtonner dans les ténèbres, de répéter comme des perroquets les phrases de ceux qui nous ont précédés, et penser que c'est la religion, se contenter de faire quelque chose de politique avec les vérités de la religion, ce n'est pas de la religion du tout. Dans toutes les sectes, et même chez les Mahométans, que nous considérons toujours comme se tenant plus à l'écart que les autres, même chez eux, nous trouvons que partout où un homme a essayé de réaliser la religion, les lèvres de cet homme ont lancé des paroles incendiaires : « Tu es le Seigneur de tous. Tu es dans le cœur de tous. Tu es le Guide de tous, Tu es le Maître, Tu prends soin de la terre et de Tes enfants infiniment mieux que nous ne pouvons le faire. » N'essayez pas de troubler la foi de quiconque. Si vous le pouvez, donnez quelque chose de mieux ; si vous le pouvez, prenez l'homme où il se trouve et donnez-lui un coup d'épaule pour l'élever un peu ; faites cela, mais ne détruisez pas ce que cet homme a déjà. Le seul véritable maître est celui qui peut pour ainsi dire se convertir soi-même en un millier d'autres personnes, sur-le-champ. Le seul véritable maître est celui qui peut immédiatement descendre au niveau de son disciple, faire passer son âme dans l'âme du disciple, voir avec les yeux du disciple, entendre avec ses oreilles, comprendre avec son esprit. C'est un maître comme cela qui seul peut enseigner, ce n'est personne d'autre. Tous

ces maîtres que nous voyons par le monde démentir, abattre, détruire, n'y feront jamais rien de bon.

En la présence de mon Maître, je découvris que l'homme peut être parfait, même dans ce corps-ci. Les lèvres de mon Maître n'ont jamais maudit personne, n'ont même jamais critiqué personne. Ses yeux n'avaient plus la faculté de voir le mal, son esprit n'était plus capable de percevoir le mal. Il ne voyait rien autre que le bien. Cette immense pureté, cette immense renonciation est l'unique secret de la spiritualité. « Ce n'est ni par de grandes richesses ni par une nombreuse descendance, mais par la seule renonciation, que l'immortalité peut être atteinte », disent les Védas. « Vends tout ce que tu as et distribue-le aux pauvres, et suis-moi », dit le Christ. C'est ainsi que se sont exprimés tous les grands Saints, tous les grands Prophètes, et c'est cela qu'ils ont appliqué dans leur vie. Comment une grande spiritualité pourrait-elle venir sans cette renonciation ? La renonciation est le fond même de toute pensée religieuse, quelle qu'elle soit ; vous trouverez toujours qu'au fur et à mesure que cette idée de renonciation diminue, les sens viennent se glisser dans le domaine de la religion, et la spiritualité décroît en proportion.

Cet homme était la renonciation incarnée. Dans notre pays, l'homme qui se fait *sannyâsin* est obligé de renoncer dans le monde à toute fortune et à toute situation ; et cela mon Maître l'exécuta à la lettre. Il y avait beaucoup de gens qui se seraient sentis bénis s'il avait seulement voulu accepter de leurs mains un présent, des gens qui lui auraient donné avec joie des milliers de roupies s'il avait voulu les prendre, mais ces gens-là étaient les seuls dont il se détournait. Il était un exemple prodigieux, une réalisation vivante de la victoire complète sur la convoitise et

la soif de l'argent. Il était arrivé au delà de toute notion de l'une et de l'autre ; de tels hommes sont indispensables au siècle où nous sommes. Cette renonciation est indispensable à notre époque, où les hommes se sont mis à penser qu'ils ne sauraient vivre un mois sans avoir ce qu'ils appellent le « nécessaire », et où ce nécessaire augmente hors de toute proportion. Il est indispensable qu'en un temps comme le nôtre, quelqu'un se dresse pour démontrer aux sceptiques du monde entier qu'il existe encore, bien vivant, un homme qui ne donnerait pas un maravédis pour tout l'or du monde ni pour toute la gloire du monde. Et pourtant de tels hommes existent !

L'autre idée maîtresse de sa vie était un amour intense pour son prochain. La première partie de la vie de mon Maître fut consacrée à acquérir la spiritualité, et la seconde partie à la répandre. Dans notre pays, les gens n'ont pas les mêmes habitudes que vous lorsqu'ils vont voir un maître religieux, un *sannyâsin*. Certains viennent interroger le maître et font, à pied, des centaines de kilomètres pour venir lui poser une seule question, pour entendre un seul mot de sa bouche : « Dites-moi une parole pour mon salut. » C'est ainsi qu'ils viennent. Ils arrivent par groupes, sans cérémonie, à l'endroit où il se tient généralement ; ils le trouvent parfois sous un arbre, et ils le questionnent ; avant que les uns soient partis, d'autres arrivent. Aussi, lorsqu'un homme est très vénéré, il n'a parfois aucun répit, ni le jour ni la nuit. Il doit parler constamment. Pendant des heures les gens arrivent en foule, et il les enseigne.

C'est ainsi que des foules venaient entendre mon Maître, et il parlait vingt heures par jour. Cela ne dura pas seulement une journée, mais des mois et des mois, jusqu'à ce que, finalement, son corps cédât sous la pression de cet

effort terrible. Son amour intense pour l'humanité ne lui permettait pas de refuser son aide même au plus humble des milliers qui venaient l'implorer. Il se développa peu à peu chez lui une très grave affection de la gorge, et malgré cela on ne pouvait obtenir qu'il renoncât à cette fatigue. Dès qu'il apprenait que des gens demandaient à le voir, il exigeait qu'on les fit entrer, et il répondait à toutes leurs questions. Quand on lui en faisait des remontrances, il répondait : « Cela m'est égal. Pour aider quelqu'un, je donnerais vingt mille corps comme le mien. C'est une chose glorieuse que d'aider, ne fût-ce qu'un seul homme. » Pour lui, il n'y avait pas de repos. Un jour quelqu'un lui demanda : « Maître, vous êtes un grand *yogin*, pourquoi n'appliquez-vous pas un peu de votre esprit à votre corps, et nous guérissez-vous pas ? » D'abord il ne répondit pas, mais lorsque la question fut répétée, il dit doucement : « Mon ami, je croyais que vous étiez un sage et voici que vous parlez comme les hommes qui sont dans le monde. Cet esprit a été consacré au Seigneur ; voulez-vous dire que je devrais le reprendre et l'appliquer à ce corps, qui n'est que la cage de l'âme ? »

Et ainsi il continuait à prêcher ; la nouvelle se répandit que son corps était près de s'éteindre, et les foules accoururent plus nombreuses que jamais. Vous ne pouvez pas vous figurer la manière dont on vient à ces grands maîtres religieux de l'Inde ; comment de grandes foules les entourent et en font des dieux alors qu'ils sont encore en vie. Des milliers de gens attendent, simplement pour toucher le bord de leur vêtement. C'est en appréciant ainsi la spiritualité chez les autres qu'on développe la spiritualité en soi. Tout ce que l'homme veut, tout ce qu'il apprécie, il l'aura — et il en est de même des nations. Si vous allez dans l'Inde faire une conférence sur la politique, si magni-

fique soit-elle, vous ne trouverez presque personne pour venir vous écouter ; mais allez là-bas et enseignez la religion, vivez-la, ne vous contentez pas d'en parler, et des centaines de gens accourront simplement pour vous voir, pour toucher vos pieds. Lorsque les gens apprirent que ce saint homme allait peut-être les quitter bientôt, ils commencèrent à se presser autour de lui plus que jamais, et mon Maître continua de les enseigner sans se préoccuper le moins du monde de sa santé. Nous ne pûmes pas l'en empêcher. Beaucoup des visiteurs venaient de très loin et il ne voulait pas prendre de repos tant qu'il n'avait pas répondu à leurs questions. « Tant que je peux parler, je dois les enseigner », disait-il, et il faisait comme il avait dit. Un jour il nous dit qu'il allait abandonner son corps dans la journée ; on répétant les mots les plus sacrés des Védas, il entra en *samâdhi*¹ et s'en alla.

Ses pensées et son message n'étaient connus que d'un très petit nombre de gens qui pussent les répandre. Il laissait notamment quelques jeunes hommes qui avaient renoncé au monde et qui étaient prêts à poursuivre son œuvre. Des efforts furent faits pour les écraser. Mais ils tinrent bon, car ils avaient pour les guider l'inspiration de cette grande vie. Ayant pendant des années profité du contact de cette existence bénie, ils purent tenir bon. Ces jeunes gens vécurent en *sannyâsins*, mendiant dans les rues de la ville où ils étaient nés, bien que certains d'entre eux appartenissent à des familles distinguées. Au début ils se heurtèrent à une grande hostilité, mais ils persévérèrent et ils continuèrent, de jour en jour, à répandre dans toute l'Inde le message de ce grand homme, jusqu'à ce que le pays tout entier fût rempli des idées qu'il avait prêchées.

1. L'extase dans le yoga.

Cet homme, qui venait d'un lointain village du Bengale, sans instruction, par la seule force de sa propre résolution, réalisa la Vérité et la donna à d'autres, ne laissant derrière lui que quelques jeunes gens pour la préserver.

Aujourd'hui le nom de Shri Râmakrishna Paramahansa est connu dans toute l'Inde, par ses millions d'habitants. Mieux encore, la puissance de cet homme s'est étendue au delà des limites de l'Inde, et s'il y a jamais eu un mot de vérité, un mot de spiritualité, que j'aie prononcé, où que ce soit dans le monde, c'est à mon Maître que je le dois ; seules les erreurs viennent de moi.

Voici le message de Shri Râmakrishna au monde moderne : « Ne vous préoccupez pas des doctrines, ne vous préoccupez pas des dogmes, des sectes, des églises et des temples ; ils ne sont pas grand'chose comparés à l'essence de l'existence de chaque homme, qui est la spiritualité ; plus celle-ci est développée dans l'homme, plus l'homme a de puissance pour le bien. Gagnez d'abord cette spiritualité, acquérez-la et ne critiquez personne, car toutes les doctrines et toutes les croyances renferment quelque chose de bon. Montrez par votre vie que la religion ne signifie pas des mots, des noms, des sectes, mais qu'elle signifie réalisation spirituelle. Ceux-là seuls peuvent comprendre qui ont éprouvé. Ceux-là seuls qui ont atteint à la spiritualité peuvent la communiquer à d'autres, peuvent être de grands maîtres pour enseigner l'humanité. Eux seuls sont les puissances de lumière. »

Plus un pays produit de tels hommes, plus ce pays sera exalté ; et le pays où il n'existe absolument aucun de ces hommes est tout simplement perdu, rien ne pourra le sauver. Par conséquent le message de mon Maître à l'humanité est celui-ci : « Soyez spiritualisés et réalisez la Vérité pour vous-mêmes. » Il voudrait vous voir renoncer

pour l'amour de vos frères. Il voudrait vous voir ne plus parler de l'amour du prochain, mais vous mettre à l'œuvre pour justifier vos paroles. Le moment est venu de la renonciation, de la réalisation ; alors vous verrez l'harmonie de toutes les religions du monde. Vous saurez qu'il n'est besoin d'aucune querelle, et alors seulement vous serez prêts à secourir l'humanité. Proclamer et rendre claire l'unité fondamentale qui est à la base de toutes les religions, telle était la mission de mon maître. D'autres ont enseigné des religions particulières qui portent leur nom, mais ce grand Maître du XIX^e siècle ne demandait rien pour lui-même. Il n'apporta de trouble dans aucune religion parce qu'il avait compris qu'en réalité toutes les religions font indissolublement partie de l'Unique Religion Eternelle.

PAVHARI BABA

La tâche gigantesque que le Bouddha a soulignée tout particulièrement a été de venir en aide à notre monde qui souffre et de laisser de côté presque entièrement pour le moment tous les autres aspects de la religion ; pourtant il a dû passer des années à se chercher soi-même et à réaliser cette grande vérité qu'il est absolument vain de s'attacher à une individualité égoïste. L'imagination la plus folle ne saurait concevoir un travailleur moins égoïste ou plus persévérant et pourtant y eut-il jamais personne qui dut livrer de plus grandes lnttes pour se rendre compte du sens des choses ? Dans tous les temps, il est vrai que plus l'œuvre est grande et plus elle doit être appuyée par le pouvoir de réalisation. Il peut ne pas falloir beaucoup de pensée concentrée pour développer les détails d'un plan magistral qui a déjà été établi, mais les plus grandes impulsions ne sont jamais que de grandes concentrations qui se sont transformées. Pour de petits efforts il suffit peut-être de la théorie, mais la force qui ride la surface de l'eau est bien différente de celle qui soulève des vagues ; pourtant la ride n'est que la réalisation d'un fragment de cette même puissance qui engendre la vague. Avant que

l'esprit qui se trouve sur le plan inférieur de l'activité ne puisse soulever de ces énormes vagues de travail, il faut qu'il atteigne, qu'il découvre et qu'il conquière : les faits si durs et terribles soient-ils ; la vérité toute nue même si ses vibrations doivent faire éclater toutes les cordes de notre cœur ; un mobile sincère et désintéressé même si, pour y arriver, il faut se couper tous les membres l'un après l'autre. Le subtil s'agglomère autour du grossier au fur et à mesure qu'il roule dans le temps et devient manifeste ; l'invisible se cristallise en ce qui est visible ; le possible devient le pratique ; la cause devient l'effet ; la pensée se transforme en travail musculaire.

La cause qui est retenue par mille circonstances différentes se manifesterà tôt ou tard comme effet. La pensée féconde, si impuissante qu'elle paraisse actuellement, aura son jour de gloire sur le plan de l'activité matérielle. Il ne faut pas adopter le criterium qui juge de toutes choses d'après leur pouvoir de nous fournir des jouissances sensorielles.

Plus l'animal est inférieur et plus son plaisir est dans les sens, plus il vit dans les sens. La civilisation, la vraie civilisation, devrait être la faculté de faire sortir l'homme-animal de cette vie dans les sens en lui donnant des visions et des avant-goûts de plans beaucoup plus hauts, mais non pas de lui donner davantage de comforts extérieurs.

L'homme le sait instinctivement. Il peut ne pas se l'expliquer à soi-même dans toutes les circonstances. Il peut se faire des opinions variées sur la vie de la pensée. Cette idée pourtant est en l'homme et s'efforce de se montrer malgré tous les obstacles ; c'est elle qui fait s'incliner l'homme devant le prestidigitateur, le sorcier, le magicien, le prêtre ou le professeur de science. On ne peut évaluer le

développement de l'homme que par sa capacité à vivre dans les atmosphères plus hautes où les sens n'ont pas accès, d'après la quantité d'oxygène-pensée pure que ses poumons peuvent absorber, d'après le temps qu'il peut rester dans ces hauteurs.

C'est d'ailleurs un fait bien connu que si l'on excepte les nécessités de la vie, l'homme cultivé n'aime pas consacrer son temps à obtenir le soi-disant confort et qu'il accomplit même avec moins de zèle les actions nécessaires au fur et à mesure qu'il s'élève davantage.

Même le luxe s'organise d'après des idées et des idéals pour leur faire réfléchir autant de vies-pensées que possible ; c'est l'Art.

« Le feu unique qui vient dans l'univers s'y manifeste dans toutes les formes et il est beaucoup plus encore » oui, infiniment plus encore ! On peut faire descendre sur le plan de la matière un fragment, un tout petit fragment de la pensée infinie pour veiller à notre confort, mais le reste ne se laisse pas manier rudement. Le Surfin échappe toujours à notre vue et se rit de nos tentatives pour le faire descendre. Dans ce cas il faut que Mahomet aille à la montagne et il ne sert à rien de dire non. L'homme doit s'élever jusqu'à ce plan supérieur s'il veut jouir de ses beautés, se baigner dans sa lumière et sentir sa propre vie vibrer en harmonie avec la vie-cause de l'univers.

C'est la connaissance qui ouvre la porte au domaine de l'étonnement ; c'est la connaissance qui fait un dieu d'un animal ; c'est la connaissance qui nous amène à Cela « qui lorsqu'on le connaît, fait que tout est connu » (le cœur de toute connaissance dont les battements donnent la vie à toutes les sciences, la science de la religion) ; cette connaissance est certainement la plus haute car elle seule peut faire vivre à l'homme dans la pensée une vie complète et

parfaite. Béni le pays où on l'a appelée « science suprême » !

On ne trouve que rarement le principe parfaitement exprimé dans la pratique et pourtant l'idéal ne se perd jamais. D'une part il est de notre devoir de ne jamais perdre l'idéal de vue, que nous puissions nous en approcher d'un pas normal ou que nous devions ramper vers lui imperceptiblement ; d'autre part, il est vrai que cet idéal se trouve toujours devant nous bien que nous fassions de notre mieux pour en voiler la lumière en mettant nos mains devant nos yeux.

La vie du pratique est dans l'idéal ; c'est l'idéal qui a imprégné toute notre vie, que nous fassions de la philosophie ou que nous exécutions le devoir pénible et quotidien de la vie. Les rayons de l'idéal qui se reflètent et se réfractent en diverses lignes droites ou brisées pénètrent par toutes les ouvertures et par tous les interstices. Consciemment ou inconsciemment, toute fonction doit être accomplie à la lumière de cet idéal, tout objet doit être transformé, rehaussé ou déformé par lui. C'est l'idéal qui nous a faits ce que nous sommes et qui nous fera ce que nous allons être. C'est la puissance de l'idéal qui nous a enveloppés d'une brume et qui se fait sentir dans nos joies et nos douleurs, dans nos grandes actions et dans nos actes mesquins, dans nos vertus et dans nos vices.

Si tel est le pouvoir de l'idéal sur le pratique, le pratique ne joue pas le moindre rôle dans la formation de l'idéal. La vérité de l'idéal est dans le pratique. L'idéal donne des fruits parce qu'on peut le sentir par l'intermédiaire du pratique. Le fait que l'idéal existe nous prouve que le pratique existe aussi quelque part, de quelque façon. L'idéal peut être plus vaste et pourtant il n'est que la multiplication de petits fragments du pratique. L'idéal

est surtout composé d'unités pratiques généralisées et groupées.

La puissance de l'idéal est dans le pratique. Elle agit sur nous dans le pratique et par lui. C'est par le pratique que l'idéal est ramené à notre perception sensorielle et prend une forme que nous puissions assimiler. Du pratique nous faisons les images qui nous conduiront jusqu'à l'idéal ; c'est sur lui que nous construisons notre espoir ; c'est lui qui nous donne le courage de travailler.

Un homme qui manifeste l'idéal dans sa vie a plus de pouvoir que des légions entières d'hommes capables de le dépendre en couleurs merveilleuses et d'en disséquer les principes les plus subtils.

Les systèmes de philosophie n'ont pas de sens pour l'homme ; ce sont tout au plus des gymnastiques intellectuelles tant qu'on ne les a pas unis à la religion et qu'on n'a pas un groupe d'hommes qui luttent avec plus ou moins de succès pour les faire passer dans la vie pratique. Même des systèmes qui n'offrent pas une seule espérance positive attirent toujours une multitude lorsque des groupes s'en emparent et les rendent quelque peu pratiques ; sans cette mise en pratique les systèmes positifs les plus compliqués ne peuvent que s'étioler.

Pour la plupart nous sommes incapables de garder notre activité sur le même plan que notre vie en pensée. Il y a certains être bienheureux qui le peuvent. La plupart d'entre nous paraissent perdre le pouvoir de travailler dès qu'ils pensent profondément et le pouvoir de penser profondément dès qu'ils travaillent davantage. C'est pour cette raison que la plupart des grands penseurs ont dû laisser au temps le soin de réaliser dans la pratique leurs grands idéals. Leurs pensées doivent attendre que d'autres cerveaux plus actifs viennent les élaborer et les répandre.

Et pourtant, pendant que je vous écris, il me vient une vision de celui qui conduisait le char d'Arjuna ; il se tient dans son char entre les armées en présence ; sa main gauche retient les coursiers fougueux, c'est un guerrier dans son armure et son œil d'aigle embrasse l'immense armée comme s'il pesait instinctivement tous les détails de la ligne de combat chez chacun des adversaires. Et pourtant nous entendons tomber de ses lèvres, peut-on dire, cet étonnant secret du travail qui fait vibrer Arjuna terrifié : « Celui qui trouve le repos au milieu de l'activité et qui trouve l'activité dans le repos, celui-là est sage entre les hommes, il est le yogin, il est l'auteur de toute action. »

Voilà l'idéal complet. Rares sont ceux qui y parviennent. Nous devons donc prendre les choses telles qu'elles sont et nous contenter de rattacher les uns aux autres différents aspects de la perfection humaine qui se sont manifestés chez différents individus.

Dans la religion nous avons l'homme de pensée intense, de grande activité, pour secourir autrui, l'homme qui ose témérairement réaliser le Moi et l'homme de douceur et d'humilité.

Je veux vous parler ici d'un homme qui avait une étonnante humilité et une intense réalisation du Moi.

Né de parents brahmanes dans un village près de Guzi à Béuarès, Pavhari Baba, comme on l'appela plus tard, vint vivre avec son oncle à Gazipur pour étudier, alors qu'il était encore enfant.

Actuellement les ascètes hindous se répartissent en quatre grandes catégories : les sannyâsins, les yogins, les vairagins et les panthis. Les sannyâsins sont des adeptes de l'advaita selon Shankarâchârya ; les yogins, bien qu'ils suivent le système advaitiste, se spécialisent dans la pra-

tique des différents yogas ; les vairagins sont les disciples dualistes de Râmanujacharya et d'autres ; les Panthis qui professent l'une ou l'autre philosophie appartiennent à des ordres fondés pendant la domination mahométane. L'oncle de Pavhari Baba appartenait à la secte de Ramanuja ou Shri ; c'était un Naisthika Brahmacharin, c'est-à-dire un homme qui fait vœu de célibat pour toute la vie. Il possédait un terrain au bord du Gange à environ trois kilomètres au nord de Gazipur et il s'y était installé. Il avait plusieurs neveux mais il prit Pavhari Baba chez lui et l'adopta, voulant que l'enfant lui succédât dans ses biens et dans son œuvre.

On ne sait pas grand'chose de la vie de Pavhari Baba à cette époque. Il ne semble pas non plus qu'il ait montré aucun signe de ces particularités qui le rendirent si célèbre plus tard. On se rappelle seulement qu'il étudiait assidûment Vyâkarana et Nyâya et la théologie de sa secte et que c'était un enfant vif et actif dont la gaieté s'exprimait parfois en jouant des tours à ses camarades.

C'est ainsi que le futur saint passa sa jeunesse en accomplissant la tâche quotidienne des étudiants indiens de la vieille école. Il montrait plus d'application à ses études que les autres et une plus grande aptitude aussi pour apprendre les langues, mais à part cela il n'y avait presque rien dans sa vie joyeuse, pleine de jeux et de plaisirs, pour faire prévoir la gravité profonde qui devait culminer dans un sacrifice étrange et terrible.

Puis quelque chose se passa qui fit comprendre au jeune étudiant pour la première fois peut-être toute la gravité de la vie et lui fit lever les yeux depuis si longtemps fixés sur ses livres et faire un examen critique de son horizon mental, le faire aspirer aussi à quelque chose dans la religion qui soit une réalité et non pas de la connaissance

livresque. Son oncle mourut. Le visage sur lequel s'était concentré tout l'amour de son jeune cœur avait disparu et le jeune homme ardent, frappé jusqu'au cœur par la douleur, décida de combler ce vide avec une vision qui ne pût jamais changer.

Pour toute chose dans l'Inde il nous faut un gourou. On persuade les Hindous que les livres ne sont que des esquisses. Les secrets vivants doivent être transmis du gourou au disciple, dans tous les arts, dans toutes les sciences et plus encore en matière de religion.

Depuis des temps immémoriaux les âmes qui, dans l'Inde, font un effort sérieux, se retirent toujours dans des endroits isolés pour y poursuivre sans être dérangées l'étude des mystères de la vie intérieure. Aujourd'hui encore il n'est guère une forêt, une colline ni un lieu sacré où la rumeur publique ne soupçonne pas la présence d'un grand sage.

Nous avons un dicton bien connu : « L'eau est pure quand elle coule, le moine est pur quand il circule. »

En règle générale ceux qui prononcent des vœux monastiques dans l'Inde passent la plus grande partie de leur vie à voyager dans différentes régions du continent indien et à visiter différents lieux sacrés ; ils évitent ainsi de se rouiller, pourrait-on dire, et en même temps ils portent la religion chez tous. Pour ceux qui renoncent au monde on estime qu'il est presque indispensable d'aller voir les quatre grands lieux sacrés de l'Inde qui se trouvent aux quatre extrémités du pays.

Toutes ces considérations peuvent avoir eu un certain poids pour notre jeune Brahmacharin, mais nous sommes certains que la principale fut la soif de connaissance. Nous ne savons que peu de chose de ses voyages. Sa connaissance des langues dravidiennes dans lesquelles est écrite

une bonne partie de la littérature de sa secte et sa profonde connaissance du vieux bengali dont se servaient les Vishnouïtes de l'ordre de Shrf Chaitanya peuvent cependant nous faire conclure que son séjour dans l'Inde du Sud et son séjour au Bengale doivent avoir duré assez longtemps.

Ceux qui l'ont connu dans sa jeunesse attachent une grande importance à la visite qu'il fit à un certain endroit. C'est au sommet du mont Girnar à Kathiawad qu'il fut, dit-on, initié pour la première fois au mystère du yoga pratique.

C'est cette même montagne qui était considérée comme si sacrée par les bouddhistes. Au pied de la montagne se trouve l'énorme roche sur laquelle est gravé le premier édit que l'on ait déchiffré du « plus divin de tous les monarques » Ashoka. Plus bas et oubliée depuis des siècles se trouve la grande assemblée des Stupas gigantesques recouverts par la jungle et que l'on a pris longtemps pour des contreforts de la chaîne du Girnar. Cette même montagne n'est pas moins sacrée pour la secte dont on considère maintenant que le bouddhisme n'est qu'une édition revue et corrigée et qui, ce qui est d'ailleurs curieux, ne s'aventura pas dans le domaine de l'architecture triomphale avant que son descendant qui avait conquis le monde n'eût fondu dans l'hindouisme moderne.

Pour les Hindous Girnar est célèbre pour avoir été sanctifié par le grand Avadhuta Guru Dattâtreyâ qui y séjourna. On raconte même que si l'on a beaucoup de chance on peut encore rencontrer au sommet de la montagne ce grand yogin parfait.

Le grand événement suivant dans la vie de notre jeune Brahmacharin nous ramène au bord du Gange, dans le voisinage de Bénarès ; il y est disciple d'un sannyâsin qui

pratiquait le yoga et qui vivait dans un trou creusé dans la rive du fleuve. C'est à ce maître que l'on peut rapporter l'habitude prise ensuite par notre saint de vivre dans un grand tunnel creusé dans le sol au bord du Gange près de Gazipur.

Les yogins ont toujours dit qu'il était désirable de vivre dans des cavernes ou dans d'autres endroits où la température est immuable et où nul bruit ne vient distraire l'esprit.

Nous apprenons aussi que vers cette même époque il étudiait l'Advaïta avec un sannyâsin de Bénarès.

Après des années de voyages, d'études et de sévère discipline, le jeune Brahmacharin revint à l'endroit où il avait été élevé. Peut-être son oncle, s'il avait vécu, aurait-il vu sur le visage de l'enfant cette même lumière que jadis un sage plus grand encore vit sur le visage de son fils et qui le fit s'exclamer : « Mon enfant, ton visage, aujourd'hui, rayonne de la gloire de Brahman ! » Mais ceux qui l'accueillirent chez lui n'étaient que les compagnons de son enfance dont la plupart étaient entrés dans le monde des petites pensées et du labeur éternel qui ne les lâcherait plus.

Il s'était pourtant produit une transformation mystérieuse et pour eux effrayante dans tout le caractère et dans l'attitude de leur camarade d'école et de jeux qu'ils comprenaient si bien. Cela néanmoins ne provoqua en eux aucune émulation et ne les lança pas dans la même recherche. C'était le mystère d'un homme qui était passé au delà de notre monde de matérialisme et de difficulté et cela leur suffisait. Instinctivement ils le respectèrent et ne posèrent aucune question. Cependant les particularités de notre saint commencèrent à se marquer de plus en plus. Il fit creuser un grand trou dans le sol comme

son ami près de Bénarès et commença de s'y rendre pour y passer des heures à la fois. Puis il se soumit à un système de discipline alimentaire absolument terrible. Toute la journée il travaillait dans son petit Ashram, célébrait le culte de son bien-aimé Râmachandra, cuisinait d'excellents repas — et l'on dit que dans cet art il était arrivé à une perfection remarquable — puis il distribuait tous ces aliments à ses amis et aux pauvres et s'occupait de les soigner jusqu'à la tombée de la nuit. Quand ils étaient couchés le jeune homme se glissait dehors, traversait le Gange à la nage et allait sur l'autre rive. Là il passait toute la nuit en prière et en exercices spirituels, revenait à l'aube et réveillait ses amis puis recommençait sa tâche quotidienne « d'adorer antrui », comme nous disons dans l'Inde.

Pendant ce temps sa propre alimentation était réduite tous les jours et finit par ne plus comprendre, à ce qu'on nous dit, qu'une poignée de feuilles amères de nimba et quelques gousses de poivre rouge chaque jour. Ensuite il renonça à se rendre la nuit dans les bois sur l'autre rive du fleuve et se retira de plus en plus dans son souterrain. On nous rapporte qu'il y restait pendant des jours et des mois, absorbé dans la méditation, et puis en ressortait. Personne ne sait de quoi il vivait pendant ces longs intervalles et c'est pourquoi on lui donna le nom de « Pav-âhâri » (c'est-à-dire qui mange de l'air) Bâbâ (père).

De toute sa vie il ne voulut jamais sortir. Une fois seulement il était resté si longtemps dans son souterrain que les gens le crurent mort, mais longtemps après il ressortit et offrit un Bhândâra¹ à un grand nombre de Sadhus.

1. Fœstin.

Quand il n'était pas plongé dans ses méditations il vivait dans une pièce située au-dessus de l'entrée du souterrain et il recevait des visiteurs. Sa renommée commença de s'étendre et c'est à Rai Gagan Chandra Rai Bahadur du bureau de l'opium à Gazipur — un homme que sa noblesse et sa spritualité innées nous ont rendu cher à tous — que nous devons d'avoir connu le saint.

Comme c'est souvent le cas dans l'Inde, on n'observait dans sa vie aucune activité extérieure frappante ou émouvante. Il était un exemple de plus de notre idéal indien d'après lequel on doit enseigner par sa vie et non par ses paroles et d'après lequel aussi la vérité porte ses fruits seulement dans la vie de ceux qui sont prêts à la recevoir. Les hommes de ce genre ne sont pas du tout enclins à prêcher ce qu'ils savent; ils sont à jamais convaincus que seule la discipline intérieure peut nous conduire à la vérité et non pas les paroles. Pour eux la religion n'est pas un mobile dans la conduite en société mais une recherche intense et une réalisation de la vérité dans la vie actuelle.

Ils refusent d'admettre qu'un instant présente de plus grandes possibilités qu'un autre et puisque chaque instant de l'éternité est égal à tous les autres ils tiennent à voir en face et dès maintenant les vérités de la religion sans attendre la mort.

L'auteur a eu l'occasion de demander au saint pourquoi il ne sortait pas de son souterrain pour secourir le monde. Avec son humilité et son humour naturels, il répondit d'abord énergiquement comme suit : « Un criminel fut un jour surpris en flagrant délit et pour le punir on lui coupa le nez. Ayant honte de se montrer au monde ainsi défiguré et dégoûté de lui-même il s'enfuit dans la forêt. Là il étendit sur le sol une peau de tigre et fit semblant d'être

plongé dans une profonde méditation toutes les fois que quelqu'un approchait. Cette attitude, au lieu d'éloigner les gens, les attirait en foule car ils venaient présenter leurs hommages à ce saint étonnant; celui-ci découvrit de la sorte que sa retraite dans la forêt lui permettait de nouveau de vivre facilement. Les années passèrent. Finalement les gens arrivaient toujours plus désireux de recueillir quelque instruction des lèvres de ce saint silencieusement plongé dans la méditation. Il y avait un jeune homme en particulier qui était plus désireux que les autres de recevoir l'initiation. Les choses en arrivèrent à un tel point qu'en se déroband plus longtemps le saint aurait risqué de perdre sa réputation. Aussi rompit-il un jour le silence pour ordonner au jeune enthousiaste de lui apporter le lendemain un rasoir bien aiguisé. Le jeune homme, joyeux à la pensée que le grand désir de sa vie allait être bientôt exaucé, arriva de bonne heure le lendemain matin avec un rasoir. Le saint privé de nez l'emmena dans un coin retiré de la forêt, prit le rasoir, l'ouvrit et d'un seul coup trancha le nez du jeune homme en lui disant d'une voix solennelle : « Jeune homme, c'est ainsi que j'ai reçu l'ordination. Je te la donne aussi. Transmets-la fidèlement à autrui quand l'occasion s'en présentera ! » Le jeune homme eut honte de dévoiler le secret de cette étonnante initiation et il exécuta du mieux qu'il put les instructions de son maître. C'est ainsi qu'il se répandit dans tout le pays une secte de saints qui n'avaient plus de nez. Voudriez-vous que je fonde une autre secte du même genre ?

Plus tard, dans une humeur plus sérieuse, il répondit ainsi à une autre question : « Croyez-vous donc que le secours physique soit le seul possible ? N'est-il pas possible qu'un esprit vienne aider d'autres esprits même sans aucune activité du corps ? »

Un autre jour on lui demandait pourquoi lui, un grand yogin, accomplissait un karma, versait des oblations dans le feu du sacrifice et adorait l'image de Shri Raghunathji, ce qui n'est destiné qu'à des commençants. Il répondit : « Pourquoi supposez-vous que l'on ne peut accomplir du karma que pour soi-même ? Ne peut-t-on pas en accomplir pour d'autres ? »

Tout le monde connaît aussi l'histoire du voleur qui s'était introduit dans l'Ashram et qui, en voyant le saint, prit peur et s'enfuit en abandonnant dans un ballot tout ce qu'il avait ramassé ; le saint prit le ballot, courut après le voleur et le rejoignit après avoir couru pendant bien des kilomètres. Le saint déposa alors le ballot aux pieds du voleur et les mains jointes et des larmes dans les yeux s'excusa de l'avoir interrompu et le supplia d'accepter tout ce que le ballot contenait puisque cela appartenait au voleur et non pas à lui-même.

On raconte aussi de bonne source qu'il fut un jour mordu par un cobra et qu'après avoir passé pour mort pendant plusieurs heures il revint à la vie ; quand ses amis le questionnèrent il répondit simplement que le cobra « était un messager du Bien-Aimé ».

Nous pouvons d'ailleurs facilement le croire nous qui connaissons la douceur, l'humilité et l'amour extrêmes qui sont sa nature même. Toute espèce de maladie physique n'est jamais pour lui qu'un « messager du Bien-Aimé » et il n'a jamais pu supporter de les entendre appeler d'aucun autre nom même quand il en éprouvait lui-même de terribles tortures.

Cette douceur et cet amour silencieux se sont transmis aux gens autour de lui et ceux qui ont voyagé dans les villages voisins peuvent témoigner de l'influence étonnante qu'a eue cet homme silencieux.

Depuis quelque temps il ne se montre plus à personne. Quand il sort de sa retraite souterraine il ne parle aux gens qu'à travers une porte fermée. Sa présence au-dessus du sol est toujours signalée par la fumée des oblations qu'il jette dans le feu du sacrifice ou par le bruit qu'il fait en préparant les accessoires du culte.

Une de ses grandes particularités c'est qu'il est toujours entièrement absorbé par la chose dont il s'occupe si insignifiante qu'elle paraisse. Il met le même soin et la même attention à nettoyer un récipient de cuivre qu'à célébrer le culte de Shri Raghunathji et il est lui-même le meilleur exemple de ce secret du travail qu'il nous a dit un jour : « Il faut aimer les moyens et prendre soin d'eux tout comme s'ils étaient le but lui-même. »

Son humilité ne ressemblait d'ailleurs en rien à celle qui implique la douleur ou l'angoisse de l'abaissement volontaire. Elle jaillissait naturellement de la réalisation de ce qu'il nous expliqua une fois si admirablement : « O roi, le Seigneur est la richesse de ceux qui n'ont rien — oui il est la richesse de ceux qui ont rejeté tout désir de possession et même le désir de posséder leur âme. »

Il n'a jamais voulu enseigner car il aurait dû, pour cela, se poser en maître et se placer à un niveau plus haut que quelqu'un d'autre. Mais une fois que l'on avait touché la source le flot de sagesse infinie coulait ; mais la réponse venait toujours sous une forme indirecte.

Quant à son aspect extérieur il était grand et plutôt corpulent, n'avait qu'un œil et paraissait beaucoup plus jeune qu'il ne l'était en réalité. Sa voix était la plus douce que nous ayons jamais entendue. Pendant les quelque dix dernières années de sa vie il s'est entièrement soustrait à la vue des hommes. On mettait derrière la porte de

sa chambre quelques pommes de terre et un peu de beurre et parfois il les prenait pendant la nuit lorsqu'il n'était pas en Samâdhi et qu'il vivait au-dessus du sol. Lorsqu'il était dans son souterrain il n'avait même pas besoin de cela.

Ainsi s'est écoulée cette vie silencieuse qui témoigne de la science du Yoga et qui est un exemple vivant de pureté, d'humilité et d'amour.

La fumée qui, nous l'avons déjà dit, indiquait qu'il n'était pas en Samâdhi, répandit un jour une odeur de chair brûlée. Les gens ne pouvaient deviner ce qui se passait mais lorsque cette odeur devint insupportable et qu'on vit de grandes masses de fumée s'élever, les gens brisèrent la porte et découvrirent que le grand yogin s'était offert lui-même en dernière oblation au feu du sacrifice. Bientôt il ne resta plus de son corps qu'un tas de cendres.

Rappelons-nous les paroles de Kalidâsa : « Les sots critiquent les actions des grands parce qu'elles sont extraordinaires et que les mobiles ne peuvent en être découverts par le commun des mortels. »

Le connaissant comme nous le connaissons nous pouvons uniquement supposer que le saint s'aperçut que ses derniers moments étaient venus et que, ne voulant déranger personne, même après sa mort, il accomplit le dernier sacrifice de l'Ârya en pleine possession de son corps et de son esprit.

L'auteur a une grande dette de reconnaissance à ce saint qui nous a quittés et il dédie ces quelques pages, si indignes soient-elles, à la mémoire de l'un des plus grands maîtres qu'il ait aimés et servis.

III

PROJETS

LE MESSAGE DE LA SAGESSE DIVINE¹

I. — SERVITUDE

1. Le désir est infini mais sa réalisation limitée. Le désir est illimité chez chacun de nous ; sa faculté de réalisation varie. Ainsi certains ont dans la vie plus de succès que d'autres.

2. Cette limitation est la servitude contre laquelle nous luttons toute notre vie.

3. Nous désirons uniquement ce qui donne du plaisir et non ce qui cause de la souffrance.

4. Les objets du désir sont tous complexes — un mélange d'agréable et de pénible.

5. Dans l'objet de notre désir nous ne voyons pas et nous ne pouvons pas voir la partie pénible ; nous nous laissons charmer uniquement par la partie agréable. En saisissant ainsi ce qui est agréable nous attirons à nous le pénible sans nous en rendre compte.

1. Les trois chapitres ci-dessous furent trouvés dans les papiers de Swami Vivekânanda. Il avait évidemment l'intention d'écrire un livre et avait déjà réuni quelques notes.

6. Parfois nous espérons en vain que dans notre cas personnel seul l'agréable viendra sans amener le pénible, mais cela ne se produit jamais.

7. Nos désirs aussi changent continuellement. Ce que nous apprécions aujourd'hui nous le rejetterions demain. Le plaisir du présent sera la douleur de l'avenir. L'amour sera la haine, etc...

8. Nous espérons en vain que dans la vie future nous pourrions récolter uniquement l'agréable à l'exclusion du pénible.

9. L'avenir n'est qu'une extension du présent. Un tel état de choses ne peut pas arriver.

10. Quiconque cherche du plaisir dans un objet le trouvera mais il devra prendre en même temps la douleur.

11. Tout plaisir objectif doit finalement amener de la douleur en raison du fait du changement ou de la mort.

12. La mort est le but de tous les objets; le changement est de la nature de toutes les choses que nous objectivons.

13. Avec l'accroissement du désir vient l'accroissement de la capacité de jouir et aussi de la capacité de souffrir.

14. Plus l'organisme est affiné, plus la culture est haute, plus grande aussi est la faculté de jouir du plaisir et plus douloureuses sont les tortures de la souffrance.

15. Les plaisirs mentaux sont supérieurs aux joies physiques. Les douleurs mentales sont plus violentes que les tortures physiques.

16. La puissance de la pensée, la faculté de regarder au loin dans l'avenir et la puissance du souvenir qui nous fait remémorer le passé dans le présent, nous font vivre au paradis; elles nous font aussi vivre en enfer.

17. L'homme qui peut grouper autour de lui le plus grand nombre de sources de plaisir n'a, en règle géné-

rale, pas assez d'imagination pour en jouir. L'homme qui a beaucoup d'imagination se heurte à l'obstacle que constitue l'intensité de ce sentiment de perte ou de sa peur de la perte ou de sa perception des défauts.

18. Nous luttons avec acharnement pour triompher de la douleur, nous résistons dans notre effort, mais en même temps nous créons des douleurs nouvelles.

19. Nous atteignons le succès et nous sommes abattus par l'échec; nous poursuivons le plaisir et nous sommes poursuivis par la douleur.

20. Nous disons que nous agissons mais on nous fait agir; nous disons que nous travaillons mais on nous fait peiner. Nous disons que nous vivons mais on nous fait mourir à chaque instant. Nous sommes dans la foule. Nous ne pouvons pas nous arrêter, il faut continuer même si l'on ne nous encourage pas. S'il n'en avait pas été ainsi aucun encouragement au monde n'aurait pu faire que nous nous soumettions à toute cette douleur et à toute cette misère pour une once de plaisir — qui hélas, la plupart du temps, reste à l'état d'espoir.

21. Notre pessimisme est une terrible réalité; notre optimisme n'est qu'un faible encouragement à nous tirer le mieux possible d'un mauvais pas...

II. — LA LOI

1. La loi n'est jamais isolée du phénomène, le principe n'est jamais isolé de la personne.

2. La loi est le mode d'action ou de situation de tout phénomène isolé dans son champ d'action.

3. Notre connaissance de la loi nous est donnée par le groupement et la fusion des changements qui se produisent. Nous ne voyons jamais la loi en dehors de ces changements. La notion de loi comme distincte du phénomène est une abstraction mentale, une utilisation commode de paroles, mais ce n'est rien de plus. La loi fait partie de toute transformation qui se produit dans son domaine. C'est une manière qui réside dans les objets que régit la loi. La puissance réside dans la chose, c'est une partie de notre idée de cette chose (son action sur telle autre chose s'exerce de telle et telle façon). Voilà notre loi.

4. La loi est, dans l'état actuel des choses, dans la façon dont elles réagissent les unes envers les autres et non dans la façon dont elles devraient réagir. Il eût été peut-être préférable que le feu ne brûle pas et que l'eau ne mouille pas, mais le feu brûle et l'eau mouille, telle est la loi et si c'est une vraie loi, un feu qui ne brûle pas, une eau qui ne mouille pas ne sont ni eau ni feu.

5. Des lois spirituelles, des lois éthiques, des lois sociales, des lois nationales seraient des lois si elles faisaient partie d'unités spirituelles et humaines existantes et si elles exprimaient l'expérience infaillible de l'action de toute unité dont on dit qu'elle est soumise à ces lois.

6. Nous sommes tour à tour faits par la loi et auteurs de la loi. Une généralisation de ce que l'homme fait invariablement dans certaines circonstances données est une loi relative à l'homme sous cet aspect particulier. C'est l'action humaine universelle et invariable qui est la loi de l'homme; aucun individu ne peut lui échapper; et pourtant l'intégration de l'action de chaque individu est

la loi universelle. Le total ou l'universel ou l'infini modèle l'individu, tandis que l'individu, par son action, fait que la loi continue de vivre. Dans ce sens la loi est un autre nom de l'universel. L'universel dépend de l'individu, l'individu dépend de l'universel. C'est un infini composé d'éléments finis, c'est un infini de nombres bien que cela soulève cette difficulté que nous devons supposer un infini obtenu par l'addition de finis. Néanmoins c'est pratiquement un fait que nous constatons. D'autre part puisque la loi ou le tout, ou l'infini ne peut pas être détruit et que la destruction d'une partie d'un infini est une impossibilité — puisque nous ne pouvons ni ajouter ni enlever quelque chose à l'infini — chaque partie subsiste à jamais.

7. On a découvert les lois relatives aux matériaux dont est composé le corps de l'homme; on a prouvé également que ces matériaux persistent à travers le temps. On a prouvé que les éléments qui composaient le corps d'un homme il y a cent mille ans existent toujours en un endroit ou en un autre. Les pensées qui ont été projetées vivent également dans d'autres esprits.

8. Ce qui est difficile, c'est de trouver une loi relative à l'homme au delà du corps.

9. Les lois spirituelles et éthiques ne sont pas le mode d'action de tous les êtres humains. Les systèmes d'éthique et de moralité et même les lois nationales sont plus souvent violés qu'observés. Si c'étaient des lois, comment pourrait-on les violer?

10. Nul homme ne peut aller contre les lois de la nature. Comment se fait-il que nous nous plaignions toujours que l'homme viole les lois morales et les lois nationales?

11. En mettant les choses au mieux, les lois nationales incorporent la volonté de la majorité d'un peuple. Elles

correspondent toujours à un état de choses que l'on souhaite mais qui n'existe pas en fait.

12. La loi idéale est peut-être que nul ne doit convoiter ce qui appartient à son prochain mais la loi réelle c'est que beaucoup d'hommes éprouvent cette convoitise.

13. Ainsi le terme loi, lorsqu'on l'applique aux lois de la nature, prend une acception très différente de celle qu'il a quand on l'applique à l'éthique et aux actions humaines en général.

14. Si nous analysons les lois éthiques du monde et si nous les comparons avec l'état de chose réel, deux lois se dégagent par-dessus tout le reste. L'une nous oblige à rejeter loin de nous toutes choses et à nous séparer de tout individu qui nous conduit à un développement du moi aux dépens même du bonheur de tous les autres. L'autre loi est celle du sacrifice du moi : ne pas avoir souci de nous-même mais des autres. Ces deux lois sont inspirées par la recherche du bonheur. L'une nous pousse à chercher le bonheur dans le mal que nous faisons à autrui et à ne pouvoir ressentir ce bonheur que par nos propres sens. L'autre nous pousse à chercher le bonheur en faisant du bien à autrui et à ne pouvoir, en quelque sorte, ne nous sentir heureux que par les sens d'autrui. Dans ce monde les hommes grands et bons sont ceux chez qui la deuxième loi l'emporte. Néanmoins ces deux lois jouent côte à côte et conjointement. Presque chez chacun de nous on les trouve mêlées, c'est tantôt l'une et tantôt l'autre qui prédomine. Peut-être le voleur ne dérobe-t-il que pour quelqu'un qu'il aime.

III. — L'ABSOLU ET L'OBTENTION DE LA LIBERTÉ

Om Tat Sat — cette Existence-Connaissance-Béatitude.

a) La seule existence réelle, ce qui seul est. Tout le reste n'existe que dans la mesure où il reflète cette existence réelle.

b) Il est le seul Connaisseur, le seul qui soit lumineux en Soi, la Lumière de la conscience. Tout le reste ne brille que d'une lumière qui Lui est empruntée. Tout le reste ne connaît que dans la mesure où il reflète Sa connaissance.

c) Il est la seule béatitude, car en Lui rien ne manque. Il comprend tout, Il est l'essence de tout.

C'est SAT-CHIT-ANANDA.

d) Il ne comprend pas de parties ni d'attributs ni de plaisir ni de douleur, Il n'est ni la matière ni le mental. Il est le Moi suprême, infini et impersonnel en toute chose, l'Ego infini de l'univers.

e) Il est la Réalité en moi, en toi et en toute chose. Par conséquent,

« TU ES CELA » — TAT-TVAM-ASI.

2. Ce même impersonnel est conçu par le mental comme étant le Créateur, le maître et le destructeur de l'univers, sa cause matérielle et sa cause efficiente, le maître suprême, le Vivant, l'Aimant, le Splendide, au sens le plus haut.

a) L'existence absolue a sa manifestation la plus haute en Ishvara, le Seigneur suprême, comme la vie ou énergie la plus haute, omnipotente.

b) La connaissance absolue a sa manifestation suprême dans le Seigneur suprême comme amour infini.

c) La béatitude absolue a sa manifestation dans le Seigneur suprême comme beauté infinie. Elle est la plus grande attraction de l'âme.

Le SATYAM-SIVAM-SUNDARAM.

L'Absolu ou Brahman, le Sat-Chit-Ananda, est impersonnel; c'est l'infini réel.

Toute existence depuis la plus haute jusqu'à la plus basse manifeste dans une certaine mesure l'énergie (dans la vie supérieure), l'attraction (dans l'amour supérieur) et la lutte pour l'équilibre (dans le bonheur supérieur). Cet Energie-Amour-Beauté suprême est une personne, un individu, la Mère infinie de cet univers, le Dieu des dieux, le Seigneur des Seigneurs, omniprésent et pourtant séparé de l'univers — l'âme des âmes et pourtant séparé de toutes les âmes — la Mère de cet univers parce qu'il l'a produit, son maître parce qu'elle le guide avec le plus grand amour, et finalement elle l'amène tout à elle-même. Par son ordre le soleil brille et aussi la lune, les nuages laissent tomber la pluie et la mort arpente la surface de la terre.

Elle est la puissance dans toutes les causes. Elle donne de l'énergie à toutes les causes pour produire sans erreur leur effet. Sa volonté est la seule loi et puisqu'elle ne fait pas d'erreur, les lois de la nature — sa volonté — ne peuvent jamais changer. Elle est la vie de la loi de Karma ou de la causalité. C'est elle qui fait fructifier toutes les actions. Guidés par elle nous fabriquons nos vies par nos actions ou notre Karma.

La liberté est le motif de l'univers; la liberté est son but. Les lois de la nature sont les méthodes par lesquelles nous luttons pour arriver à cette liberté, guidés par Mère.

Cette lutte universelle pour la liberté parvient à sa plus haute expression chez l'homme dans le désir conscient d'être libre.

Cette liberté peut être atteinte par la triple voie du travail, de l'adoration et de la connaissance.

a) Travail. — Effort constant et incessant pour aider autrui et aimer autrui.

b) Adoration. — Consiste en prière, louange et méditation.

c) Connaissance. — Ce qui suit la méditation.

LE MESSAGE QUE L'INDE APPORTE AU MONDE

SOMMAIRE

1. J'ai donné aux peuples d'Occident un message intrépide; j'ai donné, dans mon pays, un message plus intrépide encore.
2. Quatre ans de séjour en Occident merveilleux n'ont servi qu'à faire mieux comprendre l'Inde. Les ombres en sont plus noires et les lumières plus brillantes.
3. Plan général : il n'est pas vrai que les Indiens ont dégénéré.
4. Notre problème a été le même que celui que l'on trouve partout : assimilation de races diverses, mais nulle part ailleurs il n'a revêtu d'aussi grandes proportions.
5. C'est la communauté de langage et de gouvernement, mais surtout de religion, qui a effectué la fusion.
6. Dans d'autres pays, on a cherché à réaliser cette

1. Les notes ci-dessous furent trouvées dans les papiers de Vivekānanda. Celui-ci désirait certainement écrire un livre, mais il n'a pu en rédiger que le sommaire et l'introduction.

fusion par la force, c'est-à-dire à imposer la culture d'une race à toutes les autres. Le résultat a été une vie nationale vigoureuse et courte; puis la dissolution.

7. Dans l'Inde, par contre, les efforts ont été aussi peu violents que le problème était vaste. Dès les temps les plus anciens, on a toléré les coutumes et surtout les religions des différents éléments.

8. Lorsque le problème est peu important et que la force suffit à réaliser l'unité, la conséquence naturelle est que l'on écrase dans l'œuf un certain nombre de types sains dans tous les éléments, excepté celui qui domine. C'est un seul cerveau qui emploie l'immense majorité pour son propre bien et perd ainsi la plus grande partie du développement possible. Aussi, lorsque le type dominant s'est épuisé, l'édifice apparemment imprenable s'effondre : par exemple la Grèce, Rome et les Normands.

9. Une langue commune serait fort à désirer, mais la même critique s'applique, car on détruirait la vitalité des différentes langues qui existent.

10. La seule solution possible était de trouver une grande langue sacrée dont toutes les autres soient considérées comme des manifestations. C'est ce qu'on trouva dans le sanskrit.

11. Les langues dravidiennes sont peut-être d'origine sanskrite ou ne le sont peut-être pas. Mais, pratiquement, elles appartiennent actuellement à la famille sanskrite car nous les voyons tous les jours se rapprocher davantage de l'idéal tout en gardant leurs particularités fondamentales distinctives.

12. On a trouvé une base raciale : les Aryas.

13. On s'est demandé s'il avait existé, en Asie centrale et jusqu'à la Baltique, une race distincte et séparée appelée les Aryas.

14. Les soi-disant types. Les races ont toujours été mêlées.

15. La « blonde » et la « brunette ».

16. Passer de l'imagination soi-disant historique au sens commun pratique. D'après leur littérature la plus ancienne, les Aryas se trouvaient dans le pays compris entre le Turkestan, le Pendjab et le nord-ouest du Tibet.

17. Cela conduit à une tentative de fusion entre des races et des tribus à différents degrés de développement.

18. Tout comme le sanskrit est la solution linguistique, l'Arya est la solution raciale. De même, le brahmane est la solution des différents degrés de progrès et de culture aussi bien que tous les problèmes sociaux et politiques.

19. Le grand idéal de l'Inde : la « brahmanité ».

20. Sans richesse, sans égoïsme, soumis à aucune loi, n'ayant d'autre roi que la morale.

21. « Brahmanité » héréditaire : différentes races l'ont revendiquée et acquise dans le passé comme à notre époque.

22. Celui qui fait de grandes actions ne réclame rien ; ce sont des sots, paresseux et inutiles qui réclament toujours.

23. Dégénérescence de la « brahmanité » et de la « Kshatriyanité ». Les Purânas disent que, dans le Kali Yuga, il y aurait uniquement des non-brahmanes. C'est vrai et c'est chaque jour plus vrai. Pourtant, il subsiste quelques brahmanes uniquement dans l'Inde.

24. « Kshatriyanité. » Il faut passer par cet état pour devenir brahmane. Cela a pu se faire dans le passé mais il faut qu'on le montre également à notre époque.

25. C'est dans la religion que l'on peut découvrir le plan d'ensemble.

26. Les différentes tribus d'une même race adorent des dieux semblables sous un nom générique comme Bel, chez les Babyloniens, et Moloch chez les Hébreux.

27. Tentative à Babylone pour fondre tous les Bels en « Bel-Merodachs ». Tentative des Israélites pour fondre tous les Molochs en « Moloch Yavah » ou « Yahu »¹.

28. Destruction des Babyloniens par les Perses. Les Hébreux qui s'étaient emparés de la mythologie babylonienne et l'avaient adaptée à leurs propres besoins, réussissent à produire une religion rigoureusement monothéiste.

29. Le monothéisme, comme la monarchie absolue, peut rapidement exécuter des ordres ; c'est une grande centralisation de force ; mais il ne peut pas aller plus loin ; il a pour grands défauts la cruauté et la persécution. Toutes les nations qui tombent sous son influence brillent pendant quelques années et périssent rapidement.

30. Le même problème s'est présenté dans l'Inde. On a trouvé comme solution : la vérité est une ; les sages l'appellent de noms divers. C'est la note tonique de tout ce qui a réussi ; c'est la clé de voûte de l'arche.

31. Le résultat est l'admirable tolérance du védantiste.

32. Le grand problème, par conséquent, est d'harmoniser et d'unifier sans détruire l'individualité de ces différents éléments.

33. Nulle forme de religion qui dépend de personnes particulières sur cette terre ou même au ciel ne peut y arriver.

34. C'est là qu'est la gloire du système de l'Advaita, qui prêche un principe et non une personne et qui laisse aux personnes humaines et divines toute liberté d'action.

1. Jehovah.

35. Ce fut toujours le cas et dans ce sens nous avons toujours été de l'avant. Les prophètes, pendant la domination musulmane.

36. Jadis, cet effort était pleinement conscient et vigoureux ; récemment, il l'était moins. Dans ce sens seul, nous avons dégénéré.

37. Cet effort va se manifester dans l'avenir. Si la manifestation du pouvoir d'une tribu qui a utilisé à son profit le travail des autres donne, pendant un temps, des résultats merveilleux, ce que nous allons avoir ici sera l'accumulation et la concentration de toutes les races qui se sont lentement et inévitablement mélangées par le sang et par les idées. Je vois dans mon esprit le géant de l'avenir qui mûrit lentement. L'Inde de l'avenir sera la plus jeune et la plus glorieuse des nations de la terre, tout aussi bien que la plus ancienne.

38. La voie : il nous faut travailler. Les coutumes sociales sont des barrières dont certaines ont pris les Smritis pour fondement. Mais aucune ne repose sur les Shrutis. Les Smritis doivent changer avec le temps. C'est la loi admise.

39. Les principes du Védānta doivent être prêchés non seulement dans l'Inde mais aussi en dehors. Notre pensée doit entrer dans la composition de l'esprit de tous les peuples, non par des écrits, mais par des personnes.

40. Donner est le seul karma dans le Kali Yuga. Nul n'arrive à la connaissance tant qu'il n'a pas été purifié par le karma.

41. Donner la connaissance spirituelle et séculière.

42. Renoncement. Ceux qui renoncent. L'appel national.

INTRODUCTION

J'ai porté chez les peuples d'Occident un message téméraire, mais à vous, ô mes concitoyens bien-aimés, je vous en apporte un plus audacieux encore. J'ai fait de mon mieux pour exprimer le message de l'Inde ancienne aux nouveaux peuples d'Occident. L'avenir montrera si je l'ai bien ou mal fait, mais la voix puissante de ce même avenir envoie déjà des murmures doux, mais distincts, qui prennent de la force avec le temps. C'est le message de l'Inde qui va venir à l'Inde qui est.

J'ai eu la bonne fortune de pouvoir étudier chez les diverses races au milieu desquelles j'ai vécu beaucoup d'institutions et de coutumes admirables et beaucoup de manifestations de force et de pouvoir. Le plus étonnant de tout, pourtant, a été de trouver que, sous cette variété apparente dans les coutumes et les manières, la culture et la puissance, bat le même cœur humain puissant sous l'impulsion des mêmes joies et des mêmes chagrins, de la même faiblesse et de la même force.

Le bien et le mal sont partout, et l'équilibre en est surprenant. Mais, au-dessus de tout et partout, se trouve l'âme glorieuse de l'homme qui ne manque jamais de comprendre celui qui sait lui parler dans sa propre langue. On trouve dans toutes les races des hommes et des femmes dont la vie est un bienfait pour l'humanité et confirme les paroles du divin empereur Ashoka : « Dans tous les pays il y a des brahmanes et des shramanes ».

Je suis reconnaissant à l'Occident pour les nombreux cœurs chaleureux qui m'y ont reçu avec tout l'amour que

peuvent donner des âmes pures et désintéressées, mais mon suzerain dans toute ma vie reste ma patrie et si j'avais mille existences à vivre, chaque instant de chacune d'elles serait consacré à vous servir, ô mes concitoyens, ô mes amis !

C'est à notre pays, en effet, que je dois tout ce que je possède, que ce soit physique, mental ou spirituel, et si j'ai accompli quoi que ce soit, c'est à vous et non à moi qu'en revient le mérite. Je ne suis responsable que de mes faiblesses et de mes échecs car ils viennent de ce que je n'ai pas su profiter des grandes leçons dont nous entoure tout notre pays dès notre naissance.

Et quel pays ! Quiconque reste sur cette terre sacrée, qu'il soit étranger ou enfant de notre sol, se sent entouré — à moins que son âme ne soit déchue au niveau de la brute — par les pensées vivantes des meilleurs et des plus purs fils de la terre qui ont travaillé pendant des siècles pour élever l'animal jusqu'au divin et dont l'histoire ne peut retrouver les origines. L'air même est imprégné de spiritualité. Notre pays est consacré à la philosophie, à l'éthique, à la spiritualité, à tout ce qui tend à donner un répit à l'homme dans sa lutte incessante pour conserver l'animal ; il est consacré à toute préparation qui conduit l'homme à rejeter le vêtement de la brutalité et à se révéler comme esprit immortel, sans naissance, sans mort et à jamais béni. C'est le pays où la coupe du plaisir était pleine et plus pleine encore la coupe de la douleur, jusqu'à ce qu'ici l'homme trouve, avant de l'avoir trouvée nulle part ailleurs, que tout est vanité. C'est ici que, pour la première fois, dans l'éclat de sa jeunesse et au sein du luxe, au sommet de la gloire et dans la plénitude de sa puissance, il a brisé les chaînes de l'illusion. C'est ici, dans cet océan d'humanité, où se heurtent violemment les

courants puissants du plaisir et de la douleur, de la force et de la faiblesse, de la richesse et de la pauvreté, de la joie et de la souffrance, du sourire et des larmes, de la vie et de la mort, dans ce grand rythme de la paix et du calme éternel, — c'est ici que s'est élevé le trône du renoncement ! C'est ici qu'on a pour la première fois attaqué et résolu les grands problèmes de la vie et de la mort, de la soif de vie et des luttes folles et vaines pour conserver cette vie, — en aboutissant à accumuler des souffrances. On a résolu ces problèmes comme ils ne l'avaient jamais été et comme ils ne le seront jamais ; c'est ici, en effet, et ici seulement, qu'on a découvert que la vie elle-même est un mal, qu'elle est uniquement l'ombre de quelque chose qui seul est réel. C'est uniquement dans ce pays que la religion s'est montrée pratique et réelle ; c'est ici seulement que des hommes et des femmes se sont jetés courageusement en avant pour atteindre le but, tout comme, dans d'autres pays, ils se précipitent à la poursuite des plaisirs de la vie en dépouillant leurs frères moins fortunés. C'est ici, et ici seulement que le cœur humain s'est étendu jusqu'à embrasser non seulement tout ce qui est humain mais aussi les oiseaux, les animaux et les plantes. Depuis les plus grands dieux jusqu'au grain de sable, depuis le plus haut jusqu'au plus bas, tout trouve une place dans le cœur de l'homme qui est devenu grand, infini. C'est ici seulement que l'âme humaine a étudié l'univers comme une unité ininterrompue dont chaque frémissement faisait battre son cœur.

On nous parle beaucoup de la dégénérescence de l'Inde. Il fut un temps où j'y croyais aussi. Aujourd'hui, avec toute l'expérience que j'ai acquise, les yeux débarrassés des préjugés qui m'aveuglaient et, surtout, après avoir vu s'atténuer quelque peu et revenir à leurs proportions réelles

les tableaux colorés qu'on nous faisait des pays étrangers, je confesse, en toute humilité, que je m'étais trompé. O, pays béni des Aryas, tu n'as jamais dégénéré. Des sceptres se sont brisés et ont été rejetés ; le globe du pouvoir a passé de main en main ; mais, dans l'Inde, les rois et les cours n'ont jamais influé que sur peu de gens. La grande masse du peuple, depuis les plus hauts jusqu'aux plus humbles, a pu poursuivre son cours inévitable, le courant de la vie nationale qui s'éconle parfois lentement et presque inconsciemment et parfois aussi en plein éveil et en pleine force. Je suis frappé de l'aspect, par cette succession ininterrompue de vingtaines de siècles brillants. Il y a, par-ci par-là, dans la chaîne, un anneau plus terne. Mais c'est uniquement pour que le suivant brille d'un éclat plus grand. Et voilà ma patrie qui avance de son pas majestueux, pour accomplir sa destinée glorieuse que ne peut arrêter nulle puissance sur terre, ni au ciel : la régénération de l'homme-brute en homme-dieu.

Oui, mes frères ! C'est une destinée glorieuse, car, dès l'époque des Upanishads, nous avons jeté le défi au monde : « ce n'est pas par la richesse, ni par une nombreuse descendance, mais par le seul renoncement que l'on parvient à l'immortalité ». L'une après l'autre, les races ont relevé le défi et se sont efforcées de résoudre l'énigme du monde sur le plau du désir. Toutes, jusqu'ici, ont échoué ; les races anciennes se sont éteintes sous le poids de la misère et de la perversité que la recherche de l'or et du pouvoir amènent avec elles ; les races modernes chancellent et vont périr. Il reste encore à décider si c'est la paix ou la guerre qui survivra, la patience ou l'intolérance, la bonté ou la perversité, le muscle ou le cerveau, la mondanité ou la spiritualité. Il y a des siècles et des siècles que nous avons trouvé notre solution et nous nous

y tenons dans les bons jours comme dans les mauvais et nous avons l'intention de nous y tenir jusqu'à la fin des temps. Notre solution est le renoncement : ne pas vivre dans le monde.

C'est le thème de l'œuvre de la vie dans l'Inde ; c'est le refrain de sa chanson éternelle ; c'est l'armature même de son existence ; c'est le fondement de son être ; c'est la réalisation de sa vie : la spiritualisation de la race humaine. Dans tout le cours de sa vie, elle ne s'est jamais écartée de cette voie, que ce soit sous la domination tartare ou la domination turque, sous celles des Mongols ou celle des Anglais.

Et je défie quiconque de me montrer une seule époque de notre vie nationale où l'Inde manquait de géants spirituels capables de remuer le monde. Mais son œuvre est spirituelle et ne peut s'accomplir à son de trompettes ni au pas martelé des légions en marche. Son influence s'est toujours abattue sur le monde comme la douce rosée que l'on n'entend pas et que l'on observe à peine et qui, pourtant, fait s'épanouir les plus belles fleurs de la terre. Cette influence, étant douce par sa nature même, doit attendre un heureux concours de circonstances pour pénétrer dans d'autres pays, mais elle n'a jamais cessé d'agir dans les limites de notre pays natal. Tous les gens instruits savent que lorsque le Tartare, le Perse, le Grec ou l'Arabe qui créaient un empire mettaient ainsi notre pays en contact avec le monde extérieur, un flot d'influence spirituelle s'est immédiatement répandu de chez nous sur le monde. Les mêmes circonstances se présentent à nous une fois de plus. Les grandes routes anglaises sur la terre et sur la mer et l'étonnante puissance manifestée par les habitants de cette petite île ont une fois de plus mis l'Inde en rapport avec le reste du monde et la même œuvre a déjà commencé.

Faites-y bien attention. Nous n'en sommes qu'au commencement et de grandes choses vont suivre. Je ne saurais vous dire quel sera exactement le résultat de l'œuvre qui est entreprise actuellement, en dehors de l'Inde, mais vous pouvez être certains que des millions d'hommes — et ce sont bien des millions que je veux dire — dans les pays civilisés attendent le message qui viendra les sauver du gouffre affreux de matérialisme dans lequel les jette le culte moderne de l'argent. Beaucoup des grands chefs des nouveaux mouvements sociaux ont déjà découvert que seul le Védānta, dans sa forme la plus haute, peut réaliser leurs aspirations sociales. Je devrai revenir plus tard sur ce sujet et c'est pourquoi je voudrais vous parler maintenant de l'autre grand sujet : l'œuvre à accomplir dans notre pays. Le problème revêt un double aspect : non seulement la spiritualisation, mais aussi l'assimilation des différents éléments dont est composé notre peuple. Tous les peuples ont eu pour tâche, dans leur vie, d'assimiler différentes races pour n'en faire qu'une.

INDEX

- achala*, 170.
āchāryas, 164.
 Actes des Apôtres, 140.
 Acteur divin, 31.
 Adam, 34.
adhyāsa, 57.
aditya, 248.
adrishta, 83.
advaita, 62, 88, 133, 216, 218, 336, 340, 361 ; — Védānta, 84.
 Agni, 133.
Aham Brahmāsmi, 75.
ahāra, 232 ; — *shuddhi*, 232, 233.
 Abriman, 17.
akāmahata, 242.
 Akbar, 222.
 Alexandre le Grand, 235.
 Alexandrie, 215.
 Allah, 133, 222, 293. Voir aussi Islam, Mahomet.
 Allah ho Akbar, 193.
 Allopanishad, 222.
 Américain, 145.
 Amérique, 142, 143, 152, 287.
anādī, 162.
Anasūya, 111.
 Anglais, 297, 367.
 Anglo-Saxons, 70.
 anima, 229.
antahkarana, 228.
antar'yotīs, 99.
antaryāmin, 203.
 Antioche, 215.
āpta, 100.
 Arabe, 367.
 Arabie, 145.
Arjuna, 31, 38, 336.
Arya, 346, 359, 360, 366.
Argavarla, 191, 272.
 Aryens, 66, 122, 194, 247, 250.
āna, 115.
Ashoka, 339, 363.
 Ashram, 341, 344.
ashraya-dosha, 233.
 Asie, 288, 289, 293, 359.
astī, 144.
astras, 186.
 Athènes, 215.
Alman, 19, 26, 29, 37, 38, 42, 52, 57, 58, 63 à 65, 69, 74 à 76, 78, 80, 83, 85, 89, 96, 97, 102, 107, 112 à 116, 118,

- 124, 137, 143, 151, 154, 201, 206, 225, 228, 241, 244, 270.
 Voir aussi Dieu-Moi.
- Atri*, 111.
Avadhûta Gîta, 111.
Avadhûta Guru Dattatreya, 339.
âvarana, 229.
Avatâra, 165, 173, 178, 264.
avrijina, 242.
âzâd, 76, 102, 137, 150.
- Babylone, 361.
 Babyloniens, 361.
 Baltique, 359.
 Bel, 361.
 Bel-Mérodachs, 361.
 Bêloutchistan, 284.
 Bénarès, 219, 245, 336, 339, 340, 341.
 Bengale, 187, 218, 219, 220, 227, 231, 235, 236, 242, 285, 296, 301, 339.
Bhagavad Gîta, 38, 43, 90, 98, 123, 124, 171, 183, 186, 221, 236, 265, 273, 276, 278, 279, 280, 281, 288, 295.
Bhagavan Bodhâyana, 219.
Bhâgavata, 273; — Purâna, 165.
Bhairavi Brahmani, 309.
bhakta, 20, 47, 125 à 127, 175, 182.
bhakti, 20, 21, 22, 64, 72, 90, 97, 125, 147, 171, 186, 187; — sùtras, 22; — Yoga, 94, 110, 125; — Yogin, 124, 127.
Bhândâra, 341.
bhângis, 176. *
- Bhâshya*, 219, 220.
Bhavabhûti, 169.
Bhikshu, 218.
 Bible, 15, 20, 127, 134, 227, 228.
Bodhâyana, 220.
 Bombay, 240.
Boudha, 16, 21, 22, 34, 41, 42, 52, 66, 67, 92, 117 à 119, 123, 133 à 135, 143, 144, 155, 178, 182, 183, 218, 241, 252, 253, 265 à 267, 270, 282, 283, 319, 331.
Brahmâ, 38, 62, 74, 83, 111; — Sùtras, 219, 274.
brahmachârin, 104, 338 à 340.
Brahman, 38, 42, 44, 58 à 60, 62, 63, 65, 66, 68, 69, 74, 83, 85, 88, 97, 115, 123, 124, 131, 142, 143, 165, 173, 221, 237, 244, 245, 270, 271, 285, 340, 356.
Brahmâvarta, 191.
brahmavidya, 69.
brahmavil, 141.
Brahmo-Samâj, 33, 130, 173.
Brihadâranyaka Upanishad, 107.
 Brindavan, voir Vrindavan.
buniya, 278.
- Cachemire, 219.
 Calcutta, 214, 236, 242, 299, 300, 301, 319.
 Candaye, 175.
 Cantique des Cantiques, 166, 178.
 Ceylan, 142, 218.
 Chaitauya, 187, 218, 231, 285, 286, 339.

- Chandâla*, 210.
Châtaka, 184.
 Chicago, 107.
 Chine, 208, 254.
Chit, 86.
Chitta, 96.
 Christ, 16, 21, 22, 34, 42, 49, 50, 53, 70, 80, 101, 110, 111, 117 à 119, 127, 134 à 135, 144, 150, 155, 169, 176, 178, 186, 265, 266, 282, 283, 313, 319, 325.
 Coran, 226, 228.
 Corinthiens, 35.
 Créateur, 38, 107, 173, 355; Dieu comme —, 41; Ishvara comme —, 74.
- Dakshineswar, 33, 46.
 Dante, 223.
darshanas, 220.
Dattatreya, 111; Avadhûta Guru —, 339.
 David, 50.
 Dayânauda Sarasvati, 219.
déva, 112, 262.
dhârana, 61.
dhyâna, 60, 61, 63, 171.
 Dieu, 15, 13, 18, 19, 22 à 26, 32, 35, 36, 40, 43, 44, 46, 47, 50, 53 à 55, 59 à 61, 65 à 67, 69, 70, 73, 79, 84, 87, 89, 93, 95, 99, 100, 101, 106, 107, 111, 117 à 120, 124, 125, 127 à 129, 134, 137 à 139, 142, 145, 150, 151, 154, 155, 162, 166, 167, 170 à 173, 176 à 180, 183, 186, 199, 201, 205, 206, 212, 216, 225, 226, 231, 232, 236, 237, 242, 247, 253, 255, 259, 260, 262, 263, 268, 270, 272, 276, 281, 284, 286, 291 à 293, 295 à 297, 302 à 306, 309, 314, 317, 319, 320; — absolu, 132; l'âme est —, 36; amour de —, 126; — est amour, 58; — d'Amour, 322; assassin est —, 58; — des Dieux, 356; être —, 76; — extérieur, 94; fou du désir de —, 311; incarnation de —, 300; — incarné, 323; — impersonnel, 200, 274; — intérieur, 94; — comme Mère, 48, 49; — est le moi, 29, 75; le monde est —, 59; nature de —, 40; nature est —, 80; nom de —, 144; notion de —, 40; — en nous, 115; nous sommes —, 90; — personnel, 42, 68, 89 à 91, 148, 168, 246, 250 à 252, 257, 266, 267, 274; — personnel impersonnel, 264; rayons de —, 181; — est saguna, 226; tigre —, 33; — Tout-Puissant, 324; — travaille, 33; — universel, 258; — et l'Univers, 84; venir à —, 33; — de vérité, 70.
 Ding an sich, 114.
 Divin (le), 16, 40, 55.
Draupadi, 274, 278.
Duryodharma, 174.
ûwârakâ, 172.
- Écritures, 15, 23, 25, 62, 116, 228, 241, 263, 279, 302; — sacrées, 215, 227.

- Eglise, 178.
 Eternel, 52.
 Europe, 67, 187, 287, 288.
 Européens, 224, 250, 278.
 Evangile, 15, 16, 34.
 Fils, 16.
- Gadâdhar*, 220.
Ganapati, 213.
Gânapatyas, 198.
 Gange, 45, 90, 127, 314, 337, 339 à 341.
Gautama, 52; — *Sâkyamuni*, 280.
 Gazipur, 336, 337, 340, 342.
Ghanâkarma, 51.
ghâts, 245.
Gîtâ, voir *Bhagavad Gitâ*.
gôpi, 171, 273 à 278, 285.
gopijannavallabha, 277.
 gourou, 23, 63, 69, 128, 167, 184, 219, 242, 243, 338; — *bhakti*, 128.
Grovind Singh, 207.
 Grec, 215, 367.
 Grèce, 359.
grihastha, 46.
Gudâkesha, 38.
gunas, 75.
Guzi, 336.
- Hanumân*, 48.
 Hassan, 73.
 Hébreux, 361.
 Hegel, 238, 262.
 Himâlayas, 148, 171, 210, 258.
himsâ, 182.
 Hindous, 196, 197, 200, 201, 207, 208, 214, 215, 227, 235, 236, 240, 250, 251, 253, 267, 271, 272, 297, 298, 304, 317, 322, 323, 338, 339.
- « *Imitation de Jésus-Christ* », 186.
Ilâ, 22.
 Incarnation. —s, 46; — de Dieu, 16, 23; — de Shiva, 67.
 Inde, 33, 41, 46, 48, 50, 61, 66, 70, 79, 82, 98, 111, 123, 124, 130, 143, 152, 164, 169, 171, 187, 191, 195 à 197, 202, 205, 206, 208, 210 à 212, 214 à 223, 227, 228, 230 à 234, 236 à 238, 240, 241, 243, 245, 250, 252, 253, 256, 259, 263, 266, 270, 272, 273, 275, 278 à 280, 282 à 284, 286, 287, 291, 293, 295 à 302, 305, 310 à 314, 318, 319, 322, 323, 327, 329, 338, 339, 341, 342, 358 à 363, 365 à 368.
Indra, 247 à 249, 254.
 Infini, 21, 63, 69, 78, 96, 105, 113, 120.
 Infinité, 86.
 Ingersoll, 118.
ishta, 98.
Ishvara, 68, 74, 86, 97, 103 à 105, 125, 355.
 Islam, 71, 73, 285.
- Jagadish*, 220.
Jagannâtha, 187, 282, 283.
jagat,
 Jâïns, 202, 251.
Jalangiman Chetti, 186.
Janaka, 149, 184, 239.
janpa, 63.

- Japon, 208.
jâti-dosha, 233.
 Jean, Saint, 15, 16, 34, 50.
 Jean-Baptiste, Saint, 169.
 Jéhovah, 110, 133, 149, 251, 361.
 Jésus, voir Christ.
Jina, 252, 265.
jiva, 90, 92, 185, 228, 246.
jivanmuktas, 34, 116, 146, 162, 241.
jivâtman, 103, 185, 228.
Jnâna-bala-kriyâ, 89.
Jnâna-Yoga, 94, 110, 146.
jnânin, 20, 44, 123, 146.
 Juifs, 110.
- Kâli*, 44, 56, voir *Prakriti*.
Kâtidâsa, 223, 256, 346.
Kâlî Yuga, 860, 362.
Kâma, 177; — *sûtra*, 269.
 Kant, 81, 237, 262.
 Kapila, 204, 220.
Karma, 58, 116, 147, 158, 159, 162, 182, 194, 231, 344, 356, 362.
Karma-Kânda, 67, 216, 217, 227, 240, 241, 279.
Karma-Yoga, 94, 110, 127.
Karmin, 77.
Kâlha-Upanishad, 108, 225.
Kathiawad, 339.
Keshab Chunder Sen, 33, 173.
Krishna, 15, 31, 38, 43, 49, 90, 117, 133, 166, 171, 172, 174, 177, 178, 184, 265, 267, 272 à 278, 280, 281, 288, 295; — *Karhâmrita*, 176.
Kshntriyânî, 360.
Kshatriyas, 163.
- Kulaguru*, 242.
Kumbhaka, 98.
Kundalîni, 48, 73.
- Laghima*, 229.
 Lahore, 191.
 Lao-Tsé, 144.
Lilâ, 171.
 Livres, 67, 300 à 302. Voir aussi *Écritures*.
 Luther, 122.
- Madhva*, 62, 231; — *Muni*, 218.
 Madras, 162, 234.
Mahâbhârata, 274, 278, 298.
Mahâpurushas, 179.
Mahâtman, 296.
Maheshvara, 111.
 Mahomet, 34, 67, 265, 266, 319, 333; — le *Râjasulla*, 222; — *Consolateur*, 34.
 Mahométans, 64, 324.
 Maître des Maîtres, 125.
Mâitreyî, 107.
 Malabar, 82, 83, 220.
 Malik, 73.
 Mamon, 320.
 Manou, 191, 210, 226, 263, 301.
mantras, 186; — *Drashtâs*, 202, 268, 271.
 Matthieu, Saint, 169.
Mâyâ, 15, 29, 40, 44, 59, 81, 91, 101, 103 à 106, 114, 115, 124, 132, 138, 148, 159, 163, 164, 202, 237, 238, 244, 261.
Mâyâvâda, 218.
 Mère, 13, 19, 52, 56, 59, 142, 143, 306, 307, 309, 312, 315,

- 317 ; — de Béatitude, 303, 305 ; — Bienheureuse, 302 ; — Divine, 44, 45, 48, 49, 85 ; — de Félicité, 316 ; — infinie, 356 ; — de l'Univers, 308.
- Milton, 39, 223, 256.
- mimámsakas*, 77.
- Mirabal*, 123.
- Mitra*, 247, 254.
- mlechchha*, 235.
- Mohammed, voir Mahomet.
- Moi, 18, 27, 29, 31, 34, 37, 39, 41, 52 à 54, 57 à 60, 73, 86, 90, 91, 96, 97, 99, 107 à 109, 111, 113, 114, 117, 119, 120, 124, 128, 133, 134, 140, 142, 143, 151, 154, 245, 246, 267, 281, 336, 355.
- Moïse, 22, 80, 133, 145.
- Moloch, 251, 361 ; — Yavah, 361.
- Mongols, 367.
- Mormons, 322.
- Mukta*, 180.
- Mukti*, 141, 142, 152, 180.
- Müller, Max, 237, 250, 251, 296, 305.
- Mundaka Upanishad*, 69.
- murchanás*, 169.
- Naisthika Brahmacharin*, 357.
- Naigayas*, 220.
- nâma*, 49.
- Nânak, 191.
- Nandî*, 174.
- Narâda*, 22.
- Narmadâ*, 175.
- Nâstika*, 227.
- Nazaréen, le, 20.
- Nerbudda, 175.
- neli, neti*, 76, 114, 230.
- Newton, 171.
- Niagara, 148.
- nimitta-dosha*, 233.
- nirvâna*, 41, 141, 142, 237.
- Nishthâ*, 20, 131.
- Nivedita, 160.
- nivrilli*, 35, 151.
- Normands, 359.
- Nuddea, 220.
- Occident, 80, 176, 214, 215, 239, 287, 289, 291 à 293, 295, 296, 304, 316, 318, 358, 363.
- Occidental, 202, 208, 224, 241, 250, 289 à 292, 310.
- Om*, 47, 60, 63, 97, 106.
- Om tat sat*, 56, 86, 148, 156 à 159, 355.
- Orient, 239, 289 à 291.
- Oriental, 202, 289, 290.
- Ormuzd, 17.
- Ota-Proto, 203.
- padârtha*, 124.
- pandit, 185, 239, 245.
- Pânini, 165, 222.
- panthis, 336, 337.
- parâ-bhakti*, 73.
- paramahamsas*, 128.
- Paramâtman*, 97.
- Parjanya*, 247.
- Parole, 15.
- Parses, 17.
- Parsis, 226.
- Patanjali*, 96, 104, 174, 228.
- Paul, Saint, 45, 101.
- Pavhari Baba*, 331, 336, 337, 341.

- Pendjab, 360.
- Père, 16, 21, 149.
- Perse, 53, 361, 367.
- Portugais, 83.
- Prahlâd*, 197.
- Prakriti*, 44, 102.
- pramanîha*, 60.
- prânas*, 98, 257.
- prânyâma*, 98.
- pratyakshans*, 269.
- pravritti*, 151.
- Prema, 177.
- pûjâ*, 171.
- pâraka*, 98.
- Purânas*, 62, 217, 226, 228, 263, 264, 272, 360.
- Purusha*, 62, 89, 102, 260.

- Rabbia*, 73.
- Râdhâ*, 177, 178.
- râgas*, 169.
- Raghnathji Shri*, 344, 345.
- Rai Gagan Chandra Rai Bahadur*, 342.
- raja*, 147, 232, 273.
- Râjah*, 209.
- rajas*, 28, 29, 65, 75, 128, 141.
- Râja sula*, 222.
- Raja-Yoga*, 65, 104, 110.
- Râma*, 182, 184, 272, 281.
- Râmachandra*, 341.
- Râmakrishna*, 15, 23, 33, 41, 43, 44, 45, 49, 128, 173, 241, 245, 287, 296, 315, 319, 320, 329 ; « L'enseignement de — », 17, 22, 28, 30, 41, 48, 51, 66, 104.
- Râmânûja*, 62, 63, 66, 83, 88, 165, 217 à 220, 223, 231 à 233, 241, 245, 246, 284, 285, 337.

- Râmânûjacharya*, 337.
- Ram Mohan Roy*, 130.
- Réalité, 109, 115, 116.
- rechaka*, 98.
- Rig Veda*, 252.
- Rishabhadeva*, 165.
- rishis*, 162, 209, 268, 269, 271, Rome, 169, 185, 359.
- râpa*, 49.

- Sachchidânanda*, 39, 114, 142, 173.
- sâdhanâs*, 315.
- sâdhu*, 242, 341.
- saguna*, 230.
- Sâkyamuni*, 280, 281.
- Salomon*, 166, 178.
- samâdhi*, 55, 91, 94, 102, 132, 328, 346.
- Samhitâ*, 222 à 224, 247, 248.
- Sâmkiens*, 89, 232.
- Samsâra*, 56, 238.
- Samuel, 50.
- Sanaka*, 35.
- Sanandana*, 35.
- Sanâtana*, 35.
- Sanatkumâra*, 35.
- sankuchîla*, 231.
- Sannyâsa*, 310.
- Sannyâsin*, 45, 69, 106, 139, 156 à 159, 169, 273, 299, 311, 325, 326, 328, 336, 339, 340.
- Sannyâsini*, 310.
- Sanskshiptam*, 219.
- sat*, 85.
- Sat-Chit-Ananda*, 230, 355, 356.
- Saitva*, 28, 29, 32, 65, 75, 89, 123, 141, 232, 233 ; — *shuddhi*, 233.

- Saturne, 100.
Satyakāma, 120.
Satyam - Sivam - Sundaram, 356.
 Schopenhauer, 81, 238, 257.
 Seigneur, 18, 20, 21, 23, 25, 31, 33, 50, 52, 55, 62, 64, 84, 97, 99, 100, 101, 105, 117, 123 à 125, 137, 194, 196, 200, 205, 210, 224, 232, 246, 249, 258, 273, 275, 276, 278 à 283, 287, 310, 314, 324, 327, 345, 355; — des Seigneurs, 356.
Shāgavata, 272.
shakta, 48, 198, 202.
shakti, 40, 48, 50, 213.
Shankara, 182, 223, 230, 237.
Shankarāchārya, 56, 65, 67, 68, 74 à 76, 81, 83, 84, 86 à 90, 141, 143, 164, 217 à 219, 221, 233, 234, 245, 283, 284 à 286, 336.
Shāstras, 186, 201, 211, 215, 235, 236.
Shava, 44.
Shishupāla, 278.
shishya, 98.
Shiva, 38, 51, 56, 62, 67, 74, 178, 218.
Shiva-lingam, 169.
Shloka, 223.
Shri, 337.
shrotriya, 243.
Shrūdas, 281.
Shruti, 221, 232, 242, 245, 263, 264, 278, 362.
Shūdra, 235.
Shukadeva, 184.
Shoelakélov, 101.
siddha, 165, 181.

- siddhis*, 102, 229.
sipahis, 175.
Siromani, 220.
Sitā, 181, 182, 184, 272, 273.
smṛiti, 232, 263, 264, 362.
Soham, soham, 64, 138, 185.
Soleil, 108, 117.
soma, 248.
 Spencer, Herbert, 164.
Stupas, 339.
Suka, 276; — deva, 275.
Sukha, 182.
sūkshma-sharira, 228.
Sulla, 222.
Sūryens, 202.
Sushumnā, 69.
Sūtras, 61, 63.
Seastha 124.
- Tamas*, 28, 29, 65, 75, 123, 141, 232.
Tantras, 217, 226, 227, 236, 263.
Tapas, 47, 60.
 Tartares, 284, 267.
tat tvam asi, 75, 135, 216, 265, 355.
 Témoïn, 37; — éternel, 58, 102.
 Testament, Nouveau, 34, 80.
 Thomas l'Apôtre, 70.
 Tibet, 282, 360.
Tota Puri, 311.
 Tout, 20; — Puissant, 203, 249.
Tripitaka, 226.
 Turkestan, 361.

- Ultime, 43, 80, 95, 96.
 Unité, 70; — absolue, 44, 50.

- Upanishads*, 61, 62, 69, 109, 214 à 216, 221 à 228, 230, 236, 262, 271, 278, 279, 366.
- Vairagins*, 336, 337.
Vairāgya, 75, 135, 239.
vaishyas, 235, 281.
Vallabhā chārya, 240.
Valmiki, 272.
Vāmāchāra, 236.
vānas, 186.
Varnāshrama, 234, 235.
Varuna, 247 à 249, 252, 254.
Vasishtha, 184.
Vālsyāyana, 269.
Védānta, 50, 56, 59, 63, 68, 72, 74, 80, 81, 90, 92, 98, 114, 142, 143, 145, 148, 214, 215, 232, 237, 261, 262, 266, 270, 284; — Sūtras de Vyāsa, 56; « — rugissant », 62.
Vēdas, 22, 24, 42, 57, 59, 62, 63, 67, 68, 69, 74, 77, 81, 84, 90, 92, 108, 120, 162, 165, 167, 168, 177, 182, 183, 187, 196, 199, 200, 216, 217, 224 à 228, 235, 236, 239, 242, 243, 250, 251, 253, 263 à 265, 268 à 272, 278, 279, 293, 311, 325, 368.
vidyā, 65.
Vijnāna, 218.
vikāsha, 231.
Vilvāmal, 176.
- vind*, 169.
vishishtā dvaita, 62, 85.
Vishnou, 38, 47, 51, 62, 74, 111, 218.
Vishoamitra, 173.
Vivekachudamani, 141.
Vivekananda, 45, 72, 109, 115.
 Vrindavan, 171, 172, 175, 187, 274, 275, 277, 278.
vrittis, 96.
Vyākaraṇa, 337.
Vyāsa, 61, 62, 74, 220, 276, 277; — Sūtras, 219, 226.
- Yahu*, 361.
Yājñavalkya, 107, 226, 263.
yajnopavita, 235.
Yama, 225.
 Yankee, 51.
Yāshka, 222.
Yoga, 24, 110, 112, 147, 165, 203, 311, 328, 337, 339, 340, 346; « Les — pratiques », 18, 24, 61 à 63, 88, 95, 102, 108, 149, 298.
Yogin, 60, 69, 85, 97, 100, 102, 105, 109, 110, 155, 175, 228, 234, 327, 336, 340, 344.
Yudhisthira, 274.
- Zend Avesta*, 226.
 Zeus, 251.
 Zoroastre, 17.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DU TRADUCTEUR	7
-----------------------------	---

I

ENTRETIENS

Entretiens de Thousand Island Park.....	15
Le chant du Sannyasin.....	156
Paix	160
Entretiens de Madras.....	162

II

SAGES HINDOUS

Les bases communes de l'hindouisme.....	191
Le Védānta et toutes ses phases.....	214
Idéals religieux védiques	247
Les Sages de l'Inde.....	263
Mon Maître (Shri Rāmākrishna).....	288
Pavhāri Bāba	331

III

PROJETS

Le Message de la Sagesse divine.....	349
Le Message que l'Inde apporte au monde.....	358
INDEX ALPHABÉTIQUE.....	369